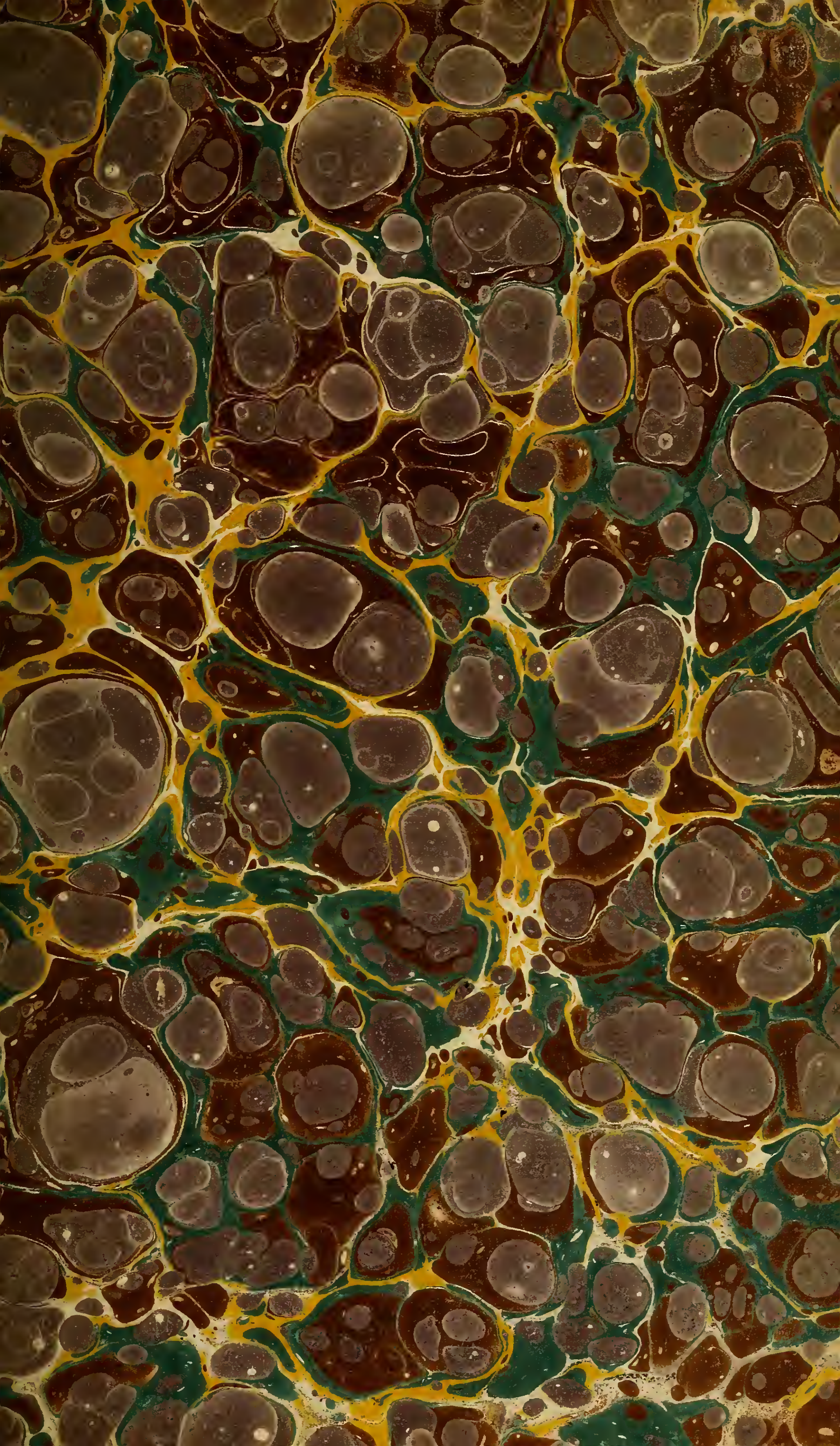
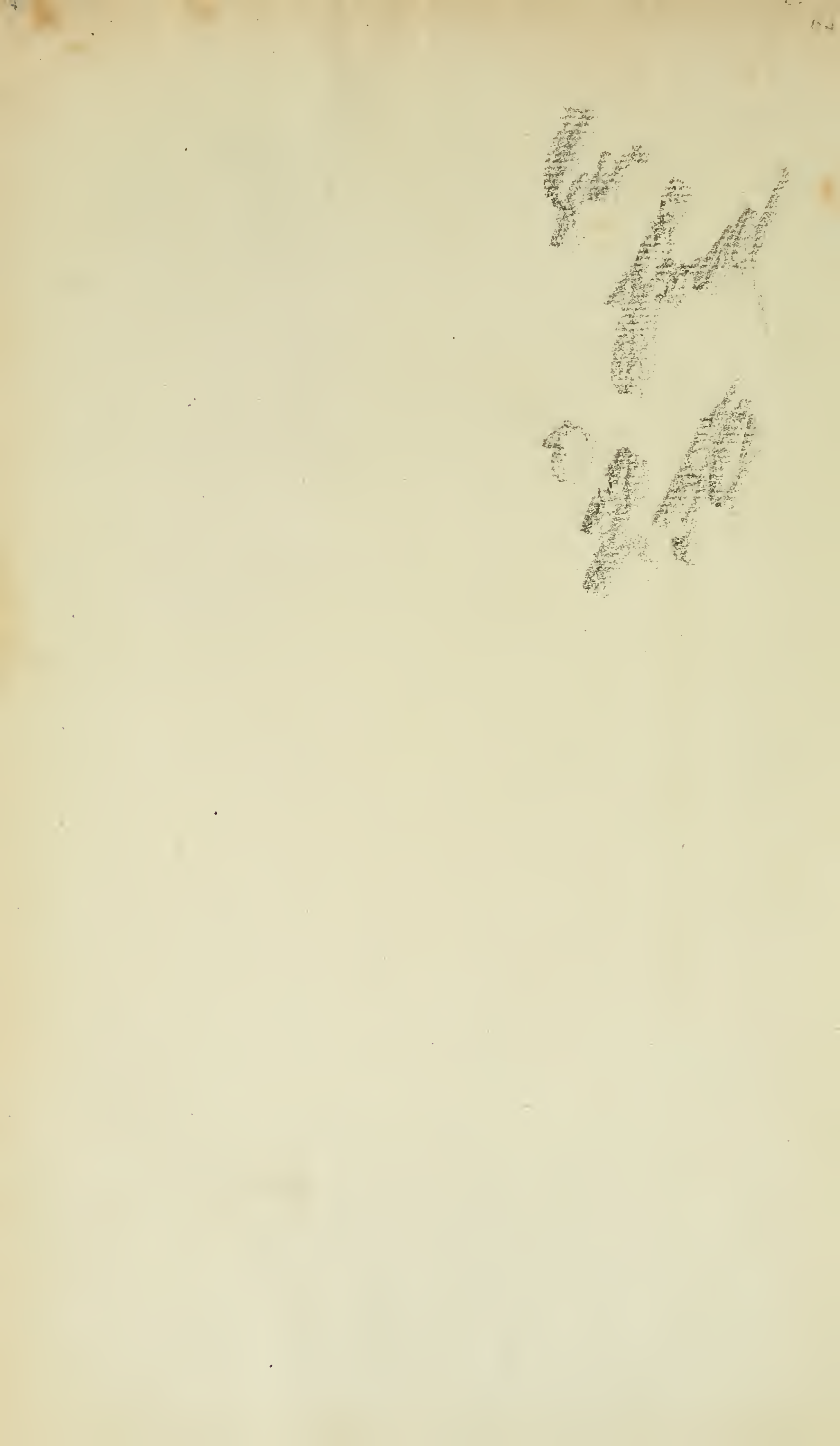



NDUIT ST.
STREET,
DON, W.
Wm Standish Standish.
No P.11.393 v.1.2
The Public Library of the City of Boston.





MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

TOME PREMIER.

SE TROUVE ÉGALEMENT

Chez PONTHIEU, Palais-Royal;

ET A LEIPSIG,

PONTHIEU, MICHELSEN ET C[IE].

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs Bourgeois-S.-Michel, n° 8.



Sculpté par Lemot. *Gravé par Mˡˡᵉ Fontaine*

LA CONTEMPORAINE À 19 ANS.

Marbre Sculpté par Lemot, en 1797, à Chaillot chez le Général Moreau,

Exposé au Salon de 1812 sous le titre de la Femme endormie.

Publié par Ladvocat, Quai Malaquais.



Dessiné par A. Deveria   Gravé sur acier par J. M. Fontaine

LA CONTEMPORAINE
en 1828.

Publié par Ladvocat, Quai Malaquais.

MÉMOIRES
D'UNE
CONTEMPORAINE,
OU
SOUVENIRS D'UNE FEMME
SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES
DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales
« du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire :
« sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de
« mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes
« de Valmy et des funérailles de Waterloo. » MÉMOIRES, *Avant-propos*.

TOME PREMIER.

Troisième Edition.



PARIS.
LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,
ET PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1828.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LE PREMIER VOLUME

DES

MÉMOIRES D'UNE CONTEMPORAINE.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

AVANT-PROPOS.

Ce sont ici plutôt des confessions que des mémoires. Cette déclaration que je m'empresse de faire au public me justifiera, je l'espère, de toute prétention à écrire l'histoire. Étrangère par l'inconstance de mon caractère, par la violence même des passions qui ont agité ma vie, aux froides combinaisons de la politique, j'aurais mauvaise grâce à retracer les grandes catastrophes dont les quarante années qui viennent de s'écouler nous ont offert le spectacle. Je n'ai voulu que raconter les étranges vicissitudes auxquelles mon exis-

tence a été soumise; mais au récit de ces vicissitudes qui me sont toutes personnelles, se rattachent des souvenirs qui vivront éternellement dans la mémoire des hommes. Les situations singulières dans lesquelles le sort m'a placée m'ont mise à même, sans prendre une part directe au drame, de connaître et de juger tous les acteurs. Presque tous les personnages dont la fortune ou les revers, la gloire ou l'infamie, ont occupé l'attention de la France depuis l'époque où j'entrai pour la première fois dans le monde, passeront à leur tour sous les yeux du lecteur. Je m'abstiendrai de placer aucune réflexion au bas des portraits qu'ébauchera mon pinceau. Mes lecteurs jugeront chacun selon ses mérites, sans que je leur

demande même de partager ma reconnaissance pour les amis qui me sont restés fidèles, ni de me venger par leurs dédains de ceux qui ont pu m'abandonner. Les faits parlent toujours plus haut que les raisonnemens. Je les raconterai tous, soit qu'ils m'accusent ou me justifient moi-même, soit qu'ils élèvent ou qu'ils abaissent les hommes au milieu desquels j'ai vécu. Ce principe me guidera dans la révélation que je vais faire des secrets de ma vie privée; il serait encore ma règle invariable, si j'avais à écrire l'histoire des rois, ou les annales des nations.

J'ai de grandes fautes à avouer : ce serait sans doute les aggraver encore que de leur chercher une excuse; on me saura peut-être quelque gré de ma franchise.

Du reste, cette franchise ne sera jamais propre à exciter le scandale. Mes Mémoires offriront, à côté des scènes et des événemens les plus simples de la vie commune, quelques unes de ces aventures extraordinaires qui semblent plutôt appartenir au domaine du roman qu'à celui de l'histoire; mais, je le répète, cette histoire, toute romanesque qu'elle pourra paraître, n'en sera pas moins toujours l'histoire de ma vie. Mes récits seraient, au besoin, fortifiés du témoignage unanime des hommes dont les noms figurent sur les pages de mon livre. Ces noms sont ceux d'illustres capitaines, d'hommes d'État, d'hommes de lettres et d'artistes célèbres qui, presque tous, sont encore vivans, dont quelques uns n'ont pas même encore atteint la vieil-

lesse. Ce serait peut-être ici le lieu de parler de mon âge; mais j'ai intérêt à prolonger sur ce point les doutes du lecteur : il sera temps de les fixer plus tard, et ce sont là de ces aveux qu'une femme ne saurait faire deux fois. On me pardonnera de dire que j'ai été belle. S'il fallait prouver d'avance que je ne trompe pas le public en lui promettant le récit d'événemens peu ordinaires, j'ajouterais que, placée par ma naissance, mon éducation et ma fortune au premier rang de la société, j'ai vu pour la première fois, en 1792, cette France qui est devenue ma patrie, et qui recevra, je l'espère, mes derniers soupirs; je dirais que j'ai traversé les saturnales du Directoire, vu naître la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire; qu'enfin, sans avoir

jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, spectatrice des triomphes de Valmy et des funérailles de Waterloo.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE PREMIER.

Mon père. — Sa famille. — Sa jeunesse. — Son mariage. — Ma naissance. — Mon éducation. — Mort de mon père.

J'ai toujours attaché peu d'importance aux généalogies, et j'apprécie à leur juste valeur les chimères de la noblesse : il faut cependant que je dise de quel sang je suis issue. Ce n'est point une fausse gloire qui me pousse à révéler à mes lecteurs le nom de ma famille; en me présentant à leurs yeux telle que j'étais d'abord par ma fortune et ma

naissance, je leur donne le droit de me juger plus tard avec une sévérité proportionnée aux fautes qui me firent déchoir de tant d'avantages. En faisant connaître quel fut mon père, je n'ai donc d'autre but que de dire la vérité, dût cette vérité me rendre moins excusable, lorsque j'aurai à avouer tant de fautes. Léopold Ferdinand de Tolstoy naquit en 1749 au château de Verbown, de la terre seigneuriale de Krustova en Hongrie; il était fils de Samuel Léopold de Tolstoy, duc de Cremnitz, et de Catherine Vevoy, comtesse de Thuroz; mon aïeule était mère du staroste [1] polonais Béniowski. A la mort de mon grand-père, que sa veuve suivit de près au tombeau, mon père eut pour tuteur un de ses oncles maternels,

[1] *Staroste*, seigneur polonais qui jouissait d'une *starostie*. On appelait *starostie* un fief faisant partie des anciens domaines de Pologne, cédé par les rois à des gentilshommes, pour les aider à soutenir les frais des expéditions militaires. Les rois se réservaient seulement le droit de nommer à ces fiefs, et ils chargeaient les starostes de payer le quart de leur revenu, qui était plus ou moins considérable, pour servir à l'entretien de certain nombre de cavaliers. Il y avait des starosties qui avaient une juridiction, et d'autres qui n'en n'avaient point.

au service d'Autriche : mon oncle, au lieu de songer aux intérêts de son pupille, ne s'occupa que de le spolier; il s'empara notamment d'une terre située dans le comté de Nitria, et qui faisait partie de l'héritage que mon père avait recueilli. Le jeune Léopold atteignait à peine sa dix-neuvième année, que déjà il avait vu les champs de bataille à côté de son grand-oncle maternel Béniowski, qui s'était attaché à la fortune de Charles de Lorraine. Béniowski, loin de calmer la tête ardente de son petit-neveu, lui promit de le déclarer unique héritier de sa starostie, s'il parvenait à se faire rendre justice de son tuteur. Les formes légales étant trop lentes, Léopold se résout d'atteindre par une autre voie le but qu'il se propose. Adoré des anciens vassaux de son père, il les rassemble, les harangue, attaque à leur tête le château qu'avait usurpé son tuteur, l'en chasse, et rentre de vive force dans le domaine de ses pères. Ce fut un beau jour que celui-là pour l'âme noble et fière du jeune Léopold; mais son triomphe lui devint bientôt funeste. Le tuteur, dépossédé du domaine qu'il avait si injustement envahi, ne manquait pas de crédit à la cour de Vienne. Mon père fut accusé d'a-

voir soulevé ses vassaux contre la puissance impériale, et condamné, comme rebelle, au bannissement. Il avait alors vingt et un ans. Irrité de se voir dépouillé de tous ses biens, et chassé de sa patrie pour un crime imaginaire, il ne songea plus qu'à se venger. L'occasion de provoquer au combat son persécuteur se présenta bientôt : ce combat fut heureux pour mon père, et fatal à son adversaire, qui tomba baigné dans son sang. Empressé de porter des secours au vaincu, Léopold oublia sa propre sûreté; et ce fut au moment même où il s'occupait de faire panser la blessure de son ennemi qu'il fut arrêté, et conduit, par ordre de la cour impériale, à la citadelle de Presbourg. Fortune, crédit, mon grand-oncle Béniowski employa toutes les ressources dont il pouvait disposer pour sauver un neveu qu'il chérissait comme un fils. L'ardeur même qu'il mit dans ses démarches le rendit suspect au gouvernement impérial, déjà maître à cette époque d'une partie de la Pologne. Il fut contraint de se réfugier en Russie, où l'impératrice l'honora d'une protection éclatante. Béniowski, tranquille à Saint-Pétersbourg, s'occupa aussitôt de relever la fortune de son neveu, en lui

faisant contracter un brillant mariage. Le comte Penski offrait de donner sa fille unique au jeune Léopold, en la dotant d'un million de roubles; déjà même ce seigneur avait entrepris de racheter à prix d'or la liberté de son gendre futur. Mais le sort en avait autrement ordonné, et les projets de Béniowski ne purent s'accomplir. Une jeune fille, Ida Kormwitz, nièce du gouverneur de la citadelle de Presbourg, n'avait pu voir le jeune prisonnier sans être frappée des rares avantages de sa personne, sans prendre le plus vif intérêt à ses malheurs. Elle trouva enfin le moyen de l'arracher à sa prison, et s'enfuit avec lui jusqu'aux frontières de l'Empire russe. Mon père n'avait plus d'autre patrimoine que le nom qu'il avait reçu de ses ancêtres; mais ce nom de Tolstoy était toujours riche de gloire; Léopold n'hésita point à l'offrir à sa libératrice. Ida n'accepta point cette offre, qu'elle regardait comme un sacrifice de la part de celui qu'elle avait sauvé. Une seule fois sa tête brûlante se posa sur le cœur du jeune homme à qui elle avait immolé toutes les affections de famille et de patrie; puis, s'arrachant aux illusions de l'amour, elle divorça pour toujours avec le monde, et courut s'en-

gager à Dieu par des vœux éternels. Léopold ne put fléchir sa volonté ni changer la détermination qu'elle avait prise. Pour obéir à ses désirs, il la conduisit d'abord à l'abbaye de Novitorg, et arriva seul à Saint-Pétersbourg. Béniowski l'y accueillit avec tous les témoignages d'une tendresse paternelle; craignant de rencontrer encore quelque obstacle à ses vues, il présenta à son neveu le projet de mariage avec la jeune comtesse Pensky comme désormais irrévocablement fixé par sa promesse solennelle, et l'empressement du comte à s'allier à la famille Tolstoy. Léopold ne mit d'autre condition à son consentement que celle de voir et de connaître d'avance la femme dont on prétendait lui confier le bonheur. Habitué par une longue expérience à voir toutes les affections du cœur fléchir devant les calculs de l'ambition, le vieux staroste ne pouvait croire qu'un proscrit, sans fortune et presque sans asile, pût trouver de bonnes raisons pour refuser une alliance qui lui assurait des richesses considérables et toutes les faveurs de la cour, dans la nouvelle patrie qui lui offrait de l'adopter. L'entrevue de Léopold et de mademoiselle de Pensky eut lieu ; mais, à l'aspect de la taille con-

trefaite et de la physionomie sans charmes de la jeune comtesse, l'héritier des Tolstoy sentit naître subitement dans son cœur une répugnance invincible au mariage projeté. En vain son grand-oncle le menaça-t-il de toute sa colère; prières, menaces, rien ne put fléchir le caractère indompté de mon père. Il quitta Pétersbourg, se rendit à Dantzick, d'où il s'embarqua pour Hambourg; d'Hambourg il vint à Amsterdam, et il arriva enfin à La Haye en 1774 : son nom lui rendit facile l'accès de la noblesse hollandaise et de la cour du stadhouwer [1]. Il avait alors vingt-cinq ans : il en avait trente-six quand mes regards enfantins se fixèrent pour la première fois, avec une attention réfléchie, sur son noble visage. Je n'ai jamais rencontré chez aucun homme la réunion de tant d'avantages. Sa taille majestueuse, l'élégance de ses formes, que dessinait le costume hongrois, auquel il demeura toujours fidèle; son regard de feu, que tempérait à

[1] Et non pas *stathouder*, ainsi qu'on le dit ordinairement à tort. Ce mot signifie *teneur des États*, comme étaient, depuis Guillaume Ier dans les Provinces-Unies, les princes d'Orange et de Nassau.

propos la bonté de son âme ; tant de qualités si précieuses, rehaussées par la rectitude et l'élévation de l'esprit, justifient aisément la passion violente dont se sentit subitement enflammée, pour M. de Tolstoy, la jeune héritière d'une des plus riches et des plus nobles maisons de la Hollande.

Cette jeune fille, qui avait vu le jour à Maëstricht, avait reçu de la nature une beauté remarquable ; la meilleure et la plus complète éducation avait développé les facultés heureuses de son esprit et les excellentes qualités de son cœur. Elle était appelée à recueillir une succession de cent seize mille florins de rente ; une foule de prétendans se disputaient sa main. Son choix se fixa sur un homme trop modeste pour aspirer à une alliance aussi magnifique, pour croire même que mademoiselle Van-Ayl*** eût pu le distinguer dans le grand nombre des jeunes gens qui se pressaient autour d'elle : cet homme fut mon père.

Mademoiselle Van-Ayl*** avait une tante qui, n'ayant pu trouver dans sa jeunesse un nom digne de s'allier au sien, avait vieilli dans le célibat. Elle choisit sa nièce pour héritière unique de son immense fortune, à la condition de mourir

fille comme elle, ou de n'accepter pour époux qu'un homme d'antique origine, qui consentirait, en se mariant, à échanger son propre nom contre celui de sa femme. A défaut d'accomplir cette condition, mademoiselle Van-Ayl*** perdait tous ses droits à la succession, et le legs universel revenait aux hôpitaux. M. de Tolstoy était trop véritablement épris pour balancer entre le bonheur que lui promettait son mariage avec une femme dont il était adoré, et quelques considérations d'orgueil nobiliaire. Il épousa mademoiselle Van-Ayl***, et quitta le nom de sa famille pour prendre celui de sa femme.

Deux frères me précédèrent dans la vie et dans la tombe. Ma mère se désolait; sa santé se détériorait chaque jour davantage. Le changement de climat pouvait seul la rétablir; mon père éprouvait de son côté le vif désir de revoir l'Italie; ils partirent tous deux pour Florence. Au bout de deux mois de séjour en Toscane, mon père eut l'espérance de voir sa femme devenir mère une troisième fois, et, au terme fixé par la nature, je vins au monde dans l'une des plus charmantes campagnes des bords de l'Arno: c'était le 26 septembre 1778. Ma mère voulut me nourrir elle-même; je ne quittais

son sein que pour passer dans les bras de mon père ; je respirais la santé avec l'air pur du plus beau climat du monde.

Dès le berceau mon oreille n'entendit que des chants mélodieux ; dès le berceau elle fut charmée par l'harmonie des strophes du Tasse. Quand mon intelligence commença à se développer, les fictions de l'Arioste vinrent étonner ma jeune imagination. La lecture de ce poète était la récompense qu'on m'accordait dans les heures de récréation qui interrompaient mes faciles études : je n'avais pas d'autres maîtres que mes parens. Ma mère parlait six langues : elle agitait quelquefois en latin avec mon père des questions de littérature ; mais c'était en italien, en français, ou bien en langue hongroise qu'ils s'entretenaient des choses ordinaires de la vie. J'apprenais beaucoup, seulement en écoutant, et presque sans m'en douter. La seule étude sérieuse et suivie à laquelle on m'assujétit plus tard fut celle de la langue hollandaise, dont nous ne nous servions que rarement dans nos conversations habituelles.

Comme j'ai maintenant presque tout-à-fait oublié le latin, je puis dire, sans être taxée

de pédanterie, qu'à l'âge de neuf ans je surpris mon père par l'application heureuse que je fis un jour à ma mère d'un hémistiche bien connu de Virgile : *Et vera incessu patuit dea.* Habile à tous les exercices du corps, mon père avait fait établir dans sa *villa*, qu'il ne quittait presque jamais, un manége, une salle d'escrime, un jeu de paume et un billard. Dès ma plus tendre enfance il m'avait habituée à rester sans frayeur assise devant lui sur le col de son cheval; nous faisions aussi de longues promenades, dans lesquelles ma mère nous accompagnait toujours. Je n'avais pas encore six ans que déjà je galopais avec intrépidité sur mon petit cheval hongrois, placée entre mon père et ma mère qui surveillaient de l'œil tous mes mouvemens.

Malgré les douces remontrances de ma mère, qui craignait toujours que je ne finisse par contracter des habitudes trop mâles, mon père me faisait prendre part à ses exercices les plus favoris, et il me donnait des leçons d'escrime. J'étais heureuse des petits succès que mon adresse me faisait quelquefois obtenir. Un jour entre autres ma joie alla jusqu'au délire; ce fut celui où mon père me reçut *élève* aux ac-

clamations et aux applaudissemens de ses hôtes et de ses amis rassemblés pour cette fête : déjà armée de mon plastron, les mains couvertes de mes gantelets, et brandissant mon fleuret, je m'élançais vers ma mère pour qu'elle m'attachât le masque. En relevant les longues boucles de mes cheveux blonds, et les réunissant sous le ruban qui devait les retenir, elle laissa tomber une larme de ses yeux. Était-ce une larme de joie, ou bien ma bonne mère devinait-elle, par une prescience secrète, à quels malheurs m'exposerait un jour la facilité de mon âme à passer subitement du calme le plus profond en apparence au plus fol enthousiasme? Le bonheur sans mélange que j'avais goûté dans les années de mon enfance était déjà arrivé à son terme dès l'an 1787. Le jour même où je venais d'accomplir ma neuvième année, je vis ma mère venir à moi toute en pleurs, et m'annoncer d'une voix entrecoupée de sanglots que nous allions quitter peut-être pour toujours notre délicieuse habitation de *Valle-Ombrosa*. « Ah! m'écriai-je, où serons-« nous jamais si bien? Maman, où allons-nous « donc? —En Hollande, répliqua ma mère.—Eh « bien! c'est ton pays; nous y serons heureux,

« n'est-ce pas? » dis-je en me tournant vers mon père.

Un regard plein de tristesse fut la seule réponse que j'obtins; et j'appris ainsi pour la première fois ce que c'était que le silence de la douleur..... On m'éloigna sous un léger prétexte. L'attitude profondément triste de mes parens me fit deviner que le regret de quitter l'Italie n'était pas la seule cause d'un chagrin aussi vif; et à la peine que me causait l'inquiétude peinte sur tous leurs traits, vinrent se joindre encore les tourmens d'une crainte vague et d'une curiosité bien excusable. Nous nous mîmes en route le 2 novembre de cette année 1787, que devait terminer pour nous une si épouvantable catastrophe. Nous voyagions très-rapidement et avec une sorte de mystère. Arrivés à Lyon, nous y séjournâmes quelques jours, pendant lesquels je vis venir chez mon père des hommes dont l'extérieur grave et sérieux suffisait pour entretenir ma tristesse; je n'étais point admise à leurs conférences avec mes parens. Enfin, ne pouvant plus résister à mes inquiétudes sans cesse croissantes, j'osai adresser une question à ma mère. J'appris alors quels événemens avaient forcé mon père à

quitter sa patrie; j'appris que le temps n'avait pas apaisé la haine de ses ennemis, que ses jours s'étaient trouvés menacés en Italie, et qu'il allait chercher à la cour du *stadhouwer* la protection qu'on lui refusait autre part. Vers le milieu du mois de décembre nous arrivâmes à Rotterdam. Le passage du *Waal* était difficile et dangereux : mon père voulut cependant le tenter dans un des batelets qu'on faisait louvoyer entre d'énormes glaçons que charriait déjà le fleuve. Après d'incroyables efforts nous parvînmes à la rive opposée : il fallait faire encore quelques pas sur la glace, que nous craignions de voir à chaque instant manquer sous nos pas. Mon père nous porta l'une après l'autre, ma mère et moi, sur le rivage; nos deux femmes de chambre nous y suivirent sans accident. Restait un brave et vieux Hongrois, attaché à mon père depuis sa première enfance, et qu'il considérait moins comme un serviteur que comme un ami; il avait voulu demeurer à la garde du bateau dans lequel se trouvaient tous nos bagages qu'on transportait peu à peu sur la rive. Déjà nous nous étions mis en marche vers l'auberge où nous devions loger, lorsque tout à coup un

craquement horrible, suivi de cris de détresse, vient frapper notre oreille : nous détournons la tête, nous revenons promptement sur nos pas. Quelle est notre douleur en voyant le bateau sur lequel était encore notre fidèle Berowski, entraîné vers le milieu du fleuve par un énorme glaçon ! la mort du vieillard paraissait certaine : l'or qu'offraient à pleines mains mon père et ma mère ne pouvait déterminer personne à hasarder sa vie pour sauver celle de notre malheureux domestique. Tout à coup mon père se dépouille des fourrures dont il était couvert; il jette loin de lui tous ses vêtemens, s'élance sur la glace qui se brise sous ses pas, et s'écrie d'une voix forte, au moment de disparaître dans les flots : « Si je meurs, ma « femme donnera tout l'argent qu'on exigera « à celui qui m'aura aidé à sauver ce vieillard. »

Ma mère n'avait pas même essayé de le retenir; elle tomba évanouie : moi-même, égarée, hors de moi, je me fais jour à travers la foule, et je cours le long du rivage en suivant des yeux mon tendre père. Comment exprimer mes angoisses en le voyant contraint de disparaître volontairement par intervalles sous les flots, pour éviter les énormes glaçons qui

suivaient le courant du fleuve? Enfin il arrive au bateau; et, secondé par trois bateliers qui avaient suivi son noble exemple, il arrache à la mort et ramène au rivage le vieux Berowski. Hélas! quelle récompense attendait une pitié si courageuse! Exposé presque nu aux rigueurs d'un froid pénétrant, et trop occupé de celui qu'il venait de sauver pour songer à lui-même, mon père, dans les premiers momens, négligea les soins qu'exigeait la conservation de ses jours. Dès la nuit suivante, une fièvre ardente se déclara : nous ne pouvions pas aller plus loin; il fallut rester dans la chétive auberge où nous nous trouvions. Le onzième jour de la maladie, 27 décembre 1787, je n'avais plus de père! La mort de ce père adoré fut le premier malheur de ma vie : elle fut le présage de tous les maux qui m'ont accablée depuis bien des années; elle fut surtout la cause des fautes que je n'aurais jamais commises si j'avais eu près de moi l'ami de mon enfance, celui dont les conseils et la juste influence m'auraient préservée des écarts de ma fougueuse imagination. Le malheureux Berowski ne survécut que vingt jours à son maître; jusqu'à son dernier soupir, il supplia ma mère de lui pardonner la

mort de son époux. Il fut inhumé près de celui dont il n'avait jamais voulu se séparer pendant sa vie.

Toute entière livrée à sa douleur, ma mère ne voulut pas quitter les lieux qui lui retraçaient de si chers et de si cruels souvenirs : elle acheta une maison modeste dans le village de Wal***, vis-à-vis même de celle où était mort mon père. Elle repoussait toutes consolations, et, dans l'amertume de ses regrets, elle négligeait également les soins de sa santé et ceux de mon éducation. Toutes mes études étaient interrompues; j'étais maîtresse du choix de mes lectures et de l'emploi de mon temps. Ma mère ne sortait plus de sa chambre : quelquefois elle m'attirait à elle pour me couvrir de caresses et arroser mon visage de pleurs; plus souvent elle me repoussait dans les transports d'un désespoir qui semblait égarer sa raison : elle m'inspirait alors une sorte de terreur qui me faisait éviter sa présence. Je regrettais pour ma part bien sincèrement mon noble père; mais tout en déplorant sa mort prématurée, j'étais bien loin de soupçonner encore toute l'étendue de la perte que j'avais faite. Les impressions de l'enfance sont vives, mais peu durables; ou plutôt

leur trace effacée le plus souvent par les passions de la jeunesse ne se retrouve que dans l'âge mûr; la légèreté naturelle à un esprit pour lequel les moindres plaisirs ont toujours l'attrait de la nouveauté, rend souvent les enfans insensibles en apparence aux plus grandes douleurs. J'avais toute l'étourderie de mon âge, et quoique mes regrets fussent bien amers, je ne m'en livrais pas moins aux distractions que le hasard venait souvent m'offrir.

CHAPITRE II.

Première rencontre avec M. Van-M***. — Son amour. — Ma fuite. — Mon mariage.

Deux ans s'écoulèrent ainsi sans que ma mère pût prendre sur elle de surmonter sa douleur pour achever enfin mon éducation. Cependant je grandissais : mon imagination, déjà lasse de son oisiveté, s'élançait chaque jour vers des sensations nouvelles; je m'ennuyais de goûter toujours les plaisirs que j'avais connus dès ma plus tendre enfance. Je profitais de la liberté que me laissait ma mère pour faire, dans les environs de notre résidence, de longues courses à cheval. Je me dirigeais ordinairement et de préférence vers un beau château qui appartenait à une des plus riches familles d'Amsterdam; les propriétaires visitaient rarement cette terre, et ils n'y étaient pas venus depuis que nous habitions le pays.

Un domestique de confiance m'accompagnait seul dans mes excursions. Je n'avais encore que onze ans; mais j'étais assez grande et assez forte pour qu'on supposât généralement que j'avais atteint ma quatorzième année : pour la taille et la figure, j'étais déjà presque une femme; mais pour la raison, je n'étais encore qu'un enfant.

Par une belle matinée du mois de mai je parcourais, comme de coutume, le parc magnifique où je n'apercevais d'ordinaire que des paysans, lorsqu'au détour d'une allée je vis tout à coup devant moi un jeune homme d'une figure charmante, dont l'expression était pleine de grâce et de bonté. Nous nous saluâmes réciproquement, et lorsque nous eûmes surmonté, chacun de notre côté, l'embarras où nous avait jetés d'abord une rencontre aussi imprévue, le jeune homme m'aborda avec politesse, et j'appris bientôt qu'il était fils unique de M. Van-M*** d'Amsterdam, propriétaire du château, et qui y était arrivé la veille.

Avec la confiance et la simplicité de mon âge, je répondis aux questions qu'il m'adressa. En quelques minutes Van-M*** fut informé de toutes les circonstances qui avaient accom-

pagné la mort déplorable de mon père ; cette mort, dont la cause honorait si bien sa mémoire, était depuis long-temps l'objet de toutes les conversations dans le pays. On respectait la douleur de ma mère; mais comme elle n'admettait aucune visite, et qu'elle se refusait obstinément à former les moindres liaisons de société, on l'accusait de bizarrerie ; on avait commencé par la rechercher, on finissait par la fuir. Le spectacle de chagrins aussi amers que les siens aurait importuné les gens heureux. Il est d'ailleurs certains maux que les âmes vulgaires ne sauraient comprendre; elles aiment mieux les tourner en ridicule que de chercher à les adoucir. Dans l'avenue qui conduisait à notre demeure, on ne rencontrait donc ni ces équipages brillans, ni cette foule d'oisifs qui affluent d'ordinaire dans les maisons opulentes ; on y voyait en revanche beaucoup de malheureux, qui ne venaient jamais en vain chercher un soulagement à leur misère.

Le jeune Van-M*** ne m'accompagna que jusqu'à l'entrée de cette avenue. Avant de me quitter il obtint de moi la promesse que, le lendemain, nous nous réunirions à un endroit qu'il me désigna, et que nous ferions ensuite à

cheval une longue promenade. J'acceptai sa proposition sans hésiter, sans songer même que je devais d'abord obtenir l'autorisation de ma mère. Nous nous séparâmes également satisfaits l'un de l'autre : depuis long-temps je n'avais vu les heures s'écouler aussi rapidement pour moi. Notre course du lendemain devait se diriger vers un village que je ne connaissais pas encore; je me réjouissais d'une rencontre qui promettait de rompre la monotonie des distractions dont j'étais réduite à me contenter depuis deux ans. Sans me rendre compte de mes espérances, j'espérais un avenir moins triste que le passé.

Mes illusions furent de courte durée. Wilhelm, le domestique qui me suivait d'ordinaire dans mes promenades, n'était rien moins qu'un valet de comédie. C'était un brave Hollandais, fermement attaché à ses devoirs, et bien résolu à ne jamais tromper la confiance dont l'honorait sa maîtresse : « Mademoiselle ignore « sans doute, me dit-il en m'aidant à descendre « de cheval, que le village où elle doit aller de- « main matin est à trois lieues d'ic. Il est dou- « teux que madame sa mère lui permette une « aussi longue promenade; et si madame ne juge

« pas convenable de vous accorder une telle « permission, je ne puis vous accompagner. » La franchise de Wilhelm excita en moi un dépit que je réussis cependant à concentrer. Je résolus dès ce moment d'employer la ruse pour arriver au but de mes désirs : je feignis de me repentir de mon étourderie; j'entrai en apparence dans les motifs de Wilhelm : « Il est inu-« tile, lui dis-je, de parler de tout cela à ma « mère; je ne veux lui causer ni le moindre « chagrin ni la plus légère inquiétude; je ne « dois pas non plus manquer aux lois de la poli-« tesse vis-à-vis de M. Van-M***, qui est notre « voisin. Demain vous monterez à cheval avec « moi. Nous rejoindrons M. Van-M*** dans le « bois : je lui dirai que l'éloignement du but « de notre promenade projetée contrarierait à « la fois mes habitudes et la volonté de ma « mère; puis nous reviendrons ici par le chemin « de la digue de Bommel. »

Wilhelm fut charmé de voir que je ne m'offensais pas de l'avis qu'il m'avait donné, et que je lui conservais mes bonnes grâces. A dater de ce jour ma vie prit une face toute nouvelle. J'étais encore une enfant ; mon cœur ne pouvait donc sentir trop vivement le mérite d'aucun

homme. La rencontre que j'avais faite du jeune Van-M*** semblait un incident romanesque ; elle n'aurait cependant fait aucune impression sur moi, si je n'avais espéré trouver, dans une liaison d'amitié toute nouvelle pour moi, un dédommagement à la tristesse des deux années qui venaient de s'écouler, et une consolation à l'ennui qui m'attendait peut-être encore. Je n'éprouvais aucun amour pour Van-M***; cependant nous étions au mois de mai 1789, et, le 16 avril de l'année suivante, je devins sa femme. Je ne veux point anticiper sur les événemens, et je dois d'abord faire connaître les circonstances qui précédèrent et amenèrent mon mariage.

A peine m'étais-je assurée par ma dissimulation la discrétion de Wilhelm, que je songeai à faire de ce brave homme, sans qu'il s'en doutât, le premier instrument de mon projet. J'étais fort agitée : la vue de mon excellente mère redoublait mon malaise ; à tort ou à raison je la trouvai ce jour-là plus triste que de coutume. Toutefois, je l'avouerai à ma honte, loin de chercher à adoucir par mes caresses l'amertume de ses chagrins, je la quittai avec empressement aussitôt que j'en trouvai l'oc-

casion, et j'allai rêver à la prompte exécution de mon dessein.

Dès que je fus seule, je me hâtai d'écrire un premier, un imprudent billet, qui pouvait me perdre pour toujours, si je l'eusse adressé à un homme dont la délicatesse eût été moins éprouvée que celle de Van-M*** ; il m'aimait trop sincèrement pour trouver dans mon imprudence même autre chose que l'inexpérience de mon âge, l'innocence de mon cœur, surtout l'espérance de me voir payer de retour les sentimens qu'il m'avait voués. Voici en quels termes était conçu le billet que je lui écrivis :

« Je sais que je fais mal de vous écrire, car je « me cache de maman, et je trompe un domes« tique qui aura le droit de me mépriser. Mais « je vous ai promis d'aller me promener avec « vous, et il faut bien que vous sachiez que je « ne puis pas tenir ma promesse ; vous avez « l'air si bon, si doux et si gai ; la douleur de « maman rend notre vie si triste, que je n'avais « pas cru mal faire en acceptant l'offre que vous « me faisiez d'entreprendre avec moi une longue « course. Wilhelm m'a fait voir que j'avais eu « tort, et j'aime trop maman pour vouloir ja« mais ajouter à ses peines. Cependant je vou-

« drais bien goûter avec vous le plaisir de la
« promenade ; ce désir n'a certainement rien de
« répréhensible. Au lieu de courir les grands che-
« mins, venez voir mes parterres, mes viviers,
« ma volière : je m'ennuyais de tout cela, mais
« je crois qu'avec vous je pourrai m'en amuser
« encore. Tous les matins je dessine pendant
« une heure dans le petit pavillon qui est à
« l'entrée de la grande prairie ; j'étudie ensuite
« un peu ou je fais de la musique ; ensuite je
« déjeune avec maman, et je ne la revois plus
« depuis dix heures jusqu'à trois. Si vous voulez
« venir demain à la petite porte des marais, je
« peux l'ouvrir, et nous nous arrangerons pour
« nous voir tous les jours ; cela me rendra un
« peu de gaîté, sans inquiéter ni chagriner ma
« bonne mère. »

On n'oubliera pas que j'avais seulement alors douze ans et quelques mois. L'amour n'entrait donc réellement pour rien dans le vif désir que j'avais de revoir le jeune Van-M***; mais la solitude m'était devenue tellement à charge que j'étais charmée d'avoir enfin trouvé le moyen, fort innocent selon moi, de me distraire par une société agréable.

Le lendemain, j'arrivai à l'heure convenue

au lieu du rendez-vous : Wilhelm m'accompagnait. Je sus glisser mon billet entre les mains de Van-M*** sans que l'honnête domestique s'en aperçût; un coup d'œil que je jetai sur lui mit Van-M*** au fait de tout avant même qu'il eût ouvert ma lettre. Je fondai mes excuses sur la santé de ma mère, qui ne me permettait pas de m'éloigner d'elle ce jour-là. Nous nous séparâmes, non sans exprimer de part et d'autre nos regrets de ce contre-temps; je fis avec Wilhelm une promenade très courte, et, en rentrant au logis, je courus sur-le-champ au petit pavillon, et à la porte qui donnait sur la campagne. Je n'avais indiqué ni cette heure ni ce jour pour un premier rendez-vous : il me semblait pourtant que je devais trouver là une réponse à ma lettre. Van-M*** me l'apporta lui-même.

Chez chaque nation l'amour offre un caractère différent : celui des Hollandais est généralement grave et froid. Van-M*** respectait mon âge et mon innocente sécurité ; il ne tarda pas cependant à puiser dans nos rendez-vous, souvent répétés, une passion violente qui se trahissait chaque jour davantage. Pour moi, je n'avais pas d'amour, mais je me trouvais heu-

reuse dans la société d'un tel ami. Van-M*** était loin d'avoir dans l'esprit la même élévation que mon père; la nature l'avait cependant doué de dispositions très heureuses, qu'une bonne éducation avait facilement développées. Comme tous les fils des riches négocians du Nord, il parlait plusieurs langues, l'italien seul excepté. Il me donnait des leçons de hollandais, et moi je lui apprenais l'idiome du beau pays qui m'a vu naître. Encouragée par lui dans mes études, j'avais repris tout le zèle dont j'étais animée avant la mort de mon père, mon premier, mon excellent instituteur.

Mes jours s'écoulaient ainsi paisiblement. Satisfaite de mon existence actuelle, je ne voyais, je ne désirais rien au delà. Il n'en était pas de même pour Van-M***: il avait vingt-trois ans; il m'aimait avec passion, ses vues étaient honorables, et il sentait parfaitement le danger de nos longs tête-à-tête. Il songea donc le premier à s'assurer le droit de ne plus me quitter, et de me consacrer sa vie. Il m'en parla un jour en m'annonçant l'intention où il était de demander sur-le-champ ma main à ma mère.

Je ne saurais dire si l'effet que produit sur

moi cette proposition subite fut la conséquence de mon caractère singulier. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mot de mariage et l'image des liens indissolubles que j'allais peut-être contracter, effrayèrent ma jeune imagination. A douze ans l'espace de la vie est encore si long à parcourir ! l'avenir est encore si immense ! C'était la première fois que mon esprit admettait l'idée d'une union qui n'a de terme que la mort. Cette idée première en engendrait une foule d'autres, dont aucune n'était favorable aux prétentions de Van-M*** : cependant l'estime qu'il m'inspirait, l'amour dont il me donnait chaque jour des preuves plus touchantes, m'empêchèrent de prononcer un refus. Nous convînmes ensemble que le lendemain je lui ménagerais l'occasion de rencontrer ma mère, et que, sans énoncer encore positivement ses projets, il essaierait dès ce jour de la prévenir en sa faveur. Il avait un extérieur agréable, d'excellentes manières : accueilli avec bonté, il se déclara bientôt tout-à-fait. Ma mère, touchée des sentimens qu'il témoignait et pour elle et pour moi, répondit qu'elle ne voyait, pour sa part, d'autre obstacle au mariage que mon extrême jeunesse. Elle demanda un délai

de deux ans, et mit pour condition formelle à son consentement que Van-M*** obtiendrait d'abord celui de sa propre famille. Cette famille balança : la fierté de ma mère s'irrita d'une telle hésitation ; de part et d'autre on commençait à s'aigrir, et peut-être marchions-nous à une rupture complète. Van-M***, déjà maître d'une fortune indépendante, venait d'atteindre sa majorité : il pouvait accepter les bienfaits de son père, mais ces bienfaits ne lui étaient pas indispensables pour assurer le bonheur de celle qu'il choisirait pour épouse. Il était exaspéré des retards qu'on lui faisait éprouver ; il prévoyait avec effroi qu'un refus définitif de la part de son père pouvait retarder bien plus long-temps encore l'union qu'il désirait avec tant d'ardeur. Il me proposa de partir en secret tous les deux pour la Gueldre : nous devions nous y marier, et revenir bientôt après solliciter le pardon d'une démarche qu'on pouvait blâmer, mais qui devenait de plus en plus nécessaire.

Je n'exigeai de Van-M***, pour consentir à ce qu'il demandait de moi, que sa promesse solennelle de me ramener promptement auprès de ma mère. Le lendemain, avant le jour, je sortis

de ma chambre avec précaution : je n'étais pas médiocrement émue en songeant que j'allais, pour la première fois, me séparer de celle qui m'avait donné le jour; j'étais cependant joyeuse et presque fière que l'on fît à une enfant comme moi l'honneur de l'enlever, et par un retour vers les sentimens de la nature, j'exigeais que Van-M*** me promît encore une fois de me ramener au plus tôt.

En arrivant à Zutphen, Van-M*** me quitta sur-le-champ, et courut chez le seul ministre protestant qui se trouvât dans cette ville. Malheureusement ce ministre était près de rendre le dernier soupir ; il fallut pousser plus loin notre voyage : nous fîmes encore huit lieues, et il était déjà bien tard quand nous atteignîmes l'auberge où nous devions passer la nuit. Après le souper, Van-M*** et moi, assis près l'un de l'autre, nous disions de ces riens qui ont si peu d'importance apparente, et qui tiennent cependant lieu de tant de choses. Il y avait des momens où je ne comprenais plus rien au trouble passionné de Van-M*** ; ce trouble n'était déjà plus sans charmes pour moi, et je commençais à le partager; pour la première fois mon oreille était agréablement

frappée des éloges qu'il donnait à ma beauté. Van-M*** était lui-même d'une figure charmante ; sa taille était élevée, bien prise et pleine de noblesse. Je ne sais quel instinct me révélait en cet instant tous ces avantages que j'avais comme ignorés jusqu'alors. En rougissant, je fixais mes regards sur son œil plein d'expression et de feu, et qui me disait mieux encore que sa bouche combien il me trouvait belle : d'une voix émue, il louait la richesse de ma chevelure, et, sans y penser, je roulais entre mes doigts les boucles épaisses de ses cheveux blonds comme les miens. Tout à coup l'hôte effrayé s'élance dans la chambre : « Pour l'amour « de Dieu, s'écrie-t-il, si c'est vous que l'on cherche, « dites bien que je ne savais rien, et que vous ne « m'avez fait aucune confidence. » A peine avait-il prononcé ces mots, que le père et l'oncle de Van-M***, suivis du sécrétaire du bourgmestre et de quatre témoins, paraissent à mes regards effrayés. Ces messieurs ordonnent au jeune homme de me remettre entre leurs mains. Van-M*** s'avance aussitôt vers eux, et d'un ton ferme et respectueux tout ensemble : « Mademoiselle, dit-il, en consentant à quitter la « maison de sa mère, a cru suivre son époux;

« elle s'est confiée à mon honneur, et m'a rendu « l'arbitre de son sort; demain nous devons être « unis devant Dieu et devant les hommes. Si « vous donnez, dès ce moment, par écrit, votre « consentement à notre mariage, nous retour« nerons sur vos pas à Waarlery, où notre union « sera célébrée : sinon, nous n'y reparaîtrons « qu'époux, pour nous jeter aux pieds de ma« dame de Van-Ayld***, et lui demander pardon « de la douleur que nous avions dû lui causer; « je pourrai alors réclamer de ma famille la « part de fortune à laquelle j'ai des droits: en « un mot, il n'est plus au pouvoir de personne « de nous désunir. »

Frappé de la noble attitude et de la fermeté du langage de son fils, monsieur Van-M*** et son frère promirent tout ce qu'on voulut. Nous nous apprêtâmes à repartir sur-le-champ; mes larmes et ma confusion n'obtinrent pas un seul regard indulgent de ces juges sévères. Van-M*** avait déclaré qu'il ne me quitterait pas, qu'il me reconduirait lui-même chez ma mère; il tint parole. En entrant dans l'avenue qui conduisait à notre habitation, la première personne qui s'offrit à mes regards fut cette mère chérie que désolait mon départ, et qui n'osait encore

espérer mon retour. Je courus me jeter dans ses bras : « Ma fille, dit-elle d'une voix entre-« coupée de sanglots, tu n'as donc pas songé à « la douleur dont tu allais m'accabler ! » Aucun autre reproche ne sortit de sa bouche. Van-M*** obtint son pardon en répétant mille fois le serment de me rendre heureuse.

Le consentement qu'il avait enfin arraché plutôt qu'obtenu de son père donnait plus de liberté à nos relations : il ne me quittait presque plus. Un mois s'écoula très agréablement au milieu des préparatifs de notre mariage ; au bout de ce temps, toutes les formalités ayant été remplies, toutes les lois de l'étiquette hollandaise scrupuleusement observées, nous nous rendîmes à Amsterdam, et là nous fûmes mariés dans l'église neuve.

Je n'avais pas encore treize ans accomplis ; mais ma taille, déjà entièrement formée, me donnait toutes les apparences d'une personne de quinze ans. J'ai maintenant cinq pieds un pouce et demi ; je les avais dès lors, car depuis mon mariage je n'ai point grandi. Malheureusement ma raison était encore bien loin d'être formée ; j'aurais eu besoin d'un guide plus ferme et plus sévère que l'époux auquel les

lois et ma propre volonté venaient de confier le soin de ma destinée. Pourquoi se reposa-t-il si aveuglément lui-même sur la prudence d'une enfant ? Je n'aurais pas eu, depuis plus de vingt-cinq années, tant de malheurs et tant de fautes à déplorer !

CHAPITRE III.

Opinions politiques de mon mari. — Il m'amène à les partager. — Le duc d'Yorck en Hollande. — Mon mari captif dans sa propre maison. — Je le délivre.

Les six premiers mois de notre union s'écoulèrent dans un bonheur parfait pour mon mari et pour moi. Les voyages d'agrément qui succèdent immédiatement en Hollande les solennités du mariage étaient terminés, le calme commençait à remplacer dans notre intérieur le tumulte des fêtes, lorsque des bruits de guerre, et les progrès chaque jour croissans de la révolution française, vinrent donner une nouvelle direction à nos idées, et décider à la fois du sort de mon époux et du mien. Van-M*** avait de grandes possessions en Belgique; il était en Hollande du parti opposé à la cour. Il était naturel qu'il embrassât avec ardeur les principes de la révolution française. Ma mère,

qui, depuis la mort de son mari, ne pouvait plus être heureuse que du bonheur de sa fille, aurait voulu que son gendre restât étranger à la crise qui se préparait : elle voyait notre avenir se charger d'orages auxquels une retraite absolue pouvait seule nous soustraire. La suite des événemens n'a que trop prouvé combien ses craintes étaient fondées; prières, raisonnemens, elle mit tout en usage pour calmer l'exaltation politique de mon mari. En vain lui représenta-t-elle que les dangers de la guerre étaient les moindres de ceux auxquels il allait m'exposer; que mon âme encore si candide, et déjà cependant avide d'émotions violentes, pouvait se laisser égarer au delà du point où il voudrait s'arrêter lui-même; tout fut inutile. Van-M*** était plein de respect et d'attachement pour ma mère; cependant il resta ferme dans la résolution qu'il avait prise, de servir de tous ses moyens une cause dont le triomphe semblait à ses yeux devoir assurer pour toujours le bonheur et la liberté de sa patrie. Dès lors il mit tous ses soins à me faire partager ses sentimens, à m'échauffer du feu de son enthousiasme. Ma conversion ne fut pas difficile; je n'avais encore aucune opinion arrêtée : j'é-

prouvais seulement une répugnance assez forte pour cette égalité absolue que rêvait mon mari, et que je trouvais entièrement opposée aux idées aristocratiques dans lesquelles j'avais été nourrie. J'avais de plus trouvé encore vivant en Hollande le souvenir des excès commis par les troupes françaises dans les guerres de Louis XIV; ces troupes étaient cependant celles d'un grand roi, modèle de courtoisie et de politesse, et que ses lieutenans s'efforçaient sans doute d'imiter. Que ne devions-nous pas attendre de ces chefs révolutionnaires, arrachés subitement par la tourmente politique à l'obscurité de leur profession ou de leur origine, pour guider au combat des bandes fanatisées, et sans cesse obligés d'acheter à tout prix la victoire qui seule pouvait légitimer aux yeux de leurs soldats leur fortune subite?

Van-M*** répondait à mes objections par la nécessité de conquérir promptement une liberté dont les bienfaits devaient bientôt s'étendre sur tous les peuples; avant tout il voulait soustraire la marine hollandaise, jadis si florissante, à l'influence britannique qui ne tendait qu'à la ruiner. L'amour de la patrie qui respirait dans tous ses discours, la chaleur qu'il

mettait à défendre les théories qu'il avait adoptées, firent bientôt passer dans mon âme la conviction qui remplissait la sienne. Les représentations de ma mère furent perdues pour moi comme elles l'avaient été pour lui; et je lui promis de le suivre partout où il conviendrait de me conduire. Toute notre famille se dispersa ; ma mère se retira dans une terre qu'elle possédait près de Leyde; les parens de mon mari se rendirent à Haarlem, et nous allâmes nous-mêmes habiter notre domaine de Sgravsand, situé sur la route que nous devions suivre s'il nous convenait de quitter la Hollande. La douleur que j'éprouvai en me voyant forcée de quitter ma mère fut extrême : les événemens politiques au milieu desquels je me trouvais placée vinrent bientôt m'arracher à mes peines personnelles, en me faisant participer aux émotions violentes qui commençaient à agiter notre nation.

Van-M*** avait d'abord le projet de ne passer que quelques jours à Sgravsand ; il m'avait priée de n'y recevoir que peu de monde, et j'avais sans peine acquiescé à sa prière, car le flegme des dames hollandaises, la gravité de leurs habitudes et de leur maintien contras-

tait singulièrement avec la vivacité de mon humeur toute italienne. Tandis que Van-M***, renfermé dans son appartement, s'occupait à dépouiller les dépêches que lui apportaient sans cesse de nombreux exprès, je faisais de longues promenades à cheval, je m'abandonnais à mon goût pour la lecture, ou bien je m'entretenais par écrit avec ma bonne mère. Cette manière de vivre me plaisait : si j'avais par intervalle quelque retour de coquetterie, alors j'allais trouver mon mari jusque dans son cabinet, je lui reprochais l'abandon dans lequel il me laissait, je feignais même de douter de son amour : il n'avait pas de peine à se justifier, et nos petites discussions se terminaient par des raccommodemens qui resserraient les liens de notre affection mutuelle.

Un soir que nous étions assis dans un des pavillons qui bordaient notre propriété du côté de la route, nous vîmes arriver à l'improviste M. Vandau***, l'un des plus intimes amis de mon mari. Van-M*** eut avec lui un entretien assez long, à la suite duquel il m'annonça que nous devions, dès le lendemain matin, quitter le pays pour n'y revenir qu'avec les libérateurs de la Hollande, les soldats de la république

française. Le voyage que j'allais entreprendre, la petite importance à laquelle allaient sans donte m'élever les événemens au milieu desquels mon mari était appelé à jouer un rôle, tout cela donnait un nouvel essor à mes idées; je m'occupai sur-le-champ, avec une activité extraordinaire, des préparatifs de notre départ, et je ne négligeai pas, comme on le pense bien, les soins toujours si importans de ma toilette. Pendant que je me livrais avec ma femme-de-chambre à ces graves occupations, la sonnette de notre grille s'agita tout d'un coup avec violence, et un domestique vint m'apprendre que j'avais à recevoir plusieurs officiers de l'état-major du duc d'Yorck, auxquels on avait assigné notre château pour logement. A l'instant parurent cinq ou six militaires anglais. Je donnai ordre de les conduire au salon, de leur servir des rafraîchissemens. Je réparai promptement le désordre de ma toilette, et je me mis en mesure d'aller au devant de Van-M*** pour lui annoncer la visite importune que nous venions de recevoir : au moment même où j'allais sortir, on vint m'apprendre que mes hôtes demandaient à me parler; pour ne pas paraître intimidée, je descendis sur-le-champ au salon.

En entrant, je vis plusieurs officiers nonchalamment étendus sur les fauteuils et les canapés : le nombre des arrivans grossissait à chaque minute. Quelques uns élevaient très haut la voix dans l'intérieur de l'appartement; d'autres attachaient en dehors leurs chevaux aux superbes treillages verts et dorés, qui entouraient mes parterres de fleurs et mes magnifiques plates-bandes. Personne n'avait même fait mine de se lever en me voyant paraître; les uns me regardaient avec une attention tout-à-fait impertinente, les autres m'adressaient de fades complimens en mauvais hollandais : un seul voulut me prendre la main. Déjà deux domestiques, qui m'avaient suivie, s'apprêtaient, les poings fermés, à me défendre de toute injure, lorsque élevant la voix avec le ton du dédain : « Je ne comprends pas, dis-je, « votre langage : l'italien est ma langue naturelle; mais je préfère la langue française à « toutes les autres. Ainsi, répondez-moi en « français : où sont vos billets ? » La fermeté de mes paroles avait d'abord frappé de surprise mes auditeurs. L'un d'eux, d'une assez belle figure, mais surchargé d'embonpoint et dépourvu de grace, m'invita poliment à m'as-

seoir. Il me fait exhiber l'ordre en vertu duquel j'étois obligée de le loger, lui et sa suite : cet officier était le duc d'York lui-même. A ce nom, un pressentiment secret vint me frapper d'effroi, et je tremblai dès lors pour la sûreté de mon mari. La coïncidence du jour où un tel personnage devenait notre hôte, avec celui que mon mari avait choisi pour aller rejoindre l'armée française, semblait le résultat d'un plan concerté d'avance pour arrêter l'exécution de notre projet. Dès le moment où cette idée s'offrit à mon esprit, je cherchai le moyen de sauver Van-M***. Le duc d'York tenta poliment de me retenir; mais je ne quittai pas moins à l'instant le salon sous le prétexte des ordres que j'avais à donner. Écrire à la hâte un billet laconique, ordonner au valet-de-chambre de mon mari d'aller, à quelque distance de la maison, attendre son maître, et de lui remettre mon message, tout cela fut l'affaire d'un instant. Cependant ma précaution fut inutile : au moment même Van-M*** rentrait dans la maison, suivi de son ami Van-Daulen, et escorté de soldats anglais qui le conduisaient devant leur général.

Aussitôt qu'il m'aperçut, Van-M***, qui de-

puis quelques minutes tremblait pour moi, poussa un cri de joie; moi-même, en dépit des soldats, je m'élançai dans ses bras. On nous mena devant le prince : Van-M*** répondit avec hauteur aux questions qu'on lui adressa; l'indignation se peignait sur ses traits et pétillait dans ses yeux : « Vous êtes les maîtres ici, « dit-il au duc, à la fin de son interrogatoire; « ma liberté est entre vos mains; vous pouvez « me jeter dans les cachots; mes vœux seront « toujours pour l'indépendance de mon pays. »

Le résultat de cet interrogatoire fut tel que nous devions nous y attendre. Le duc d'York déclara Van-M*** et son ami prisonniers d'État, et leur annonça qu'ils seraient conduits dès le lendemain sous bonne escorte au quartier général de l'armée anglaise, qui se trouvait à Amersford. On conduisit ensuite les prisonniers dans une des salles basses de la maison qui donnait sur le jardin; deux sentinelles furent placées à chaque porte. On voulut bien toutefois m'accorder la liberté de voir mon mari : j'étais loin sans doute d'être rassurée sur son sort; mais je ne désespérais de rien, et un secret pressentiment m'avertissait que je parviendrais à le sauver.

Le duc s'était, je crois, flatté d'avance de me voir ramper en suppliante à ses pieds. Il ne parut pas médiocrement étonné de la fermeté apparente que je conservais : ma présence d'esprit ne m'abandonna pas un seul instant. J'allais, je venais; je donnais des ordres à haute voix, tandis que je rassemblais en secret tous les moyens de fuir au plus tôt. Nos domestiques nous chérissaient; nous avions toujours été pour eux de bons maîtres : je comptais sur leur assistance. Le dévouement qu'ils me témoignèrent justifia la confiance que j'avais mise en eux : plusieurs fois dans la soirée j'allai visiter les deux prisonniers. Entourée de soldats et épiée comme je l'étais de toutes parts, je me gardai bien de communiquer à Van-M*** le projet que j'avais formé, dans la crainte que l'expression de sa physionomie ou de ses regards ne trahît le secret des nos espérances. Il put cependant deviner sur mon visage toute ma sollicitude pour lui, comme je devinai sur le sien qu'il était content de moi. Les officiers anglais et leur général lui-même se rencontraient partout sur mon passage : j'affectais de ne pas même les remarquer; l'attention exclusive que je paraissais donner aux soins de

ma maison ne servit pas peu à éloigner de nos gardiens toute défiance sur mon compte.

J'avais à peine quatorze ans; ma santé était excellente : l'éducation toute libérale que j'avais reçue avait développé de bonne heure mon intelligence; mais depuis mon mariage les conversations serieuses que j'avais souvent eues avec mon mari, la chaleur qu'il mettait à m'inculquer ses principes de liberté générale, avaient de beaucoup élevé mon esprit et agrandi la sphère de mes idées. J'étais loin du fanatisme pieusement barbare des Judith et des Débora : pénétrée comme je l'étais alors de la sainteté des devoirs d'épouse, l'espoir même de sauver Béthulie n'aurait pas pu me faire agréer pendant deux minutes les lourds complimens de quelque Holoferne britannique. Mais ma tendresse pour mon mari m'élevait au dessus de moi-même, et me donnait une hardiesse supérieure à mon âge. En embrassant Van-M*** au moment de le quitter pour la dernière fois dans la soirée, je pus le prier à voix basse de ne pas s'endormir, et le prévenir qu'avant le jour nous serions hors du pouvoir des Anglais.

Il restait dans la maison trente soldats et

cinq officiers, sans compter le duc d'York, qu'on venait de porter sur un lit où il dormait dans l'ivresse la plus complète. Le nombre de bouteilles qui jonchaient le parquet du salon attestait les ravages de notre cave, et augmentait la confiance avec laquelle je combinais tous mes moyens d'évasion. Les soldats étaient ivres comme les chefs; un sommeil profond ne tarda pas à appesantir leurs yeux. Lorsque je n'entendis plus aucun mouvement dans la maison, je sortis sans bruit de mon appartement, et je gagnai rapidement un cabinet de bain, contigu à la salle où se trouvaient renfermés les deux prisonniers. Dans ce cabinet était une porte lambrissée communiquant à la salle, mais cachée de ce côté par une armoire remplie de porcelaines : je l'ouvris; les porcelaines furent rapidement enlevées, et peu de minutes après, mon mari, Van-Daulen et moi, nous traversions à grands pas, mais toujours dans le plus profond silence, les immenses jardins et la prairie qui les termine. Au bout de cette prairie, notre berline de voyage nous attendait avec quatre domestiques bien résolus et bien armés. Il restait encore dans la maison plus de douze de nos serviteurs à qui j'en avais confié

la garde. Nous partîmes sans retard; mais la nécessité de suivre des chemins de traverse dans un pays marécageux ne nous permit pas d'avancer avec la célérité qui semblait la première condition de notre salut.

CHAPITRE VI.

Mon enlèvement. — Mes libérateurs. — Une famille d'émigrés français. — Je rejoins mon mari. — Départ pour Bruxelles.

Van-M*** était content de mon adresse et de ma fermeté : pour me temoigner sa reconnaissance, il ne trouva rien de mieux que de me confier entièrement ses projets. Celui de tous dont il était le plus préoccupé en ce moment, c'était de rejoindre l'armée française, dans laquelle servait son cousin le général Daëndels. Une lettre que lui écrivait ce parent, et que les Anglais avaient pu intercepter, était la cause des rigueurs qu'on venait d'exercer contre lui dans sa propre maison. Le ton d'assurance avec lequel Van-M*** parlait de ses espérances, qu'il croyait à la veille de se réaliser, sa ferme détermination de braver tous les dangers pour atteindre au but généreux qu'il se proposait, la délivrance de son pays, me le rendaient à

la fois plus respectable et plus cher. Son ami ne partageait ni son enthousiasme ni ses illusions; il était triste, silencieux. Van-M*** soupçonna qu'il se repentait d'avoir pris part à l'exécution de ses projets; il lui offrit de le faire conduire et escorter jusqu'à sa terre par deux de nos gens. Van-Daulen s'y refusa.

A neuf heures du matin nous arrivâmes au petit bourg de Woerdorp, et nous nous y arrêtâmes quelques instans. Nous étions partis de Sgravsand à trois heures après minuit : il était naturel de croire qu'en ce moment seulement on pouvait s'y apercevoir de notre évasion. Mais nous avions quelques heures d'avance, et il était douteux que l'alerte eût été assez vive pour dissiper entièrement les fumées du vin, et donner aux soldats anglais l'activité nécessaire pour nous atteindre. Cependant, au moment où nous allions nous remettre en route, notre voiture est tout à coup entourée par un détachement de cavalerie anglaise. L'officier qui commande ce détachement s'avance vers nous, et invite poliment MM. Van-M*** et Van-Daulen à le suivre. Toute résistance devenait inutile; force nous fut de nous résigner à partir pour Amersford avec notre escorte, qui veillait

attentivement sur la calèche dans laquelle nous voyagions tous les trois. Arrivés à Amersford, nous allâmes descendre à l'auberge du Lion d'or. Quel fut mon effroi lorsqu'on vint chercher mon mari et son ami pour les conduire au quartier-général ! En vain demandais-je qu'on me permît de les suivre; en vain m'écriais-je que, n'étant pas militaires, ils ne devaient répondre de leur conduite qu'à l'autorité civile. Les Anglais demeurèrent sourds à mes réclamations; il fallut obéir. Van-M*** s'arracha de mes bras, me recommanda avec instance à l'hôtesse, et partit. Cette hôtesse était, fort heureusement pour moi, une bonne et honnête Hollandaise, qui me prodigua toute sorte de soins. Elle ne voulut pas m'abandonner à ma douleur, et elle me tint assidue compagnie avec ses deux filles, grandes et belles personnes qui ne sortaient plus de la maison depuis que l'armée anglaise avait occupé Amersford. Après trois heures de mortelles angoisses, je reçus enfin un billet de mon mari : « Sois sans crainte, me disait-il; je « ne cours aucun danger : par suite d'un mal« entendu ou d'une obstination que je pourrai « bien faire punir plus tard, je suis obligé de

« partir sans toi pour Zutphen. J'ai donné ordre « à Kluaas et à Sevret[1] de se rendre sur-le-champ « auprès de toi; ils t'accompagneront avec une « des parentes de l'hôtesse. Quand tu liras ce « billet je serai déjà loin d'Amersford; pars sans « délai, conserve tout ton courage, et sois sûre « que nous serons bientôt réunis. » La lecture de cette lettre ranima mes forces; je me conformai de point en point aux instructions de mon mari : en moins d'une demi-heure tous mes préparatifs furent faits, et je me mis de nouveau en route avec mes domestiques à cheval et bien armés.

Vers le soir nous avancions au milieu des bruyères, lorsqu'un convoi de chevaux et de caissons, qui venait droit à nous, nous força de nous arrêter. Un officier anglais s'avance pour regarder dans l'intérieur de la calèche; mes domestiques veulent le repousser, il les menace de son pistolet. Le combat allait s'engager si mes cris, en réprimant l'impétuosité de mes défenseurs, n'eussent attiré l'attention des soldats qui composaient l'escorte du con-

[1] Ces noms étaient ceux de deux domestiques qui nous avaient accompagnés.

voi. On se saisit de mes fidèles serviteurs, deux hommes m'enlèvent de ma voiture, et je me trouve tout à coup placée dans un fourgon, à côté de deux dames fort jolies et du duc d'York en personne. J'avais d'abord tremblé pour mes deux domestiques; mais je fus bientôt rassurée en voyant qu'on leur avait laissé leurs chevaux, et qu'on les faisait marcher à la suite de la calèche, dans laquelle était restée la cousine de notre bonne hôtesse d'Amersford, qui m'avait accompagnée conformément aux désirs de mon mari. La colère succéda bientôt chez moi à la frayeur; je me tournai vers le duc, et je lui dis qu'à moins d'avoir la certitude de dérober ma personne à tous les yeux, il devait craindre qu'on ne vengeât bientôt, et d'une manière éclatante, la honteuse et ridicule violence qu'il prétendait exercer sur moi. De tels attentats avaient pu rester impunis quand ils avaient eu pour objets des femmes d'une condition ordinaire; mais il n'en serait pas de même quand on saurait qu'il avait choisi pour victime la femme d'un homme distingué par sa naissance, sa fortune, et dont la famille était aussi puissante dans le pays. Le duc m'interrompit à ces mots, et me

dit avec une politesse ironique que j'avais tort de compter si fermement sur le crédit et la protection d'une famille bien résolue désormais à mettre un terme aux extravagances de mon mari et à arrêter le cours de ses trahisons. Je ne répondis à de telles insinuations que par le silence du mépris. Une des deux femmes qui se trouvaient avec moi dans la voiture m'adressa alors la parole, et tenta d'adoucir ce qu'elle appelait mon humeur farouche. Je me tournai de nouveau vers le prince : « Monsieur « le duc, lui dis-je, s'il vous reste le moindre « sentiment des bienséances, défendez à ces « femmes de m'adresser un seul mot. » Il se rendit à mon invitation, et imposa silence à ces deux femmes. L'une d'elles lui fit en anglais une réponse qui couvrit mon front de la plus vive rougeur, et ne permit pas au duc de douter que je ne l'eusse parfaitement comprise.

Nous avancions toujours, escortés par vingt cavaliers environ; malgré la tranquillité que j'affectais, l'inquiétude la plus vive commençait à m'agiter intérieurement. Absorbée dans mes réflexions, je tenais mes regards fixés sur la route, à travers la petite lucarne qui donnait à la fois du jour et de l'air dans le fourgon.

Tout à coup j'aperçois à une assez grande distance une petite caravane qui s'avançait par le même chemin que nous, mais dans le sens opposé. Je crus reconnaître d'abord des émigrés français : il n'était pas rare de rencontrer alors sur les grandes routes des troupes de ces proscrits, qui venaient chercher l'hospitalité sur une terre étrangère, et rassembler des armes pour reconquérir les priviléges et les richesses dont les dépouillait leur patrie. Plus nous avancions, plus j'acquérais la certitude que je ne m'étais pas trompée dans mes conjectures. Mon plan fut aussitôt arrêté dans ma tête : avec adresse et précaution je défis les crochets qui retenaient le devant du fourgon; je me tins prête à m'élancer, et quand nous fûmes assez voisins de la petite troupe, je sautai hors de la voiture en m'écriant : « Sauvez-moi, si vous êtes Français. » Le duc tenta de me retenir par un geste fort indécent, auquel je ripostai par un soufflet qu'il reçut au milieu du visage. Je ne connaissais aucun de ceux dont j'implorais le secours; mais le nom de ma mère, celui même de Van-M***, qui, bien que chaud partisan des doctrines de la révolution française, avait souvent soulagé leurs infor-

tunes, devenaient autant de titres à la protection que j'invoquais. Ils me reçurent dans leurs bras. Malgré l'infériorité du nombre, quoiqu'ils n'eussent d'autres armes qe des bâtons, ils se mirent en devoir de me défendre. Le combat allait s'engager sans espoir pour eux de remporter l'avantage, si une trentaine de paysans qui travaillaient dans le voisinage aux tourbes de bruyères ne fussent venus subitement avec leurs pelles, leurs fourches et leurs pioches, présenter un redoutable front de bataille à la cavalerie anglaise. La vue de ce renfort, qui arrivait à propos, calma tout à coup l'ardeur martiale de son altesse; elle donna ordre à sa troupe de se remettre en marche, se renferma dans le fourgon, et bientôt le convoi disparut à nos yeux.

Mes libérateurs, au moment où ils venaient de me porter secours, se dirigeaient vers le village de Kiel. C'était là qu'ils devaient retrouver leur famille; c'était aussi de là qu'ils devaient ensuite se rendre au Texel, pour s'embarquer pour l'Angleterre. Quand je les rencontrai, ils venaient de vendre, dans la ville voisine, quelques-unes des superfluités brillantes, restes de leur ancienne opulence,

et qui leur devenaient chaque jour plus nécessaires pour soutenir une famille composée de trois femmes, de deux enfans et de cinq hommes, tant maîtres que domestiques : ils avaient pu ramasser, à force de sacrifices, une modique somme de 500 francs; et c'était là toute leur ressource pour entreprendre leur voyage. Ces détails me furent donnés, à voix basse, par un vieillard dont j'avais pris le bras; c'était l'ancien valet-de-chambre du marquis d'Orrigny de Toulouse : nous arivâmes enfin à la ferme vers laquelle notre marche avait été dirigée.

En entrant, mes regards se fixèrent d'abord sur le groupe que formait auprès d'une fenêtre une dame âgée, assise entre deux très jeunes femmes : cette dame paraissait avoir au moins soixante ans; les chagrins et les infirmités semblaient avoir aigri son humeur, que supportaient avec une douceur angélique ces deux jeunes personnes, l'une à peine âgée de vingt ans, mais déjà mère, et allaitant son enfant; l'autre, plus jeune de quatre ou cinq ans, et de la plus ravissante beauté. Il fallait que cette beauté fût bien réelle pour briller encore sous les vêtemens délabrés que portaient ces dames, et qui offraient l'affligeant contraste

de leurs habitudes passées avec leur destinée actuelle.

A ma vue, les trois dames se levèrent d'un air de surprise, tempéré cependant par cette politesse qui est l'attribut distinctif de la nation française. Aux premiers mots que je prononçai, on me prit pour une compatriote et une compagne d'infortune; je détrompai bientôt ces dames, et je leur dis que j'étais dans ma patrie, sur les terres même de mon mari, et que je m'estimerais fort heureuse de leur en faire les honneurs. Je les quittai ensuite pour aller parler à la fermière.

Le départ de la famille était fixé au lendemain. Je priai le vieux valet-de-chambre d'inviter son maître à changer son itinéraire, et à passer par Leyde, en annonçant que je lui donnerais des lettres de recommandation pour ma mère qui habitait cette ville. M. d'Orrigny accepta l'offre qu'on lui faisait de ma part : lui et sa famille ignoraient toute l'importance du service que je leur rendais en les plaçant sous la protection de mon excellente mère [1]. Seule,

[1] Ma mère reçut la famille d'Orrigny comme elle ne pouvait manquer d'accueillir les amis de sa fille chérie. Elle

j'avais la conscience du bien que je leur faisais; ce sentiment me rendit presque joyeuse tout le reste du jour: je fis tous mes efforts pour leur rendre agréable le temps que nous passions ensemble, et je fus moins embarrassée des expressions de leur reconnaissance, par le pressentiment que ma mère y acquerrait des droits bien plus incontestables que les miens. Pour rendre plus facile à cette noble famille le trajet qu'elle avait à faire encore, je lui procurai une de ces voitures nommées *bolderwagen*, dont on se sert communément en Hollande. Le vieux valet-de-chambre reçut en se-

les garda tous pendant trois semaines dans sa maison, les combla de soins, d'égards et de témoignages d'amitié. Quand ils voulurent partir, après les avoir généreusement pourvus du nécessaire, elle subvint aux frais de leur passage en Angleterre, et remit au comte une traite de 5,000 florins. La jeune mère est la seule qui lui ait écrit constamment jusqu'au jour où elle fut enlevée par une mort prématurée. Vingt-cinq ans plus tard, je retrouvai en France un de ces nobles exilés; je lui fis l'aveu de mes fautes et de mes malheurs : *Il est inconcevable,* me dit-il, *que, si bien née, vous ayez fait de telles folies.* Je n'en obtins pas d'autre consolation. Il était riche alors; et moi je portais, à peu de chose près, le même costume que sa sœur, lorsque je les rencontrai dans leur fuite.

cret tout l'argent nécessaire pour subvenir aux besoins des voyageurs jusqu'à Leyde; de cette manière ils conserveraient intacte la petite somme qu'ils s'étaient procurée par la vente des derniers bijoux qui fussent en leur possession.

A peine nos hôtes avaient-ils pris congé de moi pour se diriger sur Leyde, qu'un des domestiques qui m'accompagnaient lors de mon enlèvement vint à cheval m'apporter l'agréable nouvelle du retour de ma calèche; la compagne de voyage que m'avait donnée ma bonne hôtesse n'en était pas sortie. Dès la veille, j'avais envoyé un exprès à mon mari, pour le prévenir de ce qui m'était arrivé, et dissiper l'inquiétude qu'aurait pu lui inspirer ma lenteur à le rejoindre. Dès que j'eus recouvré ma voiture, je partis : la journée se passa sans encombre, et le soir même je me trouvai réunie à Van-M*** et à son ami, qui étaient venus au devant moi. Mon mari apprit en détail, de ma bouche, toute l'obligation que j'avais aux émigrés français que le hasard avait envoyés à mon secours : il approuva hautement ce que j'avais fait pour leur témoigner ma reconnaissance; il voulut écrire lui-même sur-le-champ

à ma mère, pour la prier de leur rendre en son noms tous les services qui seraient en son pouvoir; et notamment il l'invita à leur remettre des lettres de recommandation pour l'une des maisons de banque les plus estimées de Londres.

Van-M*** m'apprit qu'en arrivant à Zutphen, où son escorte anglaise l'avait conduit, il avait été sur-le-champ mis en liberté, ainsi que son ami; aussitôt il était parti sans retard pour venir me reprendre, et continuer notre route vers Bruxelles. Il possédait aux environs de cette ville, sur la route d'Anvers, des terres considérables; son intention était d'y passer quelque temps. Nous arrivâmes promptement au but de notre voyage, et bientôt je me vis établie dans une superbe maison de campagne, au milieu d'un des pays les plus riches de l'Europe.

CHAPITRE V.

Départ pour Lille.—Notre séjour dans cette ville.

Née sous le ciel de l'Italie, accoutumée à me voir dès le berceau l'unique objet d'une tendresse exaltée, douée d'une âme ardente et d'une beauté qu'il m'était permis de croire remarquable, j'allais me trouver, dès avant l'âge de quinze ans, livrée sans guide aux séductions du monde, abandonnée à moi-même au milieu des plus terribles convulsions du corps social, jetée sans défense au milieu des camps; les qualités mêmes que je tenais de la nature, la présence d'esprit, la compassion pour les maux d'autrui, et un certain courage à supporter ceux qui me touchaient personnellement, devaient tourner à ma perte. Il me manquait une certaine défiance

de moi-même, la réserve dont mon éducation première ne m'avait point fait une loi, en un mot tout ce qui peut garantir le bonheur et protéger la vertu d'une femme. On me pardonnera de me peindre telle que j'étais alors, telle que ma mémoire fidèle me représente encore à moi-même aujourd'hui. Le moment approche où je dois cesser d'être pure, où je vais perdre aux yeux du lecteur ce prestige d'innocence qui pare si bien une jeune femme; j'hésite à franchir ce passage si pénible dans ma vie, et ne veux pas dérouler aux yeux du public le tableau de mes erreurs et de mes fautes avant d'avoir encore une fois invoqué son indulgence.

Nous passâmes deux mois dans la terre de Van-M***, aux environs de Bruxelles. Il y venait beaucoup d'hommes de la connaissance de mon mari, et qui tous partageaient son enthousiasme pour la révolution française. Malgré sa jeunesse, Van-M*** jouissait dans le monde d'une grande considération; il la devait moins à son immense fortune qu'à ses qualités personnelles, au dévouement dont il faisait preuve pour son pays, au désintéressement avec lequel il servait de ses ressources pécu-

niaires la cause qu'il avait embrassée. J'étais trop jeune encore pour partager dans toute son étendue l'exaltation politique de mon mari : j'avais long-temps été, sinon l'unique, du moins le principal objet de ses pensées, et je ne voyais pas avec grand plaisir la préférence qu'il accordait aux graves conversations de quelques personnages bien flegmatiques, sur les entretiens moins sérieux qu'il pouvait avoir avec sa femme. Pour peu que je l'eusse voulu, Van-M*** m'aurait admise aux mystérieuses conférences qui se tenaient chez lui chaque jour ; mais je n'attachais aucune vanité à me mêler directement des affaires publiques. Je poussais au loin dans le pays mes courses à cheval ; je jouais au billard, surtout je me livrais avec ardeur au plaisir de déclamer des vers. Quelques hommes, et des plus aimables de notre société, cherchèrent à me plaire ; aucun n'y put réussir. Il a toujours fallu pour me séduire un mérite distingué, en quelque genre que ce fût : si je portais mes regards autour de moi, ils n'étaient frappés d'aucune supériorité ; en revanche, les médiocrités abondaient dans notre cercle. Mon cœur resta donc libre, et je demeurai, sans pouvoir en tirer grande va-

nité, fidèle à mes devoirs d'épouse comme je l'avais été jusqu'alors.

Vers la fin d'août 1792, nous quittâmes notre belle demeure pour prendre la route de Lille. Mon mari voulait s'arrêter quelque temps dans cette ville, pour y recueillir des notions certaines sur le cours que prenaient les événemens avant de pénétrer plus loin dans l'intérieur de la France. Tout se préparait à Lille pour soutenir le siége dont on était menacé, et qui ne commença pourtant que vers la fin de septembre de cette même année. Nous ne pûmes d'abord entrer dans la ville ; il fallut nous loger tant bien que mal dans une auberge, à l'entrée des faubourgs. Le général Van-Daulen, cousin de mon mari, vint nous visiter dans notre modeste asile aussitôt qu'il apprit notre arrivée. Il était accompagné de plusieurs officiers français : je n'en citerai qu'un seul, le jeune Marescot, déjà distingué dans l'arme du génie, où il ne servait encore que depuis peu de temps ; il avait un extérieur aimable, et paraissait doué de toutes les qualités qui commandent l'estime et l'intérêt. Pendant le temps que dura la visite, les regards des officiers qui accompagnaient le général se tournèrent souvent vers moi. Dans

cette foule d'admirateurs, je ne distinguai que Marescot : il semblait que l'attention mêlée de surprise avec laquelle il me considérait me fît sentir pour la première fois tout le prix de la beauté; mes yeux rencontrèrent souvent les siens tandis qu'il était devant moi, et lorsqu'il fut parti je le voyais encore.

La fortune et le rang de mon mari, la détermination qu'il avait prise de renoncer pour un temps du moins à sa patrie, plutôt que d'abjurer ses opinions politiques, attiraient sur lui comme sur moi l'attention et la curiosité de tous. Mais, par un privilége bien rare, l'évidence dans laquelle nous plaçait notre opinion ne nous exposait pas à la censure, qui n'aurait pas manqué de s'exercer sur d'autres que nous. On savait tout ce que nous sacrifiions volontairement au triomphe des principes consacrés par la révolution française, et l'on nous pardonnait notre opulence en faveur de l'usage que nous en faisions. Nous ne tardâmes pas à trouver une preuve de l'intérêt que nous inspirions, dans l'empressement que mirent les officiers français à nous procurer un logement au centre de la ville, et à nous y installer eux-mêmes. En peu de jours, toutes les premières

maisons de Lille nous furent ouvertes. L'ardeur de mon mari à servir la cause de la liberté dans les Pays-Bas le mettait journellement en rapport avec les officiers de l'armée française. Je rencontrais partout Marescot : il n'était alors que simple capitaine ; mais son mérite déjà éprouvé, sa bravoure, et l'amabilité de son caractère, le faisaient considérer à l'égal de bien des officiers plus âgés ou plus avancés que lui dans la hiérarchie militaire. J'écoutais avec plaisir tout le bien qu'on disait de ce jeune officier, et mon imagination se plaisait à le parer chaque jour de qualités nouvelles. En sa présence, j'étais confuse, embarrassée ; j'éprouvais un plaisir mêlé d'inquiétude ; j'aurais voulu le voir sans cesse, et cependant je tremblais en entrant dans les lieux où j'étais certaine de le rencontrer.

La situation où était mon cœur avait tant de charme pour moi, que je m'y abandonnais tout entière dans la solitude, sans résister au penchant qui m'entraînait chaque jour avec une nouvelle force, sans me douter même du danger que je courais. La ville donna une fête à laquelle mon mari et moi nous fûmes invités. Je fus l'objet de tous les regards et de toutes

les galanteries; mais au milieu de tant de louanges et de complimens qu'on m'adressait, je ne sus pas cacher que je n'attachais d'importance qu'aux hommages d'un seul homme. Dès ce moment, il s'établit entre Marescot et moi une intelligence non avouée, dont les progrès furent d'autant plus rapides que je la croyais simplement fondée sur une sympathie parfaite entre nos manières réciproques de voir et de sentir. Sans trop soupçonner la violence de la passion qui me subjuguait déjà, je ne voyais dans nos rapports mutuels qu'une liaison d'amitié et de confiance; cette confiance imprudente, j'en donnai bientôt une première preuve. Je touchais à peine à ma quinzième année; j'étais loin de ma mère, mon mari ne s'occupait aucunement de ma conduite, et cependant j'étais bien jeune pour n'avoir d'autre guide que moi-même.

Il y avait à Lille plusieurs femmes qu'on recevait dans quelques sociétés fort honorables d'ailleurs, mais qui n'avaient point accès dans certaines maisons des plus estimées; leur réputation équivoque, la position fausse qu'elles occupaient dans le monde, m'inspiraient pour elles une juste répugnance. Van-M***, au lieu

d'encourager des scrupules qui n'avaient cependant rien d'exagéré, essaya de combattre ce qu'il appelait mes préjugés et mon injustice. J'avais une telle confiance en lui pour tout ce qui touchait aux convenances dont une femme ne doit jamais s'écarter vis-à-vis du public, que je me sentis d'abord ébranlée, et que je craignis en effet, pendant quelques instans, de m'être montrée trop scrupuleuse. Il s'en fallait de beaucoup cependant que Van-M*** m'eût entièrement convaincue; la faiblesse de ses objections était beaucoup trop sensible pour moi, et la candeur même de son âme diminuait à mes yeux la force des argumens qu'il employait pour me combattre. J'ai vu peu d'hommes moins disposés à soupçonner le mal : sur ce chapitre-là, il se rendait tout au plus à l'évidence; mais le fanatisme politique le conduisait à s'abuser sur le compte de quiconque paraissait l'ami de la cause qu'il avait si chaudement embrassée lui-même; nul n'avait plus de foi que lui dans la sévérité des mœurs républicaines, et toute femme dont les vœux appelaient la victoire sur les drapeaux de la révolution s'embellissait à ses yeux des vertus d'une Spartiate.

Cette crédulité d'une âme candide et pure était sans doute respectable; elle commença cependant à diminuer ma considération pour mon mari. Le jour même où ma sévérité venait d'encourir ses reproches et ses plaisanteries, je rencontrai Marescot. De jour en jour ces sortes de rencontres devenaient plus fréquentes, et, toujours sans m'en apercevoir, je perdais insensiblement avec lui la timidité qui m'avait si souvent rendue muette lorsqu'il était à mes côtés : mécontente de la petite querelle que m'avait faite mon mari, et persuadée que j'avais raison contre lui, je pris pour arbitre de notre différend l'homme que je regardais comme un juge infaillible en toute sorte de matières, et dont en secret j'étais le plus certaine d'obtenir gain de cause. Marescot parut vivement touché de cette preuve de confiance ; il se rangea sur-le-champ de mon avis, et convint avec moi que Van-M***, dans cette circonstance, paraissait tout-à-fait dépourvu de la justesse d'esprit qui le distinguait ordinairement. J'étais fière de l'approbation de Marescot, et peu à peu je m'accoutumai à le prendre pour juge de toutes mes actions, ou plutôt pour confident de mes plus secrètes pensées.

Je ne voyais pas combien il est dangereux de dépouiller ainsi toute dissimulation vis-à-vis de celui qu'on aime sans oser se l'avouer encore; il sonde bientôt mieux que nous-même tous les replis de notre cœur : et quel est l'homme assez généreux pour ne point abuser des secrets qu'il y découvre?

Ainsi, dans une sécurité profonde, j'avançais à grands pas vers ma perte. L'incertitude de l'avenir, les maux de l'absence que je prévoyais déjà, surtout la crainte de voir l'homme que je chérissais ravi pour toujours à ma tendresse par la mort qu'il pouvait trouver dans les combats, tout cela ne faisait qu'irriter ma passion. J'aimais éperdument avant de savoir, pour ainsi dire, si c'était l'amour qui m'agitait. Lorsque je fis un retour sur moi-même, et que j'examinai l'état de mon âme, il était trop tard, et j'étais déjà perdue.

Je ne cherche point à me rendre intéressante aux yeux de mes lecteurs, et je n'affecte pas de frapper ma poitrine en signe de repentir : on me croira si je me borne à dire que la honte couvrit mon visage, et que le remords s'empara de mon cœur dès le moment où j'eus connaissance de ma faute : c'était en les vio-

lant une première fois que j'apprenais à connaître toute l'étendue de mes devoirs d'épouse. Ah! si lorsque je me trouvai en présence de mon mari, sans oser lever mes yeux sur les siens, il m'eût adressé un seul mot de tendresse, je sens que j'aurais embrassé ses genoux en m'avouant coupable. Un tel aveu n'aurait pas expié ma faute passée, mais il m'eût peut-être sauvée moi-même pour l'avenir. Trois semaines s'écoulèrent dans ces alternatives d'un délire qui m'égarait chaque jour davantage, et d'un repentir qui ne portait aucun fruit. Marescot partit enfin; et je restai seule avec ma douleur et mes remords.

Cependant les troupes françaises étaient partout victorieuses. L'ennemi était contraint de rétrograder de toutes parts devant ces soldats de la république naissante, le plus souvent dépourvus de vivres, de chaussures et de vêtemens, mais qui n'en culbutaient pas moins, en chantant, des armées aguerries et pourvues de tous les moyens de vaincre. Van-M*** et le général Van-Daulen ayant été chargés d'une mission importante, nous partîmes sur-le-champ pour Paris. Au sein de cette grande capitale, je ne retrouvai pas plus de repos et de

bonheur que je n'en avais trouvé à Lille. Je vis toutes les puissances du jour ; je fus reçue dans les salons où l'égalité révolutionnaire étalait quelquefois le faste de l'ancien régime; mais rien ne me plaisait dans ces salons, parce que rien ne m'y semblait à sa place. Les hommages qu'on m'adressait m'étaient le plus souvent insupportables ; autant que je le pouvais, je cherchais à vivre solitaire dans le vaste hôtel que nous occupions rue de Bourbon, et dont le jardin, donnant sur le quai, m'offrait une promenade agréable. Jeune, belle, riche, mariée à un homme dont je partageais la considération, j'étais un objet d'envie pour bien des femmes : je n'aurais pas manqué de faire pitié à quiconque aurait pu bien me connaître. Je passais toutes mes journées dans les larmes; je déplorais ma faute, et cependant je regrettais l'absence de celui qui m'avait égarée. Tour à tour repentante et coupable, je voyais en frissonnant arriver ses lettres, ou je les recevais avec tous les transports de la joie. Je n'avais pas une amie, je n'avais pas une personne qui pût me soutenir dans la résolution que je prenais quelquefois de l'oublier. Négligée par mon mari, qui se livrait tout entier aux affaires

publiques, je comparais sa froideur avec la tendresse passionnée dont Marescot m'adressait les témoignages. Mes bonnes résolutions s'évanouissaient alors; je me trouvais presque excusable, et je ne songeais qu'au jour heureux qui devait me réunir à mon amant. Ce jour arriva enfin; le général Van-Daulen repartit, et nous ne tardâmes pas à le suivre.

Je revis Marescot à Dampierre-le-Château, où nous arrivâmes le 12 septembre 1792. Décidée à partager les périls de la guerre, auxquels Van-M*** venait volontairement s'offrir, j'avais quitté les vêtemens de mon sexe, et revêtu l'habit d'homme. J'assistai le 20 septembre au combat mémorable qui se livra dans les champs de Valmy. Il ne m'appartient pas de raconter les prodiges de valeur dont je fus témoin dans cette mémorable journée : l'infériorité du nombre, du côté des Français, pouvait faire craindre un revers; leur courage et l'habileté de leurs chefs leur assurèrent la victoire. Je vois encore le général Kellermann agitant son chapeau au bout de son sabre, et commandant de charger à la baïonnette sur les Prussiens. Un tel spectacle me mettait hors de moi : la violence de mes émotions me jetait

dans une sorte d'ivresse; il semblait que je fusse pour quelque chose dans le gain de la bataille, tant je me réjouissais de la victoire. Les manœuvres toujours heureuses des troupes françaises avaient seules occupé mon attention pendant la journée, et je n'avais pas eu le temps d'avoir peur.

Le soir je revis Marescot, et je ne dirai pas combien je fus heureuse de le retrouver sain et sauf, après tous les dangers qu'il avait dû courir. Le hasard nous fut encore une fois favorable : Van-M*** était pressé de voir le général Beurnonville, qui était à Sainte-Menehould; je ne le rejoignis que quelques jours après. Nous restâmes à Sainte-Menehould jusqu'au mois de novembre : à cette époque nous vînmes à Mons sur les pas de Beurnonville. J'avais plu sans le vouloir à ce général : il avait imaginé de me faire la cour ; mais j'étais choquée de ses airs de conquête : il passait pour un homme fort ordinaire. Je n'avais pas cette coquetterie insatiable d'hommages, qui flatte d'espérances ceux même auxquels elle ne veut rien accorder. Je repoussai donc les vœux du général; il en fut vivement piqué; je ne me mis point en peine de sa colère, et je conservai

vis-à-vis de lui les égards que commandait sa position.

Au nombre des officiers de l'état-major-général était un aide-de-camp d'une figure distinguée, quoique peu agréable; il avait le ton de la bonne compagnie, et passait pour très brave entre tant d'officiers dont la bravoure n'était assurément pas suspecte. Gentilhomme de naissance, il appréciait à leur juste valeur les chimères de la noblesse, et il avait renoncé sans effort aux priviléges de sa caste. Il était toutefois grave et triste au milieu de l'enthousiasme et de la joie universelle; son cœur saignait alors des plaies d'un amour malheureux. Je paraissais prendre intérêt à ses peines, et, de son côté, Meusnier (c'était son nom) se sentait pénétré pour moi d'une amitié réelle et d'une compensation que je devinais, quoiqu'il se gardât bien de l'exprimer. Ami et confident de Marescot, il blâmait l'égarement dans lequel celui-ci m'avait entraînée. La sagesse indulgente se fait chérir de ceux-là même dont elle blâme les erreurs : j'aimais Marescot avec idolâtrie, je révérais Meusnier; il prenait chaque jour sur moi une autorité plus forte; si je n'avais pas été forcée de m'éloigner bien-

tôt de cet ami prudent, peut-être aurais-je aujourd'hui moins de fautes à me reprocher. J'avais un autre ami dont les droits à ma tendresse étaient bien plus sacrés, et cependant je le voyais chaque jour avec plus d'indifférence. D'autres se fussent honorées de la confiance absolue qu'il me témoignait : dans la malheureuse disposition de mon cœur, cette confiance même me paraissait un argument contre l'amour de Van-M***, et quelquefois je m'abusais moi-même au point de croire que mes torts n'avaient pas besoin d'autre excuse. La nouvelle d'une maladie qui mettait les jours de ma mère en péril vint changer la nature des inquiétudes qui m'agitaient ordinairement. Mon premier mouvement fut de tout quitter pour voler auprès d'elle. Je partis accompagnée de Van-M*** et de Meusnier, avec une escorte de soldats français ; ils me conduisirent jusqu'à la frontière, et ne me quittèrent qu'après m'avoir remis entre les mains d'amis dévoués. J'arrivai donc à Leyde sans éprouver d'autres retards que ceux qu'occasionait le passage des troupes qui traversaient le pays dans tous les sens.

CHAPITRE VI.

Marie. — Van-M*** rentre en Hollande avec les Français. —Projet d'une fête républicaine au *Doelen* d'Amsterdam. — Difficultés qu'élèvent les dames de la ville pour se dispenser d'y assister.

Je revis ma mère avec un sentiment de joie inexprimable. Avec quelle chaleur et quelle franchise je lui promis de veiller à ses côtés et de ne plus la quitter! Dans ce moment, en effet, je n'avais pas d'autre désir ni d'autre besoin. Elle sembla m'écouter avec délices, me pressa contre son cœur, et je me crus un instant revenue à ces jours de mon enfance, où un seul sourire de ma mère était pour moi la source du bonheur. La maladie fut longue et douloureuse : je ne quittais pas la malade; pour elle j'oubliais tout, et Marescot lui-même. Je me plaisais à prodiguer à ma bonne mère les soins les plus pénibles; assise jour et nuit à son chevet, j'épiais ses moindres paroles, j'étudiais

ses moindres désirs, et je m'estimais heureuse quand j'entendais sortir de sa bouche un mot de remercîment.

On l'a souvent remarqué avec raison, l'exaltation la plus vive, en quelque genre que ce soit, ne saurait se soutenir long-temps au même degré, et l'habitude émousse les sensations les plus violentes. Tant que l'état de ma bonne mère avait exigé des soins non interrompus, ou fait naître de graves inquiétudes, je n'avais pas eu une seule pensée qui ne fût pour elle. Sa convalescence, plus longue encore que ne l'avait été sa maladie, rendit à mon imagination ardente toute son activité. Je commençai à trouver monotone la vie que je menais; l'absence de Marescot me devint d'autant plus pénible, qu'elle n'était plus même adoucie par le plaisir de recevoir des réponses aux lettres que je lui écrivais. La difficulté des communications, interrompues chaque jour par le mouvement des troupes, le désordre qui régnait dans un pays devenu le théâtre de la guerre, telles étaient les causes du silence que je déplorais.

On savait en Hollande que j'avais suivi mon mari à l'armée, habillée en homme : j'étais de-

venue, depuis mon arrivée à Leyde, l'objet de la curiosité générale, et le but vers lequel se dirigeaient tous les traits de la médisance; les partisans du stathouwer ne parlaient de moi qu'avec le ton de l'indignation ou du dédain le plus prononcé. Je me mettais parfaitement au-dessus des clabauderies et des murmures; mais ces murmures affligeaient ma mère, toujours fidèle au parti de la cour, et qu'attristait de plus en plus la réaction politique dont son gendre s'était fait l'instrument. Pour me soustraire à l'amertume des propos dont j'étais l'objet, elle me proposa de quitter Leyde, et de nous retirer dans une terre qu'elle possédait aux environs de Wardenburg. C'était m'offrir de me rapprocher du centre de la guerre, et par conséquent de l'armée française. J'acceptai avec joie cette proposition : trois mois s'écoulèrent pour moi d'une manière assez triste dans notre nouveau séjour. Enfin je reçus en un même jour trois lettres à la fois : la première était de Van-M***, qui m'invitait à rester près de ma mère; les deux autres étaient de Marescot, qui m'apprenait son départ de l'armée. Qu'aurais-je été faire là où il n'était plus? Je me conformai à l'invi-

tation de Van-M***; j'écrivis à Marescot; mais ma lettre resta sans réponse. Je dus me croire entièrement oubliée; je versai bien des larmes, et, après avoir donné un libre cours à ma douleur, je finis par l'oublier à mon tour.

Comme ma mère et moi nous étions presque continuellement seules, j'imaginai, pour la distraire, de lui faire faire en calèche de longues promenades dans les environs. Revêtue de mes habits d'homme, je devenais son cocher : habile dans l'exercice du cheval, je mettais une sorte d'amour-propre à conduire adroitement la voiture de ma mère : ces courses lui plaisaient autant qu'à moi; elles rompaient l'uniformité de nos journées. Quelquefois nous nous promenions à pied, nous allions visiter d'humbles chaumières; partout de nombreuses bénédictions accueillaient ma mère et son jeune fils, le baron Van-Aylde-Jonghe : c'était sous ce nom que je me présentais ordinairement. Grâce à ma taille élancée, à ma tournure élégante, je pouvais aisément passer pour un fort joli garçon : mes cheveux coupés à la Titus, et naturellement bouclés, mes grands yeux bleus et mon teint animé me valaient bien des regards favorables de la part des femmes ; le plus sou-

vent j'en riais avec ma mère. Il m'arriva une aventure presque sérieuse avec une jeune et jolie femme que venait d'épouser le vieux bailli de Wordenbœrg.

Un jour que nous avions poussé notre promenade à pied plus loin que de coutume, nous entrâmes chez le bailli pour nous reposer, tandis que nous envoyions avertir nos gens au château de nous amener notre voiture. La gentille Marie se confondait en attentions de toute espèce pour M. le baron Van-Ayl de-Jonghe. Le vieil époux savait à quoi s'en tenir sur le compte du joli jouvenceau qui plaisait si fort à sa femme: il ne chercha cependant pas à la détromper. Marie m'emmena pour me faire voir ses fleurs, sa volière, ses lapins, ses poissons dorés; ses yeux me dirent plus d'une fois pendant cette promenade combien elle me trouvait aimable. Le goût des espiégleries n'a jamais été un des traits distinctifs de mon caractère; cependant l'occasion était si belle que je ne pus résister au désir de m'amuser un peu de l'erreur de la jeune femme, en prolongeant cette erreur le plus long-temps possible: je soutins donc mon rôle, et je laissai deviner que je n'étais point insensible aux sentimens qu'on me faisait voir;

je comptais sur un dénoûment comique; je supposais à Marie toute la légèreté de son âge et du mien, et je me trompais entièrement [1].

Avant notre départ, Marie me donna un bouquet qu'elle avait composé tout exprès pour moi. Ce bouquet me fut remis avec un certain air de mystère : je soupçonnai sur-le-champ qu'il pouvait bien contenir quelque message amoureux. Dès que nous fûmes montées en voiture, je fis part de mes soupçons à ma mère; je déliai le bouquet, et j'acquis aussitôt la preuve que mes présomptions étaient fondées : Marie m'écrivait, et me donnait rendez-vous pour le lendemain, à trois heures, dans l'*allée des églantiers*. Ma mère, qui riait

[1] Ceux qui n'ont pas une idée des mœurs simples et de la parfaite innocence où vivaient, il y a encore trente ans, les habitans des campagnes de l'intérieur de la Hollande, auront peine à concevoir que Marie ait pu prendre ainsi le change, ou ignorer que la baronne était mère d'une fille et non pas d'un fils. D'abord ma mère vivait si retirée que personne ne connaissait, pour ainsi dire, l'intérieur de sa maison ou de sa famille; et j'étais déjà mariée quand Marie vint s'établir au domaine. A cette époque, une habitante de la campagne, une Hollandaise, jeune et innocente, ne se doutait même pas qu'une personne de son sexe put revêtir des habits d'homme, et se montrer sous un tel costume.

d'abord comme moi, devint tout à coup sérieuse : « Eh bien! maman, lui dis-je avec gaieté, vous vantiez la sagesse des Hollandaises ? Convenez qu'une Française ne ferait pas mieux. » Ma mère s'affligeait de voir une jeune femme si prompte à oublier ses devoirs envers son mari ; la seule excuse qu'elle pût trouver en faveur de Marie, c'était qu'elle avait sans doute deviné mon sexe sous mes habits d'homme, et qu'elle se contentait de se prêter à une innocente plaisanterie. « Mais, s'il en était ainsi, repris-je à mon tour, pourquoi ce rendez-vous ? pourquoi surtout ce mystère ?— Que ferez-vous, ma fille ? » me dit ma mère. Je lui répondis que mon intention était d'aller au rendez-vous : elle voulait m'y accompagner; je lui représentai que Marie ne pourrait s'empêcher de rougir lorsqu'elle serait désabusée, et qu'il pouvait lui être bien pénible de rougir devant deux témoins. Ma mère consentit à me laisser partir seule; mais elle exigea que j'allasse au rendez-vous revêtue de mes habits de femme ; je promis avec intention de ne pas tenir parole. La journée du lendemain s'écoula lentement à mon gré, et j'attendis dans un trouble extrême le moment fixé par Marie. Ma mère me vit

partir; mais je gagnai sans retard, par un détour, le pavillon écarté dans lequel j'avais fait porter ma parure masculine. En quelques minutes la métamorphose fut complète, et je pris le chemin qui devait me conduire à l'*allée des églantiers*. Marie m'y attendait déjà : sa toilette était encore plus soignée que la veille; son petit chapeau, orné d'une rose, était suspendu à son bras par un large ruban bleu; ses beaux cheveux blonds étaient bouclés avec élégance; son visage était coloré par une émotion très vive; ses yeux exprimaient tout ensemble l'inquiétude et la joie, la timidité et une naïve confiance.

Dès qu'elle me vit, elle accourut : « Oh! dit-elle avec un aimable sourire, je savais bien que vous viendriez; car vous avez l'air d'être aussi bon que vous êtes...... beau. » Ce dernier mot fut prononcé à voix basse, et elle posa sa jolie main sur mon bras.

« Chère Marie, lui répondis-je, ce n'est pas par bonté que je viens ici; j'y viens pour vous témoigner mon désir de vous plaire et d'obtenir une place dans votre cœur. »

Elle ne répondit pas. Nous allâmes, sans dire un mot, vers un banc de pierre placé à

peu de distance; elle y prit place à côté de moi.

« Dès hier, en vous voyant, me dit-elle les yeux baissés, j'ai senti beaucoup d'amitié pour vous; mais vous, pourrez-vous m'aimer un peu ? »

« Et pourquoi ne vous aimerais-je pas ? » m'écriai-je; et je portai sa main à mes lèvres : elle la retira doucement.

« Je suis bien ignorante et bien simple pour être aimée d'un jeune homme de votre rang; vous me dédaignerez : cependant qui m'aimera, si ce n'est vous? et si vous ne m'aimez pas, que deviendrai-je? car je suis loin d'être heureuse. » Quelques larmes s'échappèrent de ses yeux; je me sentis émue, et je commençai à croire que je ne pourrais pas soutenir mon rôle. Marie était d'une candeur et d'une naïveté parfaite; elle me peignit l'intérieur de son ménage, le peu de plaisir qu'elle avait trouvé dans une union disproportionnée, et jusqu'à l'aversion que lui inspirait son mari. « Vous voyez bien, ajouta-t-elle en terminant, que j'ai besoin d'un ami à qui je puisse confier mes peines. »

« Oui, m'écriai-je à ces mots, c'est moi qui

t'aimerai, qui serai ta meilleure amie; car c'est une femme que tu vois devant tes yeux, » ajoutai-je en pressant ses mains dans les miennes.

Je ne saurais rendre l'effet que ces paroles produisirent sur la pauvre Marie : son visage se couvrit à l'instant d'une pâleur effrayante; d'une main elle me retenait, tandis que de l'autre elle semblait me repousser. « Vous, une femme! me dit-elle en me considérant d'un œil égaré, vous!........ mon Dieu, ayez pitié de moi. »

Aussitôt elle tomba à mes pieds, se couvrit la figure de ses deux mains, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Oh! combien vous devez me mépriser! » dit-elle, vivement émue de sa douleur. Je la relève, je la presse dans mes bras, et, tout en offrant de la calmer, je pleure avec elle. J'étais pour le moins aussi honteuse que Marie : à force de lui répéter qu'elle n'avait rien perdu de mon estime, et qu'elle avait acquis des droits éternels à mon amitié, je parvins à la consoler. Elle reprit enfin assez d'assurance pour lever les yeux sur moi; il y avait dans ce regard tant de douceur mêlée à l'expression du reproche, que je lui demandai grâce à mon tour. Elle me suivit au pavil-

lon. Je repris mes vêtemens de femme; alors elle me sauta au cou, et me jura une inaltérable amitié. Ma mère ne s'était pas trompée sur le compte de Marie; elle sut mieux que moi la relever à ses propres yeux; elle lui prodigua les avis les plus sages, les caresses les plus tendres; et lorsqu'il me fallut la quitter, elle trouva dans la société de Marie une grande consolation au chagrin que lui causait mon départ.

Plusieurs mois s'écoulèrent encore avant que Van-M*** me rappelât auprès de lui. Lorsque je reçus la lettre par laquelle mon mari m'invitait à venir le retrouver à Breda, ma pauvre mère ne chercha point à retarder mon départ, quelque peine que lui causât cette séparation. « Va, mon enfant, me dit-elle; ta place est à présent près de ton époux; ses droits sont plus forts que les miens. »

Les adieux furent pénibles, et Marie ne fut pas celle qui versa le moins de larmes. Enfin je partis, et, le 20 janvier 1795, je rentrai à Amsterdam, dans un magnifique traîneau, au milieu d'un brillant état-major, d'un cortège composé de régimens entiers, au son de la musique militaire, et au bruit du canon. Le stathouwer

était allé s'embarquer à Cheveling, et les États-Généraux avaient donné à tous les commandans de place l'ordre de recevoir garnison française. Van-M*** était au comble de la joie. La nation hollandaise était en général favorable à la révolution qui s'opérait; mais la différence des mœurs et des usages donnait une apparence de froideur à l'accueil que la Hollande faisait à ses vainqueurs ou plutôt à ses hôtes. Plusieurs généraux en prirent ombrage. Pour confondre toutes les nuances, et amener promptement entre les deux nations cette familiarité et cette confiance qu'on désirait faire naître, je conseillai à Van-M*** de proposer une fête publique, dans laquelle on réunirait ce qu'il y avait de plus distingué parmi les habitans d'Amsterdam et les officiers de l'armée française. Ce projet fut approuvé, et l'on décida que les vainqueurs donneraient un bal à la ville. La grande difficulté était de vaincre les scrupules qui arrêtaient en apparence les dames de la ville les plus recommandables par leur rang, leur fortune et leur beauté. Toutes mouraient d'envie de paraître à la fête; mais bien peu s'y seraient rendues si je n'avais eu l'heureuse idée de me charger moi-même des invita-

tions. Dieu sait à combien de questions je me vis obligée de répondre sur le compte de ces Français que je devais connaître mieux que personne, puisque *j'avais fait la guerre avec eux.* Mes négociations furent couronnées du plus entier succès, et je revins bientôt chez moi. Lorsque je rentrai dans notre salon, il était rempli d'officiers qui attendaient mon retour avec une impatiente curiosité : on cherchait à deviner dans mes regards le résultat de ma mission. J'appris à l'assemblée que j'avais obtenu la promesse positive de soixante des dames les plus considérées de la ville : la joie éclata de toutes parts, on m'accablait de complimens. Je sentis pour la première fois peut-être toute l'importance de mon personnage ; et avec la gravité convenable à la circonstance, je proposai de faire adopter à nos dames un costume uniforme et caractéristique. Cet avis fut adopté par acclamations, et on me laissa le soin de régler le costume. Je m'occupai sur-le-champ de fixer mes idées sur ce sujet.

CHAPITRE VII.

Le général Grouchy. — Nouvelles imprudences. — Lettre de ma mère. — Aveuglement de mon mari.

Parmi les officiers français qui fréquentaient habituellement notre maison, le général Grouchy était un des plus assidus. Les complimens qu'il m'avait adressés sur l'habileté avec laquelle je m'étais acquittée de ma mission auprès des dames d'Amsterdam avaient singulièrement flatté mon amour-propre : ces complimens ne portaient point le cachet de l'exagération ; ils acquéraient un grand prix dans la bouche de celui qui me les adressait. M. de Grouchy ne paraissait alors âgé que de vingt-six à vingt-sept ans ; sa figure n'avait rien de remarquable au premier abord, et sa taille était ordinaire ; mais sa politesse et la grace de ses manières le rendaient agréable à tout

le monde : le général républicain avait conservé toute l'élégance du courtisan de Versailles. J'avais peu vu d'hommes aussi aimables que lui quand il voulait plaire, et il le voulait ce jour-là.

Avec la chaleur que j'ai toujours portée jusque dans les plus simples bagatelles, je lui fis la description du costume que j'avais arrêté pour nos dames. C'était une tunique grecque, sans manches, drapée et retenue sur les épaules par une agrafe ; cette tunique devait être de mousseline de l'Inde ; une large ceinture aux trois couleurs dessinerait la taille ; dans les cheveux on devait porter une couronne de roses, et au côté une branche de laurier. Je comptais sur une approbation entière, et je ne m'étais pas trompée. Le général sollicita et obtint la permission de m'accompagner dans les nouvelles courses que j'allais entreprendre, pour communiquer à nos dames mon programme de toilette. Toutes me donnèrent également leur approbation. Les femmes n'ont point en Hollande les mêmes graces qu'en France ; mais elles sont en général grandes, bien faites ; elles ont le teint animé et la peau d'une éclatante blancheur. Le costume que je

leur donnais était très propre à faire ressortir de tels avantages.

Quelle activité je déployai pendant tout le temps que durèrent les préparatifs de la fête! Sans cesse je courais chez les marchandes de modes, chez les ouvrières de toute espèce; j'allais plusieurs fois par jour donner un coup d'œil aux travaux que nécessitait la disposition de notre salle de bal; j'accordais des audiences aux dames qui croyaient avoir besoin de mes conseils, ou j'allais chez elles pour leur donner mes avis. Partout le général Grouchy m'accompagnait comme mon premier écuyer, comme mon conseiller intime. Ces relations journalières et presque continues firent bientôt naître entre lui et moi cette confiance et cet abandon qui ne devraient jamais être que les fruits d'une longue liaison. Malheureusement je n'étais rien moins que prudente par caractère, et j'étais loin d'apercevoir les dangers auxquels j'exposais ma réputation. Enfin arriva le jour où je pus jouir du fruit de mes travaux : les salles, éclairées de la manière la plus brillante, étaient décorées de drapeaux, de trophées et de guirlandes de lauriers. Le salon du milieu figurait une vaste tente : on aurait peine à se

représenter rien de plus agréable que ce spectacle d'une multitude de femmes, la plupart d'une grande beauté, que relevait encore la simplicité de leur parure, marchant appuyées sur le bras d'officiers, plus remarquables encore par leur bonne mine que par leur tenue militaire, et cet air de conquête qui sied si bien au militaire français. A cette fête succédèrent sans interruption des dîners, des parties de campagne, des divertissemens de tout genre. Plus que jamais livré aux affaires publiques, mon mari me laissait jouir d'un liberté bien dangereuse; notre maison était toujours pleine d'officiers français; je ne sortais jamais à cheval sans avoir pour escorte un état-major complet. Dans toutes les réunions, aux bals, au spectacle, j'étais accompagnée du général Grouchy. Tous les yeux étaient ouverts sur mes inconséquences; ma conduite était l'objet de justes censures. Le rang que j'occupais dans le monde, et la juste considération dont jouissait mon mari, me faisaient juger avec plus de sévérité.

Ma mère fut bientôt avertie par la rumeur publique; sa tendresse pour moi, et les alarmes que conçut son cœur maternel, lui

dictèrent une lettre qu'elle m'adressa sur-le-champ. Cette lettre me fut d'abord désagréable : il me semblait absurde qu'on voulût exercer sur mes actions et mes démarches, après quelques années de mariage, la même surveillance que dans ma première jeunesse. J'ai relu bien souvent depuis cette époque les sages conseils que me donnait ma mère, et j'ai bien amèrement regretté de ne pas les avoir suivis. Je vais mettre cette lettre sous les yeux du lecteur.

22 . . . . 1795.

« Ma chère enfant, mesdames Vandael*** et « Verstraten sont venues me voir, et leurs dis-« cours m'ont ôté repos et bonheur. Quoi! ma « chère Elzelina, ce que j'ai appris serait-il vrai? « Ton mari aurait-il donc entièrement oublié les « soins de son honneur et de la réputation de « sa femme? Non content de t'avoir exposée « aux plus terribles accidens de la guerre, aux « orages d'une révolution, il ne te ramène au « sein de sa famille que pour te livrer en spec-« tacle à la malignité publique, et t'exposer

« aux traits de la médisance la plus motivée.
« De toutes parts j'apprends que les gens hon-
« nêtes blâment tes imprudences, surtout qu'ils
« plaignent ta jeunesse abandonnée sans guide
« à toutes les séductions d'un monde corrompu.
« Je ne te soupçonne pas, ma chère enfant;
« mais enfin on t'accuse, on désigne ton séduc-
« teur. Le temps est venu d'imposer silence à
« tant de bruits injurieux : mon Elzelina, écoute
« la voix de ta bonne mère; arrache-toi au
« tourbillon dans lequel tu te perdrais tôt ou
« tard; viens te jeter dans les bras de ta pre-
« mière amie. Que ton mari continue, s'il le
« veut, de se livrer à la politique, mais qu'il te
« laisse retrouver auprès de moi le repos et
« surtout l'obscurité dans laquelle ta réputa-
« tion peut seulement se rétablir. Au printemps
« nous irons ensemble revoir l'Italie; je te con-
« duirai à Val-Ombrosa. Là, au milieu des
« souvenirs de ton heureuse enfance, tu sen-
« tiras bientôt renaître en toi le goût des
« plaisirs purs. J'arriverai dans deux jours à
« Amsterdam; viens au devant de moi, ma
« chère fille, et que je lise d'avance dans tes
« regards la réponse que je voudrais entendre
« sortir de ta bouche. Songes-y, mon Elzelina;

« il y va du bonheur de ta vie et de celui de ta
« bonne mère.

« ALIDA VAN-AYLDE-JONGHE. »

Telle était cette lettre, dont le ton doux et bienveillant révoltait encore mon orgueil. Cependant je n'étais pas insensible au chagrin de ma mère, et, sans réfléchir que mon extravagance en était la seule cause, je m'affligeais intérieurement de sa douleur. Cette tristesse passagère fit bientôt place à l'impatience que m'inspirait l'idée qu'on prétendait restreindre ma liberté. Au lieu donc de méditer sur les conseils de ma mère, je ne m'occupai que des moyens à prendre pour calmer son inquiétude, sans renoncer aux plaisirs bruyans dont je ne pouvais plus me détacher. Je tremblais surtout qu'on ne m'obligeât de fuir un homme dont le commerce me plaisait bien plus que je n'osais me l'avouer à moi-même ; il fallait aussi prévenir adroitement l'effet des conseils de ma mère sur l'esprit de mon mari, et c'est à quoi je songeai sérieusement.

Je rêvais aux moyens de parler à Van-M*** de la lettre de ma mère, sans lui en faire connaître le contenu, lorsque je le vis tout à coup

entrer lui-même dans mon appartement; il voulait donner un dîner au général, et venait m'avertir du jour qu'il avait choisi. Ce jour était le même que celui de l'arrivée de ma mère. Je saisis aussitôt l'occasion qui s'offrait; je parlai à Van-M*** de la lettre que j'avais reçue, de la nécessité de faire des préparatifs dans le logement que devait occuper ma mère, de l'incertitude où j'étais de l'heure à laquelle elle arriverait; je conclus enfin qu'il me serait impossible de faire les honneurs du dîner en question. Van-M*** était naturellement très doux, mais il avait à cœur de ne jamais être contrarié dans les témoignages de bienveillance et de bonne amitié qu'il prodiguait sans cesse aux généraux français : « Tout cela peut « s'arranger, me dit-il avec un peu de vivacité : « ta mère arrivera sans doute le matin; tu te « rendras de bonne heure auprès d'elle; tu « pourras y rester jusqu'à trois heures de l'après-« midi. Alors j'irai te chercher en sortant de « l'assemblée [1]; j'embrasserai ta mère, mais « je me garderai bien de l'inviter à dîner avec « nous : nos amis, je le sais, ne sont pas les

[1] Cette assemblée était une réunion patriotique.

« siens, et sa présence jetterait parmi nous une « grande contrainte. Je voudrais cependant bien « connaître le motif de sa brusque arrivée. »

Je feignis aussitôt de chercher la lettre de ma mère, mais Van-M*** me retint en me disant : « Ne cherche point cette lettre; j'en de« vine le contenu par le sens de celle que j'ai « reçue moi-même. » A ces mots je tressaillis involontairement, et mes joues se couvrirent d'une rougeur subite : « Ta mère, continua « Van-M***, me parle de t'emmener pour quel« que temps loin de notre pays; elle veut te con« duire avec elle à Florence : mais elle, qui m'a si « fortement blâmé naguère de t'avoir emmenée « avec moi dans un pays voisin de celui que « nous habitons, comment peut-elle supposer « que je t'exposerai à voyager dans une contrée « lointaine, qui est actuellement le principal « théâtre de la guerre? Et toi, ma chère amie, « voudrais-tu me quitter pour suivre ta mère « en Italie? »

En me voyant détourner la tête d'un air confus, Van-M*** crut qu'en effet j'éprouvais le désir de me séparer de lui. Il s'approcha de moi, me serra dans ses bras, et, me pressant contre son cœur, il me prodigua les

témoignages de la plus vive tendresse. Je ne saurais décrire ce que j'éprouvais en l'écoutant; je respirais à peine, et mes lèvres tremblantes n'auraient pu prononcer un seul mot : mais quand il me demanda, avec l'accent passionné d'un premier amour, si je me trouvais malheureuse auprès de lui, si je voulais me séparer d'un époux qui n'avait jamais cessé de me reconnaître pour la souveraine absolue de ses volontés et de ses affections, je cachai dans son sein mon visage inondé de pleurs; le remords entra dans mon âme, et je fus près de lui révéler la vérité. Van-M*** redoubla de caresses; il parvint à me faire dire que je n'avais ni l'intention ni le désir de le quitter. Mon trouble et ma confusion lui parurent suffisamment expliqués, par l'appréhension où je devais être d'affliger ma mère par un refus. L'aveu près de s'échapper s'arrêta sur mes lèvres; je n'eus pas le courage de détruire en un instant, par une franchise barbare, le bonheur d'un homme si bon, qui m'aimait si tendrement; je repris une contenance plus assurée, et j'en vins même à croire que le silence pouvait me tenir lieu de vertu.

Une indisposition de ma mère retarda son

arrivée : comme je savais que cette indisposition n'avait rien de grave, je n'en conçus aucune inquiétude, et je ne m'occupai plus que de recevoir de mon mieux les nombreux convives invités par mon mari au dîner dans lequel le général Beurnonville devait occuper la première place. Van-M*** lui-même voulut présider à ma toilette : il n'aimait pas les diamans; c'était, suivant lui, une parure destinée exclusivement à l'âge mûr; des fleurs et des perles étaient ce qui convenait le mieux au mien. Il plaça de sa propre main sur mon front le bandeau destiné à retenir ces cheveux blonds dont les longues tresses faisaient son admiration et ses délices; il goûtait une joie enfantine en parant celle dont la beauté lui semblait tellement effacer les grâces des autres femmes. Nous avions soixante personnes à dîner; tout annonçait l'opulence de Van-M*** dans sa manière de traiter ses convives. J'avais ménagé aux Français une nouvelle surprise : d'accord avec moi, toutes les dames étaient vêtues comme au jour du bal, et, au moment de passer dans la salle du repas, chacune présenta à son cavalier un bouquet composé de laurier, d'olivier et d'immortelle, réunis ensemble par

un ruban aux trois couleurs. Tout cela, je le sais, n'était peut-être pas d'un très bon goût; mais Van-M*** éprouvait le besoin de manifester chaque jour, par de nouvelles preuves, son enthousiasme pour les hommes qu'il regardait comme les libérateurs de son pays. Nous étions à peine au dessert, que des dépêches arrivées au général Beurnonville le forcèrent de nous quitter sur-le-champ. Peu m'importait le brusque départ d'un homme qui n'avait pas le don de me plaire; mais ce qui me contraria vivement, ce fut de le voir emmener à sa suite le général Grouchy. Une demi-heure après, on vint prier Van-M*** de se rendre auprès de Beurnonville; les généraux Sainte-Suzanne et Dessoles l'accompagnèrent. Nos dames alors commencèrent à bouder, et nous demeurames toutes assises en cercle dans le salon jusqu'à l'heure fixée par l'usage pour le grand passe-temps hollandais. Le thé vint enfin faire diversion à des causeries monotones, et dissiper un peu l'ennui qui redoublait à chaque instant. Les généraux et Van-M*** reparurent enfin; mon mari annonça son intention de partir très prochainement avec moi pour Bois-le-Duc, et il déclara

qu'il voulait profiter du peu de durée qu'aurait encore notre séjour à Amsterdam pour faire connaître à ses amis les diverses manufactures qu'il possédait aux environs de cette ville. Je proposai de ne pas différer cette partie de plaisir au delà du lendemain. A l'instant les invitations furent faites : douze dames seulement purent accepter. On convint de se réunir chez moi le lendemain à six heures du matin, et bientôt nous nous séparâmes.

CHAPITRE VIII.

Une journée de plaisir.—Deux émigrés français implorent ma protection.—Je parviens à les sauver.—Départ pour Bois-le-Duc.

Tout le monde fut exact au rendez-vous : à l'heure fixée nous montâmes en voiture, tous bien enveloppés de fourrures épaisses. Van-M***, retenu à Amsterdam par quelques affaires, n'était point du voyage. Nous formions une bande de jeunes fous avides de plaisir, et bien disposés à le saisir partout où ils le rencontreraient. Arrivés au *tolhuys*, nous descendîmes de voiture pour faire le reste du chemin à pied; nous commencions en effet à éprouver le besoin de marcher pour nous soustraire aux atteintes du froid : nous nous étions mis en route par une de ces belles journées d'hiver qu'on ne voit guère que dans le Nord. Appuyées

sur les bras de leurs cavaliers, les dames s'amusaient à glissèr sur les ruisseaux glacés qui traversaient des prés où l'herbe durcie par le froid et couverte de verglas étincelait des couleurs de l'arc-en-ciel. Aux éclats de rire que nous poussions, au bruit de la glace qui se brisait sous les coups de nos sabots fourrés, on nous eût pris de loin pour une bande d'écoliers échappés à la férule de leurs maîtres; nos compagnons de voyage partageaient notre gaieté ou l'excitaient par leurs saillies. Après une course assez longue, nous arrivâmes enfin à une habitation où de grands préparatifs faits d'avance pour nous recevoir attestaient chez ceux qui l'occupaient le désir de nous être agréables; cependant la froideur de leurs manières, l'air contraint qu'ils prirent à notre abord, s'accordaient mal avec la réception qu'ils semblaient avoir voulu nous faire : ce contraste me frappa. Personne, parmi les gens qui connaissaient Van-M***, ne pouvait ignorer son dévouement à la cause des Français, et le désir qu'il témoignait en toute occasion de rendre agréable à leurs officiers le séjour de la Hollande. D'où pouvait donc provenir la froideur qu'on témoignait à mes hôtes? Je ne m'en

expliquais point la cause; mais je résolus de m'en plaindre à Van-M***.

Un repas, composé de tout ce que la saison et le pays pouvaient offrir de meilleur et de plus recherché, nous attendait dans une salle bien échauffée. Nous nous mîmes à table avec un appétit aiguisé par le froid et l'exercice; puis nous songeâmes à aller voir les logemens qu'on avait préparés pour chacun de nous. Il y avait quinze lits, et nous étions vingt-quatre maîtres, sans compter huit domestiques. « D'un lit hollandais, disait Grouchy, on peut aisément faire trois lits à la française, et nous autres soldats, nous n'avons pas même besoin d'un matelas. » A l'ouvrage! s'écria-t-on soudain de toutes parts; et aussitôt chacun se mit en devoir de bouleverser les meubles, sous prétexte de les ranger dans un ordre plus commode pour tous. On courait, on se poussait dans tous les sens; c'était à qui ferait le plus d'extravagances. Au milieu du tapage universel, Grouchy ne quitta pas un seul instant la place qu'il occupait à côté de moi, malgré la peine que se donnait la belle madame San***, pour attirer ses regards et l'amener à s'asseoir près d'elle. Avec ce tour spirituel qu'il savait

donner aux choses les plus communes, il prétendit que son assiduité près de moi était un devoir dont il ne pouvait se dispenser envers la femme de son *ami.* A Lille, en 1792, ces mots, dans la bouche de Marescot, m'auraient fait voir toute l'étendue de mes fautes, et m'auraient sur-le-champ rappelée à la raison et au devoir. Nous étions en 1795, et déjà je souriais d'une telle pensée, qui trois ans plus tôt m'aurait glacée de terreur.

Quand on fut las de cette gaieté bruyante, nous recommençâmes à parcourir, mais avec plus de tranquillité, la maison et ses dépendances. Nous passions sous un hangar, lorsqu'une jeune et jolie servante hollandaise, Gertrude, qui allait en sortir, courut avec une extrême vivacité fermer une porte qui conduisait à la partie du bâtiment où se trouvait la laiterie. Quelque prompt qu'eût été son mouvement, je crus avoir vu deux hommes s'enfuir par cette porte. Je fixai mes regards sur la jeune fille, elle rougit aussitôt; ses yeux se remplirent de larmes, et elle joignit les mains d'un air suppliant. Je crus deviner son secret: l'expression de ma figure la rassura, et la sérénité reparut sur son visage. Cette scène muette

dura beaucoup moins de temps que je n'en mets à la décrire : elle échappa à tous les yeux, excepté à ceux du général Grouchy qui me donnait le bras; cependant il ne m'en dit pas un mot, et j'imitai sa réserve.

Dès que nous fûmes rentrés dans la salle, je profitai du premier moment favorable pour m'échapper. Gertrude m'attendait au passage; elle me tira à l'écart, et me remit une lettre ainsi conçue :

« MADAME,

« Depuis quinze jours nous trouvons, mon « frère et moi, dans cette maison, une re- « traite qui protège nos jours voués à la misère « et à la mort : depuis hier, il nous a fallu « quitter l'asile que nous occupions dans le « bâtiment principal, et la générosité de Ger- « trude nous a seule mis à même d'échapper « à tous les regards. Mon malheureux frère, « malade, exténué de fatigue, ne saurait entre- « prendre de quitter à pied des lieux dans les- « quels nous sommes cependant menacés d'une « mort certaine si nous y prolongions davan- « tage notre séjour. La mort dans les combats

« ne nous effraie pas; mais mourir en cou-
« pables, de la main de nos compatriotes, voilà
« ce qui nous fait horreur : le malheur nous
« accable de toutes parts. Vous avez, dit-on,
« madame, une grande influence sur les chefs
« de l'armée victorieuse; de plus, vous êtes la
« fille de cette baronne Van-Aylde-Jonghe,
« notre protectrice à tous, et notre ange tuté-
« laire dans ces contrées. Au nom du ciel, ma-
« dame, sauvez mon frère : une femme adorée,
« un fils né dans l'exil, l'attendent au Texel;
« c'est lui, ce sont eux que j'ose recommander
« à votre compassion. Vous excuserez notre
« hardiesse, madame; mais nous attendons
« tout de votre humanité.

« Le chevalier DE COURCELLES. »

Pendant que je lisais cette lettre, Gertrude me pressait avec les plus vives instances de sauver ceux qu'elle protégeait : elle me racontait toutes les circonstances de l'arrivée et du séjour des deux émigrés dans la maison de ses maîtres. On les y avait bien traités pendant quinze jours; mais, à la nouvelle de ma prochaine arrivée, on leur avait intimé l'ordre de

partir. On craignait même que je n'apprisse avec déplaisir qu'on n'avait pas refusé l'hospitalité à deux proscrits, du parti contraire à celui que suivaient Van-M*** et ses amis. Gertrude me racontait tous ces détails à voix basse et les larmes aux yeux; mes yeux étaient aussi humides que les siens. Ce contraste de la gaieté qui régnait dans toute la maison avec les angoisses des deux émigrés, ce rapprochement de leurs mortelles inquiétudes avec les éclats de rire qui peut-être retentissaient jusqu'à leurs oreilles, tout cela m'émut au plus haut degré, et ne me laissa ni la volonté ni le temps de délibérer. J'écrivis au crayon, sur un morceau de papier, cette seule ligne : « Je réponds de « vos jours; mais cachez-vous bien ici jusqu'à « minuit. » Gertrude, toute joyeuse, alla sur-le-champ porter ce papier à MM. de Courcelles. A peine était-elle partie que je sentis combien il serait difficile de tenir la promesse que je venais de faire : si Van-M*** eût été près de moi, les obstacles eussent été beaucoup moins nombreux et bien plus faciles à surmonter; mais, en son absence, et dans une maison qui lui appartenait, sauver deux hommes qui avaient combattu, dont le vœu constant était de com-

battre le parti auquel il s'était attaché, c'était s'exposer à le compromettre bien gravement. Je sentais tout cela, et cependant je voyais combien les secours m'étaient indispensables pour réussir dans la tâche que je m'étais imposée : me fier à quelqu'un des officiers français, dont le premier devoir était de poursuivre ceux que je voulais sauver, c'était risquer beaucoup; mais les difficultés même que j'entrevoyais excitaient vivement le désir que j'avais de faire évader les deux émigrés.

Le temps que j'avais mis à écouter Gertrude, puis à réfléchir sur ce qu'elle venait de m'apprendre, s'était écoulé rapidement pour moi; mais il avait paru long au reste de notre compagnie. Je portais encore sur ma figure les traces visibles de l'émotion que je venais d'éprouver lorsque je rentrai enfin dans la salle : aussitôt je me vis entourée; on cherchait à lire dans mes yeux; tout le monde m'adressait des questions.......; tout le monde, excepté celui que j'aurais voulu voir plus empressé que tout autre à s'informer des causes de ma longue absence, puisqu'en lui seul reposait tout mon espoir. Mes réponses évasives ne satisfirent sans doute la curiosité de per-

sonne; mais elles mirent fin à un interrogatoire qui commençait à me fatiguer. Grouchy, debout près de la cheminée, affectait de ne pas avoir remarqué mon retour. Je surpris cependant quelques regards lancés sur moi à la dérobée; leur expression était singulière, et différait entièrement de celle qu'ils prenaient presque toujours en se fixant sur moi. Je vis bien qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire : deux ou trois mots que je réussis à lui arracher me mirent bientôt au fait; un petit mouvement de jalousie long-temps comprimé se manifesta enfin, et j'avouerai franchement que ma coquetterie s'en tint pour fort honorée.

Des dépêches que reçut le général Dessoles vinrent donner à la conversation une tournure nouvelle, et, heureusement pour moi, très-favorable à l'exécution de mon projet : il s'agissait de nouvelles rigueurs à exercer contre les émigrés que l'armée française pourrait encore arrêter dans la Hollande. Quelle fut ma joie lorsque j'entendis les principaux officiers qui se trouvaient dans notre société déplorer amèrement l'extrême sévérité des ordres qu'on leur intimait, et aviser même entre eux aux

moyens de les éluder! tous blâmaient hautement la dureté du général Beurnonville, les relations qu'il continuait d'entretenir avec quelques révolutionnaires exaltés; tous accusaient la cruauté du général Vandamme. « La liberté! certaine-« ment nous la voulons tous, disaient avec feu « les généraux Sainte-Suzanne, Saint-Cyr, Des-« soles et Grouchy; sans elle point de salut pour « la France, mais la liberté sans échafaud. » Peu à peu je me mêlai à la conversation : plus d'une fois j'eus même le plaisir d'entendre se renouveler autour de moi l'expression des sentimens généreux qui animaient la plupart des militaires français. Mais tout en déplorant la rigueur des lois contre les émigrés, les officiers républicains n'en blâmaient pas moins la fatale détermination qu'avaient prise un si grand nombre de Français d'abandonner leur pays, et de s'allier aux ennemis du dehors pour l'asservir.

Grouchy gardait toujours le silence : il m'importait cependant beaucoup de connaître son opinion; je hasardai de prononcer quelques mots en faveur des émigrés. « Ne suivaient-ils pas les drapeaux de leurs rois? La fuite d'ailleurs n'était-elle pas le seul moyen de salut

que pussent trouver dès l'origine de la révolution ceux d'entre eux qui appartenaient à la noblesse? — Madame, reprit Grouchy, c'était en France qu'il fallait planter l'étendard royal: et moi aussi j'étais noble; cependant je n'ai pas quitté la France; j'ai continué de servir mon pays, et mon pays ne m'a point désavoué. »

Grouchy se tut après ce peu de mots : la discussion continua entre les autres généraux. Je m'approchai de lui, et le regardant d'une manière significative : « Quoi, lui dis-je, général, vous que j'aurais voulu trouver le plus indulgent de tous, vous vous montrez le plus sévère! »

Je baissai la tête en soupirant: tout à coup, comme si ce soupir eût révélé à Grouchy toute l'étendue de mes craintes pour les deux fugitifs, et toute celle des espérances que j'avais d'abord fondées sur lui, il s'approcha de moi: « Madame, dit-il, s'ils vous intéressent, je les trouverai moins blâmables. »

Je vis clairement qu'il m'avait comprise; un sourire fut ma seule réponse. « Ah! dit Grouchy, je donnerais ma vie pour un tel sourire. » Je rompis brusquement l'entretien, et je promis seulement de le reprendre le soir

même, à six heures, dans le jardin. On servit le thé : nos dames devinrent autant d'Hébés, empressées de verser l'ambroisie aux dieux de la guerre; chacune déployait à l'envi ses grâces naturelles. Pour moi, qui dédaignais par caractère les choses du ménage, je m'assis devant un vieux clavecin, et dissimulant sous le voile d'une gaieté folle les pensées sérieuses qui agitaient mon esprit, je me mis à jouer des walses avec toute la vigueur dont j'étais capable. Grouchy, plus aimable et plus empressé que jamais, mettait tous ses soins à dissiper la tristesse qui venait par intervalles obscurcir mon front : il y réussissait souvent. Pendant ce temps, le général Dessoles faisait faire l'exercice à la belle madame Vanderstra*** : au troisième *demi-tour à droite*, ce soldat de nouvelle recrue culbuta la table à thé et les porcelaines du Japon dont elle était couverte. Nouveau sujet d'éclats de rire universels. Au milieu du tumulte, j'entendis clairement ces mots prononcés à mon oreille : « Il est six heures; je vais au jardin. »

Je tressaillis, et baissai la tête sans répondre. Grouchy sortit, et, après un moment d'hésitation, je sortis moi-même en me répétant tout

ce que je m'étais déjà dit pour excuser l'imprudence de ma démarche. Il faisait encore jour lorsque j'arrivai au lieu du rendez-vous. Le général vint au devant de moi avec une politesse respectueuse, et tout-à-fait propre à me rassurer sur les conséquences de ma démarche. « Madame, dit-il, sans le besoin que vous éprouvez de rendre service, je n'aurais sans doute pas le bonheur de vous voir ici. Je serais heureux de pouvoir servir vos intentions généreuses : vous savez ce que me commandent l'honneur et le devoir; je suis bien sûr que vous ne me demanderez rien de contraire à l'un ni à l'autre. Parlez, madame; que dois-je faire ?

— « Général, lui dis-je, j'ai besoin d'un sauf-conduit pour deux de mes gens qui se rendent au Texel : ils partiront cette nuit.

— « Madame, qu'exigez-vous? je ne puis rien faire; ce n'est point moi qui commande ici. »

A ce refus positif, mon cœur se serra; je devins tremblante. « Ah! les malheureux! m'écriai-je. » J'insistai de nouveau. Grouchy ne répondait pas : enfin il me développa en peu de mots toutes les difficultés qui l'empêchaient d'obtempérer à ma demande. Je dois dire à sa

louange qu'il ne parla pas une seule fois des dangers personnels auxquels pouvait l'exposer un tel acte de complaisance pour moi.

Nous étions insensiblement arrivés à la porte d'un kiosque élégant, situé au bout de l'allée dans laquelle nous marchions. On avait tout préparé d'avance pour y faire de la musique dans la soirée : le temps était froid; l'obscurité augmentait à chaque instant. Le kiosque était éclairé : nous y entrâmes, et nous nous assîmes auprès du feu. Je renouvelai mes supplications; je peignis avec force la position affreuse des deux émigrés, leurs angoisses et leur misère. Gronchy me regardait en silence, puis soupirait en détournant les yeux; enfin après une longue hésitation : « Ils partiront demain dans une de vos voitures ? »

— « Oui, lui dis-je; et ils seront rejoints sur la route par deux de leurs parens également à mon service. »

Il y eut un nouveau silence. Voyant que je ne pouvais l'amener à consentir formellement, j'employai toutes les formes de persuasion, tous les témoignages d'estime et de confiance qu'il m'était permis de donner, pour obtenir la signature qui pouvait sauver la vie à mes

protégés. Nous avions là tout ce qu'il fallait pour écrire. Grouchy avait pris et jeté plusieurs fois la plume : le temps s'écoulait, et chaque minute d'attente ajoutait aux souffrances des malheureux fugitifs. « Hélas! dis-je enfin, vous « prétendiez tout à l'heure que vous donneriez « votre vie pour un seul sourire de moi; ce sou- « rire a-t-il donc déjà perdu tout son prix à vos « yeux ? »

A ces mots, Grouchy saisit ma main avec transport, la couvre de baisers, prend la plume, signe le sauf-conduit. Un sourire fut sa récompense.

Il promit de détourner les regards importuns, et d'occuper l'attention de notre compagnie; et je me séparai de lui pour m'occuper sans délai des préparatifs du départ. Avant minuit, MM. de Courcelles étaient en route dans une voiture commode, couverts de vêtemens chauds, et abondamment pourvus du nécessaire. Le lendemain Van-M*** arriva pour hâter et abréger les courses que nous devions faire aux environs d'Amsterdam. Nous consacrâmes encore deux jours à notre petit voyage, et nous revînmes à la ville. Ma mère n'était pas encore arrivée : il fallut partir pour Bois-le-

Duc sans la voir. Les généraux Grouchy et Dessoles nous accompagnèrent jusqu'à Utrecht; là ils prirent une route différente de la nôtre, et je ne les revis plus que long-temps après.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Bois-le-Duc. — Ma cousine Maria. — Le général Moreau. — Leurs amours. — Générosité de Moreau. — Son départ.

Nous descendîmes à Bois-le-Duc chez mon oncle maternel, le baron Vanderke; il habitait une maison immense, qu'on eût décorée à Paris du titre d'hôtel. Cette maison était occupée par le grand quartier-général de l'armée française, et servait de logement au général en chef Pichegru. Mon oncle avait abandonné à l'état-major le principal corps de logis, qui renfermait les plus beaux appartemens; il s'était retiré avec sa famille et ses nombreux domestiques dans l'aile droite, et les bâtimens qui donnaient sur le jardin. Cette vaste maison ressemblait véritablement à une ville, et à une ville bien peuplée. Nous fûmes reçus à bras ouverts; on nous donna dès le lendemain un

dîner d'apparat, auquel furent invités tous ceux des parens de Van-M*** qui habitaient le pays. La famille du baron se composait de sa femme, de ses filles et de deux fils : toutes mes cousines étaient jolies, mais aucune ne pouvait être comparée à Maria, la seconde d'entre elles par ordre de naissance. Dans cette maison comme dans celle de Van-M***, on avait adopté presque tous les usages de la France : né à Batavia d'une famille immensément riche, le baron avait rapporté en Europe toutes les habitudes d'un luxe excessif; il avait l'imagination vive, la conversation très gaie. Ses goûts sympathisaient singulièrement avec ceux de sa nièce Florentine, ainsi qu'il se plaisait à m'appeler : aussi éprouvions-nous un grand plaisir à causer ensemble. Mon oncle avait alors quarante-six ans; sa figure était belle, son maintien imposant; il aimait et cultivait les lettres et les arts, mais sans aucune prétention; souvent il me développait les beautés des poètes anciens, et moi je lui déclamais les strophes du Tasse, ou je récitais devant lui les vers du Dante. Il félicitait Van-M*** du bonheur qu'il avait de vivre avec une femme dont l'esprit était si bien orné. Je riais des éloges qu'il donnait à mon

érudition prétendue; comme il ne m'en avait rien coûté pour l'acquérir, je n'y attachais que peu d'importance : c'était au milieu des jeux de mon enfance que ma mémoire s'était enrichie des beaux vers des meilleurs poètes de l'Italie. J'avais puisé une foule de connaissances dans la conversation de mes parens qui m'avaient instruite sans y songer, pour ainsi dire, eux-mêmes. L'amitié que me témoignait le baron donna une nouvelle force à l'attachement que Van-M*** avait toujours eu pour lui.

Dès le lendemain de notre arrivée, les généraux Pichegru, Moreau et quelques autres officiers supérieurs nous avaient été présentés comme les amis de la famille. Je parlerai plus tard du premier : Moreau seul eut alors toute mon attention. Deux motifs puissans m'avaient inspiré la curiosité de le connaître : d'abord les éloges que lui avait plus d'une fois donnés devant moi le général Dessoles, ensuite l'extrême chaleur que ma cousine Maria avait mise à me vanter son courage, sa bonté, et bien d'autres qualités également précieuses et rarement unies ensemble. Sans les préventions favorables qu'on m'avait inspirées sur le

compte de Moreau, je ne l'aurais sans doute pas distingué dans la foule des généraux français, car son extérieur n'avait rien de remarquable qu'une extrême simplicité. Nous prenions le soir, comme de coutume, le thé en famille; les généraux y étaient toujours invités. Maria paraissait tellement occupée du général Moreau, ses beaux yeux paraissaient si constamment fixés sur lui, son oreille saisissait si avidement les moindres paroles échappées de sa bouche, que mes soupçons, d'abord assez vagues, se changèrent bientôt en certitude. Mon cœur se serra à l'aspect du danger que courait ma jeune cousine; sa sécurité m'inspirait un sentiment pénible : c'était ainsi que je m'étais perdue! J'étais déjà peut-être trop avancée pour revenir sur mes pas; mais ce n'était pas sans effroi que je portais mes regards en arrière, et je tremblais de voir Maria s'engager dans la route que je n'étais plus assez forte pour abandonner moi-même.

Le baron, comme Van-M***, fournissait aux armées françaises des sommes considérables; il avait chaque jour à régler avec les chefs des intérêts beaucoup trop graves pour qu'une femme de mon âge pût trouver quelque plaisir

à les entendre discuter. Un soir, lorsque je vis la conversation engagée sur les affaires sérieuses, je quittai le salon pour me rendre à mon appartement; Maria m'y suivit : « Eh bien! dit-« elle en s'asseyant près de moi, vous l'avez vu, « ma chère cousine, ce général célèbre; mais « c'est peu de le voir, il faut encore connaître « son âme. »

Je ne m'attendais pas à entendre jamais le nom de Moreau sortir sans éloges de la bouche de Maria; mais le ton d'enthousiasme auquel elle s'était élevée tout à coup me frappa d'étonnement. Elle continua long-temps à me parler de son héros, et avec une exaltation toujours croissante : rien ne me semblait cependant justifier son délire. Plus tard j'ai eu l'occasion de reconnaître et d'apprécier toutes les nobles qualités de Moreau; je ne crains donc pas d'avouer que sa personne ne m'avait pas d'abord paru répondre à la grandeur de sa renommée; sa timidité naturelle approchait presque de la gaucherie, et j'avais besoin d'être prévenue d'avance en sa faveur pour arrêter pendant quelques minutes mon attention sur lui. Je tournai les yeux vers Maria : « Ma cousine, lui dis-je, votre attachement

« pour le général Moreau me paraît plus tendre
« que ne l'est d'ordinaire la simple amitié.

« — Oui, dit-elle en levant la tête avec une
« sorte de fierté, il a tout mon amour, et cet
« amour ne finira qu'avec ma vie. »

Je restai tout étourdie de cette réponse et du ton qu'avait pris Maria; elle revint bientôt au langage simple et naïf qui la rendait si intéressante, mais ce fut encore pour me vanter l'homme qu'elle adorait. Je ne rapporterai point ici tout ce qu'elle m'apprit d'honorable pour le caractère de Moreau; il avait, à entendre Maria, le désintéressement de Fabricius et la continence de Scipion. Je ne me refusais point à croire ma cousine sur parole, mais il était impossible de ne pas la soupçonner d'un peu de partialité. Il fallait la voir s'animer en parlant, fixer sur moi ses grands yeux avec tous les indices d'une émotion profonde, et s'indigner presque de ce que je ne partageais pas son enthousiasme.

Effrayée d'une passion si violente, je n'osais plus interroger Maria; je n'osais lui demander jusqu'à quel point Moreau était instruit du secret de son cœur. La suite de la conversation m'apprit bientôt que je pouvais donner toute

carrière à mes soupçons et à mes craintes. J'éprouvais le vif désir d'arracher ma jeune parente à un égarement qui, tôt ou tard, pouvait lui devenir si funeste; sans heurter ses affections en traitant avec trop de sévérité l'homme qui avait profité de son délire, je lui représentai cependant que Moreau avait violé tous les droits de l'hospitalité en la séduisant elle-même au sein d'une famille qui devait être pour lui l'objet de tant de respects et d'égards.

« Non, me répondit-elle ; vous vous trompez, « il n'a point abusé de la confiance qu'on lui « témoignait : il m'a fui d'abord; il a combattu « le penchant irrésistible qui m'entraînait vers « lui; moi seule je suis à blâmer, et c'est mon « imprudence qui m'a perdue. Je connaissais « la fortune de mon père et son attachement « pour les Français; j'aurais été heureuse de « pouvoir enrichir Moreau en devenant un « jour sa femme. Dans cet espoir j'aimais à « saisir toutes les occasions de le rencontrer; « je lui servais d'interprète dans ses relations « avec les Hollandais; ou je lui donnais quel- « ques notions de notre langue. Il y a trois « semaines qu'il vint à l'inproviste me prier

« de lui traduire une lettre qu'il venait de re-
« cevoir ; j'étais occupée à dessiner un emblême
« de fleurs au bas duquel j'avais tracé son nom.
« Je cachai mon dessin en rougissant; il me
« pria de le lui montrer; je refusai : alors il
« chercha à s'en emparer, il y réussit; et je ne
« revins à moi que tout en larmes, et dans les
« bras de celui à qui ma vie appartient main-
« tenant tout entière. » Elle cacha sa tête dans
mon sein en achevant ces mots; puis elle ajouta
d'une voix tremblante : « jugez de ma douleur
« et de mes inquiétudes, ma chère cousine! plai-
« gnez-moi, conseillez-moi; mais ne me dites
« pas de l'oublier, je suis à lui pour toujours.

« — Je le pense comme vous, lui répondis-
« je; mais vous devez lui appartenir par des
« liens plus sacrés. Vous a-t-il communiqué ses
« projets à votre égard?

« — Non ; mais puis-je m'en plaindre ? de
« quel droit prétendrais-je maintenant à de-
« venir sa femme? Il faut tout vous avouer :
« chaque nuit, lorsque tout dort dans la mai-
« son, je vais le trouver chez lui. Je le vois si
« peu pendant le jour! — Est-il possible, Maria!
« quelle imprudence! — Je sais que je fais
« mal, et cependant je ne puis vaincre mon

« amour. Je pleure sans cesse sur ma faute;
« mais à quoi bon? Deux fois j'ai manqué
« d'être découverte. Imaginez-vous que je suis
« obligée de passer devant la chambre où re-
« posent mon père et ma mère : oh ! comme
« mon cœur se serre alors! S'ils savaient à quel
« point je suis coupable, comme ils me mépri-
« seraient, eux qui m'aiment si tendrement!.....
« Ensuite il me faut traverser la chambre qu'oc-
« cupent mes petites sœurs avec leur bonne,
« puis le grand corps de logis situé entre les
« deux ailes. Un jour je suis restée deux heures
« cachée derrière une statue dans la grande
« salle, où aboutissent plusieurs issues des
« chambres occupées par les officiers français.
« Je tremblais moins de froid que de terreur.

« — Malheureuse enfant! et si l'on vous avait
« vue! — Sans doute : mais croirait-il que je
« l'aime si je n'osais braver tous les dangers
« pour arriver jusqu'à lui? »

Je ne saurais rendre les divers sentimens que faisaient naître en moi les confidences de Maria. Elle pleurait; je mêlais mes larmes aux siennes; je lui représentais l'affreux abîme qu'elle creusait sous ses pas, la douleur de ses parens si jamais ils venaient à découvrir qu'elle

se rendait indigne de leur tendresse; enfin, à force de prières, j'obtins d'elle la promesse de cesser ses excursions nocturnes. Mon plan était déjà arrêté, et d'après ce qu'elle m'avait dit du général Moreau, c'était sur lui-même que je comptais d'abord pour m'aider à la sauver.

Le lendemain du grand dîner donné par le baron, nous fîmes une promenade à cheval dans les campagnes environnantes : Moreau nous accompagnait; l'occasion de lui parler s'offrait naturellement ; il se trouvait à côté de moi. Je l'engageai à devancer un peu le reste de la cavalcade, pour avoir le loisir de causer un instant avec lui. Quand nous fûmes assez éloignés pour qu'il fût impossible de nous entendre, je lui déclarai sans détour que Maria m'avait instruite des relations qui existaient entre eux, et que j'avais puisé, dans les discours même de ma jeune parente, une assez haute opinion de son caractère pour penser qu'après avoir abusé de sa faiblesse, il ne voudrait pas lui enlever tout espoir de bonheur à venir en nourrissant sa fatale passion. « Maria, « ajoutai-je, n'ose plus prétendre à devenir » votre épouse; sa naissance et son nom ne lui

« permettront jamais de descendre au rôle de « votre maîtresse : vous le sentez comme moi, « général. Elle a droit à votre respect, et vous « ne voudriez pas, en entretenant plus long-« temps avec elle une liaison illicite, l'exposer « à perdre entièrement l'honneur, premier tré-« sor d'une femme. Trouvez donc un motif « pour quitter promptement ce pays, et sauvez-« la d'elle-même, en cessant de vous offrir à « ses yeux.

« — Vous êtes assez bonne, madame, me « répondit Moreau avec un accent que je n'ou-« blierai jamais, vous êtes assez bonne pour « me traiter avec indulgence. Puisque vous « voulez bien avoir de moi si bonne opi-« nion, vous ne serez point étonnée d'ap-« prendre que je songeais moi-même à tirer « mademoiselle Vanderke de la fausse position « dans laquelle je l'ai placée : il y a long-temps « que mon bonheur fait mon supplice, parce « qu'il me laisse toujours des remords. Puisque « Maria s'est confiée à vous, veillez sur elle : « je l'aime sans doute, mais non pas de cet « amour ardent qui seul peut la rendre heu-« reuse. Cependant si elle peut se contenter « des sentimens que j'ai à lui offrir, madame,

« je remets notre sort entre vos mains. Je « pars dans deux jours pour Bommel avec « M. Van-M*** : permettez-moi de vous adresser « de là une lettre que vous remettrez à votre « cousine. Si mes offres sont rejetées, je vous « jure d'avance que cette lettre sera la dernière « qu'elle recevra de moi, et que je ne reparaî- « trai plus dans la maison de son père. »

Moreau paraissait profondément ému en me parlant. J'aurais pu m'étonner de le voir payer d'une amitié si calme l'amour le plus passionné : je ne pus toutefois m'empêcher de convenir que son langage était celui d'un honnête homme, disposé à réparer une faute qu'il avait presque involontairement commise. Dès ce moment je lui accordai toute mon estime : je consentis à ce qu'il me proposait, et je me promis d'agir avec la plus grande circonspection dans une circonstance qui allait décider du bonheur de deux êtres également dignes d'être heureux. Moreau partit en effet le surlendemain. Maria était au désespoir; elle croyait avoir vu celui qu'elle aimait pour la dernière fois : elle vint me demander des consolations, et je pleurai avec elle.

J'employai tous les ménagemens possibles

pour lui traduire la pensée de Moreau; j'essayai de lui faire entrevoir la possibilité d'un mariage, dans le cas où elle voudrait accepter un attachement calme, mais durable, en échange d'un amour aussi vif que le sien. L'idée de n'être pas aimée autant qu'elle aimait elle-même la frappa si douloureusement qu'elle oublia tout le reste : il m'était bien pénible de voir couler ses larmes, mais je ne fis rien pour les tarir. Il aurait fallu, pour calmer sa douleur, réveiller dans son ame un espoir chimérique; maintenant que le coup était porté, il valait mieux laisser au temps le soin de cicatriser la blessure. Quinze jours se passèrent ainsi : une légère indisposition, résultat des secousses violentes qu'elle venait d'éprouver, fournit à Maria un prétexte pour ne pas quitter sa chambre. Mes soins empêchèrent qu'on ne rapprochât l'époque où commença cette maladie subite de celle où le général Moreau avait quitté Bois-le-Duc.

CHAPITRE X.

Le général Pichegru. — Double méprise. — Lettre du général Moreau. — Nouvelle preuve de son humanité. Son désintéressement.

Mon oncle était tellement prévenu en ma faveur qu'il me supposait douée d'une foule de qualités plus rares les unes que les autres, et qui presque toutes me manquaient absolument. Malgré l'étourderie qui dominait évidemment dans mon caractère, il avait cru démêler en moi de la finesse, une prudence au dessus de mon âge, beaucoup de courage et de résolution. Cette dernière qualité ne m'a jamais manqué; je l'ai poussée quelquefois jusqu'à la témérité; mais pour la prudence et la finesse, j'en ai toujours été dépourvue. Avec une si haute idée de mon esprit, il n'était pas étonnant qu'il m'attribuât une grande influence dans toutes les affaires qui se traitaient à

Amsterdam, et auxquelles Van-M*** se trouvait toujours mêlé. Mon sexe, mes goûts et mon âge me rendaient tout-à-fait étrangère aux combinaisons de la politique. Quoi qu'il en fût, mon oncle avait communiqué son opinion sur mon compte au général Pichegru, qui la partageait entièrement : dès lors j'avais été, de la part de ce général, l'objet d'un empressement marqué, que j'avais très naturellement attribué à tout autre motif qu'un intérêt politique. J'étais tellement habituée aux hommages, qu'une nouvelle conquête n'étonnait nullement mon amour-propre. Le général Pichegru ne manquait pas d'une certaine amabilité, quand il se croyait intéressé à paraître aimable. Un matin, je m'occupais d'écrire à Van-M***, qui se trouvait encore à Bommel avec le général Moreau, lorsqu'on vint m'avertir que le général Pichegru demandait s'il pouvait être admis à l'honneur de me voir : j'ordonnai qu'on le fît entrer. J'attribuai d'abord tout l'honneur de cette visite à l'impression que j'avais faite sur le cœur du général. Il passait pour être peu sensible au mérite des femmes ; on le disait exclusivement préoccupé des intérêts de la politique ou des calculs de son

ambition personnelle. Ma petite vanité pouvait donc être flattée jusqu'à un certain point de la persévérance qu'il mettait à me chercher partout : l'illusion de ma coquetterie fut bientôt détruite.

Pichegru avait réellement beaucoup d'esprit : il en fit preuve dans cette circonstance en amenant sans affectation l'entretien sur le sujet qui l'intéressait vivement. Malgré toute son adresse, je ne tardai point à démêler qu'il avait jeté ses vues sur moi pour le servir dans une petite intrigue politique dont je ne devinais pas le but. Pour mettre au courant le lecteur, j'ai besoin de reprendre les faits d'un peu plus haut.

J'avais connu à Amsterdam un médecin nommé Krayenhof : c'était un homme très spirituel, et doué d'une fermeté de caractère peu commune. Il était en outre très dévoué au parti français; c'était presque le seul Hollandais qui eût le don de me plaire, et que j'admisse habituellement dans ma société intime. J'aimais sa franchise, l'originalité de son esprit, et j'admirais son savoir exempt de pédantisme. Je jouissais de la santé la plus robuste, mais il n'en était pas moins mon médecin en

titre, et je recevais presque journellement sa visite[1]. Ce médecin était l'ami d'une dame qui habitait Utrecht, et que l'on soupçonnait fort d'avoir entretenu ou d'entretenir encore des relations avec un officier de l'armée autrichienne, sous les ordres immédiats du général Klinglin. Pichegru espérait, par mon entremise, se lier d'abord avec Krayenhof, et se servir ensuite de cette liaison pour arriver jusqu'à la dame qu'il lui importait de connaître. L'espèce d'insouciance qu'il affectait en me demandant de le mettre en rapport avec Krayenhof, sa feinte légèreté sous laquelle perçaient malgré lui beaucoup d'embarras et d'inquiétudes, n'échappèrent pas à mon attention. Mes soupçons s'éveillèrent, je sentis qu'on me tendait un piège, et je répondis avec assez de sécheresse : « Vous vous êtes trompé, gé« néral, si vous avez cru que je pouvais le « moindrement servir vos vues ; mes goûts « et mon caractère m'éloignent naturellement

[1] M. de Krayenhof a depuis changé de carrière ; il s'est voué au métier des armes, et on l'a vu devenir un officier d'artillerie très distingué : il commandait dernièrement encore cette arme à Nimègue.

« des affaires sérieuses ; en dépit des prin« cipes de mon éducation et de l'opinion de « toute ma famille, j'ai adopté le parti qu'em« brassait mon mari. J'admire la valeur fran« çaise, mais je ne comprends rien aux in« trigues politiques, et j'en resterai toujours « éloignée. »

Le général ne put cacher d'abord le mécontentement que lui causait ma réponse. Il « reprit bientôt plus d'empire sur lui-même : « Eh! madame, me dit-il en souriant, vous « m'avez mal compris, et sans doute je ne dois « m'en prendre qu'à moi-même; mais il ne « s'agit point ici d'*intrigue*. Je vous demande « un service fort léger, qui ne doit blesser au« cunement votre délicatesse. Ce service, si « vous me le rendiez, assurerait peut-être à « M. Van-M*** de nouveaux droits à notre re« connaissance.

« — Si ce service est léger, comment, gé« néral, pouvez-vous me parler de la reconnais« sance que vous en témoigneriez à mon mari? « Avez-vous donc oublié que son dévouement « à la cause française a toujours été pur de « tout intérêt? Souvenez-vous de l'indépen« dance que lui assure sa fortune, de l'estime

« qu'a dû vous inspirer la générosité de son ca-
« ractère, et ne me demandez plus de services
« également indignes de lui et de moi. »

Ainsi finit notre conférence. Nous nous étions, comme on le voit, tous deux mépris dans les conjectures que nous avions pu former l'un sur l'autre. Je ne conservai de cette conversation aucun souvenir fâcheux; il n'en fut pas de même de Pichegru, qui ne pardonna ni à moi d'avoir pénétré ses vues, ni à mon oncle de lui avoir donné une si fausse idée de mon caractère. Ses manières avec moi changèrent tout à coup; la défiance et le dépit perçaient dans tous ses discours : cette défiance fut surtout remarquable le jour où je reçus une lettre du général Moreau. Cette lettre m'arriva justement à l'heure où nous étions tous, suivant la coutume, réunis en famille. Mon oncle me demanda si elle était de mon mari; je répondis à sa question en nommant celui qui me l'adressait. A ce nom, Pichegru dirigea sur moi des regards curieux; il cherchait à lire sur mon visage quel pouvait être le sujet d'une telle correspondance. Cet examen m'embarrassa tellement, que je ne pus le soutenir au delà de quelques minutes; je quit-

tai le salon, et j'allai sur-le-champ retrouver Maria dans son appartement.

Moreau témoignait les plus sincères regrets de tout ce qui s'était passé ; il faisait à Maria l'offre de sa main, en réparation de l'injure involontaire dont il s'était rendu coupable envers elle. Quelques semaines plus tôt cette offre l'eût transportée de joie; maintenant Maria voyait clairement qu'elle partait d'un cœur généreux, mais dépourvu de cette tendresse qui seule pouvait satisfaire son ardent amour. Maria n'hésita point à refuser : « Qu'il reste « libre, qu'il soit heureux, s'écria-t-elle en se « jetant dans mes bras, le visage baigné de « larmes. Depuis long-temps je ne me crois plus « digne de lui; mais j'en serais bien plus indigne « encore si j'abusais de sa loyauté en acceptant « ses offres. Répondez-lui, ma cousine : dites-« lui combien je suis reconnaissante ; mais ca-« chez-lui ma douleur, elle l'affligerait peut-être, « et je veux souffrir seule. »

Je la serrai dans mes bras, sans chercher à la faire changer de résolution; j'étais d'avance convaincue que cette résolution était la seule à laquelle ma pauvre cousine pût raisonnablement s'arrêter. Pendant les premiers jours qui

suivirent cette nouvelle et violente secousse, elle parut puiser, dans le sacrifice même qu'elle venait de faire, des forces et un courage surnaturels ; mais sa raison et sa sensibilité furent bientôt mises à une cruelle épreuve. Un des magistrats de Bommel vint dîner chez mon oncle; il avait l'esprit plein de tout ce qui s'était passé récemment dans sa ville, et le nom de Moreau sortait à chaque instant de sa bouche. Après nous avoir raconté comment huit cents hommes de troupes françaises venaient de battre, à Bommel, cinq mille Anglais; après nous avoir parlé de la nouvelle trahison des prétendus alliés de la Hollande, et de la retraite peu honorable qu'ils avaient faite, il nous détailla l'aventure d'une pauvre femme mariée à un sergent anglais, et que les troupes anglaises, en se retirant, avaient abandonnée. dans une chaumière, avec ses deux enfans. Cette malheureuse mère, réduite à mendier de village en village le pain que lui refusaient souvent les paysans exaspérés par les vexations que leur avaient fait endurer les Anglais, arriva enfin, presque morte de faim et de fatigue, jusqu'à deux lieues de Bommel. Sa misère était affreuse; sur toute la route qu'elle avait suivie,

elle avait entendu prononcer avec respect et admiration le nom du général Moreau. Résolue de recourir à sa générosité bien connue, elle fit un dernier effort pour se traîner jusqu'à Bommel, ou le général se trouvait encore. A peine arrivée, elle lui écrivit, en mauvais français, un billet très court, dans lequel elle réclamait de lui les secours les plus pressans, et implorait de sa générosité les moyens de quitter promptement le pays occupé par les armées françaises, et de retourner dans sa patrie. Pendant une journée entière elle attendit, à la porte de la maison qu'habitait le général, le moment opportun pour lui remettre la lettre qu'elle avait osé lui écrire. Triste et abattue, elle regagna, sans avoir pu le voir, l'asyle qu'elle devait à la pitié publique; enfin, un caporal de la garnison se chargea de faire parvenir sa demande au général. Enveloppé d'une simple redingote, Moreau vint sur-le-champ trouver la pauvre mère. Deux heures s'étaient à peine écoulées que déjà elle se trouvait placée, avec ses enfans, dans un hospice où on lui prodiguait les secours de la charité la plus active, et dix jours après elle avait pu partir en toute sécurité pour l'Angleterre.

Le magistrat de Bommel, M. Van-Lover, qui nous donnait ces détails, ne trouvait pas de termes assez forts pour exprimer les sentimens que lui inspiraient la conduite et le caractère de Moreau. Ces sentimens étaient, au reste, ceux de toute la Hollande. Aux grandes qualités militaires dont il faisait preuve depuis quelques années, Moreau joignait un désintéressement bien rare parmi les chefs d'une armée conquérante; jamais on ne le vit accepter les présens que chaque ville était en usage d'offrir aux généraux; sa réputation de droiture était si bien établie, que plus d'une fois des Hollandais vinrent le consulter sur leurs affaires personnelles. Hélas! pourquoi n'est-il pas tombé en Hollande, en Allemagne ou en Italie, au milieu de ces Français qu'il avait si souvent conduits à la victoire! Pourquoi sa mort n'a-t-elle pas été digne d'une si belle vie!

Qu'on juge, s'il est possible, de l'émotion de Maria en entendant le récit de M. Van-Lover; qu'on juge de l'effet que dut produire sur son âme l'enthousiasme si vrai du narrateur. Sa blessure mal cicatrisée venait de se rouvrir: elle fut obligée de quitter la table; son cœur était brisé; les larmes ruisselaient de ses yeux.

Je la suivis : long-temps les sanglots l'empêchèrent de m'adresser une seule parole. Enfin elle me dit : « Puisque je dois l'oublier, il faut « m'éloigner et partir : tout ici me le rappelle ; « à chaque instant son nom vient frapper mon « oreille. Mais où le fuir ? où trouver le repos « nécessaire à mon cœur ? » A ces mots ses larmes redoublèrent. Je la pressai de nouveau dans mes bras ; j'étais accablée de sa douleur, et malheureusement je n'avais point de consolation à lui offrir : mon prochain départ allait bientôt la priver du triste plaisir qu'elle trouvait encore à me confier ses chagrins. Pauvre Maria ! l'avenir s'était chargé de te venger ! Moreau devait connaître à son tour les tourmens d'un amour mal récompensé ; mais que nous étions loin de prévoir alors à quelle main était réservé le funeste privilége de déchirer son noble cœur !

CHAPITRE XI.

Nomination de Ney au grade d'adjudant-général sous les ordres de Kléber. — Il inspire un enthousiasme général. — Bruits absurdes répandus par les partisans du stadhouwer.

Les Français perdent rarement leur temps à gémir des peines de l'absence, et ils ne refusent jamais l'occasion de se consoler : c'est ce qu'avait fait le général Grouchy. Je le revis à Utrecht, où nous nous arrêtâmes pendant deux jours en retournant à Amsterdam. Si je n'avais eu que de la vanité, j'aurais pu être piquée de le retrouver attaché à un autre char que le mien; si j'avais eu de l'amour, j'aurais dû être au désespoir : heureusement pour moi, ni l'un ni l'autre de ces sentimens ne dominaient dans mon âme. Le général Grouchy m'inspirait de l'estime, une amitié sincère, fondées beaucoup plus sur la noblesse de son

caractère, que sur les avantages de sa personne. Cette amitié paraissait payée d'un parfait retour; et l'on croira sans peine qu'en y réfléchissant, je me trouvais plus heureuse d'inspirer un sentiment que j'avais toute raison de croire durable, qu'une passion dont je connaissais déjà l'inconstance et la mobilité. Le soir de notre arrivée à Utrecht, il y eut un souper chez le général en chef. Van-M*** y fut invité; je l'accompagnai, et ce fut là que j'entendis pour la première fois prononcer le nom de Ney, nom qui plus tard devait exercer une si grande influence sur ma destinée. Le colonel Meynier (mort depuis glorieusement au champ d'honneur) avait reçu des nouvelles d'un de ses amis qui servait à l'armée du Rhin : comme ces nouvelles intéressaient le plus grand nombre des convives, le colonel les lut à haute voix vers la fin du souper. La lettre annonçait que Kléber venait de conférer le grade d'adjudant-général au colonel Ney : cet avancement était dû à une action d'éclat dont la lettre contenait le récit. La nouvelle fut reçue avec un plaisir marqué par la plupart des officiers présens : tous exaltaient à l'envi la valeur de Ney; tous paraissaient joyeux de

voir une telle faveur tomber sur un officier qui en était si généralement jugé digne ; chacun se plaisait à rappeler les preuves de courage et de talent militaire qu'il avait si souvent données ; pas un mot qui pût faire soupçonner que dans une réunion aussi nombreuse il se trouvât un seul homme dont l'opinion ne s'accordât pas avec celle de la majorité; la gloire de l'un semblait faire la gloire de tous.

Je ne saurais dire ce qui se passait en moi pendant ce souper : muette et vivement émue, je partageais l'enthousiasme général, sans connaître celui qui en était l'objet. Lorsqu'on se leva de table, je me rapprochai insensiblement du colonel Meynier : je ne savais pas trop ce que je voulais lui dire en arrivant près de lui ; mais la conversation s'engagea bientôt, et je la ramenai sur le compte du nouvel adjudant-général. J'appris ainsi qu'il joignait à toutes ses vertus guerrières les principaux avantages dont la nature puisse douer les hommes destinés au commandement ; c'est-à-dire, une taille élevée, une figure mâle, une élocution vive, facile et énergique. Terrible dans le combat, il était, à entendre ses com-

pagnon d'armes, doux et humain après la victoire.

Je me retirai la tête remplie de tout ce que je venais d'entendre. Ce n'était point un être imaginaire, un héros de roman qui préoccupait ainsi mon imagination; le hasard pouvait offrir bientôt à mes regards celui dont le nom sonnait déjà d'une manière si douce à mon oreille. Cette idée me transportait de joie : je ne fermai pas l'œil de toute la nuit; je cherchais à me rappeler tout ce que j'avais entendu raconter d'honorable pour Ney; enfin je me livrais sans contrainte à cette exaltation qui m'a toujours été naturelle, et qui ne finira sans doute chez moi qu'avec la vie. Comme nous déjeunions le lendemain matin, mon mari et moi, plusieurs des officiers avec lesquels nous avions passé la soirée de la veille vinrent nous engager à faire une promenade au Mail : cette promenade devait être suivie d'un dîner champêtre. La proposition fut acceptée : le colonel Meynier était de la partie : ce motif ne contribua pas peu à ma détermination. Je ramenai, le plus naturellement qu'il me fut possible, l'entretien sur le même sujet qui nous avait tant occupés le jour précédent.

« Colonel, dis-je, si vous écrivez à votre ami,
« je vous prie de lui dire qu'il y a en Hollande
« quelqu'un qui prend une part bien sincère à
« ses succès et à sa gloire. » Le colonel me promit de ne pas oublier ma recommandation, et, dans la suite de l'entretien, j'appris qu'il me connaissait de nom bien long-temps avant de m'avoir vue. C'était le meilleur ami du capitaine de grenadiers Cornier, blessé à mort près de moi, sur le champ de bataille de Valmy, que j'avais alors secouru de tous les moyens que j'avais en mon pouvoir, et qui était pour ainsi dire mort dans mes bras. Meynier me rappela plusieurs faits que les trois ou quatre années qui venaient de s'écouler avaient presque entièrement effacés de ma mémoire. J'avouerai franchement que ses éloges me donnaient meilleure opinion de moi-même : il me semblait doux de penser que Ney lui-même pouvait ne pas ignorer mon nom, ni le peu de bien que j'avais pu faire; dès ce moment, je regardai le colonel comme un de mes meilleurs amis, et je le traitai comme tel.

Depuis l'entrée des Français en Hollande, le faible parti qu'y conservait encore le Stadhouwer avait révélé çà et là son existence

par quelques tentatives d'insurrection. C'était dans quelques villes de la Gueldre qu'il avait concentré tous ses efforts pour troubler la tranquillité dont on commençait à jouir. Van-M***, quoique bien jeune encore, avait été nommé membre du conseil municipal. Il était tellement convaincu que les malheurs de la Hollande avaient pour cause unique l'asservissement de la maison d'Orange à la politique de l'Angleterre, qu'il eût préféré l'exil à la douleur de retomber sous un joug qu'il détestait : il employait donc tous les moyens qu'il avait à sa disposition, surtout les ressources de son immense fortune, à faire surveiller les hommes qui lui inspiraient le plus de défiance et à déjouer leurs complots. Il était bien servi, parce qu'il n'épargnait rien pour l'être : c'est ainsi qu'il avait été des premiers instruit des troubles que s'efforçaient de fomenter à Bréda, à Bois-le-Duc, à Middelbourg, au Texel, les agens de l'Angleterre excités par le prince et surtout par la princesse d'Orange. On cherchait à soulever le bas peuple en semant par tout le pays les bruits les plus absurdes; on le menaçait de la famine et de tous les maux que peuvent enfanter les réactions politiques. Toute

religion a ses fanatiques; le protestantisme, si tolérant, n'en est pas plus exempt que d'autres. C'était sur cette espèce d'hommes qu'on essayait le pouvoir des insinuations les plus mensongères. On leur disait que l'expédition française en Hollande n'avait d'autre but que le rétablissement du culte catholique : et certes il n'y avait rien de moins catholique que l'armée française à cette époque. C'était dans le but de contribuer à étouffer dès leur naissance ces germes de discorde que Van-M*** avait entrepris un voyage à Bois-le-Duc; les mêmes motifs le déterminèrent promptement à reprendre le chemin d'Amsterdam. Nous quittâmes Utrecht si brusquement, que j'eus à peine le temps de faire mes adieux au colonel Meynier, en l'assurant de mon amitié. Je trouvai cependant le moyen de lui parler encore une fois de Ney, et il me renouvela la promesse de faire connaître à son ami les sentimens de bienveillance et d'estime dont j'étais animée pour lui. A peine étions-nous arrivés à Amsterdam que Van-M*** se trouva forcé de faire une nouvelle absence; il partit avec ses amis Deelc et Van-Over..... et je restai seule pendant huit jours.

Il s'était passé bien des choses à Amsterdam pendant notre séjour à Bois-le-Duc : ma mère, dans l'ardeur de sa tendresse pour moi, n'avait pu dissimuler les inquiétudes que lui causaient les inconséquences de ma conduite ; ces inquiétudes, elle les avait communiquées à plusieurs membres de la famille de mon mari ; dans cette famille on m'avait toujours jugée avec sévérité. La légèreté de mon caractère contrastait singulièrement avec la gravité des mœurs hollandaises ; et les mœurs hollandaises s'étaient conservées pures de tout mélange dans la famille de Van-M***.

Ainsi donc, tandis que mon mari s'occupait de conjurer les tempêtes politiques, il se formait sur ma tête un orage qui menaçait de troubler ou de détruire à jamais notre repos et le bonheur de notre union. On connaissait mon caractère ferme et décidé ; on n'ignorait pas non plus quel était mon empire sur l'esprit de mon mari ; et l'on présumait qu'il n'y avait rien à espérer de moi si l'on employait, pour me faire rentrer dans les voies de la prudence et de la raison, le ton d'aigreur et le langage de l'autorité. La première démarche fut toute conciliante : on m'invita à dîner chez un des

plus proches parens de mon mari; la femme de ce parent m'avait donné à l'époque de mon mariage quelques sujets de mécontentement que je n'avais malheureusement pas oubliés. Je n'avais pas eu davantage à me louer du fils et des deux jeunes personnes qui composaient le reste de cette famille. Ces demoiselles ne manquaient jamais, quand je leur adressais la parole en français, de me répondre en langue hollandaise, comme pour me faire voir combien leur répugnaient mes habitudes et mes modes françaises. L'aînée des deux, mademoiselle Élisabeth ****, avait été destinée à devenir l'épouse de Van-M***; l'amour subit dont il s'était senti enflammé pour moi avait mis obstacle à l'exécution de ce projet, dès long-temps concerté entre les deux familles. Ce fut un grand malheur pour Van-M***, qui aurait trouvé dans sa cousine la plupart des qualités qui me manquaient, et qui toutes étaient propres à faire le bonheur d'un mari. Tels étaient les convives au milieu desquels j'allais me trouver. On avait encore invité plusieurs parens de Van-M*** dont les sentimens pour moi n'étaient pas beaucoup plus favorables. J'avais accepté l'invitation pour ne pas manquer

aux déférences que mon mari devait à une famille dont il n'avait qu'à se louer. J'arrivai à l'heure indiquée; le repas fut long et triste. C'était seulement après être sorti de table qu'on devait m'adresser la mercuriale convenue; seulement quelques traits assez amers, qu'on me décocha indirectement pendant le dîner, me firent pressentir la tournure que la conversation devait prendre plus tard. L'impatience me gagnait: mais, quelque coupable que je me sentisse intérieurement envers Van-M***, je conservais toujours pour lui une sorte d'attachement respectueux qui m'empêcha de répondre comme je l'aurais fait sans doute, si je n'avais suivi que la violence de mon humeur. Je restai donc assez maîtresse de moi pour ne pas manquer aux plus austères convenances; ce devoir me devint plus facile à remplir quand je m'aperçus qu'on ignorait entièrement ce que ma conduite avait de véritablement coupable. Aux reproches qu'on m'adressa bientôt sur mes inconséquences, ma légèreté, mon goût excessif pour la dépense, l'affection exclusive que je manifestais en toute occasion pour la société des Français, je ne fis que cette réponse « : Tant que Van-M*** ne

« désapprouvera pas ma conduite, tant que mes « sociétés seront les siennes, que ses amis se« ront les miens, je ne croirai devoir réformer « en rien ma manière de vivre, et je serai loin « de me réputer aussi coupable que vous le « prétendez. »

Le sang froid que je sus conserver, et qui paraissait tout-à-fait contraire à l'emportement bien connu de mon caractère, étonna mes juges, et mit fin à toute discussion entre nous. Je me retirai promptement : de part et d'autre on était plus mécontent que jamais. Dès mon arrivée à Amsterdam, mon premier soin avait été d'écrire à ma mère; elle ne m'avait point répondu. Cette sévérité, juste et méritée sans doute, était cependant venue bien mal à propos. Mon cœur, habitué à une grande indulgence, avait été profondément blessé d'une rigueur tout-à-fait nouvelle. Puisque Van-M*** ne paraissait pas mécontent de moi, personne, à mon avis, n'avait le droit de se montrer plus sévère que lui; je me faisais ainsi un petit code d'ingratitude et de mauvaise foi, à l'aide duquel j'espérer échappais à ma conscience.

CHAPITRE XII.

Un aveu. — Excès d'indulgence de Van-M***. — Sentimens que cette indulgence fait naître en moi. — Résolution qui en est la suite.

En sortant de la maison où j'avais été pendant plus de trois heures exposée à des regards sévères, à des interpellations qui ne l'étaient pas moins, j'éprouvais le besoin de la solitude. Je rentrai aussitôt chez moi, et je renonçai au projet que j'avais eu de faire des visites dans la soirée. A mon retour on me remit une boîte qui était arrivée, pendant mon absence, de Dampierre-le-Château : mes mains tremblèrent en touchant cette boîte; j'ordonnai de ne laisser entrer personne, et je courus m'enfermer dans mon appartement.

Comment expliquer le bouleversement qui s'était opéré en moi au seul nom de Dampierre-le-Château, à la seule vue de l'adresse tracée

de la main de Marescot ! Mille souvenirs bien tristes, mille pressentimens sinistres oppressaient à la fois mon cœur; je respirais à peine. En entrant dans ma chambre je me jetai sur un siége, accablée de l'idée que cette boîte contenait le dernier gage d'amour, peut-être le dernier adieu de l'homme que j'avais tant aimé. Je n'osais ni regarder ni ouvrir la boîte. Prosternée à deux genoux, je la presse avec un mouvement convulsif contre mon sein, d'où s'échappent des cris de douleur. Il semblait que ma passion fût réveillée tout à coup par la pensée que j'avais perdu pour toujours celui qui en avait été l'objet.

Je revins à moi dans les bras de Van-M***, qui me prodiguait les noms les plus doux et les plus tendres caresses. M'arracher de ses bras, tomber à ses pieds, tel fut mon premier mouvement, et mon premier cri : « Ah ! laissez-moi, « laissez-moi; je suis indigne de vous ! Cachez « ma honte à ma malheureuse mère. » Van-M*** me relève doucement et me serre contre son cœur. Hélas ! déjà il n'ignorait plus rien : un bracelet et une lettre contenus dans la boîte qu'il venait d'ouvrir lui avaient tout appris. Muette, baignée de larmes, anéantie par mes

remords, tremblant de tous mes membres, je crus que j'allais mourir; ma voix était étouffée par les sanglots. Van-M*** me place sur un fauteuil, et me tenant toujours entourée d'un de ses bras, de l'autre main il attire une chaise et s'assied près de moi. Je me dégage une seconde fois; alors saisissant mes deux mains, il les écarte de ma figure, les retient serrées dans les siennes, et prononce ce seul mot : « Elze-« lina ! » Effrayée de l'altération de sa voix, je relève la tête, en écartant par ce brusque mouvement mes cheveux épars qui me voilaient tout entière, et je jette un cri d'effroi à la vue de la pâleur qui couvrait ce beau visage, et de la tristesse profonde qui se peignait dans tous ses traits. Les reproches les plus amers, la sévérité la plus inexorable, n'auraient jamais produit sur moi un effet aussi terrible que la douleur où paraissait plongé le malheureux Van-M***.

Il devina ce qui se passait en moi, pressa encore une fois sur son cœur ma tête brûlante, et déposa un baiser sur mon front : « Elzelina, dit-« il, gardons un silence éternel sur cette affreuse « découverte. Je suis aussi coupable que vous : « votre mère m'avait averti des dangers aux-

« quels j'allais vous exposer..... Je ne l'ai point « écoutée; Elzelina, elle doit tout ignorer. Ainsi « point d'éclat, point de changement dans « notre manière de vivre..... Agir autrement, « ce serait nous exposer de plus en plus aux « traits de la médisance. »

Les larmes ruisselaient de mes yeux tandis qu'il parlait. Oh ! j'aurais voulu que la terre s'entr'ouvrît pour m'engloutir : « Ma tendre « amie, ajouta-t-il, fiez-vous à moi du soin de « vous rendre avec le temps le repos et le bon- « heur : oui, tu trouveras toujours en moi le « meilleur et le plus indulgent ami. Demain « nous nous occuperons d'aller passer quelques « jours dans la retraite. Ah ! tu ne dois pas « craindre de te trouver seule avec moi ! Tu « n'as rien perdu de tes droits sur mon cœur; « tu seras toujours ce que j'aime le plus au « monde, celle en qui repose mon seul espoir « de bonheur. »

Je voulus balbutier quelques mots de réponse; mais il posa sa main sur ma bouche, et m'attirant de nouveau sur son sein, il me dit pour me consoler, tout ce que l'amour le plus vrai peut trouver de plus persuasif et de plus tendre. Toutes ces consolations étaient

vaines; chacune de ces paroles si pleines de bonté donnait une nouvelle force à mes remords. Van-M*** ne me croyait qu'égarée par un délire passager, mais je me sentais criminelle. Cependant j'étais attendrie de l'entendre répéter sans cesse qu'il ne survivrait pas à une séparation que je regardais, moi, comme nécessaire et inévitable, et sur laquelle j'avais risqué en tremblant quelques mots. Je l'écoutais sans oser lever les yeux sur lui; mais je me promettais intérieurement de ne plus l'affliger en reproduisant une idée qui lui faisait horreur, de tout faire pour mériter à l'avenir son estime et sa confiance, et de devenir la meilleure des sœurs si je n'étais plus digne d'être son épouse.

Telles étaient les pensées qui m'agitaient; mon état commençait toutefois à devenir moins pénible. Van-M*** était plein de délicatesse; malheureusement il était dans l'âge où les passions exercent le plus d'empire. La vue d'une femme jeune et belle, que sa douleur embellissait peut-être encore, le conduisit bientôt de l'attendrissement excité sans doute par une généreuse pitié à ce sentiment qui, chez les hommes, ressemble tant à l'amour. Mais dans

la disposition où j'étais, les témoignages de cet amour me paraissaient une insulte à mon désespoir, un doute offensant sur la sincérité de mes remords, la preuve d'une indifférence injurieuse pour des torts qui, une fois connus, devaient séparer l'époux de celle qui l'avait déshonoré.

Je reculai avec effroi; et repoussant Van-M***, je me jetai à ses pieds, les mains jointes, et, comme emportée par une force irrésistible, je m'écriai, hors de moi : « Vous croyez que « mon imagination seule s'est égarée? Eh bien! « non; je suis tout-à-fait coupable : laissez-moi « fuir, laissez-moi me cacher; une séparation « éternelle, voilà ce que j'implore, et ce que « j'attends de vous. »

Mon action, la véhémence de mes paroles, rappelèrent Van-M*** à lui-même : il m'obligea à me relever, et me replaça sur mon fauteuil. Il allait et venait dans la chambre avec beaucoup d'agitation; pour moi, je continuais de pleurer en silence. Van-M*** s'assied enfin à mes côtés, et, avec l'accent le plus tendre, il me prie de lui *pardonner* d'avoir ajouté à mon affliction : « Elzelina, ajouta-t-il d'un ton plein « de douceur, je me soumettrai à tout ce que tu

« exigeras de moi; mais, je t'en conjure, ne « prends en ce moment aucune résolution « définitive; demain tu pourrais t'en repentir : « nous avons devant nous un si long avenir! « Permets-moi d'espérer que le bonheur n'est « pas encore entièrement perdu pour tous « deux : surtout qu'on ne me parle plus de sé- « paration. » Il pressa encore une fois ma main sur son cœur, sonna ma femme de chambre, et, après m'avoir recommandée à ses soins, il me quitta.

Van-M*** avait laissé la fatale boîte sur la table. Cette vue était un supplice pour moi; mais pour l'écarter de mes yeux, il eût fallu y toucher. Cet effort était au dessus de mon courage; je détournai les yeux en continuant de verser des larmes amères. Je passai la nuit entière à pleurer : ce n'était pas l'instinct d'une vaine curiosité qui ramena malgré moi, pendant cette longue nuit, mes regards sur la boîte que je pouvais apercevoir de mon lit. Cette boîte renfermait peut-être un portait, peut-être un autre gage d'amour envoyé par Marescot à ses derniers momens... L'incertitude m'était affreuse : j'avais depuis long-temps cessé d'aimer celui dont l'imprudence venait de

causer tant de mal, mais je ne pouvais encore oublier combien il m'avait été cher. Cependant j'eus le courage d'endurer ce supplice, et ma main ne s'étendit pas une seule fois jusqu'à cette boîte sur laquelle mes yeux se reportaient involontairement à chaque minute. Le lendemain Van-M*** passa une grande partie de la matinée près de moi : j'étais sérieusement indisposée, et notre porte fut fermée à tout le monde. Cette infraction aux usages bien connus de notre maison dut étonner bien des gens, car personne n'ignorait que Van-M*** était de retour depuis l'avant-veille. Il s'était aperçu de l'impression fâcheuse que la vue de la boîte produisait sur moi : il avait pu se convaincre également qu'elle était restée dans l'état où il l'avait laissée lui-même. Il l'emporta; mais dans la journée, comme j'étais avec lui dans son cabinet, où il m'avait priée de le suivre, afin, disait-il, que je ne me séparasse jamais de lui, il me la remit en me disant : « Elzelina, c'est à « toi d'ordonner ce que j'en dois faire. » Je la pris d'une main tremblante, et je la plaçai dans le double-fond de son secrétaire. « Ne serait-il « pas plus prudent, reprit-il, d'anéantir cette « boîte avec tout ce qu'elle contient? — Elle est

« à vous, » répondis-je sans hésiter; et aussitôt la boîte fut livrée aux flammes.

Vers le soir mon abattement augmenta. L'attention de Van-M*** à me considérer, ses questions d'abord détournées, et bientôt plus positives, me firent juger qu'il me soupçonnait de feindre une indisposition beaucoup plus grave que celle dont j'étais réellement atteinte. Je m'attachai à détruire cette opinion, et quoique je lui eusse demandé comme une grâce de me traiter désormais en sœur, il n'en redoubla pas moins de caresses pour moi. Ces caresses, je les repoussais toujours; je ne pouvais intérieurement pardonner à Van-M*** l'oubli si prompt d'une faute qui aurait dû lui inspirer pour moi sinon la plus profonde aversion, du moins la plus complète indifférence. J'étais sans doute injuste envers lui, mais il me semblait que j'étais rabaissée au rang d'une maîtresse. Cette idée fermenta dans ma tête; elle acheva de m'aveugler sur la détermination que j'avais prise dès le moment où mon fatal secret avait été découvert; je résolus irrévocablement de quitter ma mère et mon mari, dût cette résolution entraîner pour moi la perte de tous les avantages de ma naissance et de ma fortune.

Le surlendemain du retour de Van-M***, il reçut la visite de quelques membres de sa famille : on ne manqua pas de lui répéter tout ce qu'on m'avait dit à moi-même sur l'imprudence de ma conduite ; on se plaignit du peu de docilité avec laquelle j'avais paru écouter des représentations amicales. Les accusations dont j'étais l'objet reposaient sur des ouï-dire bien vagues et des allégations bien légères : cependant on pressait mon mari d'employer envers moi la plus grande rigueur ; et lui, qui savait toute la vérité, s'obstinait à me protéger contre les moindres soupçons ; il ne montrait qu'une généreuse indulgence. Il plaidait ma cause avec toute la chaleur qu'il aurait mise à me défendre s'il eût été convaincu de mon innocence. Ses efforts pour dissiper les préventions qu'on avait justement conçues contre moi ne servirent qu'à leur donner une nouvelle force, et chacun se retira en lui annonçant qu'avant peu je l'abreuverais de honte et de douleur. Il était dans ma destinée d'accomplir cette funeste prédiction.

Van-M*** mettait tout en œuvre pour effacer de mon esprit jusqu'aux moindres traces du passé ; mais tous ses efforts étaient vains,

et chaque jour me confirmait dans ma résolution d'abandonner pour toujours mon pays et ma famille. Il m'avait témoigné le désir d'aller passer quelque temps dans une terre qu'il possédait à Broeck[1], et si nous avions pu partir sur-le-champ soit pour cette terre, soit pour aller retrouver ma mère, ou entreprendre avec elle le voyage d'Italie, j'aurais encore pu être sauvée; le temps, la constante bonté de Van-M***, les sages conseils de ma mère, m'eussent certainement rendue à la raison. Mais Van-M*** aimait trop son pays, il

[1] Ce village de *Waterland,* ou *Nord-Hollande,* a été visité par une foule d'illustres voyageurs. Il était célèbre par la singularité des usages qui y étaient en vigueur, et surtout par la minutieuse propreté des rues et des maisons. Ces rues étaient pavées de briques qu'on frottait avec des acides préparés tout exprès pour leur donner de l'éclat. Le perron de chaque maison était lavé avec le même soin. Le passage des voitures y était interdit, et l'on prenait de grandes précautions pour que les chevaux et les bêtes de somme ne pussent marquer leur route comme partout ailleurs. Il y avait dans ce village des bourgeois riches de plusieurs millions, qui, plus d'une fois, soulagèrent la misère des princes. Les mœurs étaient très-sévères à Broeck, et les femmes avaient une grande réputation de sagesse et de beauté.

était trop occupé des affaires publiques pour faire aucun sacrifice à ses affections particulières et à son bonheur personnel. Son esprit était juste, son caractère ferme dans tout ce qui ne le regardait pas personnellement. Dès qu'il s'agissait de lui-même, ou de moi, son aveuglement et sa faiblesse ne connaissaient point de bornes. Il ne pouvait en ce moment s'absenter d'Amsterdam sans nuire aux affaires importantes dont il était chargé. D'un autre côté, il ne voulait, sous aucun prétexte, se séparer de moi, ni m'envoyer à ma mère, dont il redoutait la sévérité, et ce fut ainsi qu'il me retint près de lui, persuadé qu'il saurait bien seul me consoler et me réconcilier avec moi-même.

CHAPITRE XIII.

Noomz, poëte hollandais.—J'exécute mon projet de fuite. —Mes lettres à Van-M*** et à ma mère.

Une fois le retour de Van-M*** bien connu, il était naturel que rien ne parût changé au train ordinaire de sa maison; il me fit de nouveau sentir la nécessité de reprendre notre manière de vivre habituelle. Sur-le-champ il m'annonça l'intention de donner dès le surlendemain un grand dîner et un bal, en me conjurant, au nom de son repos et de son bonheur, de faire, comme de coutume, les honneurs de sa maison. Je me soumis à ce qu'il désirait de moi; mais ce fut pour la première fois peut-être que je m'occupai avec une sincère répugnance du soin de ma parure. Sans cesse poursuivie par l'idée que mon mari ne me considérait plus que comme une maîtresse, je me trouvais humiliée

des témoignages d'une tendresse qui ne pouvait plus être fondée sur l'estime; je sentais en moi-même que cette tendresse me pesait, et que j'étais poussée par une force irrésistible à la payer de la plus noire ingratitude. Van-M*** avait deviné, sans doute, et ma répugnance pour cette fête, et mon indifférence pour ma parure : aussi donna-t-il tous ses soins à diminuer pour ce jour tous mes embarras domestiques, et la richesse de ses nouveaux dons suppléa à l'insouciance de ma coquetterie. Jamais, sans que je l'eusse cherché, la toilette n'avait fait aussi bien ressortir les avantages que je tenais de la nature. Au dîner comme au bal, Van-M*** paraissait heureux d'entendre louer unanimement ma beauté. Je l'avouerai à ma honte, la fumée de l'encens que je respirais de toutes parts dissipa bientôt ma mélancolie, le chagrin et le repentir firent bientôt place à d'autres sentimens. Entourée d'une foule de jeunes gens, objet des hommages de tout ce qu'il y avait d'hommes distingués dans notre réunion, je ne résistai point aux illusions de la vanité, et je résolus de ne plus vivre que pour de tels succès, puisque je n'avais pas su m'assurer,

par une conduite irréprochable, un bonheur plus tranquille et plus vrai. Au nombre de nos convives était un poète hollandais distingué, M. Noomz[1]; il avait souvent entendu parler de moi, mais il me voyait alors pour la première fois. Je crus m'apercevoir qu'il m'observait avec attention, et que j'étais le sujet de la conversation dans le groupe dont il faisait partie. Par suite de ce sentiment qui m'a toujours portée à rechercher les gens de lettres et les artistes célèbres, je m'approchai de lui, et je lui témoignai le plaisir que j'éprouvais à faire sa connaissance : nous causâmes longtemps ensemble; je lui parlai de ses vers et du talent avec lequel il avait su plier aux lois de la poésie une langue rude et dépourvue d'harmonie. Noomz me parut bon, aimable et sensible; il me félicita d'être née en Italie et de conserver, au milieu d'un monde tout occupé de spéculations positives, un goût aussi vif pour les jouissances idéales des lettres

[1] Mort à l'hôpital d'Amsterdam en 1803. Noomz était cependant issu d'une famille de négocians très riches; mais on le repoussa pour le punir de n'avoir pas su embrasser une profession *utile*.

et des arts. J'appris plus tard que Noomz avait parlé de moi à plusieurs personnes dans les termes les plus flatteurs : peu d'instans avaient suffi pour lui faire connaître à fond mon caractère, et il avait tiré de moi un horoscope dont je rapporterai ici les principaux traits, parce qu'ils s'accordent merveilleusement avec les événemens étranges et les vicissitudes de ma vie.

« Madame Van-M***, avait-il dit, me paraît réunir beaucoup de grâces et de beauté, une âme sensible et un esprit élevé ; mais je crains que son imagination ne soit trop ardente, son caractère trop indépendant, pour qu'elle puisse jamais trouver le bonheur dans l'accomplissement des devoirs d'épouse. On n'aurait pas dû la marier : riche, libre et protégée par un beau nom, elle se serait peut-être livrée à l'étude, elle aurait pu développer les dispositions naturelles qui l'appellent à la culture des lettres et des arts. Son âme se peint dans ses regards, et ces regards n'annoncent point qu'elle puisse supporter la monotonie de la vie ordinaire, ou qu'elle soit destinée à goûter jamais la félicité domestique. Aujourd'hui elle cherche dans les plaisirs cette félicité

dont le besoin est dans son ame : je désire me tromper ; mais je crains pour Van-M*** la violence des passions de sa femme.

Huit jours après on lui apprit ma fuite! Le surlendemain du bal, je reçus la visite du jeune D***, Hollandais, aide-de-camp du général Kellermann ; il était ami intime de Marescot, et m'apportait une lettre de lui. J'étais trop joyeuse d'apprendre que mes inquiétudes sur la vie de ce général étaient sans fondement, pour m'offenser de l'indiscrétion qu'il commettait en m'écrivant par la voie d'un tiers : d'ailleurs la lecture de cette lettre le justifiait complètement à mes yeux. Il se plaignait de mon long silence, et me témoignait la crainte qu'une boîte qu'il m'avait adressée de Dampierre-le-Château ne me fût point parvenue ; il me marquait encore que les devoirs du service l'avaient récemment appelé à Paris, et l'y retiendraient probablement quelque temps.

On me pardonnera de le répéter encore, cette première passion était depuis long-temps éteinte dans mon cœur : cependant je ne reçus pas sans émotion ce souvenir d'un homme que j'avais si tendrement aimé. Sans m'être positivement arrêtée encore à aucun parti,

j'étais certaine maintenant de trouver un protecteur, si j'en avais besoin. Je n'hésitai bientôt plus à me dérober au supplice que je trouvais à vivre près de l'homme que j'avais si cruellement offensé, et à recevoir chaque jour les preuves d'une tendresse que je ne pouvais plus partager.

Je suis naturellement très désintéressée : née au sein de l'opulence, mariée à un homme dont la fortune surpassait encore celle que je pouvais attendre de ma famille, j'ignorais alors le prix des richesses. Je renonçai donc sans aucun regret à l'opulence de Van-M***, et je ne voulus garder aucun des présens dont il m'avait comblée pendant la durée de notre union. Ma dot était de soixante mille florins [1]; mon mari n'avait pas voulu que ma mère se dessaisît du capital, et elle nous en payait seulement l'intérêt à un taux modique; mais elle m'avait donné, le jour de mon mariage, ses dentelles et ses diamans, évalués à cent trente mille florins. Je résolus d'emporter seulement ce que je regardais comme ma propriété personnelle, et mille ducats en argent

[1] Le florin vaut en Hollande 2 francs 10 centimes.

comptant, que je devais encore à la générosité de ma mère.

Il semblait que le hasard se plût à favoriser mon projet, en écartant d'avance tous les obstacles qui auraient pu m'arrêter. Van-M***, obligé de s'absenter d'Amsterdam pendant deux jours, me pria d'aller passer ces deux jours à notre maison de l'Amstel; il m'annonça qu'il viendrait m'y prendre pour me conduire à Sgravsand, de la maison de campagne même où plus anciennement j'avais si bien réussi à le tirer des mains des Anglais. Je promis tout ce qu'il me demanda de promettre : qu'on veuille bien m'épargner les détails; il suffira de dire que je ne perdis pas un seul instant pour faire mes préparatifs. Je serrai dans une cassette les diamans et les dentelles que je tenais de ma mère, ainsi que les mille ducats que je regardais comme m'appartenant en propre; je remplis une malle de mon linge et de quelques vêtemens; j'adressai ensuite le tout à Utrecht, à l'hôtel du Mail, avec une lettre à l'hôte, pour le prévenir de ma prochaine arrivée. Je me rendis ensuite à la maison de l'Amstel; et ce fut de là que je partis, à la nuit tombante, par une porte du

jardin près de laquelle m'attendait une chaise de poste.

Avant de quitter pour jamais la maison de mon mari, je rédigeai et je lui adressai un aveu complet de tous mes torts envers lui et une renonciation à tous mes droits, avec promesse de ne plus porter et de ne jamais signer à l'avenir un nom dont je me reconnaissais indigne. A ces deux pièces étaient jointes deux lettres, l'une pour mon mari, l'autre pour ma mère; la première était ainsi conçue :

« Lorsque vous jetterez les yeux sur ce papier, « un éclat scandaleux aura mis entre vous et « moi une distance qu'il ne sera plus pos- « sible de franchir : la juste sévérité de l'o- « pinion.

« Ne me maudissez pas : je me savais indigne « de vous ; je ne pouvais vous appartenir « davantage sans me rendre méprisable à mes « propres yeux. Vous-même vous m'eus- « siez dédaignée, du moment où, cessant « d'être ébloui par ce qu'on veut bien appeler « ma beauté, vous auriez commencé à vous « repentir de votre indulgence pour des torts

« dont la gravité vous est entièrement connue.

« Van-M***, cette indulgence vous couvri-« rait désormais de honte aux yeux du public : « dois-je le dire? elle vous rendrait peut-être « moins estimable à mes yeux.

« Oh! pardonnez-moi : je sais tout le chagrin « que je vais vous causer; et cependant il est « au-dessus de mes forces de rester près de « vous, sachant combien je suis désormais « indigne d'être votre compagne. Vous savez « vous-même comment votre amour et votre « confiance ont été récompensés. Voyez-moi « telle que je suis; et arrachez de votre cœur « jusqu'au souvenir d'une femme criminelle; « abandonnez-vous tout entier à ce que vous « inspire de généreux l'amour du bien public « et de votre patrie.

« Van-M***, comme je sais que je n'ai rien « à redouter de vous, je ne chercherai point « à vous dérober mes traces. Mon projet est « de passer quelque temps à Paris, d'y vivre « sous un nom emprunté, et de me consacrer « à l'étude et aux arts. Je pars seule; personne « ne m'accompagne, et je ne vais retrouver « personne. L'aveu que je fais doit vous prou-« ver que je n'ai point perdu une qualité que

« vous aimiez en moi, la franchise. Je veux « penser surtout que vous ajouterez foi à « cette dernière assertion.

« Grâce, encore une foie! j'ai besoin de « vivre indépendante; la fougue de mon carac- « tère m'aurait toujours empêchée de vous « rendre heureux et de trouver moi-même « le bonheur dans un lien respectable. Je me « connais, je me juge; et c'est par ce motif « même que je m'arrache à votre amour.

« Les papiers que vous trouverez joints à « cette lettre dans mon secrétaire vous laissent « maître absolu d'une fortune qui ne m'ap- « partient plus. Si le malheur vient à m'at- « teindre, c'est de vous seul que j'implorerai se- « cours et protection : je m'estimerai toujours « heureuse de dépendre absolument de votre « bonté : ah! croyez-le bien, quoique j'aie « si mal répondu à votre tendresse.

« Si vous me permettez de disposer des « objets [1] relatés dans une petite note que « vous trouverez jointe à cette lettre, ce sera

[1] C'était tout ce qui m'appartenait en dessins, tableaux et curiosités. Je le priai de rendre le tout à ma mère, comme un don de ma part.

« une consolation pour moi de penser que « je vous ai une obligation de plus.

« Van-M***, je n'ai pas besoin de vous re- « commander ma malheureuse mère : il ne « lui reste plus que vous, que vous seul; elle ne « perd en moi qu'une fille indigne d'elle... « Cependant elle me pleurera : je vous en « supplie, consolez-la.

« Dès que je serai arrivée au terme de « mon voyage, je vous instruirai de ma de- « meure. Bien certaine de votre cœur, je « ne dois craindre aucune tentative qui désho- « norerait l'époux; et j'apprécie trop vos bontés « passées pour jamais me dérober à l'ami : « veuillez permettre que je vous donne encore « ce titre.

« ELZELINA-VAN-AYLDE-JONGHE. »

Voici maintenant la lettre que j'écrivis à ma mère :

« C'est à genoux devant l'image de mon « père que j'ose implorer de vous pardon « et pitié. Vous ne m'avez jamais donné que « des exemples de vertu, et cependant j'ai « violé tous les devoirs que j'avais à remplir

« envers le meilleur des époux. Également « indigne désormais de vous et de lui, je n'ai « pas voulu ajouter à tant de torts celui de « faire éclater ma honte aux lieux mêmes où « j'ai vécu long-temps pure et honorée, où « vous-même, ma mère, vous êtes entourée « de tant de respect. Ne me regrettez pas; « mais ne m'accablez pas de votre malédic- « tion. Van-M*** vous reste... Je vous demande « grâce à tous deux.

« Vous avez eu jadis le bonheur d'enrichir « votre mari : ce n'est donc pas devant vous, « ma mère, que je chercherai à justifier « ma renonciation à une fortune sur laquelle « je ne me reconnais plus aucun droit. Vous « savez ce que Van-M*** a fait pour réparer « vos pertes autant qu'il était en lui. Ce que « je fais aujourd'hui me semble un juste témoi- « gnage de reconnaissance, et je me flatte « que vous ne me désapprouverez pas. Ma « mère verra du moins que mes égaremens « n'ont pas détruit en moi tous les bons senti- « mens qu'elle n'a jamais cessé de m'inspirer. « En donnant une preuve de désintéressement, « je ne fais qu'imiter son exemple et suivre ses « principes.

« La famille de mon mari et la mienne « doivent ignorer le lieu de ma retraite ; mais « Van-M*** et vous, ma mère, vous en serez « toujours instruits. Je me jette encore une « fois à vos pieds, que j'arrose de mes larmes.

« ELZELINA. »

Mes remords n'étaient point affectés. On pourrait douter de leur franchise en me voyant persévérer dans une résolution dont le scandale allait m'ôter tout espoir de retour dans ma famille et dans le pays que j'avais si long-temps habité : mais ces remords prenaient moins leur source dans la conviction de mes torts que dans celle de la douleur que j'allais causer à mon mari et à ma mère. Je n'avais pas dix-sept ans, et déjà je m'étais habituée à regarder comme chimériques tous les devoirs qui m'étaient imposés. Noomz ne m'avait que trop bien jugée : non, je n'étais point faite pour la vie domestique, je ne pouvais renfermer ma vie dans un cercle d'habitudes paisibles. Il y avait et il y a encore dans ma tête, malgré mon âge, un besoin d'activité, d'agitation et d'indépendance qui

m'a toujours fait un tourment de ce qui ressemble à une habitude, à un devoir, à une règle établie. Si Van-M*** n'avait point été mon époux, son indulgence m'aurait enchaînée à lui pour la vie, parce que, libre de me séparer de lui, je n'aurais pas eu à craindre qu'il se méprît sur la source de mon amour. Mais unie à lui par un lien indissoluble, la mort m'eût paru préférable à l'humiliante position où mes fautes m'avaient placée.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Utrecht. — Les parens de ma mère. — Persécutions auxquelles je me vois exposée.—Je vais me placer sous la protection du général Moreau.

PENDANT les deux ou trois premières heures qui suivirent le moment de mon départ, j'éprouvais une violente agitation et je versais des larmes abondantes. Mais bientôt mon esprit se créa des sophismes propres à le calmer; et lorsque je descendis à l'hôtel du Mail, j'étais déjà parvenue à me persuader que la nécessité m'avait fait une loi de la fuite, et qu'en quittant mon époux je sacrifiais ma réputation au besoin d'assurer son repos et mon bonheur.

Nous étions trop connus à Utrecht pour que mon arrivée dans cette ville pût rester long-temps ignorée. On ne fut pas surpris de me voir arriver sans Van-M*** ; on

connaissait la liberté dont nous aimions à jouir vis-à-vis l'un de l'autre, mais on dut s'étonner de me voir arriver sans être suivie d'un seul domestique, et cependant précédée d'une malle qui annonçait le projet d'un long voyage ou du moins d'un séjour quelconque loin de mon mari. J'étais en outre revêtue de mes habits d'homme : je les avais pris pour la première fois dans la campagne de 1792, et depuis cette époque je m'en étais souvent revêtue, soit dans nos parties de plaisir, soit dans nos voyages. On glosa donc beaucoup sur ma brusque arrivée, et les soupçons allèrent à la fois si vite et si loin, que dès le lendemain même je reçus la visite d'un oncle maternel.

Sûre de trouver toujours dans Van-M*** un protecteur contre toutes les persécutions qu'on voudrait me susciter, je déclarai sans balancer que j'avais quitté mon mari pour vivre libre et indépendante. Ce langage irrita violemment mon oncle, et, d'un ton d'autorité, il me menaça d'employer la force pour me contraindre à rentrer dans le devoir. Je répondis avec hauteur que mon parti était bien pris, qu'il pouvait se dispenser de toutes

remontrances, et que ses menaces étaient vaines.

J'éprouverois un plaisir bien grand à braver ce vieillard. M. le comte Van-Perpowy s'était opposé jadis avec une opiniâtreté invincible au mariage de ma mère avec le jeune comte de Tolstoy : il avait voulu la contraindre à s'unir avec un jeune homme dont il favorisait les prétentions ; mais ma mère avait su résister à son influence. Il me quitta enfin, non sans maudire sa nièce de m'avoir mariée à un marchand [1], dont la faiblesse n'avait pas su me contenir dans le devoir, et qui déshonorait par ses opinions politiques l'illustre famille à laquelle il s'était allié.

On écrivit sur-le-champ à Amsterdam, et l'on excita ma pauvre mère à déployer la

[1] Ce *marchand* avait, dès les premiers temps de notre mariage, rempli par des prêts obligeans la caisse de M. le comte Van-Perpowy, beaucoup plus riche de parchemins que de ducats. On sait quels sont, en pareils cas, le savoir-vivre et la résignation de certains gentilshommes. L'or de M. Van-M*** eût-il porté l'empreinte des couleurs qu'on haïssait, on l'aurait encore reçu en faisant, comme on dit, de nécessité vertu, et en se réservant, *in petto*, le droit de se montrer ingrat plus tard.

plus grande sévérité; mais Van-M*** s'opposa formellement à toute mesure de rigueur. Sa famille voulait qu'on courût sur mes traces, pour m'atteindre et me faire enfermer. Ma mère avait consenti. Van-M*** déclara que jamais il ne donnerait les mains à un tel projet, et qu'il ne souffrirait pas davantage qu'on lui parlât de divorce; qu'en un mot, loin de chercher à m'exaspérer par des procédés violens, il voulait s'efforcer de me ramener à lui par la douceur. Un mot de sa bouche aurait suffi pour que la loi prononçât notre séparation éternelle; il avait dans ses mains l'aveu écrit de mes fautes, et il aurait pu s'en servir. Sa famille ignora long-temps qu'il fût possesseur d'une pièce aussi importante. Ma fuite était le seul grief important qu'elle pût élever contre moi. Van-M*** ne permit pas qu'on entreprît rien pour m'arrêter. Je l'ai senti bien des fois depuis cette époque : si j'avais connu l'excès de sa générocité avant de recourir à une protection étrangère, je serais allée me jeter à ses pieds pour lui demander mon pardon ; je l'aurais suivi dans l'exil volontaire qu'il s'imposa bientôt lui-même, et je lui aurais peut-être encore rendu

le bonheur dont je le privais pour toujours.

Van-M*** était parti directement et sans délai pour Paris, dans l'espoir de m'y trouver : il n'avait pas pensé que je m'arrêterais à Utrecht. Mon premier soin avait été d'écrire au général Grouchy, alors absent de cette ville. Le colonel Meynier, dès qu'il avait su mon arrivée, s'était empressé de venir me voir. Je dois le dire à l'honneur de sa délicatesse et de sa droiture, il parut douloureusement affecté quand je lui appris par quelle suite d'événemens je me trouvais à Utrecht, et la fatale détermination que j'avais prise. Avec toute la franchise d'un brave militaire et d'un honnête homme, il me donna tous les conseils que pouvait dicter la saine raison, et il me présenta sans ménagemens le tableau du triste avenir que je me préparais. Plusieurs jours de suite il réitéra ses remontrances. Enfin, me voyant si résolue, il cessa de revenir sur ce sujet, et s'abandonna au plaisir qu'il paraissait trouver dans ma société.

Le comte Van-Perpowy n'avait pas manqué de répandre dans la ville les bruits les plus défavorables sur mon compte. Certaine d'a-

vance d'être reçue partout avec une grande froideur ou du moins avec une politesse dédaigneuse, je me dispensai de toute visite. Je sentais intérieurement combien étaient fondés les reproches qu'on pouvait me faire; mais j'étais soutenue par l'idée que du moins on ne pourrait jamais m'accuser de profiter des dépouilles de l'homme dont j'avais trompé l'amour et la confiance. Mes scrupules à cet égard ont été poussés si loin, que beaucoup d'hommes d'honneur, fort délicats eux-mêmes sur les moyens de s'enrichir, trouvèrent plus tard mon désintéressement romanesque. Lorsqu'après la mort de Van-M***, qui cessa quelques années plus tard de vivre et de souffrir, à Démérary, j'appris quelles avaient été ses dernières intentions en ma faveur, je me gardai bien d'intenter aucune action juridique pour faire valoir mes droits. Je consentis à tout ce que demanda de moi la famille de mon mari. Le général Moreau n'était certainement pas suspect de cupidité; et cependant il disait hautement que j'avais poussé le désintéressement *jusqu'à la folie.*

Il y avait déjà huit jours que j'étais à Utrecht,

quand le général Grouchy revint de sa tournée dans laquelle l'avait accompagné madame Lin... Cette belle personne montrait l'indifférence la plus absolue pour l'opinion : elle n'avait pas, comme moi, quitté son mari; mais on ne l'en estimait guère plus; sa société était entièrement composée d'hommes et de quelques femmes qu'il eût mieux valu pour elle ne pas recevoir.

Grouchy vint me voir : il avait ouï dire que la famille de Van-M*** faisait des démarches pour me priver de ma liberté; il me parut ému et affligé de la position dans laquelle je m'étais placée. Je m'informai de Moreau, et du lieu où il se trouvait alors. En apprenant qu'il était à Menin, j'engageai Grouchy à lui faire passer une lettre dans laquelle je réclamais sa protection contre les parens de Van-M***. Je le savais trop bon, pour ne point accueillir ma demande. Grouchy consentit à ce que je désirais, et il m'annonça ce que l'on m'avait appris déjà, le départ de Van-M*** pour Paris.

A peine me trouvai-je seule qu'une terreur vague, mais qu'aucun raisonnement ne pouvait vaincre, vint s'emparer de moi : je résolus de suivre à l'instant ou plutôt de devancer ma

lettre. Il n'était pas encore onze heures du matin; je demandai des chevaux de poste. Le colonel Meynier s'offrit pour m'accompagner dans mon voyage. Il courut demander au général en chef l'autorisation nécessaire pour cette courte absence : pendant ce temps j'écrivis à ma mère, je fis tous mes préparatifs, et à trois heures et demie nous étions en route avec une femme de chambre et un domestique que j'avais pris à Utrecht. L'agitation me devenait absolument nécessaire pour écarter de mon esprit toute réflexion fâcheuse. N'ayant pu former encore aucun plan de vie, je m'étais souvent trouvée embarrassée de mon temps pendant les huit jours qui venaient de s'écouler : je ne savais comment remplir mes momens, naguère constamment occupés par les devoirs de la société ou les soins de ma maison. La solitude m'était insupportable.

Le colonel Meynier me quitta à une demi-journée de Menin. Avant d'entrer dans cette ville, je fis prendre les devans à mon domestique, et je l'envoyai avec un billet de ma main chez madame ***, veuve d'un colonel mort au service de la Hollande, et que j'avais beaucoup connue. L'aimable dame vint au devant

de moi; Van-M*** lui avait rendu quelques services, et j'eus le bonheur de trouver en elle une amie dévouée. Elle me plaignit, me consola, tout en blâmant ma conduite avec douceur. Lorsqu'elle sut que mon intention était de me placer sous la protection spéciale du général Moreau, malgré l'estime qu'elle professait pour lui, elle me représenta avec force l'inconvenance de cette démarche. Moi, j'étais toujours dans une espèce de délire qui ne me permettait d'écouter aucun conseil raisonnable. Je ne voyais dans cette nouvelle inconséquence qu'un moyen très simple et très louable de me soustraire aux persécutions dont je pourrais être l'objet : je fis prier le général de vouloir bien passer chez madame***.

A ma vue, il témoigna une joie vive et sincère; mais cette joie fit place à la plus douloureuse surprise, lorsqu'il apprit comment je me trouvais à Menin, et par quelle circonstance j'étais réduite à implorer sa protection : « Ah! madame, s'écria-t-il, qu'avez-vous « fait? que je plains Van-M***! il vous adorait; il vous aime sans doute encore. Par« donnez à mes craintes, à mes inquiétudes : « je ne sais comment vous les exprimer; mais

« j'aurais honte de penser qu'un de nos officiers « ait pu vous entraîner à une si fatale impru-« dence.

« — Général, répondis-je, je suis venue *seule* « implorer votre protection.

« — Elle ne vous manquera pas, madame; « mais je vous supplie de ne pas vous perdre « entièrement. Écrivez à votre époux, madame; « écrivez-lui, je vous en conjure. »

Il me regardait d'un air suppliant et serrait mes mains dans les siennes. Mon cœur était oppressé : ses paroles avaient réveillé mes remords. Touchée jusqu'aux larmes de ce qu'il me dit encore en faveur de Van-M***, je laissai échapper une partie de mon secret : c'était le seul motif que je pusse alléguer pour ma fuite. Je fis cet aveu avec une franchise absolue, et l'expression de ce repentir auquel ne peuvent se méprendre les ames élevées. Je rejetai sur une force irrésistible les torts dont je m'étais rendue coupable envers mon mari. Non seulement Moreau ne chercha plus à combattre la délicatesse du sentiment qui me faisait fuir le domicile conjugal, mais encore il devint sur-le-champ mon ami et mon protecteur zélé.

Heureuse et fière d'avoir obtenu son appui,

je lui déroulai mes projets pour l'avenir; je lui exprimai avec une nouvelle force la confiance et la sécurité absolue que m'inspirait son caractère, et jamais depuis lors je n'entendis sortir de sa bouche une seule de ces objections, qui ne produisaient d'autre effet sur moi que de m'irriter sans me convaincre.

Le général Moreau n'était pas galant par caractère; la femme qu'il aurait le plus aimée n'aurait pu en faire un petit-maître. Mais c'était un ami sûr, dévoué à ceux qu'il aimait, et toujours prêt à donner de nouvelles preuves de son affection et de son dévouement. Je lui avais plu dès qu'il eut occasion de me rencontrer et de me connaître. Avec les étrangers ou les gens qu'il voyait rarement, Moreau paraissait froid et réservé; dans l'intimité, il avait beaucoup de charme, et sa conversation décelait un esprit cultivé, mais dénué de toutes prétentions. Il fallait, pour ainsi dire, aller toujours au devant de lui, et chercher à échauffer son âme. Quelques jours passés dans sa société m'avaient suffi pour étudier et connaître son caractère; je lui racontais tout ce que j'avais vu sur les champs de bataille, où j'avais été entraînée de si bonne heure. Il aimait à me

faire des questions sur ses rivaux de gloire, et les noms de Hoche, Dumouriez, Dampierre, Marceau, venaient se placer dans nos entretiens. Il estimait à leur juste valeur les talens militaires du premier; le caractère du second lui inspirait une forte répugnance, mais ne l'empêchait pas de lui rendre, sous d'autres rapports, pleine et entière justice. Les deux autres lui paraissaient en tous points dignes de leur haute renommée. Je mettais dans toutes mes réponses l'énergie et la chaleur qui me sont naturelles. Ce qui frappa surtout Moreau, dans les premiers momens que je passai près de lui, ce fut, je m'en souviens, l'enthousiasme que je mis à lui raconter un trait de bravoure peu ordinaire, dont j'avais été témoin depuis l'entrée des Français dans la Hollande : le héros de mon récit était, autant que je puis m'en souvenir, un officier nommé Lévey; il venait d'être fait prisonnier, et se trouvait renfermé dans une cave sous la garde de six hommes. Il comprend, au bruit qu'il entend dans la rue, que les Français reprennent l'avantage; soudain il s'élance sur ses gardiens, leur arrache le sabre qu'ils venaient de lui enlever, et les fait tous prisonniers à son tour. Moreau

était un excellent appréciateur de toutes les belles actions; il voyait avec plaisir mon admiration pour les prodiges de la valeur française; il aimait par dessus tout la gloire de son pays. Républicain par nature, et dans l'acception la plus rigoureuse de ce mot, il était simple dans son extérieur comme dans ses goûts; son désintéressement l'eût rendu digne des beaux siècles de Sparte et de Rome. Le mépris des chimères de la noblesse, le sang froid dans le danger, le courage invincible dans le combat, la haine du pouvoir absolu, tels étaient les traits dominans de son caractère. Ni les accusations qu'on a plus tard portées contre lui, ni même la mort qu'il a trouvée dans les rangs étrangers, n'ont jamais pu me porter à croire qu'il eût abjuré des principes qui lui étaient plus chers que la vie. En 1802, il voulut, je le sais, renverser un gouvernement qu'il abhorrait; mais l'ambition personnelle ou la jalousie n'entraient pour rien dans la haine qu'il avait vouée au chef de ce gouvernement. Bonaparte lui était odieux, non parce que son génie avait déjà contribué si puissamment à l'illustration des armes françaises, mais parce qu'il voulait relever le trône pour s'en emparer. Quoi qu'on

en ait pu dire, Moreau repoussa toujours de tous ses vœux le rétablissement de la monarchie en France, soit que la monarchie adoptât la bannière républicaine, soit qu'elle se parât des couleurs de l'ancien régime. On me pardonnera de porter sur ce capitaine illustre un jugement opposé peut-être en bien des points à celui de bien des hommes qui ne l'ont pas connu comme moi. Mais le souvenir de l'affection dont il m'honora, et le respect que je conserverai toujours pour sa mémoire, me font une loi de rendre hommage à la vérité.

CHAPITRE XV.

Départ de Menin. — Rencontre sur la route. — Humanité de Moreau.—Kehl.—Je me rends à Paris. — Talma.

Mon intention n'avait jamais été de m'arrêter long-temps à Menin. Je brûlais de me rendre à Paris : sans prévoir aucunement les séductions dont je pourrais être entourée, les plaisirs qui pourraient m'y être offerts, je voulais vivre dans la retraite, et consacrer mon temps à l'étude et aux arts. Un matin donc j'allais demander à Moreau une lettre de recommandation pour l'un de ses amis de Paris, afin de faciliter mon établissement dans cette ville, lorsque le général entra lui-même chez moi : il venait m'annoncer qu'à l'instant même il avait reçu l'ordre de se render à Kehl pour prendre le commandement de l'armée à la place du général Pichegru. Sans m'en douter,

je me trouvais déjà enchaînée à son sort; je n'avais pas su résister aux témoignages de dévouement et d'amour qu'il m'avait prodigués depuis mon arrivée à Menin; j'étais fière des sentimens que j'inspirais à un tel homme : je ne refusai donc point de le suivre. J'allais de nouveau me trouver au milieu des camps; je ne pouvais manquer d'assister à de nouveaux combats. Cette existence aventureuse plaisait à mon imagination romanesque, et ce voyage, qui pouvait m'exposer à quelques dangers, n'était pour moi qu'une partie de plaisir. Le nom de Pichegru vint naturellement se placer dans la bouche de Moreau : il professait pour ce général une amitié sincère; mais je ne pus dissimuler l'antipathie qu'il m'inspirait depuis la dernière conversation que nous avions eue ensemble à Bois-le-Duc : « Vous êtes trop juste, « me disait Moreau, pour juger aussi légère- « ment un homme tel que Pichegru; vous êtes « trop généreuse pour persévérer à son égard « dans des préventions que je crois mal fon- « dées. Peut-être pourrai-je le justifier plus « complétement un jour à vos yeux. Si dans « ce moment il ne vous paraît pas digne de vos « bonnes grâces, vous trouverez a Kehl, en

« assez grand nombre, des hommes tout-à-fait « dignes de votre estime et de votre admiration. « Vous allez revoir Saint-Cyr, Lecourbe et « Sainte-Suzanne, que vous connaissez déjà; « le jeune Delmas, que vous n'avez point en« core vu. Dieu veuille qu'aucun de ces braves « officiers ne m'enlève votre affection! Admi« rez, madame, mais n'aimez personne que « moi. »

Je ne lui répondis que par un regard et un sourire; mais j'étais heureuse de le voir si tendre pour moi. Le lendemain, vêtue en homme, avec la cravate noire et l'habit bleu, j'attendais le moment du départ, fixé à cinq heures du matin. Moreau paraissait charmé de son compagnon de route; nous voyagions en calèche, suivis d'un fourgon qui contenait notre bagage.

Je connais peu l'art des descriptions : je n'essaierai donc pas de tracer ici le tableau du pays que nous eûmes à traverser. La nature n'était rien moins que riante; car nous étions en plein hiver. Déjà nous approchions du terme de notre voyage. Le mauvais état de la route que nous suivions alors nous forçait de ralentir le pas de nos chevaux. Tout-à-coup, au détour

d'un pont, un homme couvert de haillons, dont la longue barbe et l'effrayante pâleur relevaient le désordre et toutes les angoisses de la misère, s'élance à notre portière : « Bons Français, s'écrie-t-il, secourez-nous, par pitié! Ma pauvre femme est à deux pas d'ici, en mal d'enfant, et près de rendre le dernier soupir dans un ravin; » et il nous montrait de la main l'endroit où gisait la malheureuse femme, ayant près d'elle un enfant de trois à quatre ans dont les cris et les caresses augmentaient encore ses souffrances. Moreau ordonne de tourner de ce côté : « Nous placerons la pauvre femme dans la calèche, lui dis-je, et nous, nous irons à pied jusqu'à ce que nous lui ayons trouvé un asyle : je lui donnerai provisoirement les premiers secours. » Moreau me fit une réponse pleine de sensibilité. On arrête : nous sautons à terre : quel spectacle s'offre à nos yeux! c'était le dernier moment de la crise qui précède l'accouchement. Moreau pâlissait à la vue des douleurs que paraissait endurer la malheureuse femme. Nous profitâmes des premiers momens de calme qui suivirent, pour conduire l'accouchée dans un lieu où elle pût recevoir des secours plus complets. Avec l'aide de son mari et des postillons,

nous la transportâmes dans la calèche. Elle exprimait par des exclamations entrecoupées le chagrin qu'elle éprouvait de mourir si jeune, d'abandonner son mari et ses enfans. Je m'efforçais de la consoler et de ranimer son courage. Je m'assis près d'elle dans la voiture. Son mari, placé de l'autre côté, m'aidait à la soutenir : ses pieds reposaient sur la banquette de devant, occupée par Moreau qui tenait la petite fille sur ses genoux. Il donna ordre sur-le-champ aux postillons de marcher au petit pas et de nous conduire à la première ferme ou à la première auberge que nous découvririons sur la route. Le plus âgé des postillons offrit de mettre à notre disposition, pour la pauvre mère, une chambre commode et un bon lit, dans la petite maison qu'il occupait avec sa femme et neuf enfans : nous acceptâmes son offre.

Nous nous étions si exclusivement occupés depuis deux heures des infortunés qui réclamaient nos secours, que nous n'avions nullement pensé aux inconvéniens que pouvait avoir pour nous le contact de leurs vêtemens, rongés par la plus affreuse vermine. Nous n'y songeâmes pas davantage dans le trajet qu'il fallait faire pour gagner le logis du postillon.

La pauvre mère, dont Moreau soutenait la tête affaiblie, buvait par intervalles quelques gouttes de vin d'Alicante que nous avions fort heureusement dans une gourde de voyage; le père dévorait la moitié d'un pâté, la petite fille un énorme gâteau de Savoie. Tout en admirant la généreuse complaisance de Moreau, je m'occupais de laver le visage de la petite fille, qui, placée sur mes genoux, me regardait avec le plus aimable sourire. Je cachai sous un *madras* ses beaux cheveux bruns; je plaçai un fichu sur son col : cette petite toilette la rendait encore plus jolie.

Nous arrivâmes enfin à une maison qui paraissait, à l'extérieur, assez commode : une femme de bonne apparence vint nous recevoir. Nos protégés furent reçus sans difficulté. On plaça la mère dans un bon lit, puis on nous servit une omelette au lard que l'appétit nous fit trouver excellente. Pendant ce frugal repas nous réglâmes nos comptes avec Tobie, notre honnête postillon. On stipula le prix de la pension du père, de la mère, et des deux enfans. Tobie ne demandait que cinquante francs pour loger pendant un an toute la famille. Le général lui en remit deux cents, en

exigeant de lui la promesse de procurer plus tard du travail à ses nouveaux hôtes. Je voulus contribuer pour ma part à la bonne œuvre : je donnai cent francs de ma bourse pour subvenir aux frais d'habillemens. L'enfant que la malheureuse mère venait de mettre au monde rendit le dernier soupir avant que nous eussions quitté la maison de Tobie. J'allai sur-le-champ consoler cette pauvre femme; elle pleurait à chaudes larmes, et regrettait amèrement de n'avoir pu acheter la vie de son enfant au prix des horribles souffrances qu'elle avait endurées. Comme nous allions remonter en voiture, la petite fille vint se jeter en pleurant dans mes bras : j'eus beaucoup de peine à obtenir qu'elle me laissât partir. Elle s'attachait à moi de toutes ses forces, et ne voulait absolument plus me quitter. Ni Moreau ni moi n'avions songé, comme je le disais tout à l'heure, à réparer le désordre de notre toilette, tant que nous avions eu à nous occuper des secours que réclamait la position de cette famille. Lorsque nous nous retrouvâmes seuls dans la calèche, vis-à-vis l'un de l'autre, nous ne pûmes comprimer un long éclat de rire qui nous échappa à tous les deux en même temps. On nous eût pris, au désordre

qui régnait sur nos personnes, pour des aventuriers ou tout au moins pour des comédiens ambulans. Nous arrivâmes enfin au terme de notre voyage.

Je n'ai pas la prétention de retracer ici les beaux faits d'armes dont je fus témoin pendant mon séjour sur les bords du Rhin. Il faudrait une plume plus exercée que la mienne pour perpétuer le souvenir de cette mémorable campagne. Ses résultats furent tous glorieux pour la France. J'avais eu ma bonne part de toutes les privations, de toutes les fatigues de la guerre. Plusieurs fois, il m'était arrivé de passer deux ou trois jours sans changer aucunement d'habits, sans quitter mes bottes, dormant sur la dure, et mangeant le pain noir des soldats. Ce fut à cette époque que je vis pour la première fois l'adjudant général Ney. J'avais le bonheur d'entendre partout combler d'éloges et de bénédictions le général Moreau; j'étais gaie, fraîche et bien portante. Cependant je commençais à sentir le besoin du repos : j'éprouvais aussi le vif désir de recevoir au moins indirectement des nouvelles de ma mère et de Van-M***. Je priai donc Moreau de ne pas retarder plus long-temps mon départ pour Paris.

Il me donna pour m'accompagner son domestique de confiance, et de plus une escorte qui ne devait me quitter que lorsque je serais à quelque distance du théâtre de la guerre. Le général m'adressait à madame Duf***, rue Saint-Dominique, et, par une lettre pressante, me recommandait à tous ses égards et à ses soins. Je dus lui promettre de vivre dans la plus grande retraite, jusqu'au moment où il viendrait me rejoindre : « Si votre famille, me disait-il, venait à connaître le lieu que vous habitez, sans doute elle tenterait encore une fois de vous ravir votre liberté. Quelle serait mon inquiétude si je n'étais pas certain que ma protection vous préservera d'un si affreux malheur! Quand nous serons réunis, nous nous occuperons des moyens de calmer la colère de vos parens, et je me flatte que nous pourrons y réussir. »

Mon voyage fut très heureux. Aucun accident fâcheux ne retarda mon arrivée, et je me trouvai enfin installée à Paris. Le logement que Moreau m'avait fait préparer n'était pas un de ces appartemens somptueux que j'avais habités jusqu'alors. Il était toutefois extrêmement commode. Le mobilier était simple,

mais d'une élégance bien entendue. Un pavillon situé au milieu d'un petit jardin dont j'avais la jouissance renfermait une bibliothèque bien garnie. C'est là que je passais la plus grande partie de mes matinées. Vers le milieu du jour je courais en cabriolet chez les marchandes de modes, et le soir j'allais en voiture me promener au bois de Boulogne, accompagnée de la dame du logis. Ce bois était dès lors le rendez-vous des riches oisifs de la capitale. Cette promenade m'ennuya bientôt; j'y renonçai. Je consacrai presque toutes mes journées à l'étude; je ne sortais plus que pour faire quelques emplettes, et le plus souvent je passais mes soirées au spectacle. De tous les théâtres le Théâtre-Français était celui que je fréquentais le plus assidûment. J'aimais la tragédie avec passion : je ne saurais peindre l'enthousiasme dont je fus saisie la première fois que j'entendis Talma dans le rôle de Macbeth. Je le vis successivement, et plusieurs fois de suite, dans Néron *d'Epicharis*, dans *Oscar*, *Othello*, et Néron de *Britannicus*. J'apprenais par cœur les pièces dans lesquelles jouait mon acteur de prédilection. Seule dans mon boudoir, je passais des journées entières à répéter mon

rôle, et à lire le sien. Le son de sa voix vibrait sans cesse à mon oreille; j'avais toujours devant les yeux ses poses si naturelles et si nobles: j'admirais cette manière de dire *avec son âme*, et d'écouter *avec son esprit*. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter la vocation qui m'entraîna quelques années plus tard sur la scène. madame Duf***, mon hôtesse, qui m'accompagnait toujours, se félicitait de me voir renoncer à la promenade du bois de Boulogne: elle ne partageait pas ma passion pour la tragédie, mais elle prenait beaucoup de plaisir à la comédie, qui était encore soutenue à cette époque par le talent de Molé et de mademoiselle Contat. Ainsi s'écoulait ma vie: et je me regardais comme heureuse, jusqu'à un certain point. Du moment où mon imagination trouvait un aliment à son activité, tout devenait pour moi jouissance et bonheur réel. Et cependant c'est à l'ardeur immodérée de cette imagination que je dois attribuer tous mes maux.

CHAPITRE XVI.

Lettre du général Moreau. — Le secrétaire de la légation hollandaise. — Nouvelles qu'il me donne de Van-M*** et de sa famille. — J'écris à l'ambassadeur et à Van-M***.

Il y avait déjà quelques mois que je vivais dans une solitude complète et que je trouvais bien douce, lorsque je reçus de Moreau une lettre dont j'extrairai le passage suivant : « Vous avez eu, ma chère amie, plus de pé« nétration que nous : bientôt je vous con« terai tout de vive voix. J'instruis en ce mo« ment le Directoire; si l'amitié m'a d'abord « fait hésiter, si avant d'agir j'ai voulu dissiper « tous les doutes qui pouvaient me rester en« core, maintenant que le hasard le plus sin« gulier a mis entre mes mains des témoignages « irrécusables, ce serait m'associer à la trahison « que de garder plus long-tems le silence. »

Le hasard le plus extraordinaire avait en effet révélé à Moreau la trahison de Pichegru. Des hussards français avaient saisi beaucoup de papiers dans un fourgon appartenant au général autrichien Klinglin, et ils apportèrent au bout de leurs sabres ce trophée de nouvelle espèce. Ces papiers ne restèrent pas entre leurs mains, quelques-uns furent remis à Moreau, et il y trouva la preuve manifeste des relations que Pichegru était depuis quelque temps soupçonné d'entretenir avec les généraux autrichiens et les émigrés français. Plus il était attaché à Pichegru, plus une telle découverte lui devenait pénible. Mais il fallait avant tout rester fidèle à ses sermens et à son devoir; ce devoir, Moreau ne pouvait le remplir qu'en révélant la trahison dont s'était rendu coupable l'homme auquel il devait en partie sa fortune militaire. Il ne voulut rien précipiter dans une circonstance si grave; seul il n'aurait pu vérifier toutes les preuves que le hasard venait de lui fournir; peut-être se défiait-il de la faiblesse de son cœur. Il chargea donc de ce travail épineux deux des généraux placés immédiatement sous ses ordres : je crois que ces deux généraux étaient Sainte-Suzanne et Saint-Cyr; mais ici

mes souvenirs sont incertains, et je n'oserais rien affirmer. Ce que je me rappelle parfaitement, c'est que les deux généraux auxquels il donna sa confiance dans cette importante affaire se trouvaient alors souffrans de blessures récentes. Lorsque la trahison fut enfin complètement constatée, Moreau ne tarda pas davantage à écrire au Directoire : il remplit rigoureusement sans doute le devoir d'un bon citoyen, mais il ne fut pas poussé, comme on l'a dit, par une basse jalousie; il se serait estimé bien heureux s'il avait pu trouver Pichegru innocent.

Tous les détails qu'on vient de lire m'ont été donnés verbalement plus tard par Moreau lui-même. En lisant la lettre que je viens de citer, je m'applaudis de nouveau d'avoir résisté à la demande que m'avait adressée Pichegru de l'aider à nouer des relations qui n'avaient d'autre but que de l'amener à consommer plus promptement sa trahison.

L'espoir que j'avais de revoir sous peu de temps Moreau me remplissait de joie; mais cette joie était accompagnée d'une agitation qui me poussait malgré moi hors de ma solitude. Je sortais plus fréquemment de chez moi, tou-

jours suivie de ma femme-de-chambre. Un matin que j'étais montée en voiture avec l'intention de faire quelques emplètes, je fus arrêtée au pont Louis XVI par un embarras de charrettes qui dura quelque temps. J'avais la tête à la portière : tout-à-coup je vois venir à moi un jeune homme que je savais attaché à la légation hollandaise. Il m'avait reconnue tout d'abord, et moi, de mon côté, je ne le reconnaissais que trop bien. Si rien ne peut excuser l'inconcevable insouciance dans laquelle j'avais vécu depuis quelque temps, rien ne saurait rendre l'effet que produisit sur moi la seule vue d'un compatriote de Van-M***, d'un homme qui connaissait ma position passée, et qui devait me juger aussi sévèrement que je le méritais. Ce n'était pas seulement le sentiment de mes fautes qui me faisait rougir, c'était encore la honte de la position dans laquelle j'étais désormais condamnée à me montrer aux yeux de ceux qui connaissaient ma naissance et ma fortune. J'avais été intimement liée avec la famille du jeune Van-Shaapen; je savais combien étaient sévères les principes de la plupart des membres de cette famille. Qu'on juge de mon embarras : les larmes aux yeux et respirant à

peine, je fis signe au jeune Van-Shaapen de monter dans ma voiture. Il obéit sans répondre, et se plaça vis-à-vis de moi en détournant ses regards, comme s'il eût voulu me cacher l'émotion que lui causait cette rencontre imprévue. Il m'aurait été impossible de prononcer un seul mot; mais lors même que j'eusse voulu entamer la conversation, la présence de ma femme-de-chambre m'en aurait empêchée. Nous allions très-vite : la rapidité de notre marche était la seule sensation agréable que je pusse éprouver en ce moment; et cette sensation avait un caractère particulier que je ne saurais exprimer. Lorsque nous fûmes arrivés devant le ministère de la marine, je tirai vivement le cordon, et donnant ma bourse à ma femme-de-chambre, je la chargeai en peu de mots d'aller faire elle-même les emplètes que j'avais projetées. J'étais trop troublée pour remarquer l'air dont cette fille reçut la mission que je lui donnais : dans la soirée même, elle ne craignit pas de trahir plus clairement sa pensée; elle reçut sur-le-champ son congé avec deux mois de gages. Je ne concevais pas alors qu'on pût jamais trouver commode de perdre toute considération aux yeux de ses domes-

tiques ; les soupçons de cette fille me blessèrent au vif, et je la congédiai, parce qu'il m'eût été désormais impossible de conserver pour elle les bontés que j'ai toujours eues pour quiconque a été à mon service.

A peine ma femme-de-chambre était-elle partie, que j'ordonnai de tourner vers les Champs-Élisées. Van-Shaapen ne tarda pas davantage à me parler de ma mère, de mon mari, et de toutes les personnes qui pouvaient encore m'intéresser en Hollande. Ma pauvre mère, dans la juste indignation que lui inspirait ma conduite, s'était liguée avec la famille de Van-M*** : elle donnait hautement son approbation à toutes les mesures de rigueur qu'on voudrait prendre contre moi. Van-M*** seul, qui avait tant de motifs pour me traiter avec une juste sévérité, refusait de se prêter à aucun acte qui aurait eu pour but de me priver de ma liberté. Le lendemain même de ma fuite, il était parti pour Paris. Son intention n'était pas de chercher à me ramener en Hollande, il voulait seulement m'offrir de s'expatrier avec moi, d'autoriser mon séjour dans le pays ou le lieu qu'il me conviendrait de choisir, et de m'assurer alors les moyens de vivre heureuse loin de lui et des

siens, sans que ma vie fût jamais livrée aux jugemens de l'opinion que je redoutais. Dévoré d'inquiétudes, accablé du chagrin de ne pas me trouver à Paris, il était bientôt tombé dangereusement malade. Depuis vingt jours seulement il était reparti pour Amsterdam avec l'intention de mettre ordre à ses affaires, de m'assurer la plus grande partie de sa fortune, et de revenir encore essayer de découvrir ma retraite.

J'étais hors de moi-même pendant que M. Van-Shaapen me donnait tous ces détails. Touché de la franchise et de la vivacité de ma douleur, le jeune Hollandais m'adressa quelques paroles de consolation et s'efforça de ranimer mon courage. Peut-être ses efforts auraient-ils été vains, si la connaissance qu'il me donna de la conspiration qu'on tramait contre moi n'était venue me rendre tout d'un coup à moi-même. L'ambassadeur hollandais Chimmelpenning avait, me dit-il, le projet d'obtenir du gouvernement français l'autorisation nécessaire pour me faire enlever et remettre au pouvoir de ma famille, en dépit des intentions formellement opposées de mon mari.

A ces mots, mes larmes se tarirent, la colère

fit place à la douleur, et je repris toute ma force et ma résolution naturelles. Je proposai à Van-Shaapen de venir sur-le-champ avec moi à l'ambassade, et de m'obtenir à l'instant même une audience de l'ambassadeur. Van-Shaapen refusa, par la crainte qu'il avait, disait-il, de me livrer à mes ennemis. Je lui répondis que j'étais déterminée à tout braver, et que j'avais en main tous les moyens de confondre les projets qu'on pouvait former contre moi. Étourdi de mes paroles, étonné du ton que j'avais pris tout à coup, il essaya vainement de me calmer. C'était un bon jeune homme; mais il paraissait à peine comprendre le langage que je venais de lui parler. Je le quittai sans délai, et je revins chez moi. Sans descendre de voiture je fis venir ma femme-de-chambre, qui donna tous les témoignages de la plus impertinente surprise en me voyant, disait-elle, déjà de retour. J'annonçais que je serais absente toute la journée, et je donnai ordre de me conduire au bois de Boulogne. Arrivée à la grille du bois, je descendis suivie d'un domestique qui portait un portefeuille, et je cherchais un endroit solitaire pour m'y établir, écrire quelques lettres et déjeuner sur l'herbe. Je ne pus trouver un endroit

assez éloigné de tous les regards, et j'arrivai enfin à une jolie chaumière située près du château de la Muette. C'était un asyle tout-à-fait champêtre où la propreté paraissait poussée jusqu'à la recherche. Tandis que mon domestique Philippe s'occupait des préparatifs de mon déjeuner, j'écrivis une lettre à M. l'ambassadeur. J'y prenais, mal à propos sans doute, le ton du persiflage le plus amer, et je finissais, tout en lui donnant mon adresse, par lui déclarer que, placée sous la protection immédiate du général Moreau, je ne craignais plus rien de ce qu'on pourrait entreprendre contre moi. Mon cœur me dicta ensuite une autre lettre pour mon mari : elle était conçue en ces termes :

« Cachée à Paris depuis trois mois sans avoir « aucunes nouvelles directes, soit de vous, soit « de ma malheureuse mère, je cherche en vain à « m'étourdir sur le passé en me créant un avenir « imaginaire. Van-M***, je suis bien malheureuse « des peines que je vous cause; cependant je « sens mon impuissance à réparer le mal que je « vous ai fait. Je n'ose me demander sur quelle « base je voudrais fonder mon bonheur, s'il est « encore pour moi quelques moyens d'être heu-

« reuse. Je n'ai pas su l'être auprès de vous qui « m'entouriez de tant d'amour. Ne me regrettez « pas ; je n'étais pas digne de vous..... Ma seule « consolation est de penser que je trouverai « toujours en vous un protecteur, que jamais « vous ne consentirez à ce qu'on me ravisse le « bien auquel j'ai sacrifié tous les autres, la li-« berté! Cette liberté me paraîtra toujours plus « chère quand je la saurai placée sous la sauve-« garde de votre noble caractère.

« Rassurez-moi sur votre santé, je vous en « conjure : si elle tardait à se rétablir, si mes « soins, ma présence devaient apporter quelque « adoucissement à vos maux, je ne balancerais « pas un instant à me rendre auprès de vous, « bien sûre que votre générosité m'épargnerait « les reproches amers de votre famille. A vous « seul je reconnais le droit de me blâmer et de « me punir. J'ai bien mal payé votre amour, « mais je ne cesserai jamais de rendre hommage « à votre cœur. »

Quand j'eus terminé cette lettre, je tombai dans une profonde rêverie. Je ne cherchais point à m'abuser sur mes fautes et leurs terribles conséquences. Je voyais bien clairement

toute l'étendue de l'abîme dans lequel je m'étais jetée; je songeais à la possibilité de retourner près de Van-M***, et de reconquérir par une conduite exempte de tout reproche l'estime publique que j'avais perdue. Mais cette idée fut presque aussitôt rejetée que conçue : mon orgueil s'indignait d'avance de toutes les humiliations que j'aurais à dévorer avant de me retrouver au rang dont j'étais volontairement descendue. Mon esprit flottait incertain entre mille projets plus extravagans les uns que les autres; mais toutes mes réflexions me ramenaient à la résolution irrévocable de vivre toujours libre et indépendante.

Philippe vint enfin donner un autre cours à mes pensées; il m'avait servi mon déjeuner dans le jardin : le ciel était pur, la campagne riante. J'oubliai bientôt les rêves auxquels je venais de m'abandonner; je déjeunai, et je repris bientôt, suivie de Philippe, ma promenade dans le bois.

CHAPITRE XVII.

Henri. — Projet d'adoption. — Soins maternels.

Nous approchions du village de Boulogne lorsque j'aperçus sur l'un des côtés de la route une femme et deux enfans occupés à ramasser des branches sèches. Tous trois portaient les livrées de la misère; cependant la petite fille était jolie et paraissait fort gaie. Le petit garçon était triste, d'une maigreur extrême, et, quoique les traits de son visage eussent quelque chose de distingué, il me parut laid au premier abord. Je donnai une pièce de monnaie à cette femme, et je lui adressai quelques questions. Comme je paraissais remarquer la maigreur et l'air maladif du petit garçon, elle me répondit que le pain était cher, que cet enfant ne mangeait pas beaucoup, que d'ailleurs il ne lui ap-

partenait pas, qu'il était resté à sa charge après la mort de sa mère.

Je m'approchai du petit garçon qui s'était assis, et qui pleurait à chaudes larmes : « Com-« ment te nommes-tu, mon enfant? lui dis-je, « en surmontant l'impression fâcheuse que son « aspect avait d'abord produite sur moi.

« —Maman m'appelait Henri, me répondit-« il d'une voix douce; mais mon nom est Adol-« phe; c'est ainsi qu'on m'a baptisé.

« — Et pourquoi ta maman t'appelait-elle « Henri?

« — Je ne sais pas, madame.

« — Ne peux-tu pas dire citoyenne ? inter-« rompit d'un ton menaçant la mendiante : je « t'apprendrai à parler. » Elle allait venger par un soufflet la violation des lois de la politesse républicaine, si Philippe ne l'eût retenue par le bras. Henri me regardait en continuant de pleurer : son air était doux et suppliant. Il me semblait que je l'avais mal regardé d'abord. Ses yeux me paraissaient si beaux, l'expression de sa physionomie si touchante, que l'idée de me charger tout-à-fait de cet enfant s'empara de moi soudain.

J'engageai sur-le-champ la mendiante à venir

me trouver le lendemain; je lui promis de la faire habiller, elle et ses deux enfans; je lui remis à l'instant même une nouvelle aumône de dix francs. La petite fille, formée dès sa plus tendre enfance au métier honteux de sa mère, tendit la main. Il n'en fut pas de même de Henri, qui s'était placé près de moi, comme pour se mettre sous ma protection. Ce mouvement me toucha; je lui pris la main; j'ordonnai à la mendiante de me suivre, et je les conduisis tous trois chez un traiteur voisin. Philippe, à qui j'avais fait connaître mes intentions, m'y avait devancée; et nous trouvâmes la table déjà dressée.

Quand le repas fut achevé, je recommandai de nouveau Henri à la mendiante, et je lui donnai mon adresse, en lui répétant que je l'attendrais le lendemain matin de bonne heure. Je me disposai ensuite à reprendre le chemin de La Muette. Henri pleurait, et gardait le silence au milieu des remercîmens et des bénédictions outrées dont m'accablaient la mère et la fille. Philippe, s'approchant de moi, me dit qu'il craignait que cette femme ne revînt pas le lendemain; c'était sans doute aussi la crainte de Henri. J'entrai dans l'idée de Philippe; je m'arrêtai et

je fis signe à Henri : d'un saut il s'élança vers moi ; sa figure était radieuse. « Où demeures-tu, « mon enfant ? lui dis-je.

« — A Sèvres, dans une chaumière, chez « M. Hubert.

« — C'est bien, mon ami ; prends cet argent : « c'est pour toi seul ; » et je lui glissai dans la main une pièce de cinq francs.

« Je resterai donc avec vous demain ? reprit-« il d'un ton caressant.

« — Oui, mon enfant : demain, et toujours.

« — Oh ! pourquoi ne m'emmenez-vous pas « aujourd'hui ?

« — Il a raison, madame, dit Philippe : « pourquoi ne l'emmeneriez-vous pas ? » et, sans attendre ma réponse, il courut rappeler la femme, qui s'était déjà éloignée. Je lui dis que je désirais emmener Henri dès ce jour même. Elle y consentit avec une indifférence qui me prouva combien étaient fondés les soupçons de Philippe. Je tirai encore vingt francs de ma bourse : « Eh ! mon Dieu ! citoyenne, « me dit cette femme en les recevant, puis-« que vous voulez acheter un enfant, prenez « plutôt cette petite fille. Si vous voulez, je « vous la laisserai pour le double de ce que

« vous me donnez là ; au lieu que lui, je ne « puis pas vous le vendre, puisqu'il n'est pas « à moi. »

Je me détournai à cette odieuse proposition, et, sans fixer davantage mes regards sur celle qui me l'adressait, je lui enjoignis encore une fois de venir le lendemain me trouver chez moi. Rien ne saurait exprimer la joie de Henri : il s'était emparé de ma main et de celle du bon domestique qu'il regardait avec raison comme un ami. Chemin faisant, il nous raconta que sa mère était fille d'un des jardiniers de madame Élisabeth; privée de toutes ses ressources par les événemens de la révolution, elle s'était trouvée tout d'un coup précipitée dans la misère. La femme dont je venais de le sauver était autrefois une fille de basse-cour employée aussi chez madame Élisabeth. « Elle a donné bien du chagrin à ma mère, « disait Henri, par ses procédés violens et « par sa méchanceté. Maman savait lire, « écrire; elle aimait le roi, la reine, les prin- « ces, au lieu que Marianne n'avait de liaisons « qu'avec les vilaines gens qui ont fait la ré- « volution. »

Ces mots parurent choquer Philippe, vieux

soldat des armées de la république. Je lui imposai silence d'un regard ; nous arrivâmes à La Muette, où la voiture nous attendait. Je ne voulais pas amener mon protégé chez moi dans la triste toilette dont il était revêtu : je me fis donc conduire d'abord aux bains Poitevins, et pendant que je le laissais aux soins de Philippe, j'allai faire emplette au Palais-Royal d'un habit assorti au changement qui venait de s'opérer dans sa condition. Le pauvre enfant était vraiment charmant sous son nouveau costume ; son maintien était timide, mais sans gaucherie, et tous ses mouvemens étaient empreints d'une grâce naturelle. Quand nous arrivâmes à la maison, il était tout au plus sept heures du soir : mes domestiques avaient profité de mon absence pour sortir. Aidée de Philippe, je dressai dans ma chambre un petit lit pour mon Henri. L'aimable enfant ne savait comment me témoigner sa reconnaissance. Je lui adressai alors quelques questions qu'il m'avait été impossible de lui faire plus tôt. Il m'annonça qu'il savait lire. — « Et qui « te l'a appris? lui demandai-je. » — « Ma pau- « vre maman, » répondit-il, et à ces mots, des larmes coulèrent encore de ses yeux. Henri

ne se lassait pas d'admirer le luxe dont ses yeux étaient pour la première fois frappés. Mais mon porte-feuille de dessin, et un livre de *Voyages* enrichi de gravures, captivèrent bientôt toute son attention. La soirée s'écoula ainsi d'une manière agréable pour lui, et le temps me parut aussi très court : je formais des projets à perte de vue, je faisais des plans d'éducation ; et ma rêverie n'était interrompue que par les questions de mon enfant adoptif, ou par celles que je lui adressais pour moi-même ; je l'embrassai à chaque instant avec une tendresse vraiment maternelle. Après qu'il eut soupé, je me disposai moi-même à prendre du repos. J'allais me mettre au lit, quand les plaintes étouffées de Henri m'attirèrent auprès de son lit. Mon imprudence seule était cause du mal-aise qu'il éprouvait. Je l'avais conduit au bain trop peu de temps après le repas que je lui avais fait faire au bois de Boulogne, repas dont l'abondance excédait les forces de son estomac, débilité par le jeûne ou la mauvaise nourriture à laquelle l'odieuse Marianne l'avait depuis si long-temps condamné. J'étais désolée de cet accident : Henri paraissait moins touché de son mal que de mon inquiétude.

Vers trois heures du matin, il éprouva quelque soulagement ; il s'endormit. A sept heures, je fus réveillée par un léger bruit.

C'était Henri qui, debout sur son lit, s'efforçait d'atteindre un portrait de moi placé dans ma chambre : je lui dis de laisser le portrait et de venir m'embrasser. Il obéit en poussant un cri de joie. Le pauvre enfant n'avait encore que huit ans ; mais combien de maux il avait déjà soufferts ! Depuis la mort de sa mère, livré à l'infâme mendiante, il n'avait pas cessé d'être en butte aux horreurs de la faim et aux plus mauvais traitemens en tous genres. Les nouveaux récits qu'il me fit des événemens de sa vie passée me touchèrent jusqu'aux larmes ; j'avais déjà pour lui tous les sentimens d'une mère, et je résolus irrévocablement de l'adopter et de le traiter comme mon fils. Pendant la matinée je reçus une lettre de Moreau, qui m'annonçait positivement son retour. J'étais bien certaine qu'il approuverait tout ce que j'avais fait et tout ce que je voulais faire encore pour le petit orphelin. Cependant je résolus de ne pas lui faire connaître sur-le-champ cet enfant : il aurait voulu pourvoir seul à son éducation, et prendre tous les soins que récla-

maient son âge si tendre et sa santé si faible. Je voulais bien recourir à Moreau afin d'obtenir pour Henri une place dans une école militaire; mais jusqu'à ce qu'il fût en âge d'entrer dans un établissement de ce genre, je voulais me réserver le droit exclusif de veiller sur lui.

Le général devait arriver sous quatre ou cinq jours; je n'avais donc pas un moment à perdre pour prendre tous mes arrangemens. J'ordonnai de mettre les chevaux à ma voiture, et je me fis conduire à Mouceaux avec Henri, chez un maître de pension dont j'avais entendu parler avec quelque estime. Henri pleura beaucoup à l'idée de me quitter; mais il se consola quand il sut que notre séparation ne devait avoir lieu que dans trois jours : trois jours à cet âge sont trois années dont on ne croit voir jamais arriver la fin. Tout fut bientôt convenu entre le maître de pension et moi : je fis faire une promenade à mon enfant, et je le ramenai chez moi. Marianne m'y attendait; elle me remit l'extrait de baptême de Henri, et l'acte de décès de sa mère. J'appris par là que Henri était un enfant naturel : il n'en devint que plus intéressant à mes yeux. De combien

de peines n'avait-il pas consolé peut-être sa malheureuse mère, dont le souvenir faisait encore si souvent couler ses larmes !

Le jour de la séparation arriva bientôt. J'allai conduire moi-même Henri à sa pension : il avait un beau trousseau, des livres de toute espèce, et force joujoux. Le soin que je pris de payer six mois d'avance, et de faire au maître de pension quelques cadeaux qui annonçaient que je reconnaîtrais généreusement tout ce qu'on ferait pour mon enfant, valut à Henri un accueil tout-à-fait bienveillant. Je devais envoyer savoir de ses nouvelles trois fois par semaine, et venir le voir moi-même aussi souvent que je le pourrais. Cette promesse calma un peu le chagrin qu'il éprouvait : je l'embrassai une dernière fois, et je partis moi-même les larmes aux yeux. Le reste de la journée me parut bien long; j'avais déjà contracté l'habitude d'avoir sans cesse près de moi l'aimable enfant dont la société me faisait oublier tous mes ennuis. Dès le lendemain j'allai le voir, en me répétant bien à moi-même que je renouvellerais souvent mes visites, jusqu'au jour où je pourrais placer Henri sous une protection plus puissante que la mienne.

CHAPITRE VIII.

Visite de l'ambassadeur hollandais. — Arrivée du général Moreau. — Il se retire à Chaillot avec le général Kléber. — Je vais habiter Passy.

On a vu plus haut que, dans la matinée même du jour où je fis la rencontre de Henri, j'avais adressé une lettre à M. Schimmelpenning, ambassadeur de la république batave près le gouvernement français. Je m'étais d'abord fort applaudie de cette lettre : elle était peu mesurée, quelquefois même insultante. L'histoire des désordres de madame Schimmelpenning était publique en Hollande, et j'avais entendu dire hautement que son mari se résignait de bonne grace à un malheur qu'il regardait comme presque inévitable. Cette indifférence de M. Schimmelpenning contrastait si singulièrement avec la sévérité dont il paraissait disposé à se rendre

l'instrument, que je m'étais crue en droit de le traiter sans aucun égard. Cependant la réflexion m'avait amenée à penser que j'avais eu grand tort de céder à la première impulsion de la colère, et que le caractère public de Schimmelpenning réclamait les ménagemens dont je m'étais si complètement écartée. J'étais dans cette disposition d'esprit lorsque, la veille du retour de Moreau, on vint m'annoncer qu'un ami de ma famille demandait à me parler. Cet ami n'était autre que M. Schimmelpenning lui-même: je lui fis d'abord un accueil très froid; mais cette froideur avait sa source moins dans ma colère que dans le sentiment des torts dont je m'étais rendue coupable à son égard.

La politesse et l'affabilité de Schimmelpenning éteignirent bientôt tout ressentiment dans mon cœur, et bannirent de notre conversation l'embarras qui y régnait d'abord. L'ambassadeur repoussa avec beaucoup d'adresse le reproche d'avoir voulu employer la violence pour me remettre entre les mains de ma famille; il protesta que son seul désir était de jouer le rôle de médiateur entre mon mari, ma mère et moi: « Je ne devais, disait-il, voir « dans sa visite qu'une preuve de l'intérêt très

« vif qu'il prenait à ma position, et de l'impor-
« tance qu'il attachait à opérer une réconci-
« liation qui seule, à ses yeux, pouvait assurer
« mon bonheur. »

L'attention avec laquelle je l'écoutais put lui faire croire que ses discours produisaient sur mon esprit l'effet qu'il en avait attendu. Je ne tardai pas à le détromper. D'un ton calme, mais ferme, je lui déclarai que mon intention était de vivre désormais en pleine liberté; que j'avais fait déjà bien des sacrifices pour assurer mon indépendance, mais que, dans le cas même où ma famille me tendrait les bras, je n'avais plus le pouvoir ni la volonté de me rendre à ce qu'il proposait.

A cette déclaration formelle de mes intentions, Schimmelpenning parut interdit. Il se remit pourtant bientôt, et me représenta de nouveau le tort irréparable que je me faisais à moi-même en refusant d'abandonner la route dangereuse dans laquelle je m'étais engagée. Je ne pouvais alléguer aucun motif raisonnable; je m'en tins donc à cette seule réponse : « J'ai
« besoin d'indépendance; je veux vivre libre :
« telle est ma résolution irrévocable, et rien ne
« pourra m'en faire changer. » Schimmelpenning

se borna dès lors à me plaindre; il me témoigna une bienveillance sincère. Cette bienveillance n'a pas été stérile pour moi dans la suite de ma vie; j'en ai plus d'une fois reçu des preuves irrécusables, et je l'ai surtout trouvé disposé à m'être utile dans les discussions d'intérêt que j'eus plus tard avec la famille de ma mère. Ainsi cet homme, que je redoutais comme un persécuteur, devint pour moi un ami sincère. Peut-être aurait-il désiré devenir quelque chose de plus encore; j'ai du moins eu quelquefois lieu de le soupçonner. Schimmelpenning avait une belle physionomie, une excellente tournure; mais les avantages de sa personne n'étaient cependant pas ceux qui parlent à une imagination exaltée. Cette première visite de l'ambassadeur batave fut suivie de plusieurs autres; mais, en dépit de ses efforts, nos relations ne dépassèrent jamais les bornes d'une politesse bienveillante: cette politesse, de ma part, était toujours un peu cérémonieuse.

Après une séparation de quelques mois, je revis enfin le général Moreau couvert d'une nouvelle gloire. Dans un si court espace de temps, combien n'avait-il pas donné de preuves de son courage et de sa prudence! A quelles

hautes combinaisons ne s'était pas élevé son génie militaire! Guidée par un tel général, l'armée française avait passé le Rhin sous le feu des Autrichiens, et mis leur armée en fuite. Il avait battu le général Latour, et opéré cette savante retraite qui, loin de lui être désastreuse, avait encore coûté un grand nombre de prisonniers à l'ennemi. L'archiduc Charles lui-même n'avait pu réussir à lui couper le passage de la Forêt-Noire. Il avait scrupuleusement respecté la neutralité helvétique, et ses marches habiles avaient excité l'admiration des ennemis eux-mêmes; enfin, après avoir réorganisé l'armée de la Meuse, passée depuis sous le commandement de Hoche, la paix de Léoben, signée en 1797, le rendait libre de venir se reposer en France de tant de fatigues et de travaux. Mais ce repos ne devait pas être dégagé pour lui de toute amertume. Le Directoire, ombrageux, mécontent de la lenteur que Moreau avait mise à l'instruire de la conspiration de Pichegru, accueillit avec le ton du reproche ce capitaine dont la gloire lui devenait importune. Moreau, plein d'une juste fierté, ne vit pas avec indifférence rejeter un nouveau plan de campagne qu'il avait soumis aux direc-

teurs. Il offrit sa démission, qui fut acceptée sur-le-champ ; et alors il se retira à Chaillot, dans la maison qu'habitait le général Kléber, disgracié comme lui par le Directoire.

Le sentiment que j'éprouvai en revoyant Moreau n'était pas de l'amour ; c'était plutôt de l'admiration, du respect et de la reconnaissance pour sa noble conduite envers moi. Il parut satisfait des détails que je lui donnai sur ma manière de vivre depuis notre séparation. Il partageait mon goût pour le théâtre, mon enthousiasme pour Talma ; mais mieux que moi il appréciait le génie de cet acteur ; mieux que moi il devinait les triomphes qui l'attendaient encore dans la suite de sa carrière. Moreau était très instruit : il avait fait d'excellentes études à Rennes, sa patrie. Distrait de la culture des lettres par le métier des armes, il n'en restait pas moins sensible à leurs charmes, surtout aux beautés de la langue poétique.

Il voulut me présenter son ami Kléber ; mais j'insistai pour qu'il consentît à me laisser vivre encore quelque temps dans la retraite : mon obscurité m'était chère. Je lui demandai seulement de me chercher une maison à Passy ou à Auteuil. Là, nous serions en

quelque sorte voisins. Le spectacle seul nous attirerait quelquefois à Paris. Il pourrait venir me voir tous les jours, et je reprendrais bientôt, dans un exercice régulier et des marches journalières, l'énergie et l'activité que le séjour de Paris commençait à m'ôter. Ce projet parut lui plaire infiniment : cependant quelques jours s'écoulèrent sans qu'il m'en parlât de nouveau. Je remarquai toutefois quelques regards d'intelligence entre le général, Philippe et ma femme de chambre; des allées et venues multipliées; un air de mystère répandu sur tous les visages; des courses dont on ne me disait pas le but, tout cela me faisait deviner quelque surprise. J'étais pourtant loin de m'attendre à celle qu'on me préparait.

Moreau, chargé naguère des destinées de son pays, Moreau, qui n'avait recueilli d'autre prix de ces services qu'une disgrâce non méritée, trouvait, dans l'amour qu'il avait pour moi, l'oubli des injustices dont il était victime. C'était, comme je l'ai déjà dit, l'homme le moins fait pour les petits soins de la galanterie; et cependant sa tendresse lui donna bientôt l'instinct de ces attentions recherchées, de ces prévenances délicates qui

m'étonnaient chaque jour en m'attachant de plus en plus à lui.

Un matin, le général m'offrit d'aller voir des logemens à Passy. Nous partîmes ensemble; il me conduisit dans la grande rue de Passy, près la grille. Là, nous entrâmes dans une maison charmante, commodément distribuée, meublée avec la plus parfaite élégance. A cette maison était joint un beau jardin, au bout duquel se trouvait un pavillon qui renfermait, comme mon pavillon de Paris, une jolie bibliothèque, et plusieurs cabinets ornés de glaces et de tableaux. Je trouvais tout cela fort à mon gré: « Ah! général, m'écriai-je, que « j'aimerais un lieu pareil!

« — Eh bien! dit-il, puisque cette maison « vous plaît tant, il faut y rester.

« — Mais est-elle donc à louer sur-le-champ?

« — Non, ma chère amie, reprit-il avec un « sourire aimable; à moins toutefois que vous « ne veuillez résilier votre bail, car vous êtes « ici chez vous.

« — Chez moi! repris-je à mon tour; mais « vous n'y pensez pas, général; les dépenses « qu'on a faites ici excèdent de beaucoup les « moyens de ma bourse; car vous savez que,

sans une autorisation formelle de ma mère, je ne puis disposer des diamans et des dentelles qu'elle m'a donnés autrefois. »

Moreau saisit avec délicatesse le moyen qui se présentait à lui pour me faire accepter ses dons : « Aussi, ajouta-t-il, ne prétends-je vous « faire qu'une avance. Lorsque madame votre « mère sera revenue à de meilleurs sentimens « pour vous, avec de la modération dans vos « désirs, vous pourrez vivre heureuse ici sans « avoir besoin de la bourse de vos amis. En at- « tendant, je me constitue votre banquier, ou « celui de votre mère si vous l'aimez mieux. « Consentez-vous à essayer si vous pourrez « être heureuse dans cette maison ? »

« — Je le serai sans doute, si vous y venez « souvent. »

Moreau n'avait vraiment pas eu d'autre intention que celle de me rendre, en partie du moins, ce que j'avais perdu en quittant mon pays et ma famille. J'espérais que je serais bientôt en état de lui restituer l'argent qu'il avait déboursé pour moi dans cette maison que, sans manquer à la délicatesse, je pouvais regarder comme la mienne, puisque j'avais en main les moyens de subvenir à tous les frais

de mon établissement, dès que ma mère m'aurait autorisée à me défaire des diamans qu'elle m'avait donnés à l'époque de mon mariage. J'espérais également obtenir d'elle une pension suffisante pour me mettre dans l'avenir à l'abri de toute gêne. Le général entretenait mes illusions à cet égard, et il profitait de ma sécurité pour me faire accepter chaque jour ce qu'il appelait des bagatelles.

J'eus enfin réponse à la lettre que ma mère devait avoir reçue de moi. Cette réponse n'était point écrite de sa main. Elle me faisait dire qu'ayant perdu les trois quarts de sa fortune, elle se retirait dans la Gueldre pour y vivre désormais obscure et ignorée; que là du moins mon nom ne viendrait peut-être plus frapper son oreille et déchirer son cœur. Elle me défendait de lui écrire davantage, et la lettre se terminait par l'annonce qu'elle consentait à me faire une pension de 1800 francs; le même courrier m'apportait aussi une lettre d'un des oncles de Van-M***; elle était bien plus dure encore que celle de ma mère. Cette lettre m'annonçait que mon mari avait été forcé de s'expatrier, et qu'on avait trouvé dans ses papiers l'aveu de mes désordres écrit de ma main, et

ma renonciation formelle à sa fortune. La famille de Van-M*** était dans l'intention de faire usage de ces deux pièces pour m'interdire le droit de porter désormais un nom que j'avais déshonoré, et revendiquer ma part dans une fortune que des pertes énormes avaient diminuée de plus de moitié. Il ne me restait donc que l'alternative de renouveler ma renonciation en forme, et d'accepter environ le tiers de la somme que Van-M*** m'avait reconnue par contrat de mariage, ou d'aller faire valoir mes droits au sein d'une famille que j'avais fait rougir.

Il n'y a point d'expression assez forte pour rendre l'effet que produisit sur moi la lecture de cette lettre : elle effaça dans le premier moment jusqu'au souvenir de celle de ma mère. Quel avenir je m'étais préparé ! comment détourner les malheurs que je prévoyais déjà ! Au milieu de tant de pensées pénibles, je n'hésitai pas un instant à prendre une détermination; sans réfléchir davantage, sans songer même à prendre l'avis de personne, je volai à Paris. Là, en présence de deux témoins, je fais dresser chez un notaire de la place des Victoires une nouvelle renonciation à la fortune de Van-M***;

j'envoyai aussitôt cette pièce en Hollande. On s'en est, comme de raison, servi contre moi; et je n'ai jamais recueilli de ma communauté avec Van-M*** qu'une somme de 14,000 francs, montant d'un legs spécial à l'époque de son décès.

Je ne fus de retour à Passy que le soir à cinq heures. On me dit à mon arrivée que le général était dans le pavillon. J'y cours : il était seul, assis près d'une table, et la tête soutenue par ses deux mains : hors de moi, et dans un état de trouble et d'exaltation difficile à décrire, je m'élançai vers lui. La vue du seul ami qui me restât désormais sur la terre me causait une joie qui allait presque jusqu'au délire. Il lève la tête : je me jette toute en larmes dans ses bras comme pour y chercher un refuge contre l'avilissement et le malheur.

Dans un désordre inexprimable, je racontai à Moreau tout ce que je venais de faire; mon récit fut souvent interrompu par mes sanglots. Mille réflexions cruelles venaient à chaque instant m'assaillir, et me montrer la position fâcheuse où cette dernière imprudence pouvait me placer dans l'avenir. « Voilà ce que j'ai « fait, dis-je en terminant; mais du moins on

« n'aura point à me reprocher d'avoir voulu « dépouiller une famille envers laquelle je me « suis déjà rendue si coupable. »

Moreau m'avait écoutée attentivement. Il ne me répondit qu'en me témoignant la crainte que je n'eusse cédé à l'élan irréfléchi d'une délicatesse outrée. Ses raisonnemens me frappèrent par leur justesse ; mais il n'était plus temps de revenir sur mes pas. Moreau me prodiguait les consolations les plus douces, les témoignages de la plus vive tendresse. Tout en blâmant dans mon intérêt l'acte que je venais de souscrire, il donnait des éloges à ce mouvement de probité rigide qui m'avait entraînée. « Elzelina, me disait-il, vous ne m'en « êtes que plus chère. »

C'était la première fois qu'il me nommait ainsi ; et ce nom d'Elzelina était celui dont Van-M***, aux jours de mon bonheur, aimait à m'appeler exclusivement. Prononcé avec l'accent de la tendresse, ce nom fit sur mon cœur un effet indéfinissable. Il me sembla entendre la voix de mon mari. Par un mouvement presque convulsif, je repoussai Moreau ; et, cachant mon front dans mes deux mains, je m'accusai, sans ménagement et à haute voix,

de tous les torts que j'avais eus envers l'excellent homme dont j'avais juré devant Dieu de faire le bonheur. Moreau, vivement ému de l'excès de ma douleur, rendait, comme moi, témoignage aux nobles qualités de Van-M***, et cherchait à me prouver combien les sentimens que je manifestais devaient me relever à mes propres yeux. Cette scène se prolongea long-temps. Aux remords dont m'agitait le souvenir de Van-M*** succéda bientôt après l'image de ma mère déchue tout à la fois de son opulence, et privée des consolations que sa vieillesse devait attendre de moi. Je résolus de lui écrire sur-le-champ pour obtenir d'aller expier auprès d'elle, dans une retraite absolue, toutes les fautes qui m'avaient enlevé sa tendresse. Ma résolution ne fut pas vaine: j'écrivis. Si ma demande eût été accueillie, j'aurais pu espérer encore quelques années de repos et de bonheur; malheureusement elle fut rejetée, et rien ne put me soustraire à la triste destinée que je m'étais faite moi-même.

CHAPITRE XIX.

Conséquences inévitables de mes folies. — L'opéra du *Prisonnier*. — Madame Tallien. — Préventions de Moreau contre sa société. — Ces préventions sont bientôt justifiées.

Le général Moreau m'aimait passionnément : l'orgueil que m'inspirait cette affection si vive, mon admiration pour un homme si supérieur, et mon respect pour son caractère, me tenaient lieu de l'amour qu'une autre eût sans doute éprouvé à ma place. Dans la position où je me trouvais, tous mes sentimens devaient être poussés jusqu'à l'exaltation. Moreau était maintenant tout pour moi : c'était le seul ami, le seul protecteur que j'eusse au monde. Il profita de son ascendant sur moi pour m'obliger à chercher quelques distractions au chagrin dont il me voyait accablée. Touchée de la persévé-

rance qu'il apportait à me ménager toutes les consolations imaginables, je consentais, pour lui plaire, à ne pas rester enfermée chez moi; mais je persistais à ne recevoir personne. Chaque matin il venait me chercher, et nous faisions ensemble de longues promenades. Quand il ne pouvait m'accompagner, il exigeait que je sortisse à cheval ou en voiture, avec mon fidèle Philippe. Lorsque ses affaires le retenaient loin de moi, pendant la journée, je consacrais mon temps à la lecture, au dessin, à la musique; je faisais aussi de méchans vers que le général ne manquait pas d'admirer, mais que du moins il admirait seul. Il a fallu en effet toutes les vicissitudes de ma vie pour me décider à écrire quelques lignes destinées à affronter le jugement du public. *Belise* et *Philaminte* m'ont toujours paru souverainement risibles, et je suis tout-à-fait, sur leur compte, de l'avis de Molière.

Le soir nous allions ensemble au spectacle, ou bien j'y allais seule, et Moreau venait m'y retrouver. Ce plaisir était le seul de tous qui me fît oublier entièrement mes chagrins, qui m'enlevât, pour ainsi dire, à moi-même... Le seul? Oh non! j'en avais un autre, celui d'al-

ler souvent voir et embrasser mon cher petit Henri. Je jouissais de sa gaîté enfantine, de ses progrès journaliers, et près de lui je trouvais encore quelques minutes de bonheur. Moreau ignorait encore ce que j'avais fait pour cet enfant. J'attendais, pour lui faire cette confidence, que mon pupille fût digne de lui être présenté, et de l'intéresser pour le moins autant par les progrès de son intelligence que par les grâces de sa figure et le malheur de sa naissance.

Toutefois, je me consumais en vains efforts pour retrouver ce repos d'esprit, cette tranquillité d'âme, qui semblaient me fuir sans retour. Je voyais l'abîme où j'étais plongée, et je n'avais déjà plus la force de me débattre pour en sortir. Habituée depuis mon enfance à dépenser sans calcul, jamais je n'avais pu admettre la moindre idée d'économie. Moreau m'excitait encore à satisfaire toutes mes fantaisies : il allait même au devant de mes désirs, et insensiblement il était parvenu à me faire accepter des présens considérables. Les schalls de Cachemire avaient, à cette époque, en France, tout le mérite de la nouveauté ; ils étaient fort rares et du plus grand prix. Mo-

reau m'en avait donné deux des plus beaux que l'on connût. J'avais en ma possession tous les diamans de ma mère ; je n'aimais point ce genre de parure, et cette répugnance était le seul motif que je pusse opposer au désir souvent manifesté par Moreau de m'offrir les écrins les plus brillans. Ainsi, peu à peu, je m'habituais à recevoir des dons magnifiques ; quoique je conservasse intérieurement l'intention de restituer un jour ce que je ne voulais considérer que comme un prêt. Un mémoire acquitté, que Moreau oublia par hasard sur une table, me fit voir clairement jusqu'à quel point j'abusais, sans m'en douter, de sa faiblesse pour moi. Je voulus parler de diminution de dépense : Moreau me répondit, en plaisantant, que je n'entendais rien aux choses du ménage ; que de tels soins ne me convenaient aucunement, et il finit par obtenir que je ne changerais rien au luxe de ma toilette, et que je me laisserais aller, comme par le passé, à toutes mes fantaisies. Cette dépense surpassait de beaucoup mes revenus actuels ; je ne pouvais la soutenir qu'en recourant à sa générosité. Ainsi je me trouvais rangée dans cette classe de femmes que j'ai perdu le droit de juger, et au-dessus desquelles

j'aurais dû toujours être placée par ma naissance et mon éducation.

Afin de vivre uniquement pour moi, Moreau avait négligé quelques uns de ses amis les plus intimes; il avait abandonné tous les autres. Dans le nombre des connaissances qu'il voyait habituellement, se trouvait un nommé de La Mar***, dont la femme me voyait du plus mauvais œil. Elle me supposait l'intention d'amener Moreau à m'épouser, et cette supposition toute gratuite fit, je ne sais pourquoi, naître en elle contre moi la haine la plus violente. Cette dame de La Mar*** devint plus tard, pour le général, une sorte de mauvais génie, dont les conseils lui ont été funestes. Ce fut elle qui s'employa le plus activement pour lu faire contracter une alliance dans laquelle j'ai toujours pensé qu'il n'avait pas trouvé le bonheur dont il était si bien digne. J'ai regardé et je regarde en effet le mariage de Moreau comme une des principales causes de sa perte : sans les instigations de sa femme, il ne serait point allé se placer sous les drapeaux étrangers ; il serait resté fidèle à cette France dont il était l'enfant et qui s'enorgueillissait de sa gloire : ou si la jalousie de Napoléon l'avait forcé de

s'expatrier, il aurait coulé dans un honorable exil des jours paisibles et embellis par de brillans souvenirs. Qu'on me pardonne cette digression en faveur des sentimens d'admiration et d'estime que je conserverai pour un tel homme jusqu'à mon dernier soupir.

J'avais fixé à une époque assez éloignée la présentation de mon cher Henri au général ; mais les droits qu'acquérait chaque jour à mon affection cet aimable enfant redoublèrent mon impatience de le placer sous la tutelle immédiate d'un protecteur si puissant. Je conduisis donc Moreau à Mouceaux : chemin faisant, je l'instruisis de ce que j'avais déjà fait pour mon fils d'adoption, et je lui expliquai toutes les espérances que j'avais fondées sur sa bonté en faveur du pauvre orphelin. Il est inutile de dire que mon attente ne fut pas trompée, et que Moreau ne me répondit que par les éloges les plus doux et les plus flatteurs.

On ne saurait se figurer l'étonnant changement qui s'était opéré dans la personne de Henri : il me paraissait à moi-même à peine reconnaissable; mais à la gaîté, à l'heureuse insouciance de son âge, se mêlait je ne sais quoi de mélancolique et de touchant, qui dou-

blait après quelques minutes l'intérêt qu'il inspirait au premier abord. Nous l'emmenâmes pour trois jours; il eût bientôt gagné le cœur du général par la candeur de son caractère, sa sensibilité extrême, surtout par les témoignages d'affection qu'il me prodiguait. Le soir, il vint avec nous voir Talma. C'était la première fois que les merveilles du théâtre s'offraient à ses regards; il était dans un état d'exaltation inexprimable. A notre retour, il nous amusa beaucoup par l'exactitude vraiment originale qu'il mit à contrefaire quelques uns des acteurs qu'il venait de voir : il nous étonnait en même temps par sa mémoire prodigieuse.

Je partageai tous les jeux de ce cher enfant pendant les trois jours qu'il demeura près de moi : je courais avec lui dans le jardin comme un véritable écolier, et chaque minute semblait ajouter à sa tendresse toute filiale pour moi. Il fallut enfin le ramener à sa pension; il y rentra comblé de caresses et de présens. Quelques jours après, Moreau vint m'annoncer qu'il était obligé de faire un voyage de courte durée : pendant son absence il me supplia d'assister à la première représentation d'un opéra comique, ouvrage d'un de ses compatriotes, et

pour laquelle il avait retenu une loge. Cette représentation devait avoir lieu le lendemain. Moreau paraissait désirer vivement le succès de cet ouvrage, dont l'auteur était, disait-il, son ami, homme de talent et de cœur; excellent citoyen. Le rôle principal devait être rempli par un acteur chéri du public, enfant de la Bretagne comme Moreau, et qui lui était depuis long-temps uni par les liens de l'amitié. J'allai donc voir le nouvel opéra, et j'en revins enchantée : cet opéra c'était *le Prisonnier*, l'acteur était Elleviou, l'auteur M. Alexandre Duval. La France connaît et apprécie son talent; ses amis seuls connaissent la noblesse de son âme, la bonté, la franchise, la générosité de son caractère. Qu'il me permette de consigner ici l'expression d'une reconnaissance bien profonde et d'un attachement qui ne finiront qu'avec ma vie.

Cette représentation d'un opéra charmant me fit faire de grandes réflexions sur le génie de cette langue française tout à la fois si simple, si élégante et si gracieuse. L'italien, ma langue maternelle, m'a toujours paru propre à peindre les passions fortes, les grands effets de la nature; mais il n'appartient qu'au français de

rendre le naturel, la grâce légère et la délicatesse, qui sont les caractères dominans de cette nation.

Telles étaient les réflexions qui m'occupaient dans le trajet du théâtre de l'Opéra-Comique à Passy, et, tout en m'y livrant, je revenais avec un plaisir nouveau sur les émotions délicieuses qu'avaient excitées en moi la pièce, madame Saint-Aubin, Elleviou et la musique de Della-Maria, lorsqu'une violente secousse donnée à ma voiture, et un cri perçant qui frappa mon oreille au même instant, vinrent m'arracher à ma rêverie. Je m'élance à la portière, je l'ouvre, et avant que Philippe ait eu le temps de descendre, je saute à terre, au risque de me faire écraser par la voiture dont les roues avaient si violemment ébranlé la mienne. C'était l'équipage de madame Tallien qui avait causé cet accident; elle allait à Paris : sa voiture s'était croisée avec la mienne à l'entrée du Cours-la-Reine, et l'un de ses essieux était rompu.

Je m'approchai d'elle en m'informant si elle n'était pas blessée : heureusement elle en était quitte pour la peur. J'avais beaucoup entendu parler de sa beauté, mais elle me parut supé-

rieure à tout ce qu'on avait pu m'en dire. Madame Tallien était en grande parure ; elle se rendait au Luxembourg chez le directeur Barras. Ma vue parut produire sur elle le même effet que son aspect avait produit sur moi. Je la priai de vouloir bien accepter une place dans ma voiture, et je lui offris de la conduire au lieu de sa destination, puisque son équipage se trouvait hors de service : elle accepta ma proposition avec une grâce charmante, et nous partîmes à l'instant.

« Vous vous rendiez sans doute chez vous,
« madame, me dit-elle ; aurais-je donc le bon-
« heur d'avoir une aussi belle voisine ? Je crains
« que ce retard ne jette de l'inquiétude dans votre
« maison ; » et elle me prit la main de la manière la plus aimable.

« — Rassurez-vous, madame, répondis-je,
« personne ne s'inquiétera de mon absence.
« J'habite seule à la campagne avec mes domes-
« tiques ; quand bien même quelqu'un m'atten-
« drait, on me pardonnerait aisément ce retard
« dès qu'on en connaîtrait le motif.

« — C'est joindre la grâce à l'obligeance, reprit
« Mme Tallien avec ce ton séduisant qui lui con-
« quérait tant de cœurs ; puis-je savoir quelle est

« et la charmante protectrice que le hasard m'a « donnée, et qui, j'espère, ne refusera pas de « devenir mon amie ?

« —Mon nom ne vous apprendrait rien, ma-« dame; retirée à sa campagne, étrangère dans « ce pays....

« —Étrangère, reprit-elle avec vivacité; vous « êtes, j'en suis sûre, cette dame hollandaise « que le général Moreau cache si soigneuse-« ment à tous les yeux, et qu'il a conduite en » France après l'avoir enlevée.

« —Quelle calomnie ! m'écriai-je à mon tour « aussi vivement; et qui a pu, madame, vous in-« duire si grossièrement en erreur ? c'est moi qui « suis venue de mon propre mouvement implo-« rer le général et me placer sous sa protection.

« — A la bonne heure : mais comment, si « jeune et si belle, vous condamner à un isole-« ment aussi absolu? Promettez-moi de venir « me voir; n'en dites rien au général. J'ai tout « lieu de croire qu'il s'y opposerait : il a des « préventions bien injustes contre moi; car, au « fait, je l'estime et je l'admire.

« — Soyez persuadée, madame, qu'il sait « aussi vous rendre justice. »

Ici je commençais a mentir. Moreau n'avait

jamais refusé devant moi de rendre témoignage à ce qu'il y avait de vraiment noble dans le caractère de madame Tallien ; mais il était fort loin d'estimer la plupart de ses amis les plus intimes. A ses yeux, une telle société n'était certainement pas plus convenable pour moi que pour lui, et madame Tallien ne se trompait pas en pensant qu'il mettrait sans doute obstacle à toute liaison entre nous. La politesse et le penchant qui m'entraînait déjà vers madame Tallien m'empêchèrent toutefois d'en convenir avec elle.

En effet, lorsqu'à son retour Moreau apprit de moi cette rencontre, il parut contrarié du désir que je témoignais de répondre aux marques de bienveillance qu'on m'avait déjà données. Il lui en coûtait de se montrer, pour la première fois, d'un avis opposé au mien; mais les liaisons politiques de madame Tallien lui inspiraient une répugnance invincible. En vain lui représentais-je que madame Tallien m'ayant seule fait des avances, c'était elle seule que je voulais voir : « Bientôt, me répondait-il, vous serez entraînée comme malgré vous dans ces salons peuplés de mes ennemis : et madame Tallien, sans le vouloir, deviendra l'instrument dont on se servira pour m'entraîner sur vos pas dans quelque piége. »

J'insistai en lui rappelant tout le bien qu'il m'avait plus d'une fois dit lui-même de cette femme qui se montrait aujourd'hui, fort honorablement pour moi, empressée de devenir mon amie : « Elzelina, me dit-il enfin, comme j'estime « autant votre cœur et votre caractère que « j'aime votre personne, je remets avec confiance « en vos mains le soin de mon repos. Voyez « madame Tallien, puisque cette nouvelle liai- « son a pour vous un attrait si puissant : mais « promettez-moi d'être toujours sur vos gardes, « même avec elle, et surtout de me faire connaître « la première question qu'on vous adressera di- « rectement ou indirectement sur mon compte. »

Je lui promis sans peine ce qu'il me demandait. Lorsque j'obtenais ce que j'avais désiré, j'étais toujours d'une humeur charmante ; c'est ce qui arrive, je crois, à bien des gens, et particulièrement aux femmes : je donnai donc libre essor à ma gaîté ; et je racontai à Moreau tout le plaisir que m'avaient fait éprouver, non seulement la première, mais encore la seconde et la troisième représentation du *Prisonnier*, auxquelles j'avais assisté. Personne plus que Moreau ne jouissait du bonheur de ses amis. Il était charmé de la chaleur que je mettais à lui

retracer le triomphe de son compatriote. Le soir même nous allâmes voir la sixième représentation, et Moreau put se convaincre par ses propres yeux que je n'avais rien exagéré. Afin de ne pas renouveler des inquiétudes que le désir seul de me complaire avait pu calmer, je cessai de parler à Moreau de madame Tallien; je me contentai de mettre à profit la permission qu'il m'avait donnée. Je voyais ma nouvelle amie le plus souvent qu'il m'était possible; mais nos rencontres étaient encore trop rares au gré de mes désirs. Cette amitié recevait un nouvel attrait et de nouvelles forces du mystère qui en accompagnait les témoignages : car l'amour n'est pas le seul sentiment auquel le secret prête des charmes. Moins distraite et naturellement plus vive que madame Tallien qui vivait dans le tourbillon du grand monde, je me livrais à mon affection pour elle avec toute l'ardeur de mon imagination *florentine*, et tout l'abandon de mon cœur. Elle, au contraire, occupée de plaisirs et de politique, de toilette et d'affaires d'état, n'apportait dans notre liaison que cette bienveillance douce et calme à laquelle l'esprit et la grace peuvent quelquefois donner l'apparence d'un sentiment profond et

durable. Avertie toujours la veille des heures auxquelles Moreau me faisait ses visites, je profitais de toutes les matinées où je ne l'attendais pas pour aller voir madame Tallien. Je partais ordinairement de bonne heure, habillée en homme : des ordres étaient donnés pour qu'on me laissât entrer dans son appartement à toute heure, et sans que je fusse obligée de me faire annoncer. Le plus souvent c'était moi qui la réveillais : moitié de gré, moitié de force, elle se levait, s'enveloppait d'une robe du matin, jetait un schall sur ses épaules. Je l'aidais à faire cette simple toilette, quoiqu'elle m'y trouvât aussi maladroite qu'un garçon, et nous partions dans un boguey que Philippe suivait constamment à cheval. Souvent, en lui faisant parcourir les boulevards neufs, le Champ-de-Mars, ou bien en déjeunant avec du laitage à la chaumière du Mont-Parnasse, encore toute rustique à cette époque, je voyais briller sur son beau visage l'enjouement et la gaîté naturelle qui ne s'y montraient pas toujours dans les salons du Luxembourg. Elle avait cependant dans le monde tous les succès que procurent tous les dons de l'esprit, lorsqu'ils parent la beauté. Pour ceux qui la connaissaient

davantage, sa bonté seule aurait suffi pour la faire chérir.

Dans une de nos promenades, il nous arriva de nous diriger vers le quartier du Gros-Caillou. Nous passâmes une grande partie de la matinée à contempler d'un peu loin la pompe grotesque d'un repas de noce qui avait réuni bon nombre d'ouvriers endimanchés. La grosse joie de ces bonnes gens offrait un tableau digne du pinceau de Téniers, et contrastait singulièrement avec le spectacle que madame Tallien avait ordinairement sous les yeux. Pour moi, qui avais vécu dans les camps, je ne m'étonnais pas des éclats de la joie populaire. Disposées comme nous l'étions, madame Tallien et moi, à nous amuser de tout, nous laissâmes ce jour-là passer les heures avec plus d'insouciance que de coutume, et notre retour se trouva beaucoup retardé. En arrivant près de la maison de madame Tallien, nous vîmes, sur la pelouse, trois promeneurs qui paraissaient l'attendre. J'arrêtai le boguey, et je lui donnai la main pour descendre. Soit qu'elle craignît quelque soupçon défavorable sur cette course matinale avec un jeune homme, soit qu'elle voulût satisfaire la curiosité de ses amis, elle

exigea que j'entrasse chez elle. Par politesse je n'osai lui refuser; mais je me rendis à son invitation de mauvaise grâce, très contrariée que j'étais de me trouver pour la première fois avec cet *entourage* dont Moreau m'avait effrayée, et que j'étais parvenue à éviter jusqu'alors. Madame Tallien paraissait au contraire plus aimable et plus gaie que jamais : « Messieurs, « dit-elle aux personnes qui l'attendaient, « permettez-moi de vous présenter l'amie du gé- « néral Moreau, qui veut bien être aussi la « mienne. Habituée de bonne heure à la vie « active des camps, madame est assez bonne « pour chercher à me guérir de ma paresse, « en m'associant à ses promenades du matin. » Puis elle m'adressa les complimens les plus flatteurs, avec ce ton que donne le savoir-vivre et qu'elle possédait au suprême degré. Au nombre de ces trois messieurs se trouvait un nommé Lher***, autrefois secrétaire de la légation cisalpine. Dès la première vue, il m'inspira une antipathie extrême et qu'il ne tarda guère à justifier; car il fut surtout cause de ma rupture avec madame Tallien. Après avoir répondu d'une manière assez gauche aux politesses excessives dont j'étais l'objet, je quittai tout ce monde

le plus promptement qu'il me fut possible. Lorsque je revis madame Tallien, le lendemain, dans la matinée, je crus remarquer en elle une certaine gêne. Plusieurs fois elle tenta d'amener la conversation sur Moreau, ce qu'elle n'avait point fait jusqu'alors. Je changeai d'entretien; mais, à l'entrevue suivante, ses questions devinrent plus directes; elle me les adressait en détournant les yeux et d'un air embarrassé. Son âme noble et franche répugnait aux détours qu'elle était obligée de prendre; elle sentait que je ne devais pas répondre. Je ne répondis pas en effet; et le soir même, comme Moreau et moi nous nous rendions à Paris, pour y dîner : « Général, lui dis-je, vous aviez « raison : la société que j'ai rencontrée chez « madame Tallien ne saurait me convenir; « comme je ne puis éviter cette société qu'en « cessant toute relation avec la femme qui en « est l'âme, je me résous à ce pénible sacrifice, « puisque votre sûreté et votre repos en « dépendent. »

Moreau me remercia avec transport : « Je « rends justice aux qualités de madame Tallien, « me dit-il; mais, vous l'avez vu par vous-même, « ma chère amie, *l'entourage* ne vaut rien. »

Deux jours après j'écrivis un billet poli, amical, tel que je le *devais*. Je reçus cette courte réponse :

« Vous qui parlez des autres, vous vous « laissez influencer à ce point! Soit; mais vous « perdez une bien véritable amie. »

Ainsi finit cette liaison qui avait eu d'abord pour moi tant de charmes. J'en ressentis un vif chagrin : mais j'eus à m'applaudir plus tard de m'être éloignée d'une maison que fréquentait Lher***. Si j'avais pu conserver quelque doute sur son caractère, mes yeux se seraient ouverts à Milan, lorsque je l'y rencontrai à quelque temps de là.

CHAPITRE XX.

Départ pour Milan. — Nouveaux témoignages de la tendresse de Moreau pour moi. — Nos deux guides savoyards. — Établissement dans la *Casa-Faguani.* — Le général Moreau me présente partout comme sa femme.

Moreau ne souffrait qu'avec impatience l'oisiveté à laquelle il était condamné par le Directoire, et que rendait encore plus insupportable l'espionnage dont il se savait l'objet. La guerre avait recommencé en Italie; il sentait que sa présence dans ce pays pouvait devenir utile; il n'hésita donc point à sacrifier les intérêts de son amour-propre, et il accepta l'emploi secondaire d'inspecteur-général de l'armée d'Italie. Cet acte de modestie tourna bientôt à sa gloire; car, sans son talent, l'impéritie du général Scherer aurait ruiné en Italie la fortune des armes françaises. Il vint un jour, à sept heures du matin, m'annoncer sa nomination,

et me demander si je consentirais sans regret à l'accompagner. Il craignait que je ne trouvasse trop rapprochée l'époque du départ, que des ordres supérieurs fixaient à la nuit prochaine.

« Et pourquoi donc ne partirions-nous pas « sur-le-champ, lui dis-je. Envoyez prendre « ce soir ma malle à six heures. Je serai prête à « vous suivre demain matin. »

Moreau me remercia avec l'expression de la plus vive tendresse. Certaine que je pourrais aisément monter ma maison lorsque nous serions arrivés en Italie, je congédiai ma femme-de-chambre Julie, qui m'était toute dévouée, et que cette séparation affligeait beaucoup. Le général et moi nous donnâmes trois mois de gages à nos autres domestiques. Philippe devait rester encore quelque temps à Paris, comme intendant de ma maison de Passy et de celle que le général occupait à Chaillot. Je ne perdis pas un moment pour mes préparatifs, et je récompensai généreusement ma pauvre Julie, qui pleurait à chaudes larmes. On devine aisément avec quelle chaleur je recommandai à Philippe mon cher petit Henri. Il m'aurait été impossible de partir sans avoir la consolation d'embrasser

encore une fois cet enfant. Je courus à sa pension. Nos adieux furent courts, mais pleins de larmes. Présens, recommandations, promesses, je mis tout en usage pour assurer en mon absence à ce cher enfant la bienveillance de ses maîtres. Je donnai un dernier baiser à mon fils d'adoption, et je m'arrachai de ses bras.

Le lendemain à six heures, ainsi que je l'avais promis à Moreau, j'étais prête à monter en voiture; nous partîmes. L'entretien ne languissait jamais avec Moreau : il avait un talent particulier pour deviner et peindre les caractères, et ce talent il aimait à l'exercer. Il possédait en outre l'art de raconter; sa mémoire était riche d'anecdotes, et sa conversation était très variée. pendant la route il me fit connaître la plupart des personnages qui occupaient alors des postes importans à l'armée d'Italie. Il m'avait déjà plus d'une fois parlé de Bernadotte; il y revenait souvent. La suite a prouvé qu'il l'avait bien jugé. « Bernadotte, disait-il, a une ambition qui le perdra, si elle ne l'élève au dessus de tous les autres. » On a accusé Moreau d'être également tourmenté de cette ambition qui conduit aux crimes politiques et au bouleversement des états, Je dois à la vérité de dire que

je n'en ai jamais découvert en lui le moindre indice. Moreau aimait la gloire, mais il n'aurait jamais voulu d'un pouvoir qu'il eût fallu acheter en foulant aux pieds ses propres sermens ou les droits de ses concitoyens.

Nous voyagions avec une grande rapidité, mais pas encore assez vite au gré de mon impatience. Tout ces souvenirs d'enfance qui attachent au sol de la patrie se réveillaient dans mon âme avec une force toute nouvelle. L'idée de revoir ce beau ciel de l'Italie, de respirer l'air de ma patrie, d'entendre ces chants harmonieux qui avaient bercé mon enfance, et de parler encore cette langue que j'avais bégayée vingt années plus tôt, tout cela faisait battre mon cœur et me causait des tressaillemens de joie. Mais à ces souvenirs délicieux s'en mêlaient d'autres bien amers, lorsque nous commençâmes à gravir à pied la route bordée d'affreux précipices du Mont-Saint-Jean. Dix ans plus tôt, j'avais passé dans ces mêmes lieux, bravé les mêmes fatigues et les mêmes dangers, sous la protection de mon père et de ma mère, alors fiers de leur fille, et qui fondaient sur moi tout l'espoir de leur bonheur à venir. Le contraste de ces deux positions si différentes pour moi me

causait une tristesse profonde et que je cherchais en vain à dissiper.

Au village d'Anslebourg on démonta nos voitures pour les charger sur des mulets, et nous nous remîmes en route. Le génie du vainqueur de l'Europe n'avait point encore à cette époque triomphé des barrières de la nature. Les sentiers du Mont-Cenis n'étaient point encore transformés en de larges routes, et nous avancions péniblement au milieu des ravins, bordés à droite et à gauche de rochers qui semblaient le plus souvent suspendus sur nos têtes. J'admirais l'allure tranquille et assurée du mulet que je montais. Les éloges que je donnais à l'instinct de cet animal allaient droit au cœur d'un de nos guides, tout fier d'avoir été son instituteur. Ce bon savoyard était d'autant plus charmé de me voir contente de ma monture, que le général lui avait expressément recommandé de me garantir, autant qu'il serait en son pouvoir, non pas seulement de tout danger, mais encore de toute inquiétude; il l'avait même largement récompensé d'avance des soins qu'il prendrait à cet égard. C'est ce que j'appris de la bouche même du guide pendant notre route. Je n'avais pas besoin de cette nouvelle

preuve de la tendresse de Moreau pour connaître combien il souffrait de me voir exposée aux fatigues d'un voyage que j'avais entrepris pour lui seul. Marchant à pied derrière moi, il surveillait tous les mouvemens de mon mulet; et lorsque je me retournais pour lui parler, il se fâchait sérieusement de mon imprudence.

Nous nous arrêtâmes à l'auberge de l'hospice, qui est à moitié chemin; on nous y servit un léger repas. Assis tous deux auprès d'un bon feu, nous jouissions du plaisir de nous reposer. Moreau amena la conversation sur les inquiétudes qu'il avait éprouvées pour moi pendant cette pénible route : il exprima sa volonté bien ferme de ne jamais m'exposer aux hasards de la guerre. Je lui rappelais en riant que j'avais déjà vu les champs de bataille, sans trop redouter les balles et les boulets, et que je comptais bien partager avec lui les fatigues de la campagne. Mais rien ne pouvait changer la détermination qu'il avait prise; je n'insistai donc pas davantage sur ce point. En descendant à la Novoralèse, je voulus essayer de monter dans une chaise à porteurs. Mais au bout d'un quart de lieu il me devint impossible de supporter le balancement régulier de cette sorte de voi-

ture. Je mis pied à terre et je continuai la route, le plus souvent appuyée sur le bras de Moreau, tantôt suivie et tantôt précédée de nos deux guides savoyards, dont la franchise et la gaîté nous mettaient en belle humeur. Touchés de la bienveillance que nous leur témoignions, ils nous racontaient, dans leur langage naïf, les détails de leur vie laborieuse. L'un, jeune et robuste, paraissait charmé de la bonne fortune de ce jour, qui allait le mettre à même d'offrir de plus beaux présens de noces à sa fiancée. Il obtint sans peine que nous irions la voir en arrivant à la Novoralèse, et que nous boirions du lait de *Jeanne*, la plus belle vache du canton, qu'elle lui apportait en dot. L'autre guide, âgé de plus de cinquante ans, était père de seize enfans; il nous pria aussi d'honorer sa petite maison de notre visite, et de choisir quelques paniers, ouvrage de sa nombreuse famille. Moreau accorda tout ce qu'on lui demandait: nous bûmes du lait de *Jeanne*, et nous visitâmes les petits vaniers; mille bénédictions nous accompagnèrent à notre départ de ces chaumières. Moreau était naturellement le meilleur des hommes; il prétendait qu'il fallait m'attribuer en grande partie le bien qu'il faisait. Je ne pou-

vais accepter ce compliment que jusqu'à certain point : en effet, il m'arrivait de seconder les mouvemens généreux de son cœur ; mais ces mouvemens de sa part étaient toujours spontanés.

Arrivés à Milan au milieu de la nuit, nous passâmes deux jours dans le plus strict incognito à l'hôtel du *Pélican*, où nous étions descendus. Après quoi le logement de l'inspecteur général ayant été désigné, nous allâmes occuper *la casa Faguani*, *via San-Pietro*. Ce palais appartenait à la comtesse Faguani, dont il portait le nom; cette dame n'aimait pas les vainqueurs de l'Italie : elle s'était retirée à la campagne, et elle avait laissé à son majordome, aidé de deux ou trois domestiques, le soin de nous recevoir. Les appartemens étaient fort beaux, très vastes, ornés de peintures savantes et de sculptures admirables. Mais partout les meubles les plus mesquins avaient remplacé le mobilier somptueux dont le palais était ordinairement garni. Glaces, pendules, tentures, vases antiques, tout avait disparu. Le majordome, surpris de voir le général accompagné d'une femme jeune et fort élégante, car j'avais quitté mes habits d'homme pour me rendre au palais *Fa-*

guani, proposa aussitôt de faire remeubler l'appartement qu'il me conviendrait d'occuper. Je le remerciai de sa proposition, mais je ne l'acceptai pas, et Moreau me sut gré de m'être montrée si peu exigeante. Cependant lorsque le signor *Patrizzio* m'eût entendue lui adresser la parole en italien très pur, rien ne put l'empêcher de faire replacer sur-le-champ tous les ornemens du salon, de la chambre à coucher, des cabinets de toilette et de bain qui m'étaient destinés. Soudain le damas rose et blanc vint tomber en longues draperies devant les fenêtres et sur les lambris dorés de mon appartement : partout le luxe attestait l'opulence et le bon goût de la comtesse.

Ce *Patrizzio* était un franc original, mais en même temps un bon homme dans toute l'acception du mot. Fortement prévenu contre les Français, il aurait pris plaisir à nous laisser manquer de tout, si *il dolce favellar*, *i patri modi* qu'il retrouvait en moi ne m'eussent fort à propos gagné ses bonnes grâces. Il ne m'appelait plus que *mia garbatissima padroncina*, et il voulut que sa nièce, mademoiselle Ursule, entrât à mon service en qualité de femme de chambre. Je commandais en reine dans le pa-

lais; j'y étais servie avec zèle et empressement; tout le monde s'en trouvait bien.

Dès le soir de notre installation dans cette nouvelle demeure, le général me dit : « Ma « chère amie, vous pensez que j'ai dû songer « à vous assurer, dans ce pays, une existence « convenable, et la considération qui doit vous « accompagner partout. Je vous préviens donc « qu'à dater de ce jour, vous êtes, pour tout « le monde, madame Moreau. Voulez-vous bien « accepter ce nom? »

Ces mots produisirent sur moi une impression pénible. Il me semblait qu'en prenant désormais le nom du général, j'allais renoncer une seconde fois à celui qu'une union légitime m'avait donné le droit de porter. Je craignais de faire aussi publiquement outrage à mon mari, que j'avais déjà si cruellement affligé. Moreau se méprit sur le motif de mon hésitation à répondre : « Elzelina, me dit-il, cette proposition vous déplaît-elle ? » Je me jetai dans ses bras en pleurant, et je lui confiai sur le-champ mes scrupules. Avec une douceur et une délicatesse bien rares, le général sut calmer mon émotion, rassurer un peu ma conscience, et m'amena insensiblement à vouloir ce qu'il désirait.

Dès le lendemain[1], nous reçûmes la visite des autorités. Je trouvai bientôt fort doux les hommages qu'on m'adressait comme à l'épouse du général Moreau. Les invitations de tout genre pleuvaient de tous les côtés. Une couturière française, madame Rivière, établie à Milan, fut appelée au palais *Faguani*, et chargée du soin important de me préparer une parure brillante pour le dîner que devait donner prochainement le Directoire cisalpin. Pour cette fois, Moreau voulut s'occuper lui-même de ma toilette. Grâce à lui, tout fut de la plus grande élégance et du meilleur goût. Dans la société que nous voyions à Milan, il n'y avait alors que deux Françaises, madame Amelot, et une autre dame fort jolie dont j'ai oublié le nom. Je dus à ce défaut de concurrence un succès qui flatta la vanité du général, et qui accrut singulièrement la mienne. Ma taille, mon teint sans artifice, ma chevelure blonde, donnèrent, le lendemain de la fête du Directoire, matière à un nombre infini de sonnets, qui m'arrivèrent imprimés en lettres d'or sur du satin. L'enthousiasme fut à son comble, lorsqu'après avoir causé plus de deux heures avec moi, le célèbre Monti déclara que j'entendais aussi

bien que lui tous les poètes italiens. Chacun voulut chanter *il dotto sapere*, *le grazie ivezzi della bellissima citadina Moreau*. Lorsque je parus, ce même jour, à cheval et vêtue en amazone *al corso orientale*, je me vis l'objet d'une curiosité générale et que j'attribuai à l'éclat de mon triomphe de la veille.

Mon bon sens naturel me préserva d'abord de l'ivresse dans laquelle devaient me plonger tant de succès. A la fin, la tête m'en tourna. Excitée par Moreau lui-même, je ne mis bientôt plus de bornes à mes dépenses : les trente ouvrières de madame Rivière ne travaillaient plus que pour moi seule; Moreau ne me laissait point de désirs à former, et bientôt on me cita moins pour ma beauté que pour l'extravagance de mon luxe. Si les hommes enviaient à Moreau son bonheur, les femmes m'enviaient mes parures, mon élégance; et mes triomphes me faisaient une foule d'ennemis. Cependant, au milieu des fêtes, dans le tourbillon des plaisirs, j'étais tourmentée d'un mal que je n'avais pas connu jusqu'alors, l'ennui. Au milieu de ces journées si longues, que je semblais avoir à ma disposition, je ne pouvais trouver une seule minute qui m'appartînt en propre. Après avoir tout sacrifié

pour être libre, je me trouvais plus esclave que jamais : et quel esclavage plus insupportable que celui de la représentation et de l'étiquette ? Dans le rang où j'étais placée, tous les regards se fixaient sur moi. Je devais calculer toutes les conséquences de la démarche la plus simple, m'interdire tous les plaisirs que j'aimais le plus, renoncer même à ces promenades matinales qui avaient tant de charmes pour moi; enfin, j'étais condamnée à m'observer sans cesse pour ne point compromettre l'honneur et le nom de celui qui me donnait tant de preuves de son amour et de sa confiance.

CHAPITRE XXI.

Les fournisseurs. — Solié. — Double méprise. — Le collier de camées. — César Berthier. — Coralie Lambertini.

Rassasiée de toutes les jouissances que peuvent donner le luxe et l'orgueil, je me sentais atteinte d'une langueur que rien ne pouvait dissiper. J'étais sans cesse distraite au milieu des nombreux convives qui venaient chaque jour s'asseoir à notre table ; j'avais perdu jusqu'à l'appétit qui donnait jadis pour moi tant de prix au beurre et aux œufs frais du *Rendez-vous de la Muette*, au lait du *Kiosque de l'Hermitage*. Mon premier devoir était maintenant de me parer ; car mes négligés même étaient de magnifiques parures. Il fallait demeurer, pour ainsi dire, toujours en scène, il fallait sourire aux plus fades complimens, et accueil-

lir avec un visage aimable ceux même qui m'accablaient du poids de leur nullité. L'étiquette a un côté si positivement ridicule, que l'orgueil de *paraître* n'a jamais pu me familiariser avec tous ces détails cérémonieux qui étouffent le plaisir et bannissent la gaieté.

Le général ne goûtait pas plus que moi notre nouveau genre de vie : et comment cette vie aurait-elle pu plaire à un homme naturellement aussi simple et aussi modeste ? Ce fut donc sans peine que je parvins à obtenir de lui deux jours de la semaine que nous nous réservions pour nous et pour un très petit cercle d'amis.

Au nombre de ces amis privilégiés était un compatriote de Moreau, M. Solié. Le général s'amusait comme moi de sa gaieté qui animait nos réunions ; mais il m'avait prévenue de me tenir en garde contre son apparente bonhomie. Solié était venu en Italie comme un des fournisseurs de l'armée. Moreau avait eu de tout temps une grande répugnance pour cette classe de traitans. « Si mon propre frère, « disait-il un jour, se faisait fournisseur, je ces- « serais de l'estimer. » Je cherchais quelquefois à combattre cette opinion, en lui représentant qu'un homme véritablement honnête l'est tou-

jours, et dans quelque carrière qu'il embrasse. Moreau craignait parfois que Solié ne parvînt, en s'insinuant dans mon esprit, à faire de moi l'instrument de ses projets de fortune. Ma délicatesse bien éprouvée le rassurait cependant à cet égard; mais rien ne pouvait le faire revenir de sa prévention contre les fournisseurs.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant sur cet hommage que Moreau rendit souvent à ma délicatesse et à mon désintéressement. L'opiniâtreté que je mis toujours à refuser avec mépris les magnifiques dons au prix desquels bien des gens voulaient acheter ma protection auprès du général m'a valu un grand nombre d'ennemis. Après ma rupture avec le général, quelques uns de ces hommes qui avaient à se plaindre de moi sous ce rapport cherchaient à l'exaspérer encore contre moi, en me déchirant, comme on dit, à belles dents. Moreau leur répondit alors : « Vous en direz difficilement tout « le mal que j'en pense; mais ne cherchez point « à me persuader qu'elle ait jamais vendu le « crédit qu'elle avait sur moi. Je connais son « désintéressement; et personne mieux que moi « ne sait qu'elle l'a poussé quelquefois jusqu'à

« l'imprudence. » Ces paroles, qui me furent rapportées alors, m'ont souvent consolée intérieurement de bien des peines.

Solié était l'âme de nos petits comités. Personne n'avait une gaieté plus communicative, et ne trouvait mieux les moyens de s'amuser beaucoup en amusant tout le monde. Comme compatriote de Moreau, je le traitais avec assez de distinction. Mes égards lui parurent un juste tribut que je payais à son mérite. Il se trompait grossièrement. Sa méprise n'eut pour lui d'autre résultat que de le faire bannir de mon intimité. Il lui arriva plus tard de s'imaginer qu'à l'aide d'un présent de 2000 écus qu'il osa m'offrir, il obtiendrait une fourniture importante qu'il sollicitait. Je me mêlai en effet de cette affaire, mais ce fut pour obtenir de Moreau une signature qui déboutait entièrement M. Solié de ses prétentions.

J'avais toujours conservé cet amour des beaux arts qui s'était manifesté chez moi dès ma première enfance. Le matin j'allais souvent, appuyée sur le bras d'un des aides-de-camp du général, et suivie de ma femme de chambre Ursule, visiter les églises riches des chefs-d'œuvre de l'école italienne, et les ateliers de

peinture et de sculpture. Un jour, comme je me préparais à ma promenade accoutumée, Moreau me dit qu'il avait besoin de son aide-de-camp, et il pria Solié, qui se trouvait là par hasard, de vouloir bien me servir de chevalier. Ces deux messieurs m'étaient également indifférens : cependant le babil de Solié me donna bientôt à penser que sa société me serait plus agréable que celle du taciturne Delelé. Nous avions déjà parcouru une grande partie de la ville, lorsqu'en sortant du *Dôme*, l'enseigne de madame Rivière vint s'offrir à mes yeux. Elle avait justement à me fournir une toilette brillante pour le bal de l'ambassadeur de Naples, le comte d'Ossuna. Je voulus m'assurer par mes yeux de l'empressement et du soin que ma couturière mettait à satisfaire mes désirs et à suivre mes instructions. Je fis arrêter la voiture, et je descendis, suivie de Solié. Nous trouvâmes chez madame Rivière son beau-fils, bijoutier de Rome, que des affaires avaient amené depuis quelques jours à Milan. Il me fit voir plusieurs parures fort belles et du plus grand prix, entre autres un collier de vrais camées avec deux magnifiques agrafes en diamans. Si ce collier m'avait tenté, j'en aurais aisément fait l'acqui-

sition; mais comme mes écrins étaient plus que snffisamment garnis, je me contentai d'admirer ce collier, sans même m'informer de sa valeur. Je retournai à ma voiture; Solié me donna la main pour y monter; puis il me demanda la permission de me quitter pour peu d'instans. Je le vis rentrer chez madame Rivière; au bout de quelques minutes il fut de retour, et nous partîmes. J'étais fort gaie ce jour-là, et bien éloignée de soupçonner ce que venait de faire mon chevalier. Je lui dis : « Savez-vous à quoi je « pensais?

« — Non, madame; mais si c'était à ma courte « absence, je m'estimerais trop heureux.

« — Je suis désolée de ne pouvoir contribuer « à votre bonheur; mais, en vérité, je ne m'oc- « cupais point de vous. En regardant cette place « ornée d'un Christ de grandeur naturelle, je « songeais à cette bizarrerie du caractère italien « qui sait aller aux idées religieuses tant de goûts « et d'habitudes si contraires à l'esprit de la reli- « gion. Je me rappelais le profane charlatanisme « de ce prédicateur qui, prêchant sur une place « publique, s'avisa, pour ramener à lui des audi- « teurs beaucoup trop distraits par les gambades « de quelques bateleurs, de mettre en compa-

« raison le Sauveur du monde et Polichinelle, et « s'écria, en indiquant l'image du Christ : *Ecco « il vero Pulcinello che puo salvar vi.*

« — Ce sont là, madame, des traditions locales « auxquelles vous sembleriez devoir être étran- « gère : car c'est la première fois, je pense, que « vous venez en Italie. Vous êtes si jeune encore, « et ce pays est tellement éloigné du vôtre! » Déjà préoccupée d'autres idées, je n'avais pas même entendu les questions qu'il m'adressait. Je n'y répondis donc point. Mon interlocuteur y revint avec tant d'instance, et d'un ton qui décelait une si vive curiosité, qu'à la fin je sortis de ma rêverie. J'entendis alors les paroles suivantes :

« Tout le monde, disait M. Solié, croit sa- « voir que vous êtes née en Hollande; mais ce « dont chacun est sûr, c'est que vous êtes le plus « beau trophée des conquêtes de Moreau dans « les Provinces - Unies. Cependant vous parlez « italien, français, comme si chacune de ces « langues était celle de votre patrie. Au fait, tout « est mystère autour de vous, et personne ne « sait au juste qui vous êtes. »

« — Ici du moins, répondis-je sèchement, per- » sonne n'ignore que je suis la compagne d'un

« héros ; et ce titre suffit pour m'assurer la por-
« tion d'égards et de considération dont mon
« ambition se contente. »

« — Pardonnez, madame, à mon bavardage :
« je suis bien loin d'avoir voulu vous offenser.

« — Je ne le cacherai point, vous m'avez déplu.
« Je hais les détours ; j'aime la franchise, et je
« trouve votre indiscrétion fort étrange. Il fallait
« m'adresser des questions directes : si cela m'a-
« vait convenu, j'aurais pu y répondre. Dans le
« cas contraire, vous auriez usé du droit qui vous
« reste encore de vous livrer à vos conjectures.

« — Toutes ces conjectures, vous le savez,
« madame, ne peuvent que vous être favo-
« rables.

« — Je sais très bien, monsieur, à quoi m'en
« tenir sur ce point. Il me suffit d'être par-
« faitement connue de l'homme qui a bien voulu
« m'associer à son sort. L'estime du général Mo-
« reau m'a valu celle de beaucoup d'honnêtes
« gens : je suis tranquille.

« — Cela vous est facile à dire, » reprit Solié d'un ton qui aurait dû redoubler la fierté de mes répliques, et qui cependant me fit éclater de rire. Mon chevalier tira de cette gaieté intempestive un augure beaucoup trop favo-

rable : je pus lire dans ses yeux l'excès de sa fatuité. J'eus beau reprendre mon air de dignité, je ne pus imposer silence à sa galanterie. Dès ce moment je résolus, *in petto*, de lui ôter à l'avenir tous les moyens de se montrer aussi empressé près de moi.

Ce jour-là, nous avions beaucoup de monde à dîner : ma parure devait être des plus brillantes : à l'heure de ma toilette, je dis à Ursule de me donner mes perles. Elle m'apporte un écrin; je l'ouvre et je trouve le collier de camées que j'avais, le matin même, admiré chez madame Rivière. Sur ce collier était placé un billet assez spirituellement tourné, par lequel M. Solié me conjurait de vouloir bien accepter ce présent. Je rougis de colère, et saisissant une plume, je jetai ces mots sur le papier :

« Monsieur Solié doit s'estimer fort heu-
« reux d'avoir, à mes égards, un titre qu'il res-
« pecte cependant si peu. Si le général Moreau
« ne le nommait pas habituellement son ami,
« j'aurais pu le faire sur-le-champ repentir de
« son impertinent procédé. Madame Moreau
« l'engage à ne pas oublier qu'elle n'accorde qu'au
« général le droit de lui faire des présens, et

« que jamais elle ne vendra une signature dont « elle pourrait, il est vrai, disposer, mais qu'elle « n'a jamais eu l'audace de mettre à prix. »

Solié fut trois jours sans oser paraître devant moi. Amelot eut la fourniture générale de l'armée d'Italie, et Solié quitta Milan pour aller à Parme. Je laissai entièrement ignorer cette aventure au général, et j'eus grand tort : c'est ce dont j'ai fait plus tard la triste expérience.

César Berthier, frère du général de ce nom, remplissait alors Milan du bruit de ses triomphes et de sa légèreté en amour. Doué de tous les avantages de la figure, la renommée publiait qu'il avait trouvé peu de cruelles; et plus d'une belle Italienne gémissait sur l'inconstance de *gentile ed infedele vincitore*. Parmi les Arianes désolées on distinguait une jolie petite femme qu'à l'élégance de sa tournure, à la grâce de ses manières, j'avais d'abord prise pour une Parisienne. A un petit nez retroussé, au pied le plus mignon qu'il fût possible de voir, elle joignait cet esprit vif, cette imagination ardente qu'on trouve d'ordinaire sous le ciel de Naples. Pourvue de tant de moyens de fixer un inconstant, elle n'avait cependant fait qu'ef-

fleurer le cœur de César Berthier. Après avoir pendant quelque temps paru entièrement occupé d'elle, il soupirait maintenant aux pieds de madame Lambertini. Coralie Lambertini avait été dans sa jeunesse, une des plus belles femmes de l'Italie, et quoiqu'elle fût alors dans sa quarante-sixième année, son teint avait encore beaucoup d'éclat, et sa taille une élégance bien faite pour désespérer plus d'une coquette de vingt ans.

La première fois que nous nous rencontrâmes, ce fut au dîner que donnait le grand juge Luosi : notre amitié date de cette première rencontre. Coralie était passionnée pour le parti français : cette conformité de sentimens politiques ne contribua pas peu à nous lier étroitement l'une à l'autre [1]. Berthier était réduit, près de madame Lambertini, au rôle d'un amant rebuté. Il paraissait en être exclusivement épris, et cependant il ne pouvait obtenir d'elle un seul regard.

[1] En 1813, madame Lambertini a fait d'immenses sacrifices pour venir au secours des Français malheureux. Sa fille était belle et bienfaisante comme sa mère. Elle existe peut-être encore. Puisse-t-elle trouver la récompense de tout le bien qu'elle a fait!

« Si la jolie Gaëtana, me disait madame « Lambertini, savait combien je dédaigne les « hommages de son inconstant, son cœur en « serait bien soulagé. »

Il était en effet bien facile de voir combien la pauvre Gaëtana souffrait des assiduités du jeune Français auprès de sa rivale; cette rivale était douée tout à la fois d'une beauté que respectait le temps, et de ces qualités de l'esprit et du cœur qui ne vieillissent jamais.

« Je compatis si sincèrement aux peines de « cette pauvre Gaëtana, me dit encore ma- « dame Lambertini, que, si vous étiez assez « bonne pour m'accompagner, j'irais dès de- « main la rassurer et lui rendre un peu de « repos.

« — Oui, certainement, répondis-je; et vous « reviendrez dîner chez moi avec Moreau et « quelques amis, mais en très petit nombre: « il me semble que votre société me fera plus « complètement que toute autre oublier cet « esclavage de l'étiquette dont je suis déjà si « lasse.

« — Comment! me répondit-elle; et que « dirai-je donc, moi, qui ai sacrifié mes plus

« belles années à toutes ces convenances du « monde contre lesquelles vous vous révoltez. »

Je la priai de s'expliquer plus clairement. « Oui, me dit-elle, malgré mon goût pour « l'indépendance, je suis devenue esclave de « bien bonne heure; mais le temps ni le lieu ne « sont propres à vous faire une pareille con- « fidence. Demain nous causerons plus lon- « guement. »

Je retins la promesse de madame Lambertini, je lui fis remarquer que Berthier ne nous avait pas perdues de vue un seul instant: il avait l'air inquiet, jaloux même de notre *a parte*. « *Orgoglio è*, me dit-elle; cela passe, mais le « mal que son inconstance fait à Gaëtana ne « finira peut-être qu'avec la vie de cette aimable « femme. Pas encore dix-neuf ans! et déjà si « malheureuse! »

CHAPITRE XXII.

Visite chez Gaëtana. — *Il paradiso.* — Une mère jalouse et rivale de sa fille. — Mœurs des italiennes. — Un mariage forcé.

Le lendemain matin avant dix heures, nous étions en route, Coralie et moi, pour nous rendre chez Gaëtana : nous la trouvâmes encore au lit ; elle avait devant elle le portrait et les lettres du perfide. Ses traits charmans étaient altérés par le chagrin, et ses yeux encore rouges des pleurs qu'elle venait de verser.

La générosité du cœur de madame Lambertini était si universellement connue, que son aspect, loin d'humilier Gaëtana, sembla d'abord lui promettre un adoucissement à la douleur qui l'accablait. Le premier mouvement de la jeune femme fut de se jeter dans les bras de Coralie, comme si elle eût eu déjà la certitude d'y trouver des consolations.

Madame Lambertini la laissa sangloter assez long-temps sans lui adresser autre chose que ces mots affectueux qui provoquent la confiance, et adoucissent l'amertume du chagrin : puis, avec ce ton insinuant et persuasif, que la raison prenait toujours dans sa bouche, elle essaya de lui démontrer la nécessité de renoncer à une passion qui ne pouvait que faire son malheur, dès lors qu'elle n'était plus partagée. Ses paroles coulaient avec une douceur charmante et semblaient dictées par une affection toute maternelle. La justesse des réflexions de Coralie, l'évidence des vérités cruelles qu'elle ne dissimulait pas, arrachaient par fois à la bouche de Gaëtana des promesses que son cœur démentait bientôt. Des sanglots venaient alors interrompre sa voix ; elle s'écriait, comme malgré elle : « Ah ! je l'aime « plus que jamais ; je sens que j'en mourrai. » Après avoir épuisé près de Gaëtana tous les efforts de la pitié la plus tendre, nous la quittâmes sans pouvoir obtenir d'elle de s'abandonner au soin que nous aurions pris de la distraire de sa douleur, en l'emmenant avec nous. Elle voulait rester seule pour pleurer en liberté : son cœur du moins était soulagé

d'un grand poids ; elle savait maintenant que cette rivale qu'elle avait tant redoutée jusqu'alors, loin d'accueillir les vœux de l'infidèle, l'avait toujours traité, et le traiterait toujours avec dédain. Gaëtana avait l'esprit assez juste pour sentir toute la supériorité de Coralie, et c'était beaucoup pour elle que de penser qu'elle n'avait plus à craindre une telle concurrence.

Il était deux heures après midi quand nous sortîmes de chez Gaëtana. Coralie, ni moi, n'étions tentées d'aller nous montrer à la promenade monotone du Cours : nous étions d'ailleurs encore dans un négligé matinal qui ne nous permettait pas d'affronter les regards. Incertaines du parti que nous allions prendre, nous nous regardions en silence, sans rien décider. Enfin l'ordre fut donné de nous conduire au pont *della Madona*, *strada di Loretta*. Coralie aimait comme moi la campagne. Nous descendîmes, laissant notre voiture nous suivre à quelque distance, tandis que nous marchions en causant le long du ruisseau. Nous arrivâmes ainsi à un petit jardin planté d'arbres fort touffus, et dans lequel de riches parterres offraient la réunion des fleurs les plus variées.

Une haie fort basse le séparait du chemin : « *O Dio! che paradiso!* » s'écria madame Lambertini.

« — *Si, e senza timore del tentatore*, » répondis-je en franchissant la barrière près de laquelle nous venions d'arriver. Coralie imita mon exemple : à chaque pas de nouvelles exclamations trahissaient notre surprise : il était impossible de trouver une plus agréable retraite. Le soin avec lequel ce jardin paraissait cultivé, le goût qui en avait dirigé les dessins, tout semblait annoncer que cet Éden plaisait fort à celui ou à celle qui l'habitait. Entre les arbres on apercevait une jolie maisonnette. Je marchais en avant, et, la première, je vis venir à nous une femme d'environ soixante et dix ans, qui tenait par la main une jolie petite fille. Dans ce moment, j'écartais les branches de quelques arbustes qui obstruaient le passage; je me tournais vers Coralie et je l'engageais du geste à avancer, lorsque tout-à-coup je la vis pâlir, porter la main sur son cœur et chanceler. « Qu'avez-vous, » m'écriai-je en m'élançant vers elle? Coralie ne me répond pas; ses yeux demeurent fixés sur la vieille femme qui arrive bientôt près de nous.

« Vous êtes Vénitienne! » dit Coralie d'une voix émue, et en continuant à la regarder attentivement?

« — Oui, madame.

« — Vous avez servi la famille Vi....ci?

« — *Santissima Vergine!* Oui, c'est moi, la « pauvre Bétina; et vous, *illustrissima*, ah! c'est « vous, c'est bien vous, je vous reconnais main« tenant. »

Et Bétina tomba presqu'évanouie aux pieds de madame Lambertini qui respirait à peine. Sans pouvoir proférer un seul mot, elle fait signe à la pauvre vieille de se lever; et, lui prenant affectueusement la main, elle la pressa à plusieurs reprises sur son cœur.

« Bétina, dit-elle d'une voix entrecoupée, « voudrez-vous bien quitter vos maîtres actuels, « pour venir vivre auprès de moi, et finir dou« cement vos jours dans ma maison?

« — Si je le veux! ah! madame, s'écria Bé« tina transportée de joie; mais, pour accepter « définitivement votre proposition, je suis for« cée d'attendre le retour de ma maîtresse. Elle « est en voyage avec un général français, et ne « doit revenir que dans six jours. »

Dans le premier moment de cette singulière

reconnaissance, j'avais voulu m'éloigner; mais Coralie s'y était formellement opposée : « Restez, m'avait-elle dit; restez, je vous en conjure, vous n'êtes pas de trop ici. Quels souvenirs doux et cruels la vue de cette pauvre « Bétina vient de réveiller en moi! Lorsque je « l'ai connue jadis, elle appartenait à la mère « du seul homme que j'aie jamais aimé. Je vous « dirai tout........ Oui, j'ai besoin de tout vous « dire : vous, du moins, vous ne me soupçonnez « pas d'avoir un cœur ambitieux. Vous apprendrez combien je fus malheureuse, et vous me « plaindrez? »

Je restai donc autant pour complaire aux désirs de Coralie que pour satisfaire ma curiosité vivement excitée par l'incident dont je venais d'être le témoin.

Bétina prévint nos questions en nous apprenant qu'elle était au service de la fille d'un jardinier fleuriste de Parme, que le général Le B*** avait logée dans cette petite maison où elle vivait en grande dame, *da signora*, comme elle disait, en haussant légèrement les épaules, et en faisant un signe de croix. C'était nous en dire autant que nous en voulions savoir. Nous entrâmes dans la maison : partout régnait une

élégante simplicité. Les murs de chaque chambre étaient tapissés de paysages ; des vases remplis des plus belles fleurs ornaient les tables et parfumaient l'air. Dans un joli cabinet de toilette, nous trouvâmes, suspendu à la muraille, un habillement complet de paysanne. Cette vue nous donna meilleure idée de la jeune fille qui, dans son égarement, restait encore fidèle aux souvenirs de son innocence. Elle avait sans doute été chère à sa famille; et cependant elle l'avait abandonnée pour aller chercher la honte et le remords dans les bras d'un ravisseur. Cette pensée m'affligea. Coralie s'était éloignée pour quelques instans avec Bétina. Je me trouvais seule dans un cabinet où quelques lignes que j'avais vues tracées, comme par hasard, sur le papier, m'avaient déjà fait soupçonner que la dame de ce joli manoir avait perdu la paix de l'âme. Je détachai une feuille de mon souvenir, et j'écrivis au crayon, en italien, les phrases suivantes que je traduis ici :

« Si jamais le malheur ou le repentir viennent
« troubler l'âme de mademoiselle Rosa, qu'elle
« vienne sans crainte demander asile à madame
« Moreau, *casa Faguani*, *via San-Pietro*. Elle
« trouvera dans cette maison une amie qui ne

« négligera rien pour la consoler et lui obtenir « le pardon de son père. »

Je rentrai dans la chambre à coucher, et je glissai furtivement ce billet entre le mur et le bénitier, bien certaine que la main du général Le B*** n'irait pas surprendre jusque là les secrets de sa maîtresse. Tout cela porte, je le sens, une couleur romanesque; et l'on me trouvera peut-être ridicule de travailler aussi ardemment à la conversion d'autrui, moi qui n'avais pas su me préserver de si grandes fautes. Mais souvent, dans le cours de ma vie, j'ai eu de ces inspirations subites auxquelles j'ai toujours obéi sans hésiter; et deux fois j'ai eu le bonheur de sauver deux femmes bien dignes de pitié. Malheureusement je n'ai jamais su pratiquer pour moi-même la morale tant soit peu sévère que j'ai quelquefois prêchée avec succès.

Je rejoignis bientôt madame Lambertini, et nous regagnâmes ensemble notre voiture. « Nous « allons chez moi, me dit-elle : y consentez-« vous?

« — Oui, sans doute, j'y consens, répondis-je, « en fixant les yeux sur ce beau visage altéré « par la pâleur.

« — Je désire, dès aujourd'hui, reprit-elle, « vous confier un secret dont vous serez seule « dépositaire. »

Nous arrivâmes bientôt chez elle. Après avoir fait défendre sa porte à tout le monde, elle m'emmena dans le boudoir le plus reculé de son vaste appartement : là elle me montra sur la toile une de ces superbes têtes d'homme que l'on trouve encore quelquefois en Italie. C'était une de ces physionomies pleines d'âmes et de génie où les femmes passionnées trouvent *toute une existence d'amour*. Au dessous du portrait étaient gravés ces mots : *era lui* [1]. Immobile, je craignois de prononcer un seul mot; d'une main je tenais le portait; de l'autre, je pressais celle de Coralie, agitée par des mouvemens convulsifs. Elle n'avait encore rien dit, et cependant je devinais les angoisses qui déchiraient son cœur : « Ma bonne amie, dis-je enfin « à voix basse, et sans détourner mes regards « du portrait; remettons à un autre jour cette « pénible confidence. Ah! je n'ai pas besoin de « vous entendre pour plaindre votre malheur. « Vous l'avez aimé, et il ne vit plus. Ces mots

[1] *Ce fut lui,* ou bien *tel il fut.*

« me disent tout ce que vous pourriez m'ap-
« prendre.

« — Non, ma chère Elzelina; restons au con-
« traire; je suis calme : j'ai l'habitude de souf-
« frir en silence. » Puis, jetant ses bras autour
« de mon col avec cet abandon qui prouve si
« bien la confiance, elle ajouta : « J'ai besoin de
« parler de lui, et aussi de moi. Ma chère El-
« zelina, on a peut-être tenté de vous prévenir
« défavorablement contre moi... Voilà le por-
« trait de celui que j'ai aimé. Sacrifiée par ma
« mère à un homme sans honneur, je fus *vendue*
« par mon époux; et c'est moi qui porte la
« honte de cet infâme marché! On m'accuse de
« l'avoir conclu moi-même. Vous, du moins,
« dont l'estime m'est chère, vous saurez que ja-
« mais je n'ai mérité qu'on me déshonorât.
« Soyez sûre, ma chère Elzelina, que je suis
« bien plus digne de pitié que de mépris.

« Je déteste comme vous l'hypocrisie; je ne
« me targuerai donc point à vos yeux d'un pom-
« peux repentir. Élevée sous les yeux d'une
« mère dont la vie n'était rien moins que pure,
« on ne m'apprit pas qu'une femme eût de vœu
« plus important à former que celui d'être belle,
« et de soin plus précieux que celui de plaire.

« On ne m'enseigna de la religion, que ces pra-
« tiques extérieures et minutieuses qui sont
« plutôt des distractions que des entraves op-
« posées aux passions. J'étais cependant née
« pour le bien; car, au sein même de la cor-
« ruption où je fus condamnée à vivre, je m'at-
« tachai, de toutes les forces de mon âme, à
« l'homme le plus noble et le plus vertueux.
« Quand je le connus, je n'étais déjà plus maî-
« tresse de mon choix : ma mère m'avait déjà
« sacrifiée à la jalousie que je lui inspirais. »

Une exclamation d'étonnement s'échappa malgré moi de ma bouche. Coralie reprit bientôt en ces termes :

« Oui, dit-elle, ma mère fut ma rivale, ou plutôt, je devins involontairement la sienne. Nous apprîmes en même temps l'une et l'autre que mes charmes effaçaient les siens. Cette découverte éveilla dans son âme la haine, dans la mienne, l'orgueil; car jusqu'alors j'avais admiré dans ma mère, la plus belle femme qui fût au monde.

« Maîtresse d'une grande fortune, ma mère, veuve, et très jeune encore, jouissait de la plus entière indépendance, et de la considération qui s'attachait à un nom illustre;

sa maison était le rendez-vous de la plus haute noblesse de la république, et des grands personnages étrangers qui venaient à Venise. Long-temps, tous les hommages s'adressèrent à elle seule. Cependant ma jeunesse commença de m'attirer quelques regards. L'expérience, et ce besoin de plaire, auquel l'âge semblait donner chez ma mère de nouvelles forces, l'éclairèrent bientôt sur les causes de la désertion qui se manifestait parmi ses courtisans. J'étais bien innocente des hommages que m'adressaient quelques personnes : mais déjà ces hommages me rendaient pour toujours odieuse à ma mère. »

Ces mots excitaient dans mon âme un étonnement pénible. Je ne voulais pas interrompre madame Lambertini. J'avais pris sa main ; je la serrais dans les miennes, et je fixais sur elle des yeux humides, comme pour l'inviter à épargner la mémoire de sa mère, et à tempérer l'amertume de ses dernières paroles. Au lieu de trouver dans ses regards l'expression du sentiment que je voulais lui faire partager, je n'y trouvai que la plus singulière surprise.

« Ma chère Elzelina, dit-elle, vous vous méprenez, je le vois, sur le sens de mes paroles.

Je n'ai jamais eu pour ma mère que les sentimens que la nature met dans tous les bons cœurs : loin de moi l'intention de la flétrir à vos yeux, en vous la peignant telle que le monde l'a connue. Une grande beauté, l'élévation de son rang, une fortune qui l'obligeait à ouvrir presqu'indistinctement sa maison à tout le monde, enfin un mariage mal assorti, ne sont-ce pas là des excuses assez fortes pour alléger un peu des torts qu'en Italie on traite d'ailleurs avec assez d'indulgence? Croyez-moi, si je me plains encore de ma mère, ce n'est pas que je garde aucun ressentiment à sa mémoire : j'ai toujours été fille tendre et soumise. Mais je ne puis dissimuler cette rivalité qui devint plus tard la source de tous mes malheurs. »

En prononçant ces mots, madame Lambertini m'attira vers elle de cet air caressant qui est un des premiers charmes des beautés italiennes.

« Ma chère amie, dit-elle, vous voulez me juger d'après votre manière de voir et vos propres sentimens. Cela est impossible : nos deux éducations ont trop différé l'une de l'autre. Dès ma première enfance, les exemples que j'avais sous les yeux me familiarisèrent avec des fautes que vous avez heureusement appris à

regarder comme des crimes. Vous avez sucé les principes d'une morale sévère : j'étais déjà arrivée à l'adolescence qu'on ne m'avait point encore donné de notions du bien et du mal. Rien ne me prémunissait contre les piéges de la séduction, et je n'entendais parler autour de moi que du bonheur d'aimer et d'être aimée. Suis-je donc indigne de toute estime à vos yeux pour n'avoir pas su me préserver de fautes dont j'ignorais la gravité ?

« — Ah ! je n'ai pas le droit d'être sévère en-« vers vous, m'écriai-je, emportée par un mou-« vement subit. Coralie ! je vous aime et je « vous plains. »

Elle m'embrassa encore une fois, et reprit ainsi son récit :

« Parmi les hommes que ma mère traitait avec assez de distinction se trouvait le jeune Lorenzo Bran..i. Le premier regard qu'il fixa sur moi apprit à ma mère tout ce qu'elle avait à redouter de la beauté de sa fille et de l'inconstance de Lorenzo. Bientôt elle acquit la preuve de l'impression que j'avais produite sur lui, en le voyant faire la demande de ma main. Cette demande blessa plus encore sa vanité que ses affections. Lorenzo,

jeune, riche, issu d'une famille illustre, était un parti très convenable : j'avais accueilli son hommage, et je l'aurais suivi à l'autel sans regrets comme sans joie; mais loin de consentir à ce mariage, ma mère me réservait un mari fait pour m'inspirer le dégoût et le mépris. Rarement en Italie, surtout dans le rang où je suis née, le mariage est pour les femmes une source de bonheur. J'en ai fait la triste expérience.

« Lambertini avait quarante-trois ans; j'en avais à peine quatorze. Veuf de deux femmes, et publiquement attaché au char d'une danseuse, il joignait à tous les désagrémens naturels une santé dégradée par de longs excès. Son caractère était faux et perfide : tout à la fois orgueilleux et rampant, prodigue sans générosité, il avait dissipé de grandes richesses. Peu délicat sur le choix des moyens qui pouvaient le mettre à même de soutenir ses folles dépenses, ma dot et ma beauté lui parurent également propres à servir ses projets.

« En me choisissant un tel époux, on se garda bien, comme vous le pensez, de me consulter. Ma mère me dit : « Voici le comte « Lambertini qui veut bien vous demander en

« mariage : j'ai accueilli sa demande. » Je baissai les yeux en frémissant : mon cœur n'était encore prévenu pour personne ; Lorenzo lui-même m'était indifférent ; mais l'aspect seul du comte justifiait ma répugnance pour lui. J'essayai en vain sur ma mère le pouvoir des prières et des larmes : elle demeura inflexible. Alors je m'emportai jusqu'à déclarer hautement que je n'obéirais pas, et que le comte Lambertini ne serait jamais mon mari. Ma mère était ma tutrice ; elle avait tout pouvoir de disposer de moi ; elle aimait Lorenzo, et me croyait éprise de lui. Lorenzo, de son côté, ne voulait pas renoncer à ses prétentions sur moi. Elle craignait d'être forcée de me donner à lui ; elle sut me contraindre à l'obéissance : je fus traînée mourante à la cérémonie du mariage, et de là au palais Lambertini. Après quelques jours consacrés à des fêtes qui me faisaient horreur, le comte me proposa, suivant l'usage, de prendre *il cavaliere servante.* Je savais que mon choix ne serait point libre, et je ne voulais pas attacher à mes pas un argus chargé d'épier toutes mes démarches et de pénétrer mes plus intimes pensées. Je rejetai la proposition du comte ; mais plus

je m'obstinais dans mes refus motivés sur l'aversion que m'inspirait cet usage, plus le comte désirait m'y voir soumise : il ne put rien obtenir.

« A la nouvelle de mon mariage, Lorenzo avait quitté Venise : une fête donnée par ma mère l'y ramena, et je le rencontrai. Ma mère endura l'inexprimable tourment de me voir l'unique objet de son empressement. Chaque jour, mille occasions que je ne cherchais pas semblaient naître pour nous réunir; bientôt il put se flatter d'avoir réussi à me plaire, mais bientôt il apprit qu'un autre pouvait seul m'inspirer un véritable amour. Quant à mon mari, je ne faisais encore que le mépriser; mais ce mépris devait bientôt se changer en une haine méritée.

« — Pauvre Coralie! » dis-je en la regardant avec tristesse. Elle pressa légèrement ma main, et continua son récit.

CHAPITRE XXIII.

Cosimo Vinci. — Enthousiasme du peuple de Venise pour lui. — Perfidie italienne. — Lavinie. — Belle action de Cosimo.

« A cette époque commençait à briller d'un vif éclat le dernier rejeton d'une des plus nobles familles de la république. Cosimo Vinci, à peine âgé de vingt-cinq ans, avait déjà fait ses preuves de courage guerrier, et déployait un grand talent d'orateur. Il méprisait l'orgueil de la haute aristocratie vénitienne. Il se montrait toujours ardent à défendre les droits du peuple.

« Un jour ma camariste favorite accourt vers moi : « Madame, me dit-elle, venez donc voir « un beau spectacle. » Je m'élançai rapidement vers une galerie qui dominait le pont du *Rialto*, et de là je pus voir Cosimo que le peuple ramenait en triomphe à son palais. L'air retentissait des plus vives acclamations ; les enfans et les

femmes s'approchaient pour toucher ses habits. Ces cris, cette foule, ces démonstrations de l'enthousiasme populaire me pénétrèrent d'une vive émotion. En passant près de mon balcon, Cosimo leva la tête, nos yeux se rencontrèrent; mon cœur palpitait si vivement que je fus près de m'évanouir. Oh! la délicieuse peine qu'un premier amour! Cet amour a laissé dans mon âme des traces ineffaçables, et la mort même m'a rendu plus cher celui qui en fut l'objet [1]. Lorenzo vint me faire une visite dans la soirée : je fus triste et maussade; j'aurais voulu parler, et cependant je n'osais prononcer le nom de l'homme qui occupait toutes mes pensées depuis quelques instans. Nous entreprîmes une promenade sur l'eau. Mon gondolier me procura, sans y songer, une jouissance bien vive, celle d'entendre répéter avec l'expression du plus vif enthousiasme ce nom de Cosimo qui m'était déjà si cher.

[1] Bien des années après, j'ai fait moi-même l'expérience de cette triste vérité; combien ne me suis-je pas répété, en pleurant sur un tombeau, que la mort nous rend encore plus cher l'homme que nous avons aimé d'un véritable amour!

« Assise au fond de la gondole, j'avais voulu que la portière de devant restât ouverte. Le gondolier, jeune homme plein de franchise et de gaieté, s'aperçut du silence qui régnait derrière lui, et il entreprit de le rompre en se retournant : « Votre seigneurie, me dit-il, « a-t-elle vu ce matin le triomphe de notre « Cosimo? C'est qu'il est bien à nous, celui-là! « Que le ciel le bénisse! Je lui ai pris la main; « et quelle bonne grâce il a mise serrer la « mienne, comme s'il eût été l'un de mes ca- « marades! »

« L'interpellation du gondolier me mettait à même de lui demander des détails, de lui adresser quelques questions; mais l'instinct de la jalousie est quelquefois bien fin. Lorenzo devina ma pensée. J'avais trouvé moyen de glisser deux sequins dans la main du gondolier. Il exprima hautement sa reconnaissance en me disant : « Grâce à votre seigneurie, je vais « boire à la santé de notre Cosimo; que le ciel « le rende heureux et protége ses amours! »

« A ces mots, l'indignation se peignit sur le visage de Lorenzo; je sentis que je m'étais trahie, mais l'expression de son sourire dédaigneux me parut insultante pour moi, et

je résolus de me venger à la première occasion; cette occasion ne tarda guère à se présenter. A un grand dîner chez le comte Paoli, où se trouvaient réunis les plus illustres chefs de la noblesse de Venise, et tous les membres de la légation autrichienne, je rencontrai la mère de Cosimo. C'était une de ces femmes rares dans tous les pays du monde, mais surtout en Italie. Elle avait passé sa jeunesse dans la pratique de toutes les vertus, et consacré son âge mûr à l'accomplissement des devoirs d'épouse et de mère. Sa beauté avait été remarquable, et cependant elle était toujours demeurée à l'abri des traits de la médisance. Le chagrin qu'elle avait éprouvé de la mort de son mari avait hâté pour elle les approches de la vieillesse. Sa tendresse maternelle, son attachement exemplaire à ses devoirs, trouvaient alors une douce récompense dans la piété filiale de Cosimo; et la vénération publique l'entourait en tous lieux de ses hommages.

« A mon entrée dans le salon, la première personne qui s'offrit à mes yeux fut cette noble dame. La certitude que son fils ne pouvait être loin d'elle fit battre plus vivement

mon cœur. Un regard sombre que Lorenzo lança vers l'autre extrémité de la salle m'aida bientôt à découvrir celui que je cherchais. Lorenzo voulait s'opposer à ce que Cosimo me fût présenté : je ne répondis à ses remontrances que par une ironie sanglante. Attachant alors sur moi son regard pénétrant et faux, il me dit d'une voix affaiblie par la rage qui le dévorait : « Le héros du peuple est heureux en tout.

« — Oui, repliquai-je trop imprudemment, « le héros du peuple est aussi le mien. »

« Il ne répondit pas ; mais son regard exprima suffisamment tous les sentimens qui se pressaient dans son âme. Dans ce moment même, un parent de ma mère prenait Cosimo par la main, l'amenait près de l'endroit où j'étais assise, avec intention de me le présenter. Les lois de l'étiquette, l'observation des convenances ne sauraient maîtriser l'élan d'une âme passionnée. L'impression que j'éprouvai à la vue de Cosimo fut si vive, qu'un cri m'échappa malgré moi ; ses yeux se fixèrent sur les miens, et nous sentîmes tous deux en même temps que nous nous aimions pour la vie.

« Tout semblait se réunir pour accroître et justifier mon amour. Cosimo, malgré sa jeu-

nesse, était déjà respecté comme un vieillard. J'ai dit combien il était cher au peuple : les nobles le haïssaient, mais les motifs de cette haine, fondée sur ses courageux efforts pour assurer les libertés publiques, me le rendaient plus cher encore.

« Tel était, ma chère Elzelina, tel fut toujours l'homme que j'aimais avec idolâtrie : j'étais aimée de même. Tout entière à ma passion, je ne vivais plus que pour Cosimo. Lorenzo connaissait mes sentimens : je ne les lui avais pas cachés, et il avait paru accepter l'amitié de sœur que je lui avais franchement offerte. Le misérable ! j'avais mis quelque confiance en lui, et il ourdissait en secret contre moi la trahison la plus noire ! N'allez pas croire, ma chère Elzelina, que de tels caractères se rencontrent à chaque pas en Italie ; ce serait juger bien injustement mes compatriotes ; cependant, je dois l'avouer, lorsqu'un Italien se venge, il aime à retourner le poignard dans le sein de la victime.

« — Vous me faites frémir, ma chère Coralie : mais j'aime mieux penser avec vous que de tels caractères sont heureusement rares. »

« — Bétina, reprit Coralie sans me répondre,

avait toute la confiance de Cosimo et la mienne. Cette femme avait vu naître son jeune maître; elle nourrissait pour lui dans son cœur tous les sentimens d'une mère. C'était elle qui me recevait dans les visites que je faisais à une habitation charmante, située sur les rives de la Brenta, et dont Cosimo lui avait remis la garde. Un jour, jour de désespoir! enveloppée d'un voile épais, je descendais avec une entière sécurité dans ma gondole [1]; je me sens tout à coup serrée par deux bras vigoureux, et la voix de Lorenzo vient frapper mon oreille. Je me retourne avec violence, et, en me débattant, j'aperçois ma mère dans le fond auprès de Lambertini : un seul cri sortit de ma bouche, et ce cri fit entendre le nom de Cosimo prononcé avec l'accent du désespoir.

« Infâme! dit ma mère, c'est donc pour « cette vile idole du peuple que tu déshonores « ton nom et ta famille! mais tu n'échapperas « plus à notre vigilance. »

« Elzelina, je ne vous dirai pas ce que je ré-

[1] On descend à reculons dans les gondoles.

pondis à ma mère. Emportée par l'excès de la douleur, j'oubliai entièrement le respect que je lui devais. Lambertini se montra plus doux, et ses reproches sans aigreur produisirent plus d'effet sur moi que le langage furieux de ma mère. Quant à Lorenzo, je ne daignai lui adresser ni une parole ni un regard : j'avais pour lui trop de mépris.

« On aborda enfin; et, lorsqu'en sortant de la gondole je me vis à la porte du couvent de Sainte-Ursule, je m'écriai avec un accent déchirant : *Non ti vedrò mai più*[1] ! Ce fut l'abbesse qui nous reçut; je me mis à genoux devant elle, et je lui demandai, en pleurant, sa bénédiction.

« Lambertini annonça l'intention de venir me visiter de temps en temps. Lorenzo osa parler de l'accompagner. Saisissant alors avec violence la main de ma mère : « Votre fille, lui « dis-je avec la plus vive indignation, ne pa- « raîtra plus devant vos yeux, si ce misérable « ose jamais mettre les pieds au couvent. »

« Je passai deux mois dans cet asyle de la pénitence, seule et éloignée du monde. Pour

[1] « Je ne te verrai plus ! »

tromper mon chagrin, je me livrais à mille pratiques de dévotion, sans en être ni soulagée ni consolée. Ah! la religion qui console n'est pas celle qui consiste à observer rigoureusement les jeûnes et les prières commandées par l'église, c'est celle qui parle au cœur, et qui prend sa source dans une pieuse conviction!

« Je croyais que Cosimo s'occupait de chercher un moyen de me sauver.

« Hélas! j'étais loin de soupçonner qu'on fût parvenu à le tromper sur mes sentimens, qu'il devait si bien connaître. Déjà je n'étais plus à ses yeux qu'une femme parjure et infidèle. Neuf ans s'écoulèrent avant que je pusse apprendre quels moyens on avait employés pour m'aliéner son cœur. Lorsque je pénétrai ce mystère d'infamie, les événemens avaient rendu toute explication inutile : Cosimo n'était plus libre; celle qui devint son épouse était la fille du duc d'Orzio. A peine avait-elle atteint l'âge de douze ans, lorsque son père s'occupa, pour la première fois, de lui choisir un époux. Lavinie ne connaissait déjà point d'égales pour la beauté; la candeur de son ame répondait à l'élégance et à la noble régularité de sa taille et de ses traits. L'ambition de son père était de la placer, par

un brillant mariage, au premier rang de la noblesse italienne.

« Il voulait que Lavinie devînt l'épouse du prince Luc....ni, alors le plus puissant et le plus riche seigneur de la Toscane. Le duc d'Orzio conduisit sa fille à Pise, où était alors la cour. La beauté de Lavinie attira sur elle les regards de tous les courtisans, et particulièrement ceux de l'homme à qui son père l'avait secrètement destinée. Quoique Luc....ni touchât à la vieillesse, Lavinie aurait sans doute obéi sans répugnance à la volonté du duc. L'éclat d'un titre, l'abondance et la variété des plaisirs que procure une immense fortune, auraient pu suffire au bonheur de son âme innocente et pure; mais cette innocence même devint la cause de sa perte. Victime de la séduction, perdue par la publicité même de son malheur, Lavinie fut ramenée à Venise. Le duc l'enferma dans la partie la plus reculée de son palais, et la livra seule, sans consolations, aux angoisses de la douleur et du repentir. A cette époque, Cosimo était parvenu au plus haut point de sa gloire et de la faveur populaire. Touché du désespoir d'un vieillard qu'il aimait, et dont les efforts avaient souvent secondé les siens,

pour le succès de la cause qu'il servait, il alla le trouver, et lui dit : « Mon père, je ne veux « pas vous voir plus long-temps l'objet d'une « insultante pitié. Je veux rendre à votre fille « l'honneur, et à vous le repos. Que Lavinie « devienne mon épouse ; qu'à l'abri de mon « nom elle vive désormais paisible et respectée. « Mon père, donnez-moi le droit de la proté-« ger. Je ne puis lui offrir que l'amitié d'un « frère : mon cœur est fermé désormais à l'a-« mour; mais reposez-vous sur moi du soin de « son bonheur; elle sera après ma mère ce que « je chérirai le plus au monde. »

« Le vieillard pressa Cosimo contre son cœur et l'appela son fils. Il le conduisit dans une galerie sombre au delà de laquelle Lavinie n'avait plus le droit de porter ses pas. Là, triste et pensive, elle était assise près d'une fenêtre, et regardait, dans une muette mélancolie, descendre sur la campagne les ombres de la nuit. Au bruit des pas qui se font entendre, elle se lève, se retourne et aperçoit son père. Ses yeux ne distinguent encore que lui seul ; elle tombe aux pieds du duc. « Lavinie, dit le vieillard, « tu peux encore devenir l'orgueil et la joie de « mes vieux jours; lève-toi, et écoute ce que je

« vais te dire. » Lavinie aperçoit alors la noble figure de Cosimo : « Vi....ci, poursuit le duc, « consent à te donner sa main ; je l'ai nommé « mon fils, il sera ton époux. Accepte cette « main qu'il t'offre, et jure ici, devant les images « de nos ancêtres, que tu vivras toujours digne « d'eux, de moi et du beau nom que tu es ap- « pelée à porter. »

« Lavinie baisse la tête, tombe encore à ge- « nox, et levant les mains au ciel : « Moi, dit-elle, « je serais l'épouse du noble Cosimo ! Mon père, « je ne suis plus digne de lui. »

« Le duc la relève, la presse contre son sein, et la remet aux bras de Cosimo. Il avait dit à sa mère : « Je veux sauver une femme malheu- « reuse, Lavinie, si digne de pardon et de pitié ! » et sa mère avait répondu : « Lavinie sera ma « fille. » Lavinie prouva depuis, lorsque la pro- scription et la mort atteignirent Cosimo, qu'elle était digne d'appartenir à un tel époux.

« Tout fut préparé pour célébrer avec pompe cette union dont la nouvelle devait causer un étonnement universel, lorsqu'elle deviendrait publique. Cosimo l'avait bien prévu ; il voulait, par cette magnificence et cet éclat, imposer si- lence aux méchans, et faire douter que Lavi-

nie eût été coupable. En attendant que l'instant fixé pour le mariage fût arrivé, Cosimo allait tous les soirs au palais d'Orzio. Ce n'était point l'amour qui l'y conduisait, non, ma chère Elzelina, Cosimo se croyait en droit de me mépriser, de me maudire, et cependant il m'aima toujours. Lavinie savait qu'elle n'était point *aimée par amour;* mais la tendre amitié, l'estime, les égards qu'il lui témoignait, la rassuraient pleinement sur le sort qui l'attendait auprès de cet homme généreux dont le dévouement lui rendait à la fois son honneur et tous ses droits à la considération publique.

« Cependant, la tourmente politique prenait chaque jour, à Venise, un nouveau caractère de gravité. Cosimo, toujours fidèle à la cause qu'il avait embrassée, redoublait d'efforts pour défendre les droits du peuple contre les prétentions impérieuses de la haute aristocratie. Cette conduite augmentait le nombre de ses ennemis; et ces ennemis étaient d'autant plus dangereux que la plupart couvraient leur complot contre lui du voile de la plus franche amitié. On n'osait pas encore éclater ouvertement contre un homme qui était, depuis si long-temps, adoré du peuple; mais on sut le

frapper dans la personne de l'ami qu'il chérissait et qu'il respectait le plus. Obligé de s'absenter de Venise pendant deux mois, Cosimo trouve à son retour le duc d'Orsio dans les fers, et près de succomber sous la fausse accusation d'un crime d'état. De sourdes rumeurs adroitement semées accusaient déjà Cosimo d'être le complice du duc. Les nobles se liguaient ouvertement contre lui : le peuple seul restait encore fidèle à son défenseur ; mais qu'est-ce que le peuple dans un état où ses droits ne sont pas déterminés ? où la tyrannie des grands est soutenue par la force qu'ils ont seuls à leur disposition ? Le duc d'Orzio fut exilé de Venise, et ses biens furent confisqués. Le prince Luc....ni, celui qu'il avait, peu d'années auparavant, choisi pour gendre, fut un des plus actifs instrumens de sa perte. Il espérait par là s'assurer plus aisément la possession de Lavinie, dont les charmes avaient fait sur son cœur une impression qui ne s'était point effacée; mais Cosimo veillait sur celle qui devait être son épouse : il l'avait confiée aux tendres soins de sa mère, et lui-même il avait assuré au duc une retraite sûre et digne de lui, dans le fond de la Calabre. Le vieillard partit dans

l'espérance de devoir bientôt à son gendre son retour dans sa patrie. Il se flattait de couler paisiblement ses derniers jours à Venise entre Lavinie et Cosimo. Vain espoir ! La mort seule devait mettre un terme aux malheurs de cette noble famille, et de celui qui s'était déclaré son soutien.

« Cosimo prouva qu'il se regardait déjà comme l'époux de Lavinie. Il n'alla pas demander raison au prince Luc....ni, de ses lâches complots contre l'honneur et la liberté de Lavinie, mais il lui déclara publiquement que son âge seul le mettait à l'abri d'une juste vengeance, et que, sans ses cheveux blancs, il aurait eu à donner une satisfaction éclatante de l'outrage fait au nom d'Orzio.

« Dix jours s'étaient à peine écoulés depuis cette scène, et déjà Cosimo remplaçait le duc dans les prisons de Saint-Marc.

« Ici, ma chère Elzelina, va commencer une chaîne de malheurs que je n'ai point la force de parcourir aujourd'hui. Demain, près de la tombe où j'ai réuni les cendres de Cosimo et de Lavinie, je vous achèverai ce pénible récit. Y viendrez-vous avec moi ? Ah ! mon amie, que de larmes amères j'ai répandues sur ce tombeau ! je

vois les vôtres près de s'échapper de vos yeux; mon Elzelina, puissiez-vous ne connaître jamais de douleurs semblables à celles qui depuis si long-temps ont empoisonné ma vie. »

J'étais trop émue pour pouvoir lui répondre. Coralie ne pleurait pas; mais la pâleur de son beau visage, la sombre expression de ses yeux, le tremblement de ses lèvres, révélaient mieux que des ruisseaux de larmes son émotion terrible et profonde. Nous gardâmes quelque temps le silence. Enfin je me levai; je n'osai la presser de venir passer avec moi le reste de la journée : je sentis que la solitude pouvait seule convenir à la situation de mon amie; je respectai sa douleur. Elle serra doucement la main que je lui tendais, en me disant : A demain. »

« — A demain, » lui répondis-je, et je partis.

CHAPITRE XXIV.

Quelques réflexions. — M. Richard. — Un dîner d'amis. —Voleurs adroits.

Il était tard quand je quittai madame Lambertini. Pendant le trajet pour revenir chez moi je m'abandonnai tout entière aux réflexions que pouvait faire naître le récit que je venais d'entendre. Que Cosimo et Lavinie me semblaient à plaindre! Mais je plaignais bien plus encore Coralie. Unie à un homme qu'elle détestait, elle avait eu la douleur de survivre à celui pour qui seul elle aurait vécu, si son choix eût été libre. Elle avait été, elle devait être encore bien malheureuse!

A l'émotion que j'éprouvais, succéda bientôt l'inquiétude de savoir comment j'arriverais à obtenir de Moreau l'autorisation de revoir dès le lendemain madame Lambertini. Je savais qu'il

nourrissait contre elle, et les dames italiennes en général, les plus fortes préventions; et je ne pouvais me dissimuler à moi-même que ces préventions étaient fondées sous beaucoup de rapports.

A quelques exceptions près, les femmes en Italie sont fort mal élevées : la partie morale de leur éducation est surtout fort négligée. On leur donne quelques talens agréables; mais elles ne doivent leur amabilité qu'à la disposition naturelle de leur esprit, disposition qui s'explique par l'influence du beau ciel sous lequel elles naissent, et des souvenirs que réveillent à chaque pas l'aspect de cette terre, antique berceau du génie et des beaux arts. Dès l'enfance elles contractent des habitudes de mollesse. Des bains journaliers, les soins de leur coiffure ou de leur toilette absorbent les trois quarts de leur vie. Elles dorment une grande partie du jour ; et le soir elles courent au bal et à l'opéra pour y faire admirer leurs charmes et leur parure. Du sein des plaisirs mondains elles courent au confessionnal, et du confessionnal elles volent à de nouveaux plaisirs. Il en est bien peu parmi elles qui connaissent la vraie religion, celle du cœur, et presque toutes font consister la piété

dans la scrupuleuse observance des pratiques extérieures. Il n'est, pour ainsi dire, pas une seule Italienne, qui, parvenue à l'âge de trente ans, n'ait fait cinq ou six vœux d'expiation et autant de pélerinages. Rien de plus étrange que leurs capitulations de conscience, et que leur manière d'allier les pratiques religieuses avec toutes les *exigences* de l'amour. C'est surtout lors de mon second voyage en Italie que j'ai pu mieux juger la scandaleuse indulgence des confesseurs pour leurs pénitentes, dans toutes les matières qui touchent à la galanterie. Je raconterai plus tard ce qui m'est arrivé à moi-même avec le curé de ma paroisse. L'abondance des aumônes que je répandais sur les pauvres, celle de mes dons quand il s'agissait de grossir les quêtes pour l'ornement des chapelles, surtout le double napoléon dont je m'avisai de payer la bénédiction de ma maison [1], tout avait fait deviner en moi une ardente catholique, qui s'efforçait d'expier de gros péchés par l'œuvre la plus méritoire, celle de la charité.

[1] Tous les ans, à Pâques, on asperge les maisons d'eau bénite, et chacun met son offrande dans la corbeille qui contient les œufs de Pâques, que l'on distribue *gratis*.

Tout le temps que j'ai passé en Italie, je me suis toujours montrée assidue aux offices de ma paroisse, et rarement j'ai manqué d'assister à un service funèbre. C'était ma mère, mon excellente mère qui m'avait habituée, dès l'enfance, à témoigner toujours mon respect pour la religion de mon pays, quoique cette religion ne fût pas la nôtre. Lorsqu'elle me conduisait aux environs de Val-Ombrosa pour porter dans les chaumières des secours et des paroles consolantes, elle me disait : « Ma fille, ces mal-
« heureux qui nous bénissent, reculeraient
« devant nos dons, s'ils nous savaient héré-
« tiques. Qui sait même s'ils ne croiraient pas
« voir sous nos falbalas le pied fourchu
« du tentateur. Tels sont le seffets de la su-
« perstition et de l'ignorance. Gardons-nous
« donc de laisser connaître la différence de
« notre religion à des hommes qui mettent
« une telle importance dans les rites extérieurs,
« si nous ne voulons pas nous voir enlever le
« plaisir de leur faire du bien. Nous allons à la
« messe; nous contribuons aux frais du culte;
« votre père a fait rétablir, de ses deniers, la
« chapelle de Sainte-Catherine de Sienne que
« le temps avait dégradée; tous nous regardent

« comme de zélés catholiques; laissons-leur « cette opinion qui ne nous est point nuisible. « Quitter par intérêt, et sans être convaincu, la « religion de ses pères, est le fait d'un lâche; « mais n'en condamner aucune, croire qu'on « peut se sauver dans toutes lorsqu'on les pro-« fesse de bonne foi, ne blesser en rien les idées « d'autrui, voilà, mon enfant, quelle est la « croyance, quels sont les principes de votre « père et les miens; et lorsque je vous vois à « genoux, et les mains jointes, dans une église « catholique, je prie avec vous et pour vous « avec la même ferveur que je le ferais dans le « temple protestant de La Haye. »

J'étais trop jeune alors pour sentir ce qu'il y avait de bon et de vrai dans les paroles de ma mère; mais je lui exprimais mon admiration pour l'architecture des églises italiennes, pour les chefs-d'œuvre dont elles sont ornées, pour la pompe de leurs fêtes et la majesté de leurs processions. Ma mère souriait doucement et ne concevait aucune inquiétude de mon enthousiasme pour les cérémonies du culte catholique.

Le curé de Val-Ombrosa, bon et charitable vieillard, était seul instruit du secret de notre

religion : il venait, presque tous les jours, déjeuner ou dîner avec nous ; il était l'aumônier de ma mère, en ce sens qu'elle le chargeait presque exclusivement de distribuer ses aumônes. Mais je m'aperçois que je me suis un peu écartée de mon sujet : j'y reviens. Une femme célèbre, de nos jours, madame de Staël, a très bien peint les Italiennes, en disant : Les femmes « italiennes avouent leurs liaisons avec moins « d'embarras que nos femmes n'en auraient en « parlant de leurs époux... Pour peindre véritablement les mœurs générales à cet égard, il « faudrait commencer et finir dans la première « page. » Il y a cependant des exceptions ; je me persuadais que madame Lambertini en faisait une, et la constance de son amour pour Cosimo m'en offrait la preuve.

Bien que je fusse née et que j'eusse passé la plus grande partie de mon enfance en Italie, j'avais reçu d'autres principes que ceux qui font la base de l'éducation des jeunes filles italiennes. Je n'en étais que plus coupable, sans doute ; mais au moins, je ne l'étais pas sans remords. *C'est le dernier degré de l'opprobre, de perdre, avec l'innocence, le sentiment qui la*

faisait aimer[1]. Ce sentiment, je l'avais encore, je ne l'ai jamais entièrement perdu. Il a souvent fait le supplice de ma vie ; et par une étrange bizarrerie, il me consolait, il me relevait à mes propres yeux, alors même que je me regardais comme bien coupable.

Je savais que Moreau ne résisterait point à mes instances, et qu'il me laisserait la liberté de voir madame Lambertini, en dépit de ses préventions contre elle. Mais la certitude même de mon pouvoir m'empêchait d'en abuser. Plus j'avais pour lui d'affection et d'estime, plus je devais être attentive à ne rien faire qui pût le blesser. Je me trouvais si heureuse de contribuer, pour quelque chose, à son bonheur, de payer par des soins tendres et délicats, les bontés dont il me comblait, la considération dont je jouissais par lui seul !

J'arrivai à Casa-Faguani, sans avoir pu concilier encore mon désir de cultiver l'amitié de Coralie avec celui de ne pas contrarier Moreau. Je descendis de voiture dans une disposition d'esprit assez mélancolique. Ursule, ma femme de chambre, m'attendait au haut du grand es-

[1] J.-J. Rousseau.

calier. Du plus loin qu'elle m'aperçut, elle se mit à crier en italien : « Ah ! madame, de grâce, « dépêchez-vous de venir. M. Richard vous at- « tend depuis trois heures. Il joue de la guitare, « il fait les gestes les plus risibles ; je crois « qu'il improvise des chansons françaises ; venez « donc vite. »

Au seul nom de Richard, le sourire était revenu sur mes lèvres : je ne connaissais personne de plus amusant et de plus franchement gai que cet ami de Moreau. Richard n'était ni jeune, ni bien fait ; cependant, quoiqu'il eût un œil de moins, on regardait sans déplaisir cette figure qu'animait une bonté spirituelle.

« — Comment ! dis-je à Ursule en traversant « les galeries qui conduisaient au jardin, M. Ri- « chard est ici depuis près de trois heures !

« — Oui, madame ! c'est un bon vivant que « M. Richard ! il est bien plaisant quand il parle « italien : alors il ouvre une bouche à faire mou- « rir de rire, ou reculer de peur.

« — Ursule, prenez un ton plus convenable.

« — Excusez-moi, madame : Dieu me pré- « serve de parler mal de M. Richard ; tout le « monde ici l'aime et le respecte ; et il vous aime, « de son côté, comme si vous étiez sa fille.

« — Il dit cela!

« — Oui, madame, repartit Ursule avec une « mine tout italienne; mais cela n'empêche « pas qu'il m'ait donné un sequin, et qu'il m'en « ait encore promis un autre, si je veux le laisser « entrer demain dans la chambre de madame, « pendant qu'elle y sera.

« — Eh bien! Ursule, vous pouvez gagner « votre second sequin. Non seulement je vous « permets de laisser entrer M. Richard chez « moi, mais encore je vous autorise à l'y intro- « duire avant l'heure de mon lever.

« — En vérité, madame!

« — Certainement, répondis-je en riant; et « bien plus, je vous engage à le dire à l'oreille « du général; cela vous vaudra quelque nou- « velle gratification. »

Tout en parlant, je continuais à marcher très vite; j'eus bientôt rejoint Richard au bosquet de Pétrarque [1]. Je le trouvai occupé de

[1] Derrière les grands hôtels, qu'on appelle des palais en Italie, on trouve ordinairement de vastes ombrages plantés sans aucune symétrie. Ces bosquets touffus et garnis de fleurs prennent le nom du dieu, du demi-dieu ou du personnage illustre dont ils renferment le buste ou la statue. Celui que je préférais à la casa Faguani eût été digne d'ins-

suspendre aux arbres des rubans et des guirlandes de fleurs. Il se réjouissait tout seul de l'agréable surprise que je ne pouvais manquer d'éprouver en trouvant mon bosquet favori aussi richement orné.

Ursule avait raison : M. Richard était *veramente curioso a veder*. Dès qu'il m'aperçut, il abandonna tous ses préparatifs, accourut vers moi, mit un genou en terre, et me fit l'offre de son servage en termes si emphatiques et si plaisans, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Parodiant la *Dotta Camilla*, de Goldoni, je l'acceptai pour mon cavalier servant, et je lui promis une écharpe à mes couleurs, brodée de mes mains.

« Ah! s'écria-t-il, d'un ton tragi-comique :

Languirò sventurato
Gran tempo, giache i dotti
Della donna di miei pensieri
Certamente non son gli oscuri
Domestici lavor [1].

pirer l'amant de Laure, mais je n'étais pas Laure, et Richard n'était pas Pétrarque.

[1] « Ah! malheureux que je suis, j'aurai long-temps à languir; car le mérite de la dame de mes pensées ne brille « pas dans les travaux domestiques. »

« — Il paraît, lui dis-je, monsieur, que vous « savez bien débiter des impertinences en ita- « lien. Croyez-vous donc qu'une femme qui a « noué dans sa vie tant d'écharpes aux trois « couleurs, ne soit pas assez habile pour en « broder une de ses mains? Il n'y a pas besoin « d'être Pénélope pour savoir broder au métier.

« — Que ne puis-je le croire! » reprit-il avec l'accent d'un désespoir tout-à-fait comique.

Moreau nous avait aperçus de la fenêtre de son cabinet; il vint bientôt partager la gaieté de notre entretien : « Puisque nous nous trou- « vons si bien tous les trois ensemble, pourquoi « ne dînerions-nous pas ici en petit comité? »

J'accueillis cette idée avec transport : ma porte fut fermée pour tout le monde, et nous dînâmes dans le bosquet de Pétrarque. Moreau qui ne pouvait ni passer la soirée avec nous à la maison, ni me conduire au spectacle, voulut du moins que Richard me donnât la main pour aller à l'Opéra, afin de lui faire commencer, dès ce soir même, ses fonctions de *cavaliere servante*. Je quittai donc la table au dessert, et une demi-heure après, je reparus en grande parure. Moreau donna beaucoup d'éloges à ma promptitude, et prétendit qu'il fallait attribuer

l'élégance de ma toilette au désir que j'avais de plaire à mon cavalier servant.

Je puis dire que jamais je n'ai abusé de l'extrême prévention de Moreau en ma faveur; mais cette prévention me donnait un véritable orgueil. D'autres que lui m'ont inspiré un amour plus ardent; mais personne ne m'a jamais inspiré plus d'estime et de respect. Il était si bon, si plein de naturel dans l'intimité! la simplicité de ses manières offrait un tel contraste avec la grandeur de ses actions et de ses pensées, qu'on était forcé de l'admirer, malgré qu'on en eût.

Il m'arriva, le soir, en sortant de l'Opéra, un petit malheur qui me fit payer cher les éloges que Moreau avait prodigués à la richesse de ma parure. J'étais habituée, quand je paraissais dans une assemblée publique, à voir tous les yeux se tourner vers moi; souvent j'entendais des voix confuses murmurer à mon aspect : *Ecco la bella sposa del general Moreau.* Quelquefois même on m'entourait. Ce soir là il y avait au spectacle une foule immense. Les issues du théâtre *della Scala* sont les plus étroites et les plus incommodes qu'on puisse imaginer. Au bas de l'escalier, au moment d'entrer sous le péristyle, trois ou quatre de ceux qui m'a-

vaient le plus examinée, passent tout près de moi, de façon à me séparer d'un groupe d'officiers qui me suivait, et qui cherchait à me garantir des flots de la foule. Je me trouve poussée assez vivement contre Richard dont je tenais le bras : je sens quelque chose de froid sur mon col ; j'y porte la main, mais il était trop tard, mes trois rangs de perles avaient disparu.

« Fiez-vous donc aux suggestions de l'amour-« propre, dis-je tout bas à Richard. Je croyais « ne devoir qu'à ma beauté la grande attention « dont m'honoraient ces messieurs.

« — Mais, très-certainement, interrompit-il; « en douteriez-vous?

«—Je n'en doute pas; mais je suis sûre qu'ils « n'étaient pas moins sensibles à la beauté de « mes perles. Ils ont voulu s'assurer qu'elles « n'étaient pas de fabrique romaine [1], et, pour « mieux en juger, ils s'en sont emparés. »

Le premier mouvement de Richard fut de faire appeler la garde pour la mettre sur les traces des voleurs : je m'y opposai. La foule

[1] On fabrique à Rome de fausses perles qui imitent parfaitement les perles fines.

s'étant bientôt dissipée, nous montâmes en voiture, et nous arrivâmes à la *casa Faguani.* Moreau nous attendait, non sans inquiétude, au bas de l'escalier. Comme le théâtre *della Scala* était voisin de notre demeure, quelqu'un était venu apprendre officieusement au général que j'avais été volée, et que les voleurs avaient failli m'étrangler en m'arrachant mon collier.

« Ah! vous voilà! qu'est-il donc arrivé? » dit Moreau, en s'élançant vers nous, et en m'enlevant, pour ainsi dire, de la voiture.

« — Rien, mon ami, rien, sinon qu'on m'a « volé mon collier.

« — Mais on a manqué de vous tuer, en « vous l'arrachant!

« — Pas du tout : on me l'a enlevé le plus « doucement du monde; j'ai eu affaire à des « voleurs de bonne compagnie.

« — Vous n'avez eu aucun mal?

« — Aucun, pas même le mal de la peur. En « vérité, ces messieurs s'y sont pris avec beau- « coup d'adresse; ce sont, je vous assure, de « fort habiles gens.

« — Dieu merci! me voilà tranquille. »

Nous finissions à peine ce premier entretien, quand les aides-de-camp du général re-

vinrent avec quelques officiers de l'état-major. On n'avait pu retrouver les traces des voleurs ; tous ces messieurs étaient d'avis de porter plainte à l'autorité : déjà ils avaient donné l'éveil à la police ; mais, avec le consentement de Moreau, je fis cesser toutes les poursuites.

Le souper fut assez gai ; Richard était un peu maussade : il ne pouvait se pardonner sa négligence à porter des regards autour de nous ; négligence qui, disait-il, avait été certainement cause du vol dont je venais d'être la victime. Quant à moi, quoique je n'eusse témoigné ni mécontentement, ni frayeur, je sentais un malaise qui m'aurait décidée à me retirer plus tôt, si je n'eusse craint de causer à Moreau quelque inquiétude. Pendant tout le repas je fus l'objet des attentions les plus délicates de sa part; il semblait que le danger auquel il avait pu me croire exposée pendant quelques minutes redoublât sa tendresse pour moi ; enfin le souper s'acheva, et je pus me livrer au repos dont j'avais grand besoin.

CHAPITRE XXV.

Conversation au sujet de Coralie. — Je la vois du consentement de Moreau. — Le proscrit. — Dévouement de Lavinie.

Après avoir successivement adopté et rejeté vingt moyens différens qui s'offraient à mon esprit pour obtenir de Moreau la permission que je lui demandais de cultiver l'amitié de madame Lambertini, je résolus de m'expliquer avec lui sans détour, et de lui parler le langage de la plus entière franchise. Je mis cependant d'abord en œuvre une petite ruse que je savais très-propre à me le rendre favorable.

Il était toujours charmé, lorsque le matin, entre six et sept heures, je lui envoyais dire par ma femme de chambre que j'étais éveillée, et que je le priais de venir un moment dans ma chambre. Ce moment était toujours celui de la causerie intime qui a tant de charmes

pour deux âmes qui s'entendent bien. Alors nous nous parlions à cœur ouvert, et il n'y avait point de secrets entre nous. Dès qu'il m'abordait, le nuage qui obscurcissait son front commençait à s'éclaircir, et bientôt se dissipait entièrement; éprouvait-il quelque contrariété un peu grave, ma gaieté naturelle ne tardait pas à lui rendre ce calme d'esprit dont il ne sortait pas habituellement; son âme était-elle irritée par l'attente ou la nouvelle d'une injustice du Directoire, j'effaçais bientôt cette impression pénible en réveillant ses souvenirs de gloire. Je lui parlais de ses hauts faits d'armes, des services qu'il avait rendus à son pays, et le sourire revenait bientôt sur ses lèvres. Tel était mon ascendant sur lui, qu'un regard, un mot de ma bouche suffisait pour lui faire oublier ses inquiétudes ou ses chagrins.

Moreau ce jour-là fut le premier à amener l'entretien sur Coralie. « Eh bien! me dit-il, « vous ne me parlez pas de votre nouvelle « amie; vous avez cependant passé avec elle « une grande partie de la journée d'hier. La « trouvez-vous toujours également digne d'in- « térêt?

« — Plus digne que jamais, m'écriai-je vive-

« ment : avant peu j'espère vous voir partager
« mon amitié pour elle. Je n'ai entendu encore
« que le récit d'une partie de ses malheurs.

« — Vous voulez rire, ma chère amie. Ses
« malheurs? dites-vous. Elle, des malheurs! elle,
« la maîtresse d'un prince! sans doute elle pour-
« rait vous raconter ceux qu'elle a causés, mais
« sa franchise italienne n'ira point jusque là.

« Vous êtes bien injuste pour madame Lam-
« bertini, et cependant je ne connais personne
« qui soit plus à plaindre qu'elle sous bien des
« rapports. Objet de la haine d'une mère dès
« sa première enfance, plus tard elle a perdu
« l'homme à qui elle avait voué un invio-
« lable amour; sont-ce bien là des malheurs
« réels? »

En parlant, j'avais pris la main de Moreau; mes regards plaidaient la cause de Coralie: « Suspendez encore votre jugement, lui dis-je, « jusqu'à ce que vous ayez entendu tout ce que « j'ai à vous dire ; me le promettez-vous ? » Un sourire d'incrédulité fut sa seule réponse ; mais enhardie par la douce expression de ses yeux, je lui demandai si je n'aurais pas la liberté de passer, ce jour-là même, une partie de la matinée avec madame Lambertini. A l'instant la phy-

sionomie de Moreau prit une teinte plus sombre; il porta sur moi un regard pénétrant : « Elzelina, me dit-il, vous savez combien est « grande ma confiance en vous. Le moindre « doute sur votre sincérité me tuerait... Assurez-« moi que madame Lambertini ne vous a point « parlé de moi, qu'elle ne vous a fait aucune « question sur mon compte.

« — Je vous le jure, mon cher ami, repris-je « avec chaleur : ma bouche seule a prononcé « votre nom. C'est toujours un besoin pressant « pour mon cœur que d'apprendre à tous ceux « qui m'approchent combien vous me rendez « heureuse. Mais pourquoi craindre les ques-« tions de Coralie? Pourquoi lui attribuer des « intentions qui pourraient vous être nuisibles? « Elle est vraiment bonne, pleine de franchise, « et toute dévouée au parti français. Sûre que « ses secrets ne peuvent être mieux confiés à « qui que ce soit qu'à vous-même, je vais « vous redire les confidences qu'elle m'a faites. « Croyez-le, mon ami; je ne voudrais pas con-« tracter une liaison qui vous déplût; mais il « me serait bien pénible de rompre tout com-« merce d'amitié avec Coralie. » Je pus lire sur sa figure le plaisir que lui causait mon langage,

et, sans hésiter davantage, je commençai mon récit.

Il faut en convenir, je brodai un peu l'histoire, et je glissai adroitement sur tout ce qui pouvait déplaire à mon auditeur. Il ne fallait pas l'effrayer; et je sentais que j'aurais besoin de plus d'indulgence quand il faudrait plus tard en venir à la liaison de madame Lambertini avec l'archiduc, à ce contrat d'opprobre et de scandale, comme l'appelait Moreau. J'appuyai donc sur tout ce qui pouvait justifier Coralie d'une vile cupidité. Je cherchai ensuite à convaincre le général qu'il avait tort de redouter les vues politiques de Coralie sur moi, et je terminai en m'engageant à rompre sur-le-champ toute liaison avec elle si jamais il lui arrivait de me faire la moindre ouverture qui justifiât les soupçons de Moreau.

Il me parut moins touché et moins convaincu que je ne l'avais espéré. Afin de couper court à toutes réflexions fâcheuses de sa part, je lui dis gaiement : « Voici mon exorde, en attendant « ma péroraison; la suite à demain, comme « disent les journaux, ou, si vous l'aimez mieux, « à ce soir. Vous allez me trouver bien peu faite « pour garder un secret, ajoutai-je sans atten-

« dre sa réponse. Voilà pourtant le danger de « prendre une confidente comme moi. Si j'avais « des secrets pour ma part, je ne voudrais les « confier qu'à un être qui fût entièrement isolé « du monde, et dont le cœur fût libre de « toute affection tendre. »

Il me serra la main de la façon la plus expressive. Afin de lui complaire, je résolus de différer jusqu'au lendemain la nouvelle visite que j'avais promise à Coralie. Je lui fis agréer mes excuses dans un petit billet que je lui adressai, en lui rappelant que nous étions toutes deux, ce jour-là même, d'un grand dîner chez le comte Luosi, et que je m'estimerais bien heureuse de l'y rencontrer. A mon arrivée, madame Lambertini eut peine à contenir le désir violent qu'elle avait de me parler. Je lui expliquai, en peu de mots, les motifs du retard de ma visite. Elle eut lieu d'être très satisfaite des égards que lui témoigna le général Moreau pendant le reste de la soirée. Une simple marque de déférence de sa part devenait un titre aux attentions les plus empressées de tous les Français qui se trouvaient alors à Milan. Combien je sus gré à Moreau de cette nouvelle preuve de bonté!

Le lendemain, et du consentement de Moreau, je me rendis chez Coralie : elle avait espéré que nous passerions toute la journée ensemble; je ne pouvais au contraire lui donner que quelques heures. Il fallut donc renoncer au projet que nous avions formé l'avant-veille, d'aller visiter ensemble le tombeau de Cosimo et de Lavinie. Ce fut dans le même cabinet où déjà elle avait, devant moi, répandu tant de pleurs, qu'elle acheva le récit des malheurs de sa jeunesse :

« Ma chère amie, dit-elle, je vous ai promis de dérouler à vos yeux le tableau de grandes infortunes. Vous allez voir si je vous ai trompée :

« Ce fut Odoardo Albergati qui parvint à faire évader Cosimo de la prison où le tenaient renfermé ses ennemis et ceux du duc d'Orzio. Ses persécuteurs ne comptaient l'en faire sortir que pour le conduire à la mort. Albergati entraîna son ami dans une maison située sur les bords de la Brenta, et qui lui appartenait en propre. Là, il était facile de prendre en secret toutes les mesures qui pouvaient garantir la sûreté de Cosimo. Mais il fallait d'abord chercher un asyle sur une terre étrangère : Cosimo ne le voulut pas; Albergati

employa d'abord tout l'ascendant de l'amitié, puis il lui fallut recourir à l'autorité plus imposante de la mère de Cosimo, pour empêcher son imprudent ami d'aller livrer sa tête à la haine de ses persécuteurs. Cosimo ne put résister aux prières, aux larmes, au désespoir de sa mère : il promit enfin de vivre et de fuir, si la fuite seule pouvait assurer ses jours.

« Cependant, Venise voyait chaque jour ses oppresseurs immoler de nouvelles victimes. L'oncle maternel d'Albergati, Capello, venait lui-même de succomber. La mère de Cosimo, en le quittant vers le milieu de la nuit, était retournée à Venise. Elle arrive à son palais où la jeune Lavinie avait trouvé un asyle : Lavinie avait disparu. Informée des dangers qui menaçaient Cosimo, elle était partie, après avoir écrit quelques lignes à sa mère adoptive pour l'informer de sa détermination. Les voici, ces lignes, ma chère Elzelina, dit Coralie, en tirant un papier de son sein : ce fut Albergati qui me remit plus tard cette lettre adressée à la mère de Cosimo :

« O vous, qui avez daigné m'ouvrir vos bras,
« qui avez bien voulu voir en moi l'épouse de

« votre fils, ô ma mère! je vais remplir mon « devoir, je vais suivre mon époux. Ne trem- « blez plus pour lui; mon amour veillera sur « cette tête si chère; ma présence, je l'espère, « adoucira pour lui les rigueurs de l'exil, et je « partagerai tous les maux qui pourraient l'at- « teindre encore. Priez pour vos deux enfans, « ô ma noble mère! mère de Cosimo, bénissez- « nous : mon père aussi nous a bénis au jour de « sa proscription. Je suis bien jeune encore, « mais je sais déjà souffrir : mère de Cosimo, « priez pour nous.

« Lavinie d'Orzio. »

« La comtesse restait seule au milieu de son vaste palais. Cette solitude ne tarda pas à lui devenir insupportable, et elle ne tarda pas à se retirer dans le couvent de Sainte-Ursule qui m'avait d'abord servi de prison, et d'où l'on venait de me faire sortir pour me traîner à la cour de Milan. A peine la comtesse fut-elle arrivée dans cette retraite de son choix, que l'ordre fut donné de l'y garder prisonnière.

« Albergati cacha soigneusement à Cosimo ce nouveau malheur. Mais il pouvait encore

le déterminer à fuir, et, d'un autre côté, il ne pouvait le retenir dans l'asyle qui seul le garantissait encore, qu'en le flattant de la chute prochaine de ses persécuteurs. Il se chargeait des lettres que Cosimo adressait à ceux de ses partisans dont il connaissait mieux la fidélité et l'énergie : mais, au lieu de faire parvenir ces lettres qui auraient pu trahir le secret de la retraite de Cosimo, il les livrait aux flammes. Cosimo était proscrit; s'il reparaissait, sa tête devait tomber sur-le-champ. Il ne l'ignorait pas, et cependant il s'obstinait à ne point s'éloigner de Venise. Bientôt il apprit l'indigne traitement qu'on faisait subir à sa mère, et la disparition de Lavinie. Il ne pouvait échapper à l'officieuse surveillance d'Albergati; mais il roulait dans son esprit mille projets de vengeance qu'il lui tardait de mettre enfin à exécution.

« Ce n'était jamais que pendant la nuit qu'il errait dans les vastes jardins de la *Villa*. Une nuit donc, il alla s'asseoir, suivant sa coutume, sous un arbre qu'il avait appelé l'*Orme du souvenir*. C'était là que se donnaient toujours rendez-vous les deux amis dans leur première jeunesse. Agité par ses pensées si-

nistres, Cosimo se lève bientôt, et commence à marcher d'un pas tantôt lent, tantôt rapide. Soudain une figure blanche se dessine à quelque distance; elle semble glisser sur le gazon. Une femme s'élance enfin dans les bras de Cosimo, en s'écriant: «*Con te vivere, con te* «*morire.*»

« C'était Lavinie; sa voix, son langage si laconique et cependant si expressif, portèrent dans l'ame de Cosimo une joie si vive, lui inspirèrent une reconnaissance si passionnée que pendant quelques minutes elle put se croire aimée.

« La présence de Lavinie, les tendres soins qu'elle prodiguait à Cosimo répandaient sur sa solitude un charme qu'il n'avait pas connu jusqu'alors. Elle aimait Cosimo de toutes les forces de son ame; long-temps elle s'aveugla sur la nature du sentiment qu'il éprouvait pour elle. Cosimo sentait tout le prix de la tendresse dont il était l'objet; mais il ne pouvait la payer d'un parfait amour. S'apercevait-il combien Lavinie se méprenait sur les témoignages de sa reconnaissance et de son affection, alors il devenait froid, quelquefois même injuste. Lavinie supportait en silence des bizarreries et des

caprices qu'elle expliquait par les inquiétudes toujours croissantes de Cosimo, et redoublait de tendresse pour le consoler. Mais ces preuves d'un amour si peu mérité sous quelques rapports devenaient chaque jour plus pénibles pour le malheureux qui m'aimait encore. Sa tristesse prenait une teinte plus sombre. Albergati, qui le croyait épris de Lavinie, ne concevait rien à l'état de son âme.

« Un soir ils étaient tous deux assis l'un près de l'autre ; Cosimo, après avoir gardé long-temps un morne silence, ouvrit enfin son cœur à Albergati, et lui déclara son intention de partir sans délai : « Je suis proscrit, dit-il ; dans ma « position je ne puis me lier par aucun acte pu- « blic : mon mariage avec Lavinie doit donc « être encore retardé. C'est à toi, mon ami, que « je la confierai. Tu veilleras sur elle, tandis « que moi j'irai rejoindre le comte de Saluces. « Si je ne parviens pas à délivrer Venise, je « mourrai du moins pour la cause que j'ai tou- « jours défendue. »

« Albergati chercha vainement à combattre cette résolution ; en vain il tenta d'émouvoir Cosimo par le tableau du désespoir auquel il allait livrer sa malheureuse compagne. « Je ne

« puis l'aimer d'amour, répondit Cosimo. Rester « près d'elle, la laisser s'enivrer d'une funeste « erreur, voilà ce qui me devient à chaque in- « stant plus pénible. Je n'ai que trop long-temps « soutenu ce rôle indigne de moi : je ne puis le « soutenir davantage ; je veux partir sans retard.»

« A ces mots, il se jeta dans les bras d'Albergati, et celui-ci, vaincu enfin, jura de devenir le protecteur de Lavinie. Ils regagnèrent par de longs détours la grotte obscure où Cosimo se dérobait pendant le jour à tous les yeux, et que l'amitié d'Albergati avait su rendre habitable. Ils n'y trouvèrent pas Lavinie; alors ils entrèrent dans un sentier détourné qu'elle aimait à parcourir. Ils ne l'y rencontrèrent pas davantage. Ils courent aussitôt sur le rivage, consument près d'une heure en inutiles recherches, puis reviennent encore vers la grotte, bourrelés d'inquiétude, mais conservant encore l'espérance de voir reparaître Lavinie. Elle n'y était pas : un papier posé sur une table, auprès de la lampe, frappe soudain la vue de Cosimo. Il le saisit, et parcourt avidement les premières lignes tracées d'une main tremblante.

« Ah! je suis son bourreau, s'écrie-t-il dou- « loureusement; il faut la retrouver ou mou-

« rir ; » et aussitôt il s'élance hors de la grotte. Albergati, qu'une ancienne blessure à la jambe mettait dans l'impossibilité de courir sur ses pas, le perd bientôt de vue dans l'obscurité : il l'appelle en vain. Relevant alors la lettre que Cosimo avait jetée loin de lui, il y cherche quelques renseignemens sur les motifs de la disparition inattendue de Lavinie. Voici cette lettre, ma chère Elzelina : elle a depuis long-temps passé dans mes mains : lisez-en vous-même le contenu. »

J'obéis ; et je lus avec une émotion profonde les lignes que je transcris ici :

« Tout est fini pour moi, Cosimo. J'étais ca-
« chée à quelques pas derrière vous tout à
« l'heure, et j'ai entendu la révélation que tu as
« faite à Albergati de tes sentimens les plus se-
« crets ; c'est t'en dire assez ; mais avant de nous
« séparer pour jamais, il faut que tu connaisses le
« cœur de la pauvre Lavinie. Tu ne peux l'aimer
« *d'amour !* Ah ! Cosimo, devais-tu donc alors
« lui témoigner d'autres sentimens que ceux
« d'un frère ? Les hommes ne savent pas qu'une
« femme qui aime seule commence déjà à être
« heureuse. Pourquoi m'avoir si long-temps

« permis d'espérer un bonheur plus grand en-
« core ? Ah ! pardonne-moi ce reproche ; il n'est
« point sorti de ce cœur qui te dut quelques
« instans de félicité, et que la mort seule pour-
« rait empêcher de battre pour toi. Vous ne
« pouvez m'aimer d'amour ! L'image d'une autre
« vous suivait près de moi ! Lorsque vos yeux
« se fixaient sur les miens, lorsque votre bouche
« souriait à mes caresses, c'était elle, et non
« pas moi, qui occupait votre pensée. Vous
« étiez parjure envers elle, Cosimo, et vous
« trahissiez la confiance que je mettais en vous !
« Cosimo, c'est toi qui me donnes la mort ! Mais
« non, je vivrai pour que tu ne sois pas tour-
« menté du remords d'avoir causé ma perte. Je
« pars ; j'emporte l'affreuse certitude de n'a-
« voir rien pu faire pour ton bonheur, d'avoir
« même, par ma présence, ajouté à tes maux,
« lorsque le sacrifice de ma vie m'eût coûté si
« peu pour les adoucir ! Je pars, je vais traîner
« ma vie dans une de ces chaumières situées
« au milieu des campagnes où ma famille fut si
« long-temps puissante et honorée. Je subis la
« malédiction de ma mère dans toute son af-
« freuse étendue ; mais les paysans qui m'ont
« connue plus heureuse ne refuseront pas du

« pain et un abri à la fille de leur noble pro-
« tecteur. Adieu, Cosimo; je n'emporte pas votre
« portrait; gardez-le, il ne doit appartenir qu'à
« une femme plus heureuse que moi. »

« — Quel amour! dis-je à Coralie.

« — Oui, me répondit-elle; mais moi, croyez-
« vous que je l'aimasse moins? Et cependant je
« ne pus le sauver! »

Elle pâlit, détourna la tête, et, d'une voix plus basse, elle continua son récit.

CHAPITRE XXVI.

Mort de Cosimo. — Dernier trait de dévouement de Lavinie. — Désespoir de Coralie. — Interruption inattendue.

« Soudain l'oreille d'Albergati est frappée d'une bruyante rumeur. Des flambeaux allumés viennent frapper ses yeux ; des hommes armés se montrent entre les arbres, et s'avancent en tumulte vers lui. Au milieu d'eux, il aperçoit Cosimo étroitement garrotté : ses vêtemens déchirés et couverts de sang annoncent assez qu'il ne s'est pas rendu sans résistance. Derrière lui, Lavinie, le sein ouvert par une profonde blessure, reste comme privée de vie dans les bras des paysans, qui soutiennent ce corps déjà insensible et décoloré. Albergati, malgré les soldats qui entourent Cosimo, parvient jusqu'à lui, et le serre dans ses bras.

« Je l'ai tuée, » dit Cosimo, en jetant un regard sombre sur la malheureuse Lavinie.

« On le contraint d'avancer, ainsi qu'Albergati ; on entre dans la maison. Tandis qu'on envoie chercher des secours pour les blessés, l'officier qui commande la troupe déclare à Albergati qu'il est son prisonnier. « — Votre pri-« sonnier? — Oui ; vous aviez donné asyle à un « condamné. — Mais ce condamné était mon « ami. — La loi ne connaît pas ces distinc-« tions, et j'exécute les ordres dont je suis « porteur. »

« Albergati est, à son tour, lié ignominieusement, et placé près de Cosimo. Tandis qu'on procède aux formalités légales de l'arrestation, il adresse pour la première fois à son ami quelques questions. Cosimo répond par mots entrecoupés. Égaré par l'idée du désespoir de Lavinie, il courait le long du rivage en l'appelant à grands cris. Tout à coup il la découvre au milieu d'une troupe de gondoliers ; il s'élance vers elle : alors plusieurs voix s'écrient : « C'est « Vi...ci l'exilé. » Et mille voix répètent aussitôt ce nom. À l'instant des soldats bien armés se précipitent au milieu de la foule que ce nom a rassemblée en quelques minutes : « *Alla Ma-*

« *dona! Alla Madona!* » s'écrie le peuple en cherchant à faire échapper Cosimo ; mais il est enveloppé avant même d'avoir pu chercher à fuir. Transporté de fureur, il saisit le poignard qui ne l'abandonnait jamais : « Jette les armes, « lui crient les soldats. — Venez les prendre ! « répond-il ; » et le courage d'un seul homme fait pâlir la troupe tout entière. Cependant la fureur du peuple commence à éclater : une grêle de pierres vient fondre sur les sbires; ils redoublent d'efforts pour s'emparer de Cosimo ; un d'eux s'apprête à le frapper par derrière d'un coup mortel, mais Lavinie s'est élancée ; elle reçoit au milieu du sein le coup destiné à Cosimo, pousse un cri perçant, et tombe à ses pieds. Le premier mouvement de Cosimo est de jeter son poignard, de relever et de serrer dans ses bras le corps sanglant de la jeune fille : les soldats profitent de ce moment pour le saisir; on lui enlève Lavinie, et on le charge de fers.

[1] Il y a dans les villages, comme dans les grandes villes d'Italie, des chapelles privilégiées. Dans ces lieux consacrés par la vénération des peuples, le criminel trouve un asile inviolable contre les agens de l'autorité et les ministres de la loi.

Désormais insensible à tous les outrages dont on l'accable, il se laisse traîner vers la *villa*, dans laquelle les sbires avaient encore une proie à saisir.

Sans avoir pû obtenir la triste consolation de voir encore une fois Lavinie, qu'Albergati recommanda aux soins de ses serviteurs, les deux amis furent conduits à la prison ; ils étaient suivis d'une foule immense. L'indignation du peuple se manifestait par des gémissemens, et ne semblait contenue que par la terreur que lui inspirait l'appareil militaire dont on environnait les prisonniers.

Le sort de Cosimo était fixé sans retour ; il le savait, et son courage n'en était point ébranlé. Mais ce courage mollissait à l'idée du sort de Lavinie, à l'aspect d'Albergati condamné à supporter des fers qu'il n'avait point mérités. Cosimo fit pour Lavinie et pour son ami ce qu'il n'avait pas voulu faire pour préserver ses jours.

A cette époque, Lambertini, mon indigne époux, avait enfin atteint son but. Son opprobre et le mien étaient la source des faveurs et des grâces qui tombaient journellement sur lui et sur sa famille. Mon crédit sans bornes

sur l'esprit de l'archiduc n'était ignoré de personne. Ce fut à moi que Cosimo s'adressa pour sauver les deux êtres qui lui étaient chers à tant de titres. Voici la lettre que je reçus de lui ; aurai-je la force de vous la lire ?

Du cachot de la Tour, le 5 juin 17.., à minuit.

« Je vais mourir, Coralie ! pour que mon souvenir ne se présente pas désormais avec horreur à ton esprit, exauce ma dernière prière ; c'est la seule que puisse désormais t'adresser ce Cosimo, sur le cœur de qui tu n'as jamais cessé de régner, malgré ta trahison. Sans doute un ennemi des tyrans doit être criminel à tes yeux, ce n'est donc pas pour moi que je t'implore ; mais si je suis coupable d'avoir trop aimé mon pays, Albergati l'est-il pour avoir obéi aux saintes inspirations de l'amitié ? Coralie, sauve ses jours ; tu le peux. Autrefois je t'ai vue te complaire à faire le bien : tu ne peux avoir changé entièrement.

« Il est au monde un être mille fois plus à plaindre encore ; et c'est encore à toi que je lègue le soin de le secourir. La jeune et malheureuse fille du duc d'Orzio est à la *villa del*

« *Borgo*, abandonnée à la froide pitié de quel-
« ques domestiques. Coralie, le fer qui lui perça
« le sein devait me donner la mort : elle a reçu
« le coup qui m'était destiné; elle m'aime de-
« puis long-temps, et je n'ai pu lui rendre
« amour pour amour. L'image de Coralie per-
« fide, mais toujours adorée, se plaçait sans
« cesse entre elle et moi. Je remets Lavinie dans
« tes mains; c'est la plus grande preuve de con-
« fiance que je puisse te donner à mon heure
« dernière. »

« Cette lettre, dit Coralie avec l'expression d'une douleur profonde, fit sur moi l'effet d'un coup de foudre. Eperdue, je vole chez le sénateur Lapi. « Ce que vous me demandez est « impossible, » me répondit-il froidement. — « Eh! c'est justement l'impossible que je veux, » m'écriai-je toute hors de moi. J'obtiens enfin la promesse d'un sursis, et une lettre pour le grand-juge Barberimio; ce chef d'un tribunal de sang, redoutant l'effet de mon crédit, promit tout ce que je voulus.

Le soir, je me présente à six heures aux portes de la prison : j'avais un ordre pour voir Cosimo. Les geôliers paraissent étonnés, et j'ap-

prends qu'il y a déjà trois heures qu'on l'a trainé à Trévise pour y subir sa sentence. Accablée par ce coup affreux, je reste un instant immobile; puis, m'élançant dans ma gondole, j'ordonne qu'on me conduise rapidement au palais de Landro. Ma raison était presque égarée : plus d'une fois je fus tentée de me précipiter dans les flots, comme si, en nageant, j'eusse pu franchir plus rapidement les distances, que dans cette gondole où j'étouffais. J'arrive enfin; je traverse les cours, les antichambres remplies de monde, et je m'élance dans le cabinet de celui qui n'avait rien à me refuser.

« La grâce de Vi...ci! un sursis à l'exécution « du jugement, ou je meurs à vos pieds, » m'écriai-je en tombant à genoux. Le sursis est signé; je pars..... Ah! combien j'eus à regretter l'heure d'angoisse qui venait de s'écouler! ces angoisses du moins étaient encore mêlées d'espérances... Je me jette sur la rive, sans donner, à mes conducteurs, le tems d'amarrer ma gondole. J'avance en criant : « Grâce pour « Vi...ci. » Une troupe de pénitens blancs couvre le rivage. La voix lugubre de quelques uns me répond qu'il n'est plus temps. Leurs rangs

s'ouvrent; j'aperçois un linceul ensanglanté, que couvre à peine un drap mortuaire; mes yeux se ferment; mes genoux se dérobent sous moi, et je tombe à terre sans mouvement et sans vie.»

A ces mots, je ne pus retenir mes larmes; nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre, et nos sanglots se confondirent. Mais Coralie, se dégageant bientôt, essuya ses joues et ses yeux, et, de ce ton bref qui est l'indice certain d'une émotion violente et comprimée, elle reprit : « Après quarante jours de fièvre et de délire, je revis Albergati; il avait été mis en liberté le lendemain même de la mort de son ami. Aussi avide que moi des moindres détails, il avait interrogé tous ceux qui purent approcher Cosimo à ses derniers momens. Les précautions mêmes qu'on avait prises pour le conduire à trévise Trahissaient la crainte qu'éprouvaient ses bourreaux de se voir arracher leur proie. Dans le sombre corridor où on le fit attendre avant de le traîner au supplice, il eut encore la force de graver avec ses fers, sur la muraille, les mots suivans : *Temono ancora il Vi.....ci proscritto. I vili! son vendicato abbastanza!* [1] »

[1] *Ils redoutent encore Vi.....ci le proscrit. Les lâches! j'en*

« En entrant dans la gondole qui l'attendait, Cosimo vit d'abord six pénitens en costume, et, dès-lors, il ne douta plus qu'on le conduisît au supplice. L'un de ces pénitens se fit reconnaître à lui pour le confesseur de sa mère. Cosimo en éprouva la plus vive joie. Ce prêtre vertueux avait voulu adoucir l'amertume des derniers momens d'un homme qu'il avait, depuis long-temps, appris à estimer et à chérir. On délivra, pour quelques instans, le malheureux Cosimo des fers qui chargeaient ses mains, et il s'élança librement dans les bras du vieillard. « O mon père, s'écria-t-il, tant de félicité « m'était-il encore réservé? Je pourrai donc par-« ler de ma mère à un homme digne d'appré-« cier ma tendresse pour elle! Je pourrai donc « confier à un ami le soin de calmer son dés-« espoir! O mon père, parlez-moi d'elle! son « nom sera le dernier mot que mes lèvres pro-« nonceront. »

« Le vénérable prêtre lui prodigua toutes les consolations de la charité chrétienne; puis il le bénit au nom de cette mère qu'il venait d'invoquer.

suis assez vengé! » Cette inscription subsistait encore en 1798.

« Le ciel réservait encore une dernière douleur à l'âme de Cosimo. Il arrive à l'endroit choisi pour l'appareil funèbre. Une troupe nombreuse de pénitens [1] entoure l'échafaud. Cosimo s'avance avec fermeté : un des frères s'élance, saisit sa main d'une main brûlante, et écartant le masque qui couvre sa tête lui montre les traits décolorés de Lavinie :

« Mon père, sauvez-la ! » s'écrie Cosimo en la jetant daus les bras du vieillard; et il monte rapidement sur l'échafaud. « Je mourrai avec « toi, » s'écrie à son tour Lavinie, en se perçant le sein à l'instant même où la main du bourreau frappait Cosimo d'un coup mortel.

Coralie se couvrit la figure de ses deux mains, et resta immobile et muette : je l'en-

[1] Les confréries de pénitens sont chargées d'assister les criminels au moment du supplice, et de transporter leurs restes à la sépulture désignée. Les meurtriers même ont droit à leur pieuse assistance. La devise des pénitens est celle-ci : *Al fine de umano poter principia l'omnipotente misericordia di Dio.* « Là où finit le pouvoir humain commence la toute-puissante miséricorde de Dieu. » Les frères de ces congrégations ont la figure couverte d'un morceau de toile ayant trois ouvertures, deux devant les yeux et une devant la bouche.

tourai de mes bras, et je la tins étroitement serrée pendant quelques minutes. Elle semblait insensible à mes caresses; ses larmes avaient cessé de couler; un tremblement universel s'était emparé de tout son corps.....

« Et sa mère? » dis-je presque malgré moi au milieu des sanglots.

« — Sa mère! » répéta Coralie sortant tout à coup de la stupeur profonde dans laquelle elle était plongée; sa mère, après une année tout entière d'angoisses, apprit enfin qu'elle n'avait plus de fils. La funeste nouvelle lui avait été apportée à six heures du soir. A minuit, on la trouva sans vie sur les marches de l'autel, pressant encore sur son cœur le portrait de Cosimo.

Un profond silence suivit pendant assez longtemps ces dernières paroles.

« Avec quelle facilité vous pleurez! » dit tout à coup Coralie, d'un ton qui me sembla respirer l'amertume. « Je n'ai plus, moi, le don des larmes. Celles que je verse encore quelquefois sont rares, brûlantes, et ne me soulagent pas. »

Je ne pus lui répondre qu'en la regardant avec la plus tendre compassion, et en pressant

sa main sur mon cœur. Elle comprit ce langage muet, et un sourire bien triste reparut sur ses lèvres. « Bonne Elzelina, me dit-elle, vous viendrez avec moi visiter la tombe de Cosimo et de Lavinie; vous y viendrez, n'est-il pas vrai? »

« — Oui, sans doute, répondis-je avec feu.

« Cette *villa del Borgo*, reprit Coralie, ce séjour où il vécut malheureux et proscrit est devenu ma propriété; et la résistance que j'ai opposée à ceux qui voulaient m'en dépouiller a été la source des plus odieuses calomnies qu'on ait répandues contre moi. On a osé m'accuser d'injustice et d'ingratitude envers l'époux qui m'avait volontairement livrée aux dédains de la société; envers l'homme qui n'avait pas craint de sacrifier à son ambition, à sa basse cupidité, mon honneur et le sien. Après avoir dévoré les dons immenses qui furent le prix de ma honte, il voulait encore me ravir la seule de mes possessions qui me fût précieuse; il m'aurait réduite à la misère, je n'ai pas voulu le souffrir.

Chère Elzelina, souvent dans le silence des nuits, assise près du tombeau de Cosimo et de Lavinie, j'ai cru entendre l'écho murmurer

doucement leurs noms ; j'ai cru voir leurs ombres glisser légèrement sur ces parterres dont Lavinie aimait à cueillir les fleurs pour en orner la grotte de Cosimo..... *Con te vivere*, *con te morire*, tel était son serment habituel, et ce serment elle ne l'a point trahi.

« J'habitais ces lieux funèbres en 1792, lorsqu'Albergati m'apprit que la liberté triomphait dans une contrée voisine de la nôtre. Je jurai, par les mânes de Cosimo, de servir, si j'en trouvais jamais l'occasion, une cause pour laquelle Cosimo avait donné sa vie. Les Français peuvent dire si j'ai tenu parole : Dieu me préserve de tout sentiment d'orgueil à cet égard, mais mon dévouement à la cause française était devenu pour moi un devoir ; il m'est doux de penser que je l'ai bien rempli. »

L'imagination exaltée par ces paroles, je me jetai de nouveau au col de Coralie ; je lui prodiguai les noms les plus doux, les caresses les plus tendres ; elle me rendit ces caresses, et, bientôt après, le calme sembla renaître dans son cœur et sur les traits de son visage.

« Votre amitié me fait du bien, me dit-elle d'un ton plus tranquille ; vous du moins, vous ne m'accuserez pas d'insensibilité.

« — Je ferai mieux, répondis-je; je vous dé-
« fendrai contre d'indignes calomnies.

« — Ce serait, ma bonne amie, prendre une « peine inutile. J'ai porté pendant trop d'années « le titre de *favorite;* aujourd'hui je suis jugée « sans appel, et je confesse l'équité de ce juge- « ment, quelque sévère qu'il puisse être. On « regarderait comme autant de fables tous les « faits que vous pourriez invoquer en ma fa- « veur. Personne ne voudrait croire au désin- « téressement et à la sensibilité d'une femme « que tant de gens ont regardée ou regardent « encore comme une courtisane.

« — Que vous êtes sévère envers vous-même, « ma chère Coralie !

« — Et vous, ma bonne Elzelina, combien « sont fortes vos préventions en ma faveur !

« — Mais vous me permettrez du moins de « plaider votre cause auprès du général Moreau.

« — J'y consens, si vous le voulez; mais il « ne sera pas moins incrédule que les autres. « Essayez cependant; il me serait bien doux de « savoir qu'il m'accorde quelque estime. »

Nous entendîmes en ce moment une discussion assez vive dans la galerie qui conduisait au boudoir au fond duquel nous nous étions re-

tirées. Coralie se leva, ouvrit la porte, et nous fûmes alors témoins de l'altercation qui venait de s'engager entre la camariste de madame Lambertini, et Joseph, le domestique affidé du général Moreau.

« — J'ai forcé la consigne, madame, me cria « Joseph dès qu'il m'aperçut. Il y a une heure « que cette fille me baragouine que vous n'y « êtes pas, ni la *signora* non plus. J'ai voulu le « savoir au juste.

« — Allons, Joseph, retirez-vous; et cessez « de nous interrompre.

« — Le général désire vous voir, madame : « excusez-moi, mais cette fille ne parle point « un langage clair. Je commençais à concevoir « des soupçons...., vous comprenez : dans un « pays comme celui-ci, la femme de notre gé- « néral serait un otage précieux. »

Coralie avait compris tout d'abord la pensée de Joseph : elle lui dit avec une douceur enchanteresse : « Dans cette maison, mon ami, « tout le monde a le cœur français, et votre « maîtresse n'y court aucun danger : demandez- « lui plutôt à elle-même ce qu'elle en pense.

« — C'est bien, Joseph, repris-je à mon tour; « allez m'attendre en bas, et je vous suis.

« — Je cours à la maison, dit-il, pour avertir « que madame est retrouvée, et qu'on va la re- « voir dans un instant ; » et il partit comme un trait.

J'étais affligée des propos de Joseph; et je n'osais cependant en parler, dans la crainte d'ajouter à l'impression désagréable qu'ils avaient dû produire. Coralie m'embrassa en souriant, et je lui promis de venir la voir le surlendemain.

J'avais éprouvé, dans la matinée qui venait de s'écouler, des émotions si vives, que mon imagination et mon cœur semblaient avoir acquis une nouvelle activité, une nouvelle énergie. Il me tardait d'arriver à l'hôtel pour faire partager à Moreau l'opinion de plus en plus avantageuse que j'avais conçue de Coralie, et qui me paraissait désormais assise sur les bases les plus raisonnables. Mais, à peine eus-je jeté un regard sur la figure du général, que tous mes rêves et tous mes projets s'évanouirent. Cette physionomie, d'ordinaire si bienveillante, portait l'empreinte d'un sombre mécontentement.

« Mon Dieu! m'écriai-je, quel sujet inconnu « peut vous troubler ainsi? Ma longue visite à

« madame Lambertini vous aurait-elle déplu? ou « bien avez-vous contre moi quelque grief que « j'ignore? » et, sans attendre sa réponse à mes questions, je l'entraînai malgré lui hors de son cabinet de travail, et je l'obligeai à me suivre dans le salon.

« Eh bien! me voilà, continuai-je sur le « même ton : ne m'aviez-vous pas permis de la « voir? Ne fallait-il pas écouter la suite de cette « histoire si longue et si intéressante? Mais par-« lez : avez-vous quelques chagrins que vous « ne veuilliez pas me confier?

« — Oui, je l'avoue, j'ai des chagrins très « graves; et dans la disposition d'esprit où je me « trouve, votre absence prolongée m'a donné « de l'humeur. »

Je répondis avec modération; mais mes excuses étaient si bonnes, et je mis peu à peu tant de gaieté dans mes réponses, que je réussis enfin à dérider un peu le front du général. Je ne parvins cependant pas à dissiper entièrement l'inquiétude qui se peignait sur son visage. Cette inquiétude tenait à une cause bien plus sérieuse que je ne le pensais. Moreau venait d'apprendre les revers qu'éprouvait, dans une portion de l'Italie, l'armée française, grâce à l'impéritie

du général Schérer. Je connus dans la soirée les nouvelles qui affligeaient si profondément le cœur de Moreau. Son chagrin l'honorait, et l'élevait encore à mes yeux. Richard se trouvait avec nous lorsque Moreau reçut une dépêche que lui apportait un courrier venu de Paris : « Général, lui dit-il, si cette dépêche ne con-« tient pas votre nomination par le Directoire, « au commandement en chef de l'armée d'Italie, « laissez-vous proclamer par les soldats qui vous « demandent à grands cris; surtout ne tardez « pas d'une minute, ou nous sommes perdus « pour toujours dans ce pays-ci. »

Moreau nous quitta d'un air préoccupé. Je voulais rester à la maison, mais Richard m'objecta que ma présence pourrait au moins interrompre les travaux sérieux auxquels se livrait en ce moment le général. J'acceptai donc le bras qu'il m'offrait, et je me décidai à faire avec lui une promenade au Cours.

———

CHAPITRE XXVII.

Moreau persiste dans ses préventions contre madame Lamtini. — Nouvelle discussion à ce sujet. — Machinations de Lhermite contre Moreau. — Caractère irrésolu du général.

L'OPINION beaucoup trop avantageuse que le général Moreau avait de moi le rendait sévère jusqu'à l'excès, et souvent même injuste envers les autres femmes. Malgré tout ce que j'avais pu lui dire en faveur de Coralie, il continuait à la voir du plus mauvais œil. J'en étais péniblement affectée, et cette injustice me blessait au point de donner souvent de l'aigreur aux conversations que j'avais à ce sujet avec Moreau. Dès mon enfance j'ai été crédule pour les malheureux, et je me suis toujours rangée de leur parti. Moreau, par suite de sa faiblesse pour moi, ne voulait pas s'opposer ouvertement à ce que j'entretinsse des relations ami-

cales avec une femme dont le commerce me paraissait si doux : mais il ne perdait point une occasion de me faire sentir combien il regrettait de m'avoir laissé former une pareille liaison, et toujours il employait pour désigner Coralie les expressions les moins ménagées.

« En vérité, lui dis-je un jour avec impa-
« tience, les hommes sont si naturellement in-
« justes, qu'il leur arrive même souvent de
« l'être dans leur propre cause. Vous trouvez
« Coralie méprisable pour avoir été la maîtresse
« d'un prince. Et que suis-je donc, moi, pour
« vous paraître moins digne de mépris?

« — Elzelina, répondit-il avec l'accent du
« mécontentement le plus vif, qui voudrait ad-
« mettre une telle comparaison?

« — La comparaison est juste, repris-je à
« mon tour avec un calme que je ne réussis-
« sais pas toujours à conserver; je ne cherche
« point à excuser Coralie, mais je vous prie de
« vous souvenir qu'en l'accablant vous m'ac-
« cablez moi-même. Pourquoi ne croirais-je pas
« que, selon la rigueur de vos principes, il est
« honteux pour moi de vous aimer et de vous
« appartenir? »

Il parut on ne peut plus choqué de cette ré-

ponse : jamais je ne l'avais encore vu aussi visiblement contrarié ; j'étais au fond vraiment fâché de lui déplaire, mais son injustice me révoltait. Je lui laissai donc voir clairement que je me regardais comme bien plus coupable que Coralie. Elle, du moins, pouvait trouver une sorte d'excuse dans les exemples que lui avait de bonne heure donnés sa mère, dans la bassesse de l'époux auquel sa famille avait confié son sort ; et moi, élevée dans les principes les plus purs, unie à un homme digne de toute mon estime et de toute ma tendresse, j'avais manqué volontairement à des devoirs sacrés dont on m'avait appris à connaître l'étendue : placée dans la situation la plus honorable et la plus heureuse, je m'étais préparé un long avenir d'opprobre et de remords. « Je crois assez « connaître Coralie, dis-je à Moreau en termi- « nant, pour être sûre qu'à ma place et avec « mon éducation, elle fût restée vertueuse et « pure.

« — Cessez, Elzelina, reprit Moreau, cessez « de vous comparer à une femme que l'opinion « publique juge bien plus sévèrement que vous. « Souvenez-vous des droits que vous avez à « votre propre estime et à celle de tous les gens

« qui vous connaisent bien : voyez de quel prix « madame Lambertini a payé son opulence, et « n'oubliez pas ce qu'il y aurait d'honorable dans « la médiocrité à laquelle vous vous êtes si vo- « lontairement réduite. Je n'exige pas que vous « rompiez, pour me complaire, une liaison qui « paraît avoir tant de charmes pour vous : mais « soyez prudente. Votre nouvelle amie est de- « puis long-temps savante dans tous les genres « d'intrigues ; défiez-vous de cette habileté qui « pourrait nous devenir funeste. Je n'ai point « de foi à l'attachement qu'elle affiche pour « notre cause. Ses amis d'autrefois et ceux qu'elle « conserve encore aujourd'hui sont nos enne- « mis pour la plupart ; et c'est là surtout ce qui « me rend suspect son empressement à vous « rechercher. »

Je ne voulus pas chercher à défendre sérieusement Coralie : mieux que personne je savais combien les préventions de Moreau contre elle étaient peu fondées ; mais je le voyais mal disposé à écouter un plaidoyer en faveur de madame Lambertini : je terminai donc la conversation par quelques plaisanteries dont la gaieté était presque toujours du goût de Moreau. Plus tard il eut la preuve de la sincérité avec laquelle

Coralie s'était dévouée au parti français. Deux fois elle m'avertit des menées qu'elle avait découvertes contre le général ; et il fallut bien alors convenir que son amitié pour moi n'avait rien de perfide ou de dangereux.

M. Lhermite, que j'avais vu quelquefois à Paris, chez madame Tallien, se trouvait alors à Milan, chargé d'une mission près le Directoire cisalpin. C'était un des plus grands ennemis du général Moreau ; il recherchait, avec une ardeur toujours nouvelle, tous les moyens, toutes les occasions de le perdre. Ce misérable avait osé, peu de temps avant mon départ pour l'Italie, m'offrir une somme considérable pour lui découvrir des secrets qui ne m'appartenaient pas et dont je n'avais d'ailleurs aucune connaissance. Il tenait surtout à obtenir, par mon indiscrétion, la découverte de certains projets de conspiration qui n'existèrent jamais. De concert avec un autre honnête espion, il revint deux fois à la charge pour obtenir, à prix d'or, l'aveu écrit de ma main. Il aurait voulu me faire du moins avouer qu'à Bois-le-Duc et dans toute la Hollande, on était bien profondément convaincu de l'accord parfait qui existait secrètement entre Moreau et Pichegru. Selon lui, le désir

qu'avait Moreau de sauver son illustre compagnon d'armes avait retardé de deux mois les révélations qu'il avait enfin faites au Directoire. Je laisse à penser avec quel mépris je repoussai de telles propositions.

J'ai dit tout à l'heure que, par deux fois, j'eus l'occasion de communiquer à Moreau les utiles découvertes que j'avais faites, grâce à l'entremise de madame Lambertini. Il consentait à lui savoir quelque gré de l'intention; mais il n'accueillait mes confidences que comme de vaines rumeurs qui ne méritaient point une attention sérieuse, parce qu'elles ne reposaient sur aucune base raisonnable. Par un étrange contraste, l'obstination ou l'entêtement s'alliait naturellement chez lui à l'irrésolution la plus complète qu'il fût possible de concevoir; ce sont les seules taches que j'aie jamais aperçues dans ce grand et noble caractère. Malheureusement l'irrésolution n'est jamais sans danger pour un général, pour un homme d'état; elle compromet tôt ou tard son bonheur ou sa gloire.

Nous étions arrivés au moment où l'incapacité bien éprouvée du général Schérer allait enfin replacer Moreau au rang qui lui appar-

tenait à tant de titres. Les affaires prenaient chaque jour un aspect de plus en plus sombre; et des dépêches, des courriers nouveaux arrivaient à chaque instant de Paris. Le général, sans m'initier jamais aux graves secrets de la politique, ne manquait pas de venir s'affliger ou se réjouir près de moi, suivant que les nouvelles qu'il recevait étaient bonnes ou mauvaises. Je me contentais des petites confidences qu'il jugeait à propos de me faire, sans me permettre de lui adresser jamais aucune question.

Un soir pourtant je le vis si inquiet et si agité, que je me hasardai à lui demander le motif de son inquiétude : « Vous ne pouvez, lui dis-je, « attribuer ma question à une vaine curiosité; « mais je ne saurais m'empêcher de prendre « part à vos chagrins.

« —Je suis plus irrité qu'inquiet, me répon- « dit-il...... Non, rien ne saurait me décider à « accepter les honteux arrangemens qu'on ose « me proposer.... et cependant je ne puis m'op- « poser à de tels contrats. Les misérables !.... au « sein de leur opulence, acquise aux dépens de « l'État, ils voient, d'un œil insensible les be- « soins du soldat qui meurt pour le pays... et

« cependant on blâme ma sévérité envers les « fournisseurs! »

Ces derniers mots me firent deviner la pensée du général. Je n'hésitai point à lui donner le conseil de n'agir que d'après sa conscience, sans s'inquiéter des décrets de l'aréopage du Luxembourg. Je lui proposai l'exemple de Hoche, dont le rigueur toute militaire n'attendait jamais l'avis des représentans, des comités, ou même du Directoire.

Pendant que je parlais avec ma vivacité ordinaire, je voyais Moreau comme entraîné par la chaleur de mon langage, et prêt à ouvrir la bouche pour me confier ses plus secrètes pensées. Déjà il déployait un papier et semblait disposé à m'en faire connaître le contenu; je l'arrêtai: « Mon ami, lui dis-je, votre intention est peut-« être de me mettre de moitié dans vos secrets; « si de telles confidences n'avaient été contraires « à votre devoir, vous me les eussiez faites plus « d'une fois; j'en ai la conviction. Mais votre « hésitation même me prouve que je ne dois « point connaître le sujet qui vous afflige. Je « suis femme, et tout aussi curieuse qu'une « autre; mais je ne voudrais point avoir à me « reprocher de vous faire manquer aux lois que

« votre conscience et votre raison vous im-
« posent. »

Moreau sentait avec une facilité merveilleuse tout ce qu'on pouvait dire ou faire de bien. Il me remercia de ma réserve, et me prodigua tous les témoignages de la plus vive tendresse. Le lendemain il me prévint qu'accablé de travail, il ne pourrait m'accompagner au dîner que donnait l'ambassadeur d'Espagne. En déplorant devant lui la pompe des cérémonies, et le faste d'étiquette auquel je me trouvais asservie à Milan, mes pensées se tournèrent naturellement vers la France, et j'en vins à lui dire que je m'étais trouvée bien plus heureuse naguère dans mon hermitage de Passy.

« — Peut-être, hélas! me dit-il, serez-vous
« bientôt forcée d'y retourner seule. Si la cam-
« pagne s'ouvre, ma chère Elzelina, il y a un
« ordre de renvoyer toutes les femmes de l'ar-
« mée, et je serai forcé de donner l'exemple. »

« — Que dites-vous? m'écriai-je : m'éloigner,
« lorsque vous commencerez à courir des pé-
« rils! Je suis Italienne; les dictateurs du Luxem-
« bourg ne peuvent m'exiler de ma patrie; je res-
« terai donc en dépit d'eux et de vous, qui vous
« montrez si empressé d'obéir à leurs décrets.

« — Que dites-vous? reprit à l'instant Moreau ; « moi, trouver du plaisir à notre séparation !

« — Peut-être ai-je tort de le croire; mais je « veux me fâcher pour ne pas m'attendrir. Ce « qu'il y a de certain, c'est que je ne partirai « pas. »

Moreau mit tout en œuvre pour me calmer: il n'y réussit pas d'abord : plus tard il parvint à me consoler un peu, et j'oubliai, pour quelques instans de moins, la nouvelle qui venait de m'affliger si vivement. Le général me demanda la permission de s'installer pour la soirée dans mon appartement. Mon absence, disait-il, lui semblerait plus courte, lorsqu'il se verrait dans l'endroit même que j'habitais ordinairement. Il fit donc transporter dans ma chambre ses livres, ses cartes et ses papiers. Alors je m'occupai de ma toilette. C'était le bon Richard qui devait me donner la main pour me conduire au grand dîner cher le comte d'Oros***, ambassadeur d'Espagne. Je ne me flattais pas de m'amuser beaucoup à cette fête; mais elle fut pour moi beaucoup plus gaie que je ne l'avais espéré.

CHAPITRE XVIII.

Une scène du grand monde. — Le général Lebel. — Son aide de-camp. — Rosetta.

Dès ma plus tendre enfance j'avais été accoutumée à m'entendre dire que j'étais belle. Je le croyais de très bonne foi, sans toutefois me prévaloir de cet avantage dans le monde : plaire était trop peu pour moi; je voulais être aimée. Mes excellens parens m'en avaient fait un besoin, et j'avais près d'eux contracté la douce habitude de me voir l'objet de l'affection plus ou moins vive de tout ce qui m'entourait. Cette habitude avait pris avec l'âge de profondes racines : et presque partout j'avais rencontré une bienveillance et une amitié que je devais aux bonnes qualités de mon cœur. On me pardonnera ce petit accès d'un amour-propre bien entendu, en faveur de ma franchise.

Les hommages qu'on adressait à ma beauté, les louanges, fort exagérées sans doute, qu'on voulut bien donner à mon esprit, m'inspiraient quelque fierté; mais cette fierté n'avait rien de choquant pour les femmes : il fallait toujours que je fusse offensée d'abord, pour leur faire sentir la supériorité que tant de gens m'accordaient sur elles. C'est ce qui arriva précisément au dîner que nous donnait M. l'ambassadeur d'Espagne.

Madame l'ambassadrice était fort laide; mais elle ne manquait pas d'esprit, et elle avait surtout un grand usage du monde. C'était une bonne femme, dans l'acception rigoureuse du mot, lorsque ses passions n'étaient point irritées. Elle était même véritablement aimable, toutes les fois qu'elle ne se mettait pas en tête que la femme d'un grand d'Espagne devait avoir la science infuse.

J'avais souvent eu l'occasion d'entendre madame la comtesse d'Orosco étaler devant moi ses prétentions littéraires. Monti, Guisti, et un neveu du comte de Saluce, tous favoris des Muses, et que les dames de Milan ne traitaient pas avec plus de rigueur, vantèrent devant elle les agrémens de mon esprit, et le charme de ma conver-

sation. Madame d'Orosco se piqua d'honneur : malheureusement ses connaissances étaient loin de répondre à ses prétentions : elle avait trop d'esprit pour ne pas se l'avouer à elle-même, et trop d'orgueil pour me pardonner d'avoir sur elle un genre quelconque de supériorité. Sa politesse envers moi n'était pas sans une sorte d'aigreur ; nous ne nous voyions que dans les grandes occasions, et toujours en cérémonie.

M. l'ambassadeur s'était au contraire pris d'une belle passion pour moi. C'était bien le plus gros, le plus épais, et le plus petit grand d'Espagne qu'il fût possible de rencontrer. Si madame la comtesse n'avait eu à me reprocher que de m'attirer les hommages de M. le comte, j'eusse sans doute trouvé en elle une ennemie beaucoup moins implacable. Mais malheureusement à ce dîner d'aprarat, je devins l'objet de toutes les attentions du général Le B** qu'on m'avait donné pour voisin ; je causai en outre beaucoup avec son aide-de-camp, le lieutenant Van-Koë***. Or, la chronique scandaleuse publiait une foule de méchancetés que je me garderai bien de rapporter ici, mais qui suffisaient pour indiquer le dépit et la mau-

vaise humeur dont l'ambassadrice donnait à chaque instant de nouvelles preuves. Le général Le B** passait pour le plus bel homme de l'armée; mais les avantages physiques ne suffisent pas toujours pour dompter les cœurs. L'aide-de-camp n'était pas à beaucoup près aussi beau que le général : il n'était remarquable que par une taille bien prise, un regard expressif et spirituel. Il obtenait cependant un plus universel succès, parce que sa conversation tenait amplement toutes les promesses de son heureuse physionomie.

Bien que Moreau n'eût point et surtout ne méritât point la réputation d'un jaloux, sa présence presque continuelle auprès de moi, la satisfaction toute bourgeoise que nous montrions de nous trouver partout ensemble, effarouchaient les brillans papillons qui auraient voulu voltiger autour de moi. Par une exception fort rare, je me trouvais ce jour-là chez l'ambassadeur d'Espagne, hors de la surveillance de mon *argus*, comme disaient mes adorateurs. Le B**, dont la première vertu n'était pas la constance, n'hésita point à se rendre coupable vis-à-vis de la dame dont il occupait exclusivement toutes les pensées :

sous prétexte de me parler du général Moreau, il s'attacha obstinément à mes pas, en dépit des regards furieux que lui lançait madame l'embassadrice. Il avait doublement tort de manquer à la foi qu'il lui avait jurée; car je ne lui savais, pour ma part, aucun gré de son parjure. Je ne savais comment me délivrer de ses hommages; et je ne trouvai pas d'autre moyen de lui échapper que d'affecter un vif plaisir à causer avec le jeune aide-de-camp. Koë*** avait servi comme simple soldat dans cette fameuse colonne qu'un prince français [1], digne appréciateur de la valeur guerrière, avait appelée le *bataillon de Jemmapes*. Il parlait avec beaucoup de feu de la France, de la gloire des armes françaises et des combats auxquels il avait pris part. Il nommait ses anciens camarades, et dans ces noms j'en reconnaissais plusieurs que j'avais vus briller du plus vif éclat. Koë*** me parla de cet illustre Ney, sous les ordres duquel il avait servi, de ce Ney que je connaissais à peine encore, et dont le nom m'était déjà cher. Koë*** avait servi sous lui en 1796 à Forsheim, où, après les plus beaux faits d'armes, il

[1] Le duc de Chartres, aujourd'hui Mgr le duc d'Orléans.

fut promu sur le champ de bataille au grade de général de brigade.

Notre conversation dura long-temps : les deux interlocuteurs paraissaient également satisfaits, et cette satisfaction n'échappa point aux regards curieux qui restaient constamment attachés sur nous, pendant les premières contre-danses que je dansai avec Koë***. Il y avait dans l'assemblée trois personnes que l'assiduité de mon cavalier contrariait également : c'était l'ambassadeur, l'ambassadrice et le général Le B***. Le général se chargea de la vengeance commune, et il voulut punir son aide-de-camp d'avoir osé paraître plus aimable que lui. Deux ou trois fois, dans la soirée, il avait quitté le bal, avec les apparences d'un dépit mal déguisé, il reparut au moment de souper; mais usant alors du droit qu'il avait de donner des ordres à son aide-de-camp, il l'appela, sous prétexte de je ne sais quels besoins du service. Le pauvre lieutenant revint bientôt m'annoncer d'un air triste, qu'obligé d'aller faire exécuter les ordres de son général à l'autre bout de la ville, il renonçait bien malgré lui au plaisir qu'il s'était promis de me servir à table. Je devinai la ruse du général, et pour le piquer au

vif, je témoignai assez hautement ma mauvaise humeur et mes regrets de voir partir mon chevalier. Je l'engageai à venir me voir le lendemain, et je lui dis que je voulais avoir moi-même le plaisir de le présenter au général Moreau.

Après le départ de Koë***, le général Le B*** s'approcha de moi : j'étais fort mécontente de lui, et ses prétentions à me plaire me le rendaient en ce moment plus insupportable encore. Il n'avait guère de remarquable que la figure : du reste, on pouvait lui reprocher le peu d'habitude qu'il avait du monde, et la fatuité que lui avaient inspirée ses succès auprès de certaines femmes. Il savait, comme la plupart des officiers de l'armée, que mon union avec Moreau n'avait rien de légitime, et il se flattait sans doute que je ne respecterais pas plus les droits de mon amant que je n'avais respecté ceux de mon époux. Il se trompait; car jamais mon attachement pour Moreau n'avait été plus vif qu'à cette époque : il se trompait encore en me supposant de tendres dispositions pour Van-Koë***. Je fus d'abord tentée de prendre avec lui le ton sérieux; mais je trouvai plus commode de le persifler. Je le tourmentai sans

pitié, comme il le disait lui-même. J'aurais voulu que madame d'Orosco pût l'entendre parler tant sur son compte que sur celui de quelques autres femmes qu'il avait antérieurement enchaînées à son char. Les Moncades de l'ancien régime n'étaient rien près de ce moderne *chevalier à la mode*. Je souriais de pitié en l'écoutant, et je m'étonnais en moi-même qu'une fatuité aussi impertinente ne désabusât pas tant de dupes. J'allais le quitter, lorsqu'un mot qui lui échappa vint tout d'un coup retracer à mon esprit le souvenir de cette jolie créature dont Coralie et moi nous avions récemment découvert la demeure près du pont de Notre-Dame de Lorette. Mon intérêt pour elle se réveilla tout d'abord, et je demandai sans détour au général s'il l'avait ramenée à Milan.

Le B** ne parut pas médiocrement surpris de cette question ; puis, après m'avoir regardée fixement : « Tout est expliqué maintenant, me « dit-il : c'est vous, madame, qui avez visité « l'habitation de Rosetta, en son absence. C'est « vous qui lui avez écrit un billet dont elle m'a « laissé une copie en partant ; mais après en « avoir soigneusement retranché tout ce qui « aurait pu vous faire reconnaître.

« — En partant ! répondis-je : elle est donc « partie ?

« — Oui, madame, et depuis peu de jours.

« — Qu'est-elle devenue, cette malheureuse « jeune fille ? elle n'a point paru chez moi. En « avez-vous quelques nouvelles ?

« — Malheureuse ! et de quels malheurs si « grands aurait-elle donc à gémir ?

« — Quels malheurs ? et pensez-vous donc « qu'elle n'ait pas souvent regretté d'avoir perdu « ses droits à l'amour de son vieux père ? Ai-je « eu le bonheur de contribuer pour quelque chose à la détermination qu'elle a prise ? Pen- « sez-vous, général, qu'elle soit retournée à « Parme ?

« — En vérité, madame, je ne reviens pas de « ma suprise : j'ai tout lieu de croire qu'elle « est retournée à Parme : c'est bien vous qui « avez eu l'honneur de lui faire prendre ce beau « parti : elle s'est donné la peine de me l'écrire. « C'est bien la tête la plus singulière !...... de la « passion, et des remords ! Franchement je « commençais à me fatiguer de ses doléances. « Elle consumait à pleurer tout le temps que je « ne passais pas à côté d'elle; et si je l'emme- « nais dans mes courses, pour la distraire, cha-

« que aspect nouveau qui s'offrait à ses yeux « devenait la source de nouvelles larmes et de « nouveaux remords. Il y a déjà trois mois que « j'aurais voulu être à même de lui assurer par « mes bienfaits et loin de moi une existence à « l'abri de toute inquiétude.

« — Quittons ce sujet, lui dis-je, général : il « a réveillé dans mon âme d'assez tristes émo- « tions. Contentez-vous désormais des conquêtes « de salons ; elles vous conviennent mieux, car « elles donnent à l'amour-propre des jouissances « plus vives; et ces jouissances sont rarement « empoisonnées par les larmes et le repentir.

« Je crois que vous avez raison, répondit-il « en riant. »

Au moment où il me proposait la main pour danser, madame d'Orosco lui rappela en passant les engagemens qu'il avait pris avec elle pour la prochaine contredanse. Le général allait manquer à tous les égards ; mais je prévins son impolitesse en disant que Richard et moi nous devions figurer au même quadrille. Richard s'approchait de moi par bonheur en ce moment : je lui fis un signe d'intelligence qu'il comprit tout d'abord. Nous prîmes notre place vis-à-vis du général et de l'ambassadrice, et

nous nous égayâmes beaucoup des airs impertinens du danseur et du dépit mal déguisé de la danseuse. Le bal se termina peu après, et nous reprîmes enfin le chemin du logis.

CHAPITRE XXIX.

Aventure nocturne. — Geronimo. — Sa mère. — Un moine italien.

En retournant à Casa Faguani, je racontais à Richard l'histoire de Rosetta et la conversation que je venais d'avoir avec son séducteur. Tout à coup, au moment même où notre voiture atteignait l'extrémité du pont de *Casa Cerbelloni*[1], je fus interrompue par un effroyable cri. Je tirai violemment le cordon ; mais le cocher, au lieu d'arrêter ses chevaux, les excitait du fouet et de la voix. Je baisse la glace de devant, et le saisissant avec violence par son habit, je le fais tomber à la renverse entre le siége et la voiture ; il enlève les guides dans sa chute, et les chevaux s'arrêtent tout court. Ce cocher,

[1] Ce fut dans ce palais que logèrent Napoléon et Joséphine, lors de leur voyage à Milan.

milanais de naissance, remplaçait celui du général qui était malade depuis quelques jours.

« Sainte Vierge! dit-il en se relevant; nous « sommes perdus : j'ai vu un homme luttant « seul contre trois assassins. »

Richard cependant s'efforçait d'ouvrir la portière, sans pouvoir en venir à bout. Nous n'avions point avec nous d'autres domestiques que le cocher : la nuit était profonde, et nous n'apercevions pas au loin une seule lanterne qui pût nous guider dans l'obscurité. Richard détache, sans hésiter, une des lanternes de la voiture, et nous revenons aussitôt sur nos pas en nous dirigeant vers le lieu d'où était parti le cri qui nous avait effrayés. Déjà nous étions arrivés au bord du canal, à l'endroit où se trouve la grille du palais Cerbelloni. Nous trouvâmes d'abord à terre un mouchoir, puis un gant ensanglanté. Plus nous avancions vers le pont, plus les traces de sang devenaient nombreuses et sensibles. Je marchais courbée, tenant la main de Richard. Notre silence était celui qu'excite toujours l'attente d'un spectacle effrayant; et cette attente ne fut que trop complétement remplie. Près du parapet, nous trouvâmes le corps ensanglanté d'un homme dont

les mains étaient encore fortement cramponnées aux pierres saillantes, et dont toute l'attitude annonçait avec quelle vigueur il avait résisté aux assassins qui avaient sans doute cherché à le précipiter dans le canal.

Richard me repoussa doucement, puis s'avançant seul, il voulut s'assurer si le malheureux vivait encore. Tout était fini. Il laissa retomber la main inanimée qu'il avait saisie, et il se hâta de m'entraîner loin de ce lieu d'horreur.

Le désir d'arriver à temps, l'espérance d'arracher une victime à des meurtriers avaient, dans les premiers instans, éloigné de notre esprit toute idée du danger que nous pouvions courir. Mais à présent que notre espoir s'était évanoui, nous commencions à craindre pour nous mêmes. Au milieu de la nuit, dans un endroit solitaire, à une époque où il ne se passait pas un seul jour sans que la faction anti-française n'exerçât secrètement quelques vengeances, sur le théâtre même d'un attentat horrible dont nous avions été, pour ainsi dire, les témoins, notre inquiétude n'était pas à beaucoup près sans fondemens. Je tremblais de tout mon corps; cependant j'engageai Richard à appeler hautement

notre cocher. Richard qui voyait ma frayeur me serrait la main avec toute l'affection d'un père : « N'ajoutez pas, me dit-il, à l'inquiétude « que me cause votre présence ici. Marchons « sans retard; et soyez sûre qu'en aucun cas on « ne pourrait vous atteindre qu'après m'avoir « ôté la vie. »

Je suis naturellement si teméraire que je repris toute ma résolution, dès que l'impression produite d'abord sur mes sens par l'aspect d'un cadavre se fut un peu affaiblie.

Tous en échangeant quelques paroles, nous avions passé le pont, et perdu notre chemin. Heureusement une lumière vint s'offrir à nos yeux; c'était celle d'une lanterne placée devant une Madone. A la lueur de cette lanterne, je reconnus la porte de l'hôtel où logeait le général César Berthier.

« Frappons ici, dis-je à Richard, il est pro- « bable que notre valeureux cocher sera re- « tourné en arrière avec la voiture. »

On nous fit attendre quelque temps à la porte, Berthier était encore au bal, et ceux de ses gens qui ne l'avaient pas suivi, étaient ensevelis dans un profond sommeil. Une vieille femme nous ouvrit enfin, et recula d'abord

à la vue des taches de sang qui souillaient quelques parties des vêtemens de Richard. Mes forces étaient épuisées, et dans le premier moment, je ne pus que me jeter dans un fauteuil, sans prononcer un seul mot. Richard nous fit enfin reconnaître. Aussitôt toute la maison fut sur pied, et je devins l'objet des soins les plus actifs. On courut chez le magistrat du quartier, qui se transporta aussitôt sur le lieu où avait été commis l'assassinat : on y retrouva le corps de la victime. Richard avait voulu présider aux recherches : lorsqu'il revint, Berthier était également revenu chez lui ; il voulut repartir sur-le-champ et nous escorter lui-même jusqu'au palais Faguani.

En route nous rencontrâmes Moreau qui arrivait tout hors de lui-même, et bien accompagné, pour me chercher. Ainsi que je l'avais présumé, le cocher était revenu en toute hâte au palais : il avait raconté comment Richard et moi nous nous étions subitement élancés de la voiture pour secourir un malheureux qu'on assassinait : il avait à peu près indiqué le lieu, et malgré lui, il avait été choisi pour guide par le général.

Richard essuya d'abord quelques reproches

dont il ne lui fut pas difficile de se justifier. Moreau ne songea plus qu'au plaisir qu'il trouvait à me revoir. Richard passa la nuit au palais Faguani. On peut juger si d'après de telles émotions nous goutâmes un sommeil paisible. Chacun fut sur pied le lendemain de bonne heure, sans avoir presque fermé l'œil. Au lieu de faire un déjeuner splendide que nous avions projeté la vieille, nous passâmes toute la matinée à signer les déclarations et les procès-verbaux propres à constater le crime, et à faire découvrir ses auteurs.

On apprit bientôt que le malheureux jeune homme qui avait péri se nommait Géronimo. Il était employé dans les bureaux du directoire cisalpin, et consacrait le faible produit de sa place à soutenir une mère infirme et âgée.

« Elzelina, me dit Moreau, voilà pour vous « une visite à faire, Richard vous accompa« gnera : je ratifie d'avance tous les arrangemens « que vous jugerez à propos de prendre pour « soulager l'infortune de cette pauvre mère. »

Je le remerciai bien vivement de cette nouvelle preuve de son excessive bonté, et je me rendis avec Richard au domicile de cette malheureuse femme. Nous la trouvâmes entourée

d'un bon nombre de voisines. Il y avait encore près d'elle un moine dont l'attitude était sombre et silencieuse. Tous lui recommandaient à l'envi la patience, la résignation aux décrets du ciel; mais personne, avant notre arrivée, ne s'était avisé de songer aux besoins pressans qu'elle ne pouvait manquer d'éprouver bientôt. J'avais songé à prendre sur moi une somme plus que suffisante pour assurer, pendant quelque temps du moins, l'existence de la mère de Géronimo. Je n'hésitai donc pas à manifester tout haut le désir qu'on nous laissât seuls avec elle et son confesseur. Les voisines se retirèrent.

Cette malheureuse mère avait un extérieur et des manières propres à inspirer d'abord sur son compte les préventions les plus favorables. Je lui demandai avec les plus grands ménagemens, et du ton le plus affectueux, comment je pourrais lui être utile, si elle désirait quitter une ville qui ne pouvait lui retracer désormais que d'affreux souvenirs, et quel lieu elle avait choisi pour sa résidence.

« — Oui, madame, répondit-elle d'une voix « entrecoupée de sanglots, je veux aller mourir « loin d'ici. J'ai une sœur à Parme; c'est elle que « je veux prendre pour confidente de mes dou-

« leurs : elle saura les partager. Mais comment
« trouver les moyens de l'aller rejoindre ?

« — Je vous les fournirai, ma mère, répondis-
« je à mon tour : soyez sans inquiétude sur ce
« point. Dès ce soir, si vous voulez, vous pour-
« rez vous mettre en route ; mais votre sœur
« est-elle assez riche pour pourvoir tout en-
« semble à ses propres besoins et aux vôtres ?

« — Non, madame, mais elle a une aisance
« médiocre ; et si je puis contribuer pour quel-
« que chose à alléger la dépense du ménage,
« elle trouvera moyen de me rendre aussi doux
« que possible le petit nombre de jours qui me
« restent encore à vivre : ma sœur a toujours
« été bien bonne pour moi : elle aimait mon
« pauvre Geronimo comme son propre fils. »

Un torrent de larmes s'échappa encore de ses yeux : j'allais l'exhorter à ne point se laisser accabler par la douleur ; mais je sentis que de froides consolations devaient échouer contre un chagrin aussi profond et aussi juste ; je ne pus moi-même retenir mes larmes. Richard n'était pas moins vivement ému : « Bonne
« dame, dit-il, vos amis, madame, moi-même,
« nous chercherons à vous consoler.

« — Ah ! qui me rendra mon Geronimo ! Non,

« jamais personne ne me tiendra lieu de mon « cher fils; la mère de Dieu ne le remplacerait « pas dans mon cœur. »

Le moine, fronçant le sourcil, allait commencer un discours dont la sévérité s'annonçait assez dans ses regards. Mais je posai sur la table une bourse qui contenait trente sequins, en disant : « Vous avez raison, bonne mère : per- « sonne au monde ne saurait remplacer près de « vous un si bon fils. Mais permettez-moi de « vous être aussi utile qu'il est en mon pouvoir. « Voici d'abord de quoi subvenir à vos premiers « besoins. Quant aux frais du voyage, et aux « moyens de voyager, reposez-vous encore sur « moi du soin de vous les fournir. A l'heure « que vous me désignerez, une bonne voiture « viendra vous prendre et vous conduire sû- « rement et commodément jusqu'à Parme. »

Elle fixa sur l'or que je venais de lui offrir un regard à la fois douloureux et satisfait, et joignant les mains, elle s'écria : « Mon pauvre « Geronimo, je vais donc être à même de faire « prier pour le repos de ton âme ! »

Ces paroles me firent craindre que la bourse tout entière ne passât à l'instant même dans les mains du moine, qui paraissait la regarder

d'un œil cupide ; je résolus de satisfaire son avidité, pour qu'il ne dépouillât point la pauvre femme.

« Mon père, lui dis-je, comme j'ai fort à « cœur de voir promptement remplies les pieuses « intentions de madame, je vous prie de vouloir « bien nous accompagner. J'aurai soin qu'on « vous compte sans retard la somme nécessaire « pour subvenir aux frais d'une première messe, « et de dix autres qui seront dites ensuite, le jour « que je jugerai à propos de vous indiquer. »

A ces mots, la pauvre mère se précipita à mes pieds, et me prit les mains qu'elle arrosait de ses larmes : nous eûmes beaucoup de peine à lui faire quitter cette position : « Madame, dit- « elle enfin du ton le plus touchant, je n'ai plus « qu'une grâce à vous demander ; mais ne re- « fusez pas de l'ajouter à tant de bienfaits. Il ne « me reste que peu de temps à vivre : per- « mettez-moi de consoler mes derniers jours « en contemplant les traits de l'ange tutélaire « qui vient m'arracher à la misère et au déses- « poir. Je joindrai votre portrait à celui de mon « Geronimo : tenez, madame, voici quel était « mon fils à l'âge de dix-neuf ans. »

Elle me remit le portrait, et se couvrit les

yeux avec les deux mains. La figure de Geronimo avait dû être charmante, et méritait tous les éloges que lui prodiguait sa mère. Il possédait surtout ce charme du *long regard*, qu'aima plus tard en moi l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de France [1]. Richard et moi, par notre admiration pour la belle physionomie de Geronimo, nous flattâmes l'orgueil de sa pauvre mère. Je lui adressai quelques questions sur le talent assez distingué avec lequel elle paraissait manier le pinceau.

« — Ces pinceaux me furent autrefois bien « chers, répondit-elle; il me servirent à donner « une bonne éducation à mon fils bien aimé. « Devais-je donc le voir périr par un lâche as- « sassinat!.... Et de quel crime pouvaient l'ac- « cuser ses assassins, si ce n'est de préférer les « Français qui nous délivrent, aux Autrichiens « qui nous opprimaient?

« — Ma fille, dit le moine, retenez un peu

[1] M. le prince de Talleyrand-Périgord : j'aurai plus tard l'occasion de parler longuement de cet homme illustre. Je puis me flatter de l'avoir assez connu pour faire dire à tous ceux qui liront ces Mémoires, que je l'ai peint d'après nature.

« vos paroles; on ne peut savoir à qui le ciel
« peut vouloir nous soumettre un jour.

« — Non, sans doute, repliquai-je vivement;
« mais il est permis, j'espère, à une Italienne
« d'aimer les Français qui viennent en amis bri-
« ser le joug de l'Italie.

« — *Illustrissima*, répondit le moine d'un
« ton beaucoup plus humble, puisque vous
« êtes Italienne, vous devez compatir et par-
« donner aux terreurs des vaincus.

« — Faisons trève, mon père, aux discussions
« politiques. Venez demain me trouver à la
« *casa Faguani*, et surtout ayez soin d'apporter
« avec vous la liste des pauvres de votre pa-
« roisse. Au nom de leurs bienfaiteurs je vous
« promets d'ajouter celui du général Moreau.
« Je me flatte que personne en Italie ne mé-
« connaît sa générosité et sa grandeur d'âme.
« Peut-être ses libéralités bienfaisantes contri-
« bueront-elles à vous réconcilier avec les Fran-
« çais. »

Le moine baissa les yeux, croisa les mains sur sa poitrine, et s'informa, en s'inclinant, de l'heure à laquelle il devait se présenter le lendemain à la *casa Faguani*.

J'étais prête à lui demander pardon de l'es-

pèce de hauteur avec laquelle je venais de le traiter. Mais sa contenance hypocrite me révolta, et je conservai tout l'avantage que je venais de prendre. Je sortis donc avec Richard, sans lui adresser une seule parole de plus. Je me contentai de prendre encore une fois la main de la pauvre Julia, et je lui promis de ne pas oublier les promesses que je venais de lui faire.

Le moine n'eut garde de manquer à venir le lendemain au palais Faguani. Dans l'intervalle d'un jour à l'autre j'avais fait prendre quelques informations sur son compte. J'appris avec certitude qu'il était un des ennemis le plus ardens que les Français conservassent encore à Milan, et qu'il profitait de l'influence de son ministère pour semer la discorde, et entretenir les fureurs de l'esprit de parti. La réception que l'on fit fut telle cependant que l'exigeait son caractère sacré. Il écouta d'un air soumis les représentations très modérées que lui adressa Moreau, sur l'abus qu'il faisait de son pouvoir sur quelques esprits peu éclairés, pour entretenir la haine contre les Français. L'aumône abondante qu'il reçut pour les pauvres de son quartier, surtout l'argent qu'on lui remit pour

assurer le repos d'une âme qui ne pouvait manquer d'être plus tranquille que la sienne, adoucirent encore pour lui des reproches qu'il avait si bien mérités.

Dans la crainte de retarder le départ de la bonne Julia, je n'avais pas voulu consentir à ce qu'elle fît mon portrait. Lorsqu'elle vit que je persistais dans mes refus, elle fixa ce départ au lendemain même du jour où j'avais été la visiter. Richard voulut se charger seul des préparatifs de son voyage; je ne la laissai pas partir cependant sans aller lui dire encore une fois adieu. Moreau avait approuvé sans examen tout ce que j'avais cru devoir faire pour cette malheureuse mère. Les éloges qu'il m'adressa dans cette circonstance ne contribuèrent pas peu à m'inspirer cette fierté légitime qui naît toujours d'une bonne action.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

TOME SECOND.

SE TROUVE ÉGALEMENT

Chez PONTHIEU, Palais-Royal;

ET A LEIPSIG,

PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

MÉMOIRES
D'UNE
CONTEMPORAINE,
OU
SOUVENIRS D'UNE FEMME
SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES
DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales « du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire : « sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de « mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes « de Valmy et des funérailles de Waterloo. » MÉMOIRES, *Avant-propos.*

TOME SECOND.

Troisième Edition.



PARIS.
LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,
ET PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1828.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LE SECOND VOLUME

DES

MÉMOIRES D'UNE CONTEMPORAINE.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE XXX.

Parallèle entre le général Moreau et le général Ney. — Promesse faite à ce dernier. — Faiblesse de Moreau pour moi.

MOREAU possédait au plus haut degré

La sévère vertu des mœurs républicaines [1];

la délicatesse de ses sentimens était extrême sur tous les points; et cette délicatesse eût certainement réprouvé le lien illégitime qui nous unissait, si dès long-temps il n'avait eu

[1] Voltaire, *Tancrède*.

la ferme intention de consacrer notre union par un acte solennel, aussitôt que les circonstances pourraient le permettre. Il avait formé ce projet dès le jour où il me vit déterminée à suivre son sort : il voulait plus que jamais devenir mon époux.

Moreau, ainsi que je l'ai déjà dit, ne brillait point par les dehors; il n'avait aucun de ces avantages brillans et frivoles qui éblouissent tant de femmes; sa figure était froide, son ton bienveillant, mais calme; son courage paisible commandait plutôt l'admiration profonde et réfléchie, qu'un amour ardent et passionné. Pour me servir d'une expression de ce Cosimo qu'on a déjà vu figurer dans mes *Mémoires*, je ne l'ai point aimé d'amour : le sentiment qu'il m'inspirait ressemblait plutôt au respect. Près de lui je n'avais que le pressentiment de cet amour exalté qui devait occuper la maturité et remplir la fin de ma vie. Il était réservé à un autre homme de m'inspirer cette passion qui donne tant d'angoisses pour quelques instans de bonheur. Ney, que je veux désigner, n'était pas moins habile capitaine que Moreau; et il joignait aux talens militaires cette audace que *la fortune*

favorise, et qui plaît tant au cœur des femmes. Ma liaison avec Ney n'eut aucun point de ressemblance avec celle qui m'unissait alors à Moreau. Lorsque celui-ci me rencontra pour la première fois, ma conduite me rendait encore digne de l'estime publique; j'étais environnée des hommages qu'on adressait à ma beauté, que bien des gens vantaient alors comme parfaite : lorsque plus tard j'implorai son appui, j'étais encore si près du moment où j'avais droit à sa considération, que son amour pour moi dut toujours avoir quelque chose de respectueux. Moreau avait été à même, comme on l'a vu, de connaître parfaitement ma famille; et quelque éclat qu'eussent alors acquis sa fortune et sa renommée, il savait bien qu'il aurait pu devenir mon époux sans déroger à sa gloire. J'avais à peine seize ans lorsque je m'attachai à lui, et l'inexpérience même de cet âge m'eût assuré, en toutes circonstances, des droits à l'indulgence, je dirai presque à la compassion d'une ame aussi honnête que la sienne. Je voyais en lui plutôt mon protecteur que mon amant : il ne m'avait jamais caché son intention de me rendre un jour le rang qui m'appartenait

dans le monde, et mes droits à cette estime publique que j'avais si follement sacrifiés. Le caractère de Ney était aussi ardent que celui de Moreau était calme et réfléchi; mais à part ce contraste entre deux hommes aussi remarquables, j'étais loin de pouvoir inspirer le même intérêt, lorsque les circonstances me rapprochèrent enfin de ce Ney que je n'avais encore connu, pour ainsi dire, que par sa renommée. Déchue non-seulement de mes titres à la considération, et placée par l'opinion dans la classe des femmes qui n'ont que leur beauté pour tout mérite et toute fortune, je devais encore lutter dans son esprit contre bien des insinuations malveillantes, dont j'avais, sans le savoir, été l'objet. Ney connaissait en outre d'avance les sentimens qu'il m'avait depuis long-temps inspirés, et rien n'était peut-être moins propre à le prévenir en ma faveur que l'entraînement irrésistible qui m'emportait sans réflexion vers lui. J'avais alors quelques années de plus; il semblait que l'âge eût dû mûrir ma raison, et cependant je l'aimais si passionnément que j'aurais encore sacrifié pour lui tous les avantages sociaux que j'avais perdus volontaire-

ment pour m'attacher à Moreau dans ma première jeunesse. Moreau eût voulu faire de moi une femme accomplie; il m'excitait à rechercher la supériorité que donnent dans le monde la beauté et surtout les avantages de l'esprit. Ney, dont les goûts et les habitudes personnelles s'éloignaient beaucoup de la gravité de Moreau, m'encourageait à dédaigner les grâces de mon sexe, à chercher même parfois les périls et la gloire d'un sexe plus fort. L'histoire que je raconterai plus tard de ma vie *militaire* fera pleinement connaître la différence des sentimens qui m'attachèrent à ces deux grands capitaines, et de ceux que je leur inspirai.

On me pardonnera cette digression nécessaire pour faire apprécier la position de Moreau vis-à-vis de moi, et celle où je me trouvais vis-à-vis de lui. Le lendemain du jour où nous avions fait partir pour Parme la mère de Geronimo, Moreau reçut de nouvelles dépêches. Je devinai à son agitation que la nature de ces dépêches était loin de le satisfaire. Il ne pouvait supporter l'obstination des directeurs à laisser l'armée d'Italie dans la situation périlleuse où l'avait mise l'impéritie de son chef. Je cherchais à le calmer, en lui re-

présentant que la nécessité de jour en jour plus impérieuse ne pouvait manquer de forcer promptement le Directoire à lui donner le commandement en chef de l'armée d'Italie. « Eh! « ma chère amie, me disait-il, pendant qu'ils « hésitent, chaque heure qui s'écoule vient ag- « graver la position de nos soldats.

« — Pourquoi dans ce cas ne pas suivre le « conseil que vous donnait Richard? Pourquoi « ne pas vous faire proclamer par le corps d'ar- « mée sous vos ordres? »

J'avais beau dire et beau faire, rien ne pouvait vaincre son indécision naturelle. Ses inquiétudes paraissaient redoubler à chaque instant : il passa, ce jour-là, dans mon appartement la plus grande partie de la matinée; et il répondit devant moi aux diverses dépêches qu'il reçut encore dans l'espace de quelques heures. Comme nous avions beaucoup de monde à dîner, il me laissa aux soins de ma toilette, et alla s'enfermer dans son cabinet, en défendant d'avance que personne vînt l'interrompre.

Il ne reparut qu'à l'heure du dîner, et plus sombre, plus taciturne que jamais. Je ne pus lui adresser de questions qu'après la fin du

repas ; au moment de prendre le café : « Vous « avez encore reçu, lui dis-je, quelques fâ- « cheuses nouvelles ? » J'appris en effet que Moreau venait à l'instant même de recevoir, pour la seconde fois, l'ordre d'éloigner toutes les femmes de l'armée. Il me recommanda d'abréger la soirée, parce qu'il avait besoin d'être seul avec moi.

Sans manquer de politesse envers personne, je m'y pris de telle sorte que mon salon se trouva désert deux heures plus tôt que de coutume. Je profitai du premier moment de liberté pour courir au cabinet de Moreau. Richard venait d'en sortir, et je le trouvai seul. Il me montra les ordres du Directoire ; c'était tout ce qu'avait apporté l'estafette du jour. Il ne paraissait pas qu'on eût la pensée de confier au général le commandement en chef de l'armée ; c'était là cependant la seule mesure qui pût influer d'une manière directe sur ses succès et son salut. J'avais mon franc-parler avec Moreau ; je ne pus contenir la fougue de mon caractère et de mon langage en voyant sa patiente soumission aux ordres des directeurs. Je protestai de ma résolution bien ferme de ne point quitter l'Italie, ma terre natale.

Si l'on me forçait à partir, je déclarai à Moreau que je ne quitterais l'Italie que pour la Hollande : dans ce cas il devenait certain que je ne le reverrais jamais. Moreau me demanda si je parlais sérieusement. Sur ma réponse affirmative, il parut douloureusement ému; puis, après quelques instans de réflexion : « Je sens, dit-il, ce que ma position a de dou-« teux; dans l'état des choses je ne puis me « considérer comme étant véritablement en ac-« tivité; je puis donc, sans manquer à l'hon-« neur, donner dès demain ma démission; « alors, nous partons ensemble, et je ne vous « quitte plus. »

Cette réponse me surprit au delà de toute expression : j'étais moins fière de cette nouvelle preuve d'amour, qu'effrayée d'une résolution qui pouvait porter une si rude atteinte à la gloire du général. « Décidez de ma con-« duite, ajouta-t-il aussitôt. »

« — Moreau, croyez-vous que je voulusse « encore vous consacrer ma vie, si vous cessiez « jamais d'être vous-même? Je partirai seule; « c'est là toute ma réponse. »

« — Ma bonne amie, combien je sens le prix « de votre sacrifice! Reposez-vous sur moi des

« précautions nécessaires pour garantir votre
« sûreté, et du soin de vos préparatifs de voyage.
« Ma chère Elzelina ! c'est sous le nom de ma
« femme que vous voyagerez ; vous irez descen-
« dre à ma maison de Chaillot : comptez sur
« ma tendresse pour retarder aussi loin que
« possible l'instant de votre départ. »

Sa voix était attendrie ; ses regards se fixaient tristement sur moi : les miens se baissaient vers la terre, et mon cœur était oppressé d'un poids douloureux. Depuis que j'ai vu s'évanouir pour moi toutes les chimères de la fortune, certaines personnes, les unes par l'intérêt qu'elles voulaient bien prendre à moi, les autres par cette disposition au blâme, à l'aide de laquelle tant de gens savent se dispenser d'être utiles, se sont plusieurs fois étonnées, sous un certain rapport, de la conduite que j'avais tenue à cette époque. On m'a demandé comment, après avoir long-temps porté le nom de Moreau, après avoir pu disposer aussi librement de sa fortune, je n'avais pas su obtenir de sa générosité les moyens de m'assurer pour l'avenir une existence médiocre, mais garantie de l'inconstance du sort. Il est vrai que je n'ai jamais cherché à spéculer sur la libéralité naturelle de Moreau ; loin de là,

j'ai toujours rejeté les offres que son noble cœur le portait souvent à me faire. J'ai usé jusqu'à l'extravagance de sa libéralité, mais je n'ai jamais su en profiter, ainsi que me l'auraient conseillé des gens *raisonnables et prévoyans*. Dès-lors, ma fortune personnelle était bien bornée ; cependant elle n'avait pas encore disparu entièrement. Il y a d'ailleurs certains calculs dont la *prudence* répugne à la vivacité de mon imagination, à la fierté naturelle de mon caractère ; et je n'ai jamais été de celles qui n'hésitent point à faire constater leur opprobre par acte notarié. J'ai toujours regardé de telles spéculations comme le comble de l'infamie, et rien n'a pu détruire mes préjugés à cet égard. J'invoque sur ce point, et sans crainte d'être démentie par personne, le témoignage de tous ceux qui m'ont connue.

CHAPITRE XXXI.

Moreau me donne une marque publique de son estime. — Les adieux. — Les projets. — Le départ. — Arrivée à Lyon.

La journée du lendemain apporta des nouvelles plus propres encore à redoubler les inquiétudes du général et à affliger son cœur. Et je partageais sa tristesse. Avant de le quitter, je voulus chercher à m'assurer par moi-même des dispositions où je laissais les habitans de Milan à l'égard des Français. Sous prétexte de faire mes visites d'adieux, j'allai, accompagnée de Richard, dans un grand nombre de maisons : je savais amener la conversation sur les affaires, pour sonder, autant que possible, l'opinion générale, et les sentimens de chacun en particulier. Partout on remarquait une certaine inquiétude : partout aussi les partisans de la cause française paraissaient mettre en Moreau toute

leur confiance et tout leur espoir : partout on le désignait comme le seul homme qui pût sauver l'Italie.

En rentrant à *casa Faguani*, je fus informée qu'une partie des autorités civiles et un grand nombre d'officiers supérieurs étaient réunis dans le cabinet du général. Il avait ordonné qu'on l'avertît de mon retour. Dès qu'il en fut informé, il m'envoya prier de me rendre près de lui. Moreau me connaissait assez pour savoir qu'il n'avait à craindre de ma part aucune scène ridicule. Dans l'intention de me donner un témoignage public de son affection et de son estime, peut-être aussi d'éviter l'attendrissement des adieux, il avait mieux aimé me parler devant un certain nombre de personnes auxquelles sa position l'obligeait de donner l'exemple du courage en pareille circonstance.

Au moment où je parus à l'entrée de son cabinet, il vint à ma rencontre, me présenta la main, me conduisit au milieu du cercle; puis s'adressant à ceux qui l'entouraient : « Madame Moreau, dit-il, connaît les ordres du « Directoire, et elle est prête à s'y soumettre; « je sais qu'elle me quitte à regret, parce que je « connais son affection pour moi, la part qu'elle

« prend au succès de nos armes, et son indiffé-
« rence pour le danger. Mais elle sait que mon
« premier devoir est d'obéir, et elle croirait
« manquer au sien si elle n'obéissait à son tour.
« Je ne le cache pas, sa présence m'est tellement
« chère et précieuse que l'espoir de la rappeler
« bientôt près de moi peut seul me déterminer
« à me séparer d'elle pour quelque temps. » Puis, se tournant vers quelques fournisseurs dont les femmes avaient rempli toute la ville des éclats de leur douleur et de leurs plaintes : « J'espère,
« ajouta-t-il, que je ne donnerai pas inutilement
« l'exemple ; s'il en était autrement, je me ver-
« rais réduit à abjurer les convenances de la
« galanterie, et à faire partir toutes les dames
« par *étapes*, avant deux fois vingt-quatre
« heures. »

On s'inclina devant les ordres du général, puis on m'entoura. Les uns m'exprimaient des regrets flatteurs, les autres me félicitaient sottement du *bonheur* que j'allais goûter de revoir Paris. Par des réponses brèves j'échappai bientôt aux complimens de condoléance comme aux complimens de félicitation, et j'allai m'enfermer dans mon appartement où je pus du moins pleurer en toute liberté pendant une heure.

Je repris enfin un peu de fermeté, et j'ordonnai à Ursule, ma femme de chambre, et au fidèle Joseph, de faire mes malles sans délai. Ursule me pria de l'emmener avec moi. Je la demandai à son oncle, le majordome, qui consentit, sans difficulté, à lui accorder la permission de m'accompagner, parce que j'avais l'honneur d'être *Italienne*, ce qui n'était pas à ses yeux un titre médiocre de recommandation. Je payai sa complaisance d'une forte gratification, et je lui comptai, de plus, une somme suffisante pour subvenir aux frais du retour d'Ursule, dans le cas où *le mal du pays* viendrait à la gagner en France, et où le séjour de Paris lui déplairait. Le brave homme était ravi *della mia garbatezza*.

Dès que Moreau fut affranchi des importuns, il accourut près de moi. Tous mes préparatifs de départ étaient terminés : en apercevant sur le canapé mes habits de voyage, il détourna la tête d'un air attendri, et s'asseyant à mes côtés, il se plut à rappeler, avec une effusion de cœur vraiment touchante, et que je n'avais encore jamais remarquée chez lui, chacune des circonstances dans lesquelles j'avais pu lui donner preuve de mon dévouement, de mon affec-

tion, de mon zèle à lui complaire en toutes choses : et c'était pour m'offrir l'expression de la plus tendre reconnaissance. « Mon Elzelina, « dit-il, j'espère pouvoir vous rappeler promp- « tement, si je ne puis aller vous retrouver moi- « même. J'ai tout prévu, tout arrangé pour que « votre existence, loin de moi, soit aussi bril- « lante et aussi agréable que vous pouvez le dé- « sirer. Je ferai tout pour que du moins rien ne « manque à vos plaisirs.

« — Mon ami, répondis-je, vous ne serez « pas là pour les partager; ils me sembleront « bien amers ! »

Il me remercia de ce que je venais de lui dire, puis la conversation s'engagea sur le ton de la plus entière confiance. J'exprimai le chagrin que j'éprouvais, surtout en me séparant d'un homme qui m'était cher, de me trouver seule au monde, sans enfans et sans famille. Moreau partageait, depuis long-temps, mon chagrin à cet égard : il aurait voulu me voir mère, résolu qu'il était de légitimer notre union aux yeux de la société, dès que les circonstances pourraient le lui permettre. J'étais dans la force de la jeunesse, mais quoique je pusse raisonnablement espérer d'avoir des en-

fans, un pressentiment secret m'avertissait que le ciel ne devait pas m'accorder le bonheur d'être mère. Moreau, dans nos adieux, m'exprima le désir de voir un enfant d'adoption me consoler au moins provisoirement; déjà je regardais Henri comme mon fils : Moreau partageait sincèrement mon affection pour lui; mais il aurait voulu qu'un enfant, adopté dès le berceau même, devînt, pour ainsi dire, plus véritablement le nôtre. Si dans mon voyage je rencontrais une famille qui méritât une telle faveur, il m'autorisait à prendre sur-le-champ, sous ma protection immédiate, celui de ses jeunes rejetons qui me plairait le plus.

Cette autorisation que me donnait Moreau semble d'abord indifférente : mais je la rapporte ici parce qu'elle doit m'aider à me justifier, plus tard, d'un des griefs qu'on éleva contre moi, lors de ma rupture avec le général. On sut, à cette époque, intéresser son amour-propre à la rétractation d'un consentement qui prouvait toute l'étendue de son amour pour moi, et de l'empire que j'avais exercé sur lui. Je n'ai jamais cherché à dissimuler les torts de ma vie, quelque graves qu'ils aient été parfois : ils ont été bien grands envers l'excellent homme dont

personne n'a pu mieux connaître que moi la belle âme. Mais je repousse d'avance l'imputation qu'on m'a faite d'avoir conçu, *seule*, un projet que nous avions formé ensemble. Si je n'avais été sûre de son approbation, il n'est pas vraisemblable que, dans sa maison, entourée de gens à ses gages, j'eusse osé feindre une grossesse. Un seul mot de ma main pouvait alors mettre à ma disposition une somme de vingt-cinq mille francs déposée, pour mes besoins personnels, chez M. de la Rue, banquier du général. Il m'était donc on ne peut plus facile de partir pour la campagne, d'y rester tout le temps que j'aurais cru nécessaire pour assurer la réussite de mon projet, et d'en revenir ensuite avec l'enfant que j'aurais voulu faire passer pour le mien.

Je reviendrai sur ce sujet quand il en sera temps. Sans m'étendre davantage sur une digression déjà trop longue, je me bornerai à dire que mon départ de Milan s'étant trouvé retardé de quelques jours, ce fut avec Moreau lui-même que je concertai toutes les mesures à prendre pour arriver à nos fins. Il fallut enfin partir : je quittai Milan le 26 avril 1799, et le 15 mai je reçus à Lyon la nouvelle que Moreau

venait non pas seulement de réparer les fautes de Schérer, mais encore d'acquérir de nouveaux titres à la gloire, en battant les Autrichiens et les Russes, et en passant la Sezia, malgré les forces supérieures que lui opposait Suwaroff.

Sur toute la route que j'avais à parcourir, le titre d'épouse du général Moreau me donnait droit à des égards et à des respects unanimes; j'étais touchée de la considération qu'on voulait bien me témoigner, et j'en rendais avec plaisir hommage à l'homme dont le nom seul commandait l'estime de l'Europe entière.

Qu'on me pardonne de m'appesantir sur ces détails; cette époque est la plus brillante de ma vie, agitée depuis par tant d'événemens divers. J'étais partie dans une bonne voiture avec Ursule, un domestique et Joseph, qui allait devant en courrier. Cette voiture contenait des provisions de toute espèce, et plus que suffisantes pour suppléer à ce qui me manquerait dans les auberges. Moreau m'avait engagée à descendre à Lyon, hôtel et place Belcour. Le plus bel appartement avait été d'avance retenu pour moi, et je fus reçue à ma descente par le payeur général de l'armée,

Siv**, et deux de ses amis qui m'attendaient depuis quelques jours. Le général était depuis long-temps lié avec Siv**; il l'avait prévenu de mon passage à Lyon, en me recommandant à ses soins de la manière la plus pressante. M. Siv** me montra la lettre que lui avait écrite le général. Moreau y exaltait singulièrement ma beauté, les grâces de mon esprit, en un mot tout ce dont on voulait bien me faire quelque mérite. En me rendant à Milan, j'avais fait avec Moreau quelque séjour à Lyon ; depuis cette époque on y avait beaucoup parlé de moi. Quelques personnes qui m'avaient connue en Hollande, avant que je fusse séparée de mon mari, avaient donné des détails sur ma naissance, sur mon existence passée, et ces récits avaient piqué vivement la curiosité. Cette curiosité, peut-être un peu maligne d'abord, se changea bientôt en bienveillance; les avantages de ma personne ne contribuèrent en rien, j'ose le dire, à me gagner les cœurs : on voulut bien me tenir compte de quelques bonnes qualités, et surtout de l'affabilité constante de mon langage et de mes manières. Cette affabilité m'était naturelle; mais n'eût-elle pas été un des

traits dominans de mon caractère, j'avais trop de bon sens pour ne pas chercher à l'acquérir. Je n'ai jamais pu concevoir ces airs dédaigneux, qui ne servent le plus souvent qu'à parer d'un masque de grandeur les petitesses de l'esprit ou les vices de l'ame. Ces détails sur mon caractère peuvent paraître au moins superflus; ils sont cependant nécessaires pour expliquer l'inconcevable ascendant que prit sur moi un homme auquel je ne fus jamais unie par l'amour, et vers qui je ne fus jamais entraînée que par ce sentiment général de bienveillance que je viens de définir. Cet homme a cruellement abusé de ma confiance en lui, pour mon malheur. Je donnerai, dans le chapitre suivant, quelques traits de cet affreux caractère : on le verra plus tard apparaître avec sa difformité tout entière.

CHAPITRE XXXII.

D. L. — Accueil flatteur que je reçois à Lyon. — Comment D. L. parvient à intéresser ma pitié pour lui. — Il trouve le moyen de se rendre nécessaire.

Au commencement de ces Mémoires, j'ai pris l'engagement solennel de ne jamais désigner, de manière à les faire reconnaître, ceux qui ont cherché à tourmenter ma vie : cet engagement, je le tiendrai. Les simples initiales D. L. me serviront donc à désigner l'homme dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, et qui m'a fait tant de mal. L'ascendant qu'il prit sur moi, à une époque où j'étais si jeune encore, ne fut jamais, je le répète, fondé sur l'amour; il le dut à l'habileté avec laquelle il parvint en peu de jours, pour ainsi dire, à connaître mon caractère, et à l'ignorance profonde où je restai pendant long-temps de toute la monstruosité du sien. Aujourd'hui que mes

yeux ont cessé d'être aveugles, je ne puis encore me former une idée nette de cet être odieux, assemblage étrange de grands sentimens et de passions basses, chez qui le désintéressement et la cupidité la plus vile se livraient de perpétuels combats. Je l'ai vu tour à tour capable d'envoyer un ami à l'échafaud, et d'exposer ensuite, pour en sauver un autre, cette fortune qu'il avait achetée par trente ans de turpitudes et de bassesses.

D. L. accompagnait Siv** le jour de mon arrivée à Lyon : celui-ci me le présenta comme l'ami de sa famille, comme un homme tout-à-fait digne de l'estime et de l'affection que cette famille lui accordait. C'était tout ce qu'il fallait pour que je l'accueillisse avec bienveillance. D. L. était alors âgé de vingt-huit ans; il était plutôt mal que bien de figure; mais sa taille était superbe, et il avait par-dessus tout cette bonne grâce française qui plaît tant aux dames de tous les pays. Sa figure m'avait cependant, au premier abord, inspiré une forte répugnance. J'étais moins choquée de sa laideur que de certains traits de sa physionomie, bien faits pour exciter la méfiance et même une sorte de crainte : il fallait toute son infernale adresse

pour vaincre d'aussi fâcheuses présomptions, en dépit de la voix intérieure et puissante qui me disait de redouter un tel homme. Il m'est impossible, lorsque je me rappelle avec quelle promptitude D. L. parvint à établir sur mon esprit sa funeste influence, de ne pas croire à un de ces effets de fascination que tant de gens regardent comme fantastique.

Dès la seconde fois que je vis M. D. L., l'aversion qu'il m'avait inspirée au premier coup d'œil me parut injuste et mal fondée. Il se gardait bien de me donner à croire qu'il connût les antécédens de ma vie; mais, dans le fait, il était assez étroitement lié avec un officier supérieur long-temps employé en Hollande : cet ami l'avait parfaitement mis au fait de tout ce qui me concernait; l'exaltation naturelle de mon caractère, mon penchant à m'exagérer à moi-même toutes les impressions que je recevais, quelques-unes de mes bonnes qualités, les fautes dont je subissais dès lors la conséquence, rien ne lui était inconnu. Cette connaissance parfaite qu'il avait de moi, à mon insu, lui donnait de grands avantages : il n'avait garde de me les laisser deviner; et je me croyais aussi complétement

étrangère pour lui qu'il l'était encore pour moi.

D. L. n'a jamais eu d'affections réelles; l'amour ni l'amitié n'ont pas, que je sache, eu d'accès dans son cœur: la beauté ne produisait sur lui qu'une impression toute passagère; jamais les femmes n'ont pu l'occuper sérieusement; et les efforts qu'il faisait parfois pour réussir auprès d'elles étaient toujours explicables par l'intention de s'ouvrir une nouvelle route pour marcher plus rapidement à la fortune. Entre ses mains les hommes n'étaient en général que les instrumens de son ambition personnelle, instrumens qu'il dédaignait dès qu'il n'en avait plus besoin. La suite de ces mémoires amenera les développemens de ce hideux caractère; je me borne maintenant à en indiquer les traits principaux.

Grâce aux soins du payeur général Siv**, mon séjour à Lyon fut des plus agréables; les invitations de toute espèce succédèrent bientôt aux visites de cérémonie. Partout recherchée et accueillie avec l'empressement le plus honorable, je ne négligeais aucun moyen de me rendre digne de tant de bienveillance. Le nom de Moreau me protégeait auprès de tous les bons

citoyens, de toutes les ames généreuses; il me signalait à la haine secrète et perfide de quelques misérables qui ne lui pardonnaient ni sa gloire, ni ses services si bien récompensés parmi l'estime publique.

Parmi ces hommes, il en était un que je connaissais déjà, et qui se trouvait alors à Lyon, Lhermite : il était alors chargé là d'un de ces espionnages honteux, que tous les gouvernemens n'hésitent point à mettre en œuvre, bien qu'ils méprisent les espions. Le règne affreux de la terreur était déjà loin; mais la défiance d'un gouvernement faible avait succédé aux horreurs de la tyrannie révolutionnaire. Le Directoire entretenait à grands frais quelques agens bien connus, et chargés d'interpréter toutes les actions et tous les discours de quiconque tenait de près ou de loin à l'administration de l'état ou aux rangs élevés de la hiérarchie militaire. Lhermite était chargé d'une mission dont le but n'était ignoré de personne. Par crainte on l'accueillait dans les meilleures maisons de la ville. Sûre que Moreau approuverait ma conduite, et forte de ma répugnance invincible pour un homme que je méprisais, je refusai formellement deux invita-

tions, en ne laissant pas ignorer que je ne voulais point être exposée à rencontrer nulle part M. Lhermite. Il quitta Lyon plein de haine contre moi; mais il poussa l'hypocrisie jusqu'à se présenter la veille de son départ, quoiqu'il fût bien sûr de trouver toujours ma porte fermée.

Il y avait dix jours que je me trouvais à Lyon, lorsque je reçus de Moreau une seconde lettre qui m'annonçait de nouveaux triomphes; ces triomphes étaient d'autant plus glorieux que le vainqueur ne les achetait point au prix du sang de ses soldats. Il venait de mettre en fuite l'armée napolitaine à la journée de la Trebbia; puis, après avoir remis le commandement entre les mains de Joubert, il s'était battu comme simple volontaire sous les ordres de ce général, et il avait eu trois chevaux tués sous lui au combat de Novi, qui coûta, comme on sait, la vie à Joubert.

Dans la joie que me causaient ces heureuses nouvelles, j'allais envoyer chez le payeur général pour les lui communiquer, lorsqu'on m'annonça D. L., qui venait de la part même de Siv** : il m'apportait une lettre de Moreau, confirmative de celle que je venais de recevoir.

Siv** ne voulait pas être le dernier à célébrer les succès de notre armée : il m'annonçait une fête qui devait avoir lieu à sa campagne, et m'invitait à vouloir bien l'embellir de ma présence.

J'étais transportée de joie; les formes respec tueuses de D. L., le ton de cérémonie qu'il prenait avec moi, tout cela me semblait beaucoup trop froid : je croyais deviner sous ces dehors si calmes un mécontentement secret. Sans réfléchir que ce ton et cette attitude étaient précisément ceux que je dusse trouver convenables de la part d'un homme que je connaissais encore si peu, je lui dis avec impatience : « Se peut-il, Monsieur, que vous ne « partagiez pas la joie de tous les bons Fran- « çais? ou bien nos victoires ont-elles été ache- « tées par la perte de quelque brave qui vous « fût cher? »

Pour toute réponse il baissa tristement la tête; alors passant, avec ma promptitude ordinaire, d'un sentiment de colère à un sentiment de compassion, je lui demandai sincèrement pardon d'avoir témoigné si vivement devant lui une joie qu'il ne pouvait pas partager.

« Vous ne vous êtes pas trompée, dit-il

« alors, Madame; ces victoires m'enlèvent un « ami bien cher; mon frère est au nombre « des morts. »

Il était peu probable que D. L. pût avoir reçu déjà des détails si bien circonstanciés; mais cette idée ne se présenta pas d'abord à mon esprit. Je le trouvai tellement à plaindre, et le contraste de mon ivresse avec sa douleur feinte me parut si affligeant pour lui, que je mis tous mes soins à le consoler, en lui prodiguant les protestations de dévouement, et en promettant de lui rendre tous les services qui dépendraient de moi.

Le fourbe m'abusait par un grossier mensonge; il n'avait jamais eu de frère; mais il avait besoin de capter ma bienveillance; c'était là le but qu'il se proposait en me racontant ses malheurs imaginaires. J'écoutai complaisamment tout ce qu'il lui plut de me débiter sur une mère et une sœur qu'il prétendait avoir encore à Paris, et auxquelles il voulait, disait-il, consacrer désormais sa vie : la crainte seule de perdre une modique place qu'il avait à Lyon l'empêchait de suivre sur-le-champ l'élan de son cœur, et le retenait encore loin d'elles.

Je m'abandonnais de plus en plus, et avec

moins de réserve, à la compassion qu'il savait m'inspirer. Il me parla plus longuement de son frère : j'écoutais, avec une religieuse crédulité, tout ce qu'il me disait du noble caractère et des hauts faits d'armes de ce héros. Il ne fallait pas s'étonner, suivant lui, que ce frère fût devenu, en si peu de temps, un officier du premier mérite : il avait été formé à bonne école. La première affaire à laquelle il eût assisté était celle de Forsheim, sous les ordres de l'adjudant-général Ney, le 8 août 1796. C'était ce combat qui, je ne l'avais pas oublié, valut à Ney le grade de général de brigade.

A ce nom que, par une inconcevable fatalité, je n'avais jamais entendu prononcer sans la plus vive émotion, ma curiosité devint plus attentive et plus avide. Depuis le jour où, pour la première fois à Utrecht, j'avais entendu célébrer la valeur de Ney par les louanges unanimes de ses compagnons d'armes, mon oreille avait été poursuivie en tous lieux du bruit de ses exploits : je ne pouvais plus l'entendre nommer sans qu'il s'opérât dans tout mon être une révolution subite que je ne pouvais m'expliquer à moi-même, et qu'aucun mot ne saurait définir. Je ne l'avais entrevu que quelques mi-

nutes à Kehl; mais il avait laissé dans mon ame d'ineffaçables souvenirs. Personne n'ignorait mon admiration pour un des plus grands militaires dont s'honorât l'armée française; mais ce que tout le monde ignorait, ce que j'ignorais encore moi-même, c'est que cette admiration, poussée jusqu'à l'enthousiasme, renfermât les germes de l'amour violent avec lequel j'ai vécu, avec lequel je veux mourir.

D. L. sonda, d'un seul coup d'œil, tous les replis de mon cœur; il devina ma folle passion, pour ainsi dire avant qu'elle eût pris naissance à mes propres yeux, et, dès ce moment, il acquit sur mon cœur cette puissance infernale qui fit de moi, pendant si long-temps, l'instrument passif ou plutôt l'esclave de ses volontés.

Dans le cours de notre entretien, qui se prolongeait outre mesure, sans que je m'en doutasse aucunement, je trouvai moyen de lui adresser quelques questions sur un homme qu'il paraissait connaître parfaitement. Il m'apprit que Ney n'était pas marié, qu'il ne paraissait pas même disposé à s'engager jamais dans les liens du mariage. J'allais l'interroger de nouveau, et il se disposait à me débiter encore quelques vérités enveloppées de beaucoup de men-

songes, lorsque nous fûmes interrompus par l'arrivée de plusieurs officiers qui venaient aussi m'apporter leurs félicitations. Je congédiai D. L. en le chargeant d'une réponse verbale pour le payeur général; et comme je n'ignorais pas le prochain départ de Siv***, je le fis prier, par son messager, de venir le lendemain prendre chez moi mes commissions pour Paris.

J'étais distraite et préoccupée : je reçus donc avec assez de froideur les complimens qu'on venait, de toutes parts, m'offrir sur les nouveaux succès de Moreau. C'était la première fois que mon cœur était moins vivement ému des louanges unanimes auxquelles, une heure plus tôt, j'aurais joint l'expression de mon enthousiasme. J'étais gênée et mal avec moi-même; car ma conscience me faisait intérieurement des reproches, et je rougissais presque du plaisir trop vif que j'avais goûté dans l'entretien de D. L. : déjà j'étais infidèle à l'amour de Moreau, infidèle même à sa gloire que personne jusqu'alors ne trouvait plus de bonheur que moi à célébrer.

Je restai seule, et je me pus livrer, sans crainte, à l'entraînement de mes pensées : il faut l'avouer, elles furent toutes reportées sur Ney. Non, Moreau, tout grand qu'il était, ne

pouvait inspirer cet amour sans bornes que mon cœur avait, pour ainsi dire, pressenti dès l'enfance. Le besoin qu'il avait d'aimer, sa confiance entière dans celle qu'il chérissait, confiance que ne venait jamais troubler la jalousie, tout cela pouvait donner un bonheur paisible, mais non pas allumer une passion violente. Au reste, si ma conduite n'avait pas été jusqu'alors propre à le rendre jaloux, il ne me donnait pas non plus de motifs de jalousie. Je l'eusse vu assidu près de la plus belle femme du monde, que je n'en aurais pas conçu la moindre inquiétude. Je le savais aussi religieusement fidèle aux sermens de l'amour qu'aux lois de l'honneur.

Ney, au contraire, ne donnait aucune importance à ces fantaisies passagères qui désolent une femme lorsqu'elle met tout son bonheur dans la fidélité de l'homme qu'elle chérit. Aussi brave que Moreau, il joignait à ce genre de mérite tout français une audace à laquelle la force physique donnait quelque chose d'imposant et de gigantesque. Il semblait ignorer non seulement le besoin, mais encore la nécessité du repos. Moreau aimait, au contraire, les douceurs d'une vie tranquille ; et le

repos lui semblait, après la gloire, la meilleure récompense de ses fatigues. Il aurait voulu, par ses victoires, assurer pour l'avenir l'indépendance de la république. Ney était doué, par-dessus tout, du génie des conquêtes; dans son ardeur guerrière, c'était peu pour lui que la France obtînt les respects de l'Europe, il aurait voulu la voir maîtresse du monde entier.

Tels furent les principaux traits du caractère de chacun de ces deux hommes illustres : tous deux sont morts, tous deux autre part qu'au champ d'honneur. Qu'il me soit permis, à moi qui les connus si bien, de payer un tardif hommage à leur mémoire. Qui mieux que moi pourrait attester la grandeur de leur ame, leur bonne foi jusque dans leurs erreurs. L'un, poussé par les conseils de l'orgueil irrité, ballotté par l'indécision naturelle de son esprit, céda sans réflexion, à la force d'un sentiment cher et respectable qui eut toujours sur lui l'empire le plus absolu. Incapable de tromper, ou de promettre ce qu'il n'aurait pas voulu tenir, le second partit avec la ferme résolution de faire ce qu'il avait promis; il ne sut pas résister au torrent qui entraînait un si grand nombre de ses compagnons...

Cruels souvenirs qui m'assiégent sans cesse! Puissent bientôt les passions contemporaines cesser de s'agiter autour de cette tombe solitaire, sous laquelle est ensevelie tant de gloire! Puisse bientôt la France honorer, par de justes hommages, le nom de ce guerrier, à qui

Le destin des combats
Devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas,
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire [1].

[1] Casimir Delavigne.

CHAPITRE XXXIII.

M. de Parny. — Mademoiselle Contat. — Molé. — Une répétition. — Étourderies.

Le lendemain même, D. L. revint chez moi, sous un prétexte assez futile : je mourais d'envie de reprendre la conversation de la veille ; mais aucune puissance humaine n'aurait pu m'enhardir à lui adresser de nouvelles questions. D. L. voyait parfaitement toute l'agitation de mon âme, et il en pénétrait les causes. Un courtisan, un flatteur vulgaire aurait été de lui-même au devant de mes désirs. D. L. était bien plus habile ; il connaissait trop bien les moyens d'irriter une passion concentrée ; ces moyens, il les possédait tous, et, dès lors, il avait résolu de s'en servir pour me mettre, en quelque sorte, à sa discrétion. Avec une adresse revêtue des formes de la plus naïve simplicité, il m'ôta tout espoir d'obtenir de lui les éclaircissemens que je désirais avec tant d'ar-

deur; et il me laissa voir clairement qu'il ne répondrait qu'à une question directe et précise.

J'ai dit, tout à l'heure, que je n'aurais pu prendre sur moi de l'interroger, cela était rigoureusement vrai. Mon dépit fut plus d'une fois sur le point d'éclater par les larmes que j'avais peine à retenir; et mes efforts mêmes pour le dissimuler ne servaient qu'à montrer clairement à D. L. tout l'empire qu'il pouvait prendre sur moi dès l'instant où j'aurais été forcée de lui avouer mon secret.

Irritée au dernier point, je le chargeai de faire pour mon compte quelques emplettes de soieries, et je le congédiai d'un ton fort sec; puis, sonnant ma femme-de-chambre, j'ordonnai qu'on fît tous les préparatifs de ma toilette. D. L. me salua respectueusement, et sortit en m'abandonnant à tout le trouble qu'il avait su faire naître dans mon cœur, et dont il voyait toute la violence. Sûr d'être le seul homme à qui je pusse parler de celui qui occupait déjà si exclusivement mon cœur et mon imagination, il était bien convaincu que ma bouderie ne serait pas de longue durée.

J'étais, pour ce jour-là, d'un grand dîner chez M***, riche négociant, distingué par ses

qualités aimables, et qui s'était recommandé à moi par son admiration pour Moreau. Ce fut chez lui que je vis, pour la première fois, M. de Parny, neveu de l'aimable poète de ce nom. Je connaissais les vers de son oncle; je lui en parlai; il parut goûter la manière dont je lui témoignai le plaisir que j'avais trouvé à les lire. M. de Parny, qui est devenu depuis l'époux de mademoiselle Contat, se trouvait en ce moment à Lyon avec elle et Molé. J'avais le plus grand désir de connaître particulièrement cette actrice charmante qu'on a pu égaler, mais qu'on ne surpassera jamais. M. de Parny était infiniment aimable; il trouva moyen de flatter, dès la première entrevue, mon amour-propre, de la façon la plus délicate, et de bannir ainsi toute gêne entre nous. Il possédait surtout l'art de donner de l'esprit à son interlocuteur, en le ramenant toujours aux sujets qu'il paraissait affectionner : enhardie par son affabilité, je ne craignis pas de donner à notre conversation une tournure presque littéraire. Il parut surpris du grand nombre de vers français que je citais de mémoire, et il voulut bien me dire que son goût s'accordait en général avec le mien.

Comme je lui exprimais vivement le plaisir

que je trouvais au théâtre, il me demanda dans quels rôles j'avais vu mademoiselle Contat.

« — Dans presque tous ceux qu'elle joue, ré-
« pondis-je aussitôt, et toujours je l'ai trouvée
« admirable.

« — Qu'elle serait heureuse, Madame, d'en-
« tendre un pareil éloge sortir de votre bouche!

« — Et moi, Monsieur, que je vous aurais
« d'obligation, si vous vouliez bien me mettre à
« même de le lui répéter à elle-même!

« — C'est un honneur que j'allais vous de-
« mander pour mon amie, » répondit-il d'un air de satisfaction, qui me résolut à mettre de côté l'étiquette inséparable du rang que je tenais alors dans le monde.

Le lendemain donc, entre dix et onze heures du matin, j'arrivai chez mademoiselle Contat. A peine le domestique eut-il prononcé le nom de madame Moreau, que tout fut en mouvement dans l'hôtel. Chacune des personnes auxquelles il me nommait, en allant avertir sa maîtresse, accourait sur mon passage pour me voir de plus près. Moi, tout entière à la curiosité qui me pressait, j'avais, en un clin d'œil, sauté de ma voiture, franchi les degrés de l'escalier, et je me trouvai en présence de mademoiselle Contat,

avant que personne fût revenu de la surprise causée par une visite aussi inattendue. Dans le même instant, M. de Parny sortit avec Molé d'un appartement dont l'issue donnait sur le même pallier : il m'accueillit avec des transports de joie si flatteurs et si vrais, que j'en fus vivement touchée.

Mademoiselle Contat, qui venait à ma rencontre dans le moment où j'atteignais le haut de l'escalier, me fit entrer chez elle, et là recommencèrent les témoignages du plaisir extrême qu'on éprouvait à me voir, et d'une reconnaissance dont je ne pouvais douter, car elle se peignait dans tous les regards.

Je n'avais jamais vu d'actrice hors de la scène, et je partageais, à cette époque, la sotte prévention de tant de femmes qui s'imaginent que l'éclat des lumières, le rouge et la toilette font seuls toute leur beauté, comme l'esprit de leurs rôles fait seul la grâce et l'élégance de leurs manières.

La vue de mademoiselle Contat, son langage, ses façons si distinguées, me désabusèrent entièrement. Il était impossible de trouver une femme plus fraîche et plus jolie, et de posséder mieux ce ton de la bonne société qui faisait de son jeu sur la scène la continuation des habitudes de sa vie.

Elle était alors âgée de trente à trente-deux ans. Déjà elle était fort grasse; mais cet embonpoint n'ôtait rien à la souplesse de sa taille qui me parut même plus élégante encore dans le salon qu'au théâtre : rien ne la gênait, et une robe de matin en marquait heureusement les gracieux contours.

Mademoiselle Contat m'exprima, en particulier, combien elle était sensible à l'honneur que je lui faisais, puis la conversation s'engagea entre nous quatre sur les affaires du jour, et sur l'empressement du public lyonnais à se porter aux représentations qu'elle et Molé donnaient depuis quelque temps au grand théâtre : « Voici, « dit à ce sujet mademoiselle Contat, l'heure de « notre répétition : Molé, envoyez dire au théâtre « que nous ne pouvons y aller que plus tard.

« — Non, de grâce, ne dérangez rien pour « moi, m'écriai-je aussitôt : je suis venue sans « cérémonie ; vous m'avez accueillie avec amitié ; « ne gâtons pas par une gêne intempestive les « heureux commencemens de nos relations. Per- « mettez-moi, au contraire, de vous conduire « moi-même au théâtre, et d'assister à la répé- « tition dans quelque coin obscur de la salle.

« — Madame, c'est la plus sotte chose du

« monde, même à Paris, reprit Molé d'un air « d'importance; jugez de ce que cela doit être « en province : là surtout où il faut supposer « l'ennui des conseils que les acteurs vous de- « mandent toujours, de manière à vous laisser « voir clairement qu'ils croyent pouvoir tout- « à-fait s'en passer. Vive Paris, Madame; c'est « là qu'on apprécie les talens : la province ne « lui ressemble en rien pour la manière dont « elle honore les artistes.

« — Allons, mon cher, reprit mademoiselle « Contat, vous exagérez singulièrement l'ennui « de nos voyages, et vous n'en énumérez pas « les plaisirs. Moi, je mets au nombre des plus « grands de pouvoir accueillir l'offre que Ma- « dame a bien voulu me faire. Parny se chargera, « Madame, de vous conduire à votre loge dans « le plus strict incognito; car si l'on vous sa- « vait au théâtre, nous ne pourrions suffire à « toutes les questions dont on nous accablerait « sur votre compte, et sur les circonstances de « votre visite. »

Je tranchai la difficulté, en répétant que je voulais garder le plus strict incognito. Molé insistait sur la curiosité impatiente à laquelle j'avais la modestie de me dérober. « C'est que,

en vérité, Madame est charmante », répétait-il à chaque instant, avec ce ton d'un marquis de l'ancien régime, qui du reste n'avait chez lui rien d'affecté. Je trouvai cependant ce ton de grand seigneur bien moins aimable que la grâce naturelle et plus bourgeoise de mademoiselle Contat, que la politesse calme et réservée de M. de Parny.

Tout en se préparant à partir, mes hôtes continuaient leur conversation avec moi. Aux yeux de personnes si spirituelles, j'aurais voulu ne point passer tout-à-fait pour une sotte; j'y faisais mon possible sans trop d'efforts; car leur affabilité, leur obligeance, étaient faites pour me mettre parfaitement à l'aise. Nous montâmes enfin en voiture, et nous nous rendîmes au théâtre.

Ainsi que nous en étions convenus d'avance, M. de Parny me conduisit à l'une des baignoires d'avant-scène, où je me cachai de manière à n'être aperçue de personne. Je trouvai tout d'abord que Molé ne m'avait pas trompée, et qu'il n'y avait rien de moins attrayant que la vue d'une salle déserte et le spectacle d'une répétition. Dès qu'il parut avec mademoiselle Contat dans le fond du théâtre, la troupe entière qui

les attendait se leva pour aller à leur rencontre. « Voilà, dis-je à M. de Parny, des témoi-« gnages de déférence qui portent atteinte à « notre système d'égalité républicaine : c'est « bien là reconnaître une noblesse ; mais « cette noblesse est celle du talent ; les hom-« mages qu'on lui rend reposent sur l'admi-« ration qu'il inspire, et passent avec lui. « Comme tous les honneurs sont personnels, « ils excitent une émulation louable; car cha-« cun se dit tout bas qu'avec du temps et des « efforts, il pourra les mériter et les obtenir « à son tour. »

Mon accent étranger, la vivacité de mon action oratoire, s'il m'est permis de parler ainsi, avaient quelque chose d'assez piquant pour M. de Parny : il m'écoutait attentivement, et il applaudissait avec une politesse toute bienveillante à mes observations. Enhardie par sa complaisance à m'écouter, je lui communiquais toutes les sensations que me faisait éprouver la pièce qu'on répétait devant nous. J'admirais la grâce que mademoiselle Contat mettait à donner aux actrices des conseils dont elles avaient grand besoin ; jamais un mot de sa bouche qui pût choquer l'amour-

propre le plus irritable; ses avis étaient autant de règles infaillibles qui, bien appliquées, ne pouvaient manquer de conduire aux succès. Quant à Molé, il me parut beaucoup moins indulgent et moins poli; il avait une brusquerie parfois fort offensante. Lorsque je le connus mieux, j'acquis la certitude que cette brusquerie n'avait pas son principe dans un sot orgueil, mais dans l'amour excessif qu'il avait pour son art, et dans l'impétuosité naturelle de son caractère. Il était vieux; cependant, à la chaleur de son jeu, on eût pu le prendre pour un homme encore dans la force de l'âge : on pouvait voir aisément qu'il avait dû être très beau. Je fis, sur ce point, une question à M. de Parny; il répondit en souriant d'une manière affirmative. Alors, pour la première fois, je m'aperçus qu'il était aussi fort bien lui-même; et, alors seulement, je songeai à l'inconvenance de cette espèce de tête-à-tête dans une loge solitaire, au milieu d'une salle obscure et déserte, avec un homme de cet âge et de cet extérieur. Cette réflexion subite me troubla au point de me faire rougir. Plus je sentais mon étourderie, plus mon embarras allait en augmentant, et plus mes efforts pour le cacher

devenaient visibles et impuissans. Toutes ces idées qui se pressaient à-la-fois dans ma tête, me firent perdre la présence d'esprit qui m'abandonne rarement; je rompis brusquement le fil de l'entretien, et, sans lever les yeux, j'exprimai à M. de Parny le regret qu'une invitation, à laquelle j'étais obligée de répondre, me privât du plaisir d'assister le soir au spectacle. Je le priai d'engager de ma part mademoiselle Contat et Molé à venir chez moi le lendemain pour nous rendre tous ensemble à la fête de M. Siv***, qui ne pouvait manquer de recevoir avec plaisir mes nouveaux amis. M. de Parny accepta mon offre avec beaucoup d'empressement. Je le priai de faire agréer mes excuses à mademoiselle Contat, et que je ne pouvais attendre jusqu'à la fin de la répétition; et, sans prétexter d'autre motif que la chaleur et l'obscurité de la salle, je sortis de la loge pour aller regagner ma voiture. M. de Parny m'offrit la main pour y monter; puis il resta quelques secondes debout près de la portière, et comme attendant mes ordres. Une réflexion tardive vint se présenter à mon esprit; je sentis tout le ridicule de ma brusque sortie, et je me hâtai de commettre une nouvelle étourderie pour réparer toutes

celles que j'avais déjà à me reprocher. « Si « vous n'aviez pas été retenu ici, lui dis-je, « Monsieur, je vous aurais engagé à m'accom- « pagner dans ma promenade le long du quai « du Rhône. » A peine venais-je de prononcer ces mots que déjà il était assis près de moi; la portière se ferma et nous partîmes. J'éprouvai encore beaucoup de gêne dans les premiers momens de notre course; mais M. de Parny, avec toute l'aisance et le savoir-vivre de la bonne compagnie, feignit de ne pas voir mon embarras, qui se dissipa bientôt. J'exprimai mon admiration pour les beautés romantiques des bords du Rhône. M. de Parny paraissait entendre avec plaisir les éloges que je donnais à un pays qui était le sien; et notre conversation semblait celle de deux artistes. Nous revînmes à mon hôtel; je priai M. de Parny d'obtenir de mademoiselle Contat grâce pour l'impolitesse avec laquelle je lui avais enlevé son chevalier. Il me promit de me faire pardonner aisément, et nous nous séparâmes.

CHAPITRE XXXIV.

Une journée de plaisir. — Nouveaux mensonges de D. L. — M. Sol. m'envoie un présent magnifique.

M. Siv*** était près d'entrer chez moi au moment où j'arrivais moi-même à ma porte. J'engageai M. de Parny à rester encore quelques minutes avec moi, et je le présentai au payeur général. Siv*** me remercia, et parut se promettre un grand plaisir de le recevoir le lendemain à la campagne avec Molé et mademoiselle Contat. Je les retins tous à dîner.

Pendant que M. de Parny écrivait à mademoiselle Contat pour la prévenir de la *violence* que je lui faisais et de la partie qui venait d'être liée, il m'arriva quelques nouveaux convives, de telle sorte que nous nous trouvâmes quatorze à table. Au milieu de cette agréable réunion j'oubliai facilement l'humeur que D. L. m'avait

donnée la veille, et la tristesse que, malgré moi, sa conversation avait laissée au fond de mon cœur. Ma société se dispersa de bonne heure; les dames sortirent les premières pour aller vaquer aux soins de leur toilette. Nous allions toutes le soir à un thé que donnait madame T***, cousine du commissaire ordonnateur de ce nom. Quelques-uns de nos cavaliers se rendirent au théâtre pour admirer mademoiselle Contat et Molé dans le *Misantrope* : plusieurs de nous restèrent; de ce nombre étaient Siv*** et M. de Parny. Je priai le premier de vouloir bien faire, en mon absence, les honneurs de mon salon, et je courus moi-même à ma toilette. A peine venais-je de la terminer qu'on m'apporte un billet de D. L.; il sollicitait la permission de se présenter chez moi le lendemain matin, et de prendre mes ordres pour Paris. Son départ étant décidé, il m'engageait à ne point laisser voir à M. Siv*** que je connusse ce projet de départ. J'ignorais les motifs de ce mystère; je résolus toutefois de lui garder le secret. Quand je rentrai dans le salon, brillante de parure, ma vanité dut être satisfaite des complimens qui m'assaillirent. Ces éloges pompeux d'une beauté qui, dans le fond, ne m'a jamais rendue

fière, ne m'ont jamais touchée autant que la muette éloquence du regard; celui de M. de Parny disait parfaitement combien il me trouvait belle; sa bouche n'aurait pu rien ajouter au langage de ses yeux.

Ce fut Siv*** qui me donna la main pour me conduire à la soirée de madame de T***. Je revins à trois heures du matin, et à cinq heures j'étais déjà éveillée par l'idée de la visite que D. L. devait me faire dans la matinée. Les plaisirs de la veille, les triomphes de mon amour-propre, tout fut oublié, tout s'évanouit comme un songe, et je m'abandonnai entièrement au plaisir d'entendre bientôt prononcer le nom de celui que déjà mon cœur préférait à tous les autres.

D. L. ne vint qu'à dix heures, et depuis cinq heures je n'avais pas cessé de consulter, avec une impatience toujours croissante, ma montre et mes pendules : mon agitation était à son comble. D. L. à son arrivée put deviner au désordre de mes traits le trouble de mon âme; j'étais justement dans la disposition d'esprit qui pouvait être la plus propre à augmenter l'empire qu'il avait déjà pris sur moi.

Je le reçus d'abord assez mal; mais bientôt,

songeant qu'il pouvait avoir quelque chose à me demander, je repris le ton de politesse ordinaire, et je lui témoignai de nouveau le désir de lui être utile, si par hasard il avait besoin de moi. « Il mettrait toujours son bonheur, « disait-il, à être mon obligé. Son départ pour « Paris ne pouvait plus être retardé; il n'y allait « pas moins que du repos et peut-être de la vie « d'une mère qu'il chérissait. »

Je lui demandai la permission de contribuer pour ma part à lever les obstacles qui peut-être l'avaient empêché de partir plus tôt; et je lui remis une bourse bien garnie, en le priant de l'accepter à titre de prêt. Je lui indiquai en même temps mon adresse ordinaire à Paris, en lui annonçant que je le suivrais de près dans cette ville. Je profitai en outre de cette occasion pour lui demander quel motif il pouvait avoir de cacher son départ à un homme tel que M. Siv***, qui paraissait lui prodiguer toujours les témoignages de la plus active bienveillance.

« Ce n'est pas, dit-il, mon départ que M. Siv*** « doit ignorer, c'est bien plutôt la hardiesse que « j'ai eue de venir vous importuner de mes « confidences.

« — Ce motif est en effet raisonnable, lui

« répondis-je; de mon côté, je désire qu'on « ignore aussi le bonheur que j'ai eu de vous « rendre un mince service. »

Il s'inclina d'un air respectueux, et nous retombâmes quelques instans dans le plus absolu silence. L'impatience me gagnait de nouveau; décidée toutefois à satisfaire mon avide curiosité, je relevai la conversation en prenant un détour pour l'amener sur le sujet qui m'intéressait si vivement. « Ou je me trompe, lui « dis-je, Monsieur, ou vous m'avez dit que « votre admiration pour le courage du général « Ney, et votre affection pour sa personne, vous « avaient déterminé à embrasser sous lui la « carrière des armes.

« — Sans doute, Madame; il y a dans les « armées françaises plusieurs généraux qui ri« valisent avec le général Ney de talent et de « courage; mais l'affection ne se commande « pas, et celle que je lui ai vouée est née d'une « circonstance dont le souvenir se rattache à « la destinée de mon malheureux frère. »

Là dessus il me fit avec toute l'assurance imaginable le récit de je ne sais quelle aventure romanesque dont on pense bien que le héros était ce frère qui, je le répète, n'a jamais

existé. Ney intervenait dans ce récit comme un de ces êtres supérieurs dont la seule présence change la face des événemens. Comme je ne doutais nullement de la sincérité du narrateur, on peut croire que je mettais une grande bonne foi à l'écouter. Mon enthousiasme croissait à chaque instant; l'expression de mes yeux, la rougeur de mon front, dès que j'entendais prononcer le nom de Ney, auraient parfaitement révélé à D. L. l'état de mon âme, s'il n'eût été déjà maître de mon secret.

Il saisit l'instant où mon émotion paraissait la plus vive, pour me demander si je n'avais jamais vu le général Ney.

« Une seule fois, lui dis-je; je l'ai entrevu « lors de la retraite de Kehl : j'en avais un « extrême désir, parce qu'on m'en a toujours dit « beaucoup de bien. »

Ma prudence et ma patience étaient à bout; j'accablais D. L. de questions; je m'arrêtais sur les plus petits détails; je l'obligeais à me répéter vingt fois de suite la même réponse : mon délire était au comble ; et tout accusait en moi la passion violente dont j'étais dévorée. D. L. ne laissait pas échapper un seul moyen de lui donner plus de force encore; il savait

profiter de tous les avantages que ma franchise lui donnait sur moi. Il se leva enfin, et me fit ses adieux, bien certain de me gouverner désormais à son gré.

J'aurais passé peut-être toute ma journée à me rappeler délicieusement tout ce que je savais de cet homme à qui j'étais presque inconnue, et que je chérissais cependant par-dessus tous les autres, si une lettre de mademoiselle Contat n'était venue me rappeler l'engagement que j'avais pris d'aller ce jour-là à la campagne de Siv***. Mademoiselle Contat m'écrivait pour s'excuser de ne pouvoir être de cette partie; un enrouement subit qu'elle avait gagné en sortant du théâtre, la forçait de suspendre pendant quelques jours ses représentations; elle craignait d'aggraver son mal en s'exposant au grand air. On ne lira pas sans plaisir quelques phrases de cette lettre tout aimable :

« Molé, écrivait-elle, me charge de vous « offrir ses regrets : il vous a vue, madame, des- « cendre si légèrement les escaliers, qu'il pré- « voit ne pouvoir vous suivre dans vos prome- « nades chez M. Siv*** : cette idée le rend aussi « jaloux que s'il avait le droit de l'être. Il ne « veut pas, dit-il, en voir de plus heureux que

« lui, et il reste afin de n'avoir que moi pour
« témoin de sa maussaderie. Je vous dirai, moi,
« en confidence, qu'à tout cela se joint une
« petite attaque de goutte, cause véritable de
« cette retraite forcée.

« De grâce, madame, ne soyez donc pas si
« aimable, ou je tremble pour la raison de
« Parny. Depuis hier, il nous parle de la beauté,
« de l'esprit, en un mot, de toutes les grâces de
« madame Moreau, comme si nous n'avions pas
« eu le plaisir de vous admirer nous-mêmes, ou
« comme s'il nous croyait aveugles et sourds. »

J'achevais à peine de lire, lorsqu'on m'annonça M. Siv***, qu'accompagnait M. de Parny. Je demandai à ces messieurs la permission de les quitter pour quelques instans; je les invitai à déjeuner en m'attendant, et je me fis conduire chez mademoiselle Contat: je ne pus la voir; elle était au lit, très souffrante, et reposait après une nuit fort agitée. Je lui écrivis brièvement pour l'informer que j'étais venue m'assurer de l'importance et de la réalité de son indisposition, et lui renouveler en même temps l'expression de mes regrets. En rentrant chez moi, je trouvai ma compagnie grossie du capitaine Hol*** et de M. de Joy**, frère du contre-amiral

de ce nom. Ces messieurs étaient fort occupés à déployer, sur les meubles de mon salon, des pièces d'étoffes, des bas du plus beau travail, et dont M. Joy** avait composé un présent qu'il me priait d'agréer. Quatre ouvriers et un chef d'atelier avaient été chargés de m'apporter cette superbe offrande que renfermait une élégante corbeille recouverte d'une gaze satinée et rayée aux trois couleurs : les coins en étaient retenus par des touffes de ruban pareil, attachant des branches de laurier. Une lettre flatteuse accompagnait tout cela, et contenait l'invitation la plus pressante de venir, le lendemain, visiter les fabriques. Le chef d'atelier nous donnait des explications sur le travail particulier de chaque étoffe, tandis que je faisais servir des rafraîchissemens aux ouvriers. Une coquille de noix renfermait une paire de bas de la plus grande finesse ; et une autre, une paire de mitaines admirablement travaillées.

Je m'emparai des deux coquilles, et je mis dans l'une, à la place des bas, un bon de 600 fr. sur la caisse du payeur général, avec ces mots : « De la part du général Moreau, pour être par-« tagé entre les ouvriers de la fabrique de « M. Joy** : hommage à l'industrie française. »

Dans la seconde coquille, je remplaçai les mitaines par un bon de 100 fr. sur la même caisse, avec cette suscription : « De la part du général « Moreau, hommage à l'active surveillance d'un « honorable travail. » Je revins ensuite dans le salon, et je présentai les deux coquilles fermées au chef d'atelier, en le chargeant de remercier personnellement de ma part M. Joy**. Siv*** réclama l'exécution de l'engagement pris d'aller, ce jour-là même, à sa campagne : nous nous mîmes en route à l'issue du déjeuner.

CHAPITRE XXXV.

La maison de Siv***. — La vieille aveugle. — Piété filiale.

J'avais compté partir en calèche avec mademoiselle Contat : son indisposition l'empêchant d'être des nôtres, je revêtis mes habits d'homme, et je déclarai à Siv*** que je voulais monter son cheval anglais. Ce cheval était ombrageux. Siv*** rejeta formellement ma demande, en se fondant sur les dangers que j'aurais à courir. Quoiqu'il insistât sur ce qu'il répondait de ma vie et de ma santé au général Moreau, je finis cependant par vaincre sa résistance. On m'amena le cheval anglais ; je sautai hardiment en selle, et je fis caracoller mon coursier avec tant d'adresse et d'aplomb que

toutes les inquiétudes de Siv*** furent bientôt dissipées.

La conversation que j'avais eue dans la matinée même avec D. L., avait laissé dans mon âme un sentiment de bonheur qui me disposait à la gaieté. Entourée de personnes qui me témoignaient une bienveillance réelle, je ne tardai pas à me défaire de toutes façons cérémonieuses, et j'osai, pendant quelques heures, être *moi*.

La maison de Siv***, située sur les bords du Rhône, n'était point remarquable par son luxe intérieur; tout y était d'une simplicité élégante, mais sans aucune recherche. La maison, proprement dite, était bâtie dans la position la plus heureuse : le parc, enclos de murs de tous les côtés, était d'une étendue considérable; et les accidens naturels du terrain y ménageaient à chaque pas des points de vue nouveaux et variés.

Il avait été formellement convenu la veille que Siv*** ne ferait aucun apprêt pour nous recevoir, que la fête serait tout improvisée, et que chacun mettrait la main à l'œuvre pour les préparatifs du repas. Siv*** avait tenu parole : la gaieté de notre réunion n'en fut que

plus franche; il semblait que chacun fît assaut de maladresse et de gaucherie; et presque toujours ces maladresses donnaient lieu à des éclats de rire qui ne finissaient plus. Il arriva qu'on eut besoin d'un plat de poisson : aussitôt nous montâmes dans un joli bateau; on jeta le filet, et nous apportâmes au cuisinier les produits abondans de notre pêche. Ce cuisinier veillait d'abord seul sur ses fourneaux; mais les détails du repas se multiplièrent bientôt au point de le forcer à demander du secours : deux de ces messieurs se transformèrent aussitôt en *aides*. J'encourageai leur zèle, sans prétendre à partager leur important ministère. Je me chargeai de faire dresser les tables et de mettre le couvert. On m'adjoignit M. de Parny et le capitaine Hol*** parce qu'ils étaient les plus jeunes.

La table avait été dressée sous une épaisse et verdoyante charmille. En un instant les plates-bandes qui nous entouraient furent dépouillées de leurs richesses, qui servirent à la décoration de notre salle de festin champêtre. La gaieté la plus franche présidait à notre repas, pendant lequel les convives firent plus d'une fois entendre les cris de : *Vive le général Moreau! vive la République!*

Au dessert, on me pria de chanter : je n'ai jamais eu assez de talent pour me faire prier. Je pris donc tout bonnement une guitare qu'on m'apporta, et j'allais chanter quelques airs à la mode, et qu'on venait de me demander, lorsqu'une autre pensée me saisit tout à coup ; je jetai ma guitare, et je commençai, avec l'accent du plus vif enthousiasme, *le Chant du Départ*. Ce morceau, que je n'avais jamais entendu sans une émotion profonde, ne parut rien perdre de son énergie en passant par ma bouche. L'enthousiasme fut porté au comble : on m'entourait, on me pressait les mains ; je crois même que, par amour pour la patrie, quelques convives se permirent de m'embrasser.

Il était près de huit heures lorsqu'on parla de retourner à la ville. Siv***, qui était bon et humain, voulut profiter de l'occasion pour nous intéresser au sort d'une pauvre infirme qu'il secourait de ses aumônes. Il proposa de faire un détour pour aller voir la bonne Marie : personne ne refusa de prendre part à une œuvre de charité, et nous montâmes à cheval.

Notre caravane côtoyait les bords du Rhône.

A un endroit où se trouvaient amarrés plusieurs bateaux, le capitaine Hol***, qui marchait le premier, voulut entrer dans un sentier que lui indiquait Siv***. Tout à coup une vieille mendiante assise sur l'herbe, et qu'il n'avait point aperçue, se lève : le cheval du capitaine, effrayé de cette apparition, fait un bond en arrière, puis s'élance vers le fleuve malgré les efforts de son cavalier pour le retenir. Hol*** courait le plus grand danger, sans le courage et le sang-froid d'un batelier qui se trouvait là par hasard. Cet homme, saisissant une planche et l'élevant à une certaine hauteur, l'oppose à l'élan du cheval, qui donne du poitrail contre cette barrière, et s'arrête tout court, comme confus de sa frayeur. Je m'étais élancée au galop sur les traces du capitaine. J'arrivai tout juste au moment où son cheval venait de s'arrêter.

Tandis que tous les cavaliers entouraient le capitaine, je saisis la main rude et noire du batelier, et j'y glissai deux pièces d'or. Mais la joie, cupide en apparence, que lui inspira ce présent, diminua d'abord de beaucoup ma reconnaissance pour le service qu'il venait de rendre à notre compagnon de voyage. Le reste de notre

société voulut joindre son offrande à la mienne, et Hol*** invita ce brave à venir le lendemain recevoir chez lui de nouveaux témoignages de sa gratitude.

Jacques (c'était le nom du batelier) refusa l'invitation. « Il ne pouvait, disait-il, s'éloigner « de sa mère, qu'il ne quittait jamais toutes les « fois qu'il n'était pas occupé des travaux de sa « profession. » Cette mère était infirme et malade; et ce qui lui rendait notre générosité si précieuse, c'était qu'elle allait le mettre à même de lui procurer un matelas et un bon lit.

Je reportai avec intérêt mes regards sur Jacques, me reprochant de l'avoir jugé tout à l'heure avec tant d'injustice. « Messieurs, « dis-je aux personnes qui m'entouraient, Ma- « rie aura demain son tour : allons d'abord à « la chaumière de Jacques. Qui m'aime me « suive! »

Je n'eus pas besoin de répéter deux fois l'invitation : tout le monde se mit en devoir de m'accompagner. Les paysans, que nos cris avaient attirés, paraissaient tous charmés de voir nos libéralités tomber sur Jacques, et lui prodiguaient à l'envi mille témoignages d'affection et d'estime. Nous partîmes au galop, et

nous arrivâmes en deux minutes au triste réduit où gisait, depuis longues années, une femme octogénaire, accablée de misère et de maladies; cette femme était la mère de Jacques, qui n'avait dans le monde d'autre ressource et d'autre appui que son fils.

Qu'on se figure une chambre de dix pieds carrés, meublée d'un lit que l'ingénieuse tendresse de Jacques avait su rendre plus doux en le suspendant, avec des cordes, au plancher, comme un hamac; deux escabelles, une moitié de table appuyée contre la muraille, et quelques poteries sur une planche; telle était la demeure de la pauvre mère de Jacques. A notre arrivée, elle étendit vers nous ses mains, et nous remercia, avec l'expression de la plus vive reconnaissance, de ce que, disait-elle, nous avions bien voulu faire pour son fils qui était agenouillé devant elle.

Nous étions d'abord restés immobiles devant ce tableau touchant. Les pièces d'or que nous avions données à Jacques étaient sur la couverture de la vieille infirme; elle les montrait à son fils, en lui disant : « Jacques, te voilà heureux; « tu pourras maintenant épouser Georgette. »

Je voulus savoir ce que c'était que Georgette, et j'appris bientôt que ce nom était celui d'une jeune fille aussi recommandable par sa bonne conduite que par sa beauté. Le capitaine Hol*** sortit pour courir à sa recherche, sur quelques renseignemens qu'on venait de lui donner; mais ses recherches furent infructueuses, et Georgette ne vint qu'une demi-heure après son retour. Nous avions déjà pris, entre nous, toutes les dispositions propres à assurer le prompt mariage des deux amans. La vieille mère était dans le ravissement, et son fils dans une joie qui tenait de la folie.

Georgette arriva enfin : Jacques s'élança vers elle, la prit par la main et me l'amena; il nous l'avait dépeinte comme un miracle de beauté : je pus me convaincre, en la contemplant, de cette vérité incontestable, que l'amour embellit tout. Georgette, après m'avoir saluée, s'avança vers le lit de la vieille femme et l'embrassa de la manière la plus tendre, en lui demandant, dans son langage rustique, s'il était bien vrai qu'elle voulût l'adopter pour sa fille.

Pendant que nous nous laissions aller à l'émotion de cette scène attendrissante, Siv*** n'avait point perdu de temps; il avait pris toutes

les informations qui pouvaient lui faire connaître la nature et l'étendue des besoins de cette famille. Je fus étonnée de la modicité de la somme qui pouvait assurer le bonheur de ces pauvres gens. Je ne voyais autour de nous que des physionomies rayonnantes de joie : la mienne était loin d'être sombre. Avec quel plaisir mes regards se fixaient sur les traits de Jacques, et combien je trouvais de douceur à contribuer pour quelque chose au bien-être d'un homme si digne d'estime ! Nous quittâmes enfin la chaumière de Marie, et nous reprîmes le chemin de la ville, chargés des bénédictions de la foule qui nous entourait, et surtout de celles de Jacques et de Georgette. Tout en galopant, je me livrais au plaisir de préparer dans mon esprit la félicité à venir de ce couple si intéressant.

Je confiais sans façon à mes compagnons de voyage tous les projets que je me proposais d'exécuter plus tard, pour prouver aux deux amans l'intérêt qu'ils m'avaient inspiré : on m'écoutait avec complaisance, en applaudissant à mes intentions. Ce fut à Siv*** surtout que je recommandai mes nouveaux protégés ; il me promit de ne pas les abandonner quand j'aurais quitté Lyon, et il tint parole. Depuis cette

époque, je suis passée quatre fois dans cette ville, et je n'ai jamais manqué d'aller rendre ma visite à Georgette, qui a réalisé toutes les espérances que j'avais d'abord conçues d'elle.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre de Moreau et un billet d'adieu que m'adressait D. L. Le ton de familiarité mal déguisée qu'il prenait avec moi m'apprit qu'il connaissait déjà tout l'empire que lui donnait sur moi l'indiscrète révélation des secrets de mon cœur. Mais quelle fut mon émotion lorsque j'arrivai à cette phrase qui terminait sa lettre :

« Celui dont vos vœux accompagnent les « triomphes sera à Paris dans peu de jours ; il « doit aller aux eaux qui lui ont été ordonnées « pour sa blessure, et il ne s'arrêtera que qua- « rante-huit heures.

« — Il est blessé ! » m'écriai-je douloureusement ; aussitôt mon cœur se serra, mes yeux se fermèrent, et fondant en larmes je tombai presque sans mouvement sur un fauteuil. J'étais seule dans ma chambre, où je m'étais enfermée pour lire mes lettres : il fallait cependant reparaître dans le salon ; il se passa plus d'une demi-heure avant que je fusse en état de me montrer. Une résolution soudaine me

rendit ma fermeté, et je vins retrouver ma compagnie, qui s'était accrue de quelques nouveaux arrivans pendant mon absence. Entraînée par la passion violente qu'irritaient encore en moi les obstacles et l'inquiétude, j'annonçai sans préambule que je comptais partir le lendemain pour Paris. A ces mots, la surprise se peignit sur tous les visages : Siv***, me prenant à l'écart, s'informa du motif que je pouvais avoir de prendre une si brusque détermination. Je lui répondis que ce motif était puissant; qu'il ne me permettait pas de rester davantage à Lyon; et sans m'expliquer plus longuement, je lui remis la note des sommes que je le priais de compter en mon nom à Jacques et à Georgette. Je me retirai de bonne heure, et dans un état si visible d'agitation, que personne ne douta que j'eusse reçu de mauvaises nouvelles de Moreau.

Quelle nuit je passai! Le savoir blessé, mourant peut-être! je n'étais plus à moi. Quelques réflexions tardives sur l'inconséquence de ma conduite ajoutaient encore à mon trouble. Qu'allait-on penser? que penserait Moreau lui-même? quelle serait sa douleur s'il pénétrait jamais dans les replis de mon cœur! Je

passais successivement du repentir à l'amour, et de l'amour au repentir. La certitude que je pourrais enfin voir l'homme qui, sans le savoir, régnait en souverain sur mon cœur, me faisait oublier tout le reste. Le jour parut enfin, et je m'occupai sans délai des préparatifs de mon départ.

CHAPITRE XXXVI.

Un fat. —Visite à la fabrique de M. Jo***. — Départ pour Paris.

Si je ne quittai pas Lyon ce jour même, mon départ ne fut point retardé par de sages réflexions, il le fut seulement par le bruit qui s'était répandu dans la ville que le général Ney n'était pas blessé, mais qu'il avait été fait prisonnier par les Autrichiens. Alors ma pensée, sans changer d'objet, prit pour quelques instans une autre direction. La veille j'avais tremblé pour ses jours; le lendemain je frémissais en songeant qu'il était pour long-temps peut-être éloigné de sa patrie, séparé de ses amis et de ses compagnons d'armes. Je m'associais à la peine qu'il éprouvait sans doute de se voir condamné à l'inaction. Il y avait des instans où j'aurais mieux aimé le savoir blessé que

prisonnier; il me semblait que telle devait être aussi sa pensée.

Mes projets de départ restèrent donc tout à coup suspendus : je cédai assez facilement aux instances qu'on me fit de prolonger encore quelque temps mon séjour à Lyon; rien ne m'engageait plus à me rendre promptement à Paris, puisque je ne devais pas l'y trouver; mais pendant le peu de jours que je restai encore à Lyon, avec quel empressement je recherchais quiconque pouvait me parler de lui! Et qui n'en parlait pas? Personne ne s'étonnait de mon enthousiasme pour le général Ney; car on connaissait mon imagination *florentine*, et l'on trouvait fort ordinaire de ma part ce qui eût paru singulier chez toute autre femme. Mon langage passionné ne faisait donc naître aucun soupçon : D. L. m'avait devinée; il put en trouver la certitude positive dans le petit nombre de lignes que je lui adressai en réponse à son billet, pour lui annoncer ma très prochaine arrivée à Paris.

J'envoyai dans la journée savoir des nouvelles de mademoiselle Contat; elle avait la migraine : comme cette migraine dura trois jours, pendant lesquels je ne pus obtenir d'elle un mot

de souvenir, je résolus de ne plus la voir désormais que sur la scène, bien sûre que je la trouverais là toujours aimable. Depuis lors, je ne me suis jamais départie de ma résolution. Le désir que j'avais toujours eu de témoigner aux grands artistes la haute estime que doivent inspirer leurs talens m'avait conduite chez mademoiselle Contat. La visite que je lui avais faite avait acquis de la publicité; et l'empressement que j'avais mis à l'accompagner au théâtre, joint à l'élévation du rang que j'occupais dans le monde, avait attiré sur moi les regards de tous les membres du tripot comique. Ceci me conduit naturellement à raconter une aventure assez ridicule, que je dus regarder comme la conséquence de ma conduite irréfléchie.

Il y avait, dans la troupe qui exploitait alors le théâtre de Lyon, un acteur que je nommerai simplement Derville : c'était un fort bel homme qui trouvait, disait-on, peu de cruelles dans la ville. J'avoue que je ne partageais pas l'enthousiasme de ses admiratrices; je lui trouvais plus d'audace que de talent, et j'étais choquée surtout de la confiance qu'il tirait de ses avantages physiques. L'attention que j'avais mise à l'examiner au théâtre, sur la foi de sa

renommée galante, ne lui avait point échappé, et dès lors il m'avait jugée digne de ses hommages.

J'avais l'habitude de faire le matin, seule et de bonne heure, un premier déjeuner dans mon appartement. A cet instant je ne souffrais pas d'importuns; c'était pour moi l'heure du recueillement et de la rêverie; et mes domestiques savaient qu'une cause de la plus haute importance pouvait seule me déterminer à recevoir qui que ce fût avant ou pendant ce premier repas.

Un matin, le silence qui régnait ordinairement autour de moi fut interrompu par le bruit de quelques voix que j'entendis dans le salon contigu à ma chambre. Comme je connaissais l'exactitude d'Ursule à remplir toutes mes volontés, je pensai d'abord qu'il s'agissait peut-être d'une nouvelle mission de D. L., et dans l'impatience de ma curiosité, je sortis de ma chambre comme pour savoir la cause du bruit qui avait frappé mon oreille. « Faites en-« trer, dis-je à Ursule, et finissons tout ce ta-« page. »

Ursule ne me répondit qu'en m'invitant à prendre un schall. Je réparai en effet le dés-

ordre de ma toilette, et croyant qu'il s'agissait de quelque malheureux qui venait réclamer des secours, je m'avançai à la porte du salon. On peut juger de mon étonnement lorsque je me trouvai en face de M. Derville, dont la visite devait en effet me surprendre : je restai un moment interdite. L'assurance de sa démarche, l'élégance recherchée de sa parure, et son empressement à se jeter au devant de moi, ne me permirent pas de douter qu'il se présentât en conquérant. J'étais indignée de son impudence; je réussis toutefois à me contenir, et, d'un ton très froid, je lui demandai quel était le motif de sa visite, et en quoi je pouvais lui être utile auprès du général Moreau.

Il me répondit, sans rien perdre de son assurance : « Je ne viens pas, Madame, pour « vous demander un service; on ne dérange « pas une si belle femme pour l'ennuyer ; mais « sachant combien vous êtes bienveillante pour « les artistes, j'ai voulu, à ce titre, avoir l'hon- « neur de faire votre connaissance. »

Je balançai un moment entre la colère et la pitié ; mais l'impertinence de son langage me fit sentir que je ne pouvais me montrer trop

sévère. Il était resté debout, et moi aussi : je sonnai, et je donnai ordre au domestique qui se présenta, de se tenir dans l'antichambre, et d'avertir Ursule qu'elle eût à se rendre sur-le-champ près de moi. « Pour vous, Monsieur, « ajoutai-je en toisant de la tête aux pieds « l'insolent visiteur, quoique vous prétendiez « n'attendre de moi aucun service, je veux vous « en rendre un fort important, c'est de vous « apprendre ce qu'il y a pour le moins d'incon- « venant dans votre démarche près de moi : le « nom que je porte aurait dû vous faire penser « que l'accès de ma maison doit être interdit à « bien des gens : je veux bien ne pas vous « dire en face si vous êtes de ce nombre ; mais « je vous engage à ne jamais vous présenter « devant moi, et à mieux mesurer vos démar- « ches à l'avenir. »

Il voulut répliquer ; j'avais sonné de nouveau : les deux portes du salon s'ouvrirent. Ursule entra, suivie d'un de mes gens. « Con- « duisez Monsieur, » dis-je au domestique en faisant une légère inclination de tête, et je rentrai chez moi. Je sus depuis combien j'avais eu raison de lui faire expier ainsi publiquement l'impertinence de sa démarche : sans cette

précaution je courais grand risque de grossir la liste des conquêtes de M. Derville : sa mésaventure fit au contraire du bruit au théâtre et dans la ville. Toute satisfaite que j'étais d'avoir puni sa témérité, je ne me serais pas consolée cependant de lui avoir fait subir une telle humiliation, si je n'eusse pensé que ma conduite était en tout conforme aux devoirs que j'avais à remplir vis-à-vis de Moreau. Ma compassion pour lui s'évanouit entièrement le lendemain, lorsque je vis avec quelle impudence il osait, à son entrée en scène, fixer ses regards sur ma loge. Il y avait autour de moi quelques personnes, et surtout des jeunes gens qui parlaient hautement de rabaisser son insolence par quelques coups de sifflet. J'empêchai qu'on en vînt à cette extrémité, et je résolus de ne pas pousser plus loin ma vengeance.

Avant de quitter Lyon, je voulus visiter la superbe manufacture de M. Jo*** : je ne m'appesantirai pas sur les détails de la réception qu'on me fit dans ses ateliers ; cette réception fut on ne peut plus flatteuse. La gratification que j'avais fait remettre aux ouvriers avait d'avance prévenu tout le monde en ma faveur, et l'empressement qu'ils mirent à

m'expliquer toutes les merveilles de l'industrie lyonnaise fut le premier témoignage de leur reconnaissance. Au moment de franchir la porte des ateliers, j'aperçus une jeune fille de quinze ou seize ans, pâle, et portant sur sa physionomie tous les signes de la souffrance ; elle était plus pauvrement vêtue que les autres. Assise à son métier, elle ne se leva point à mon approche, et continua de travailler sans détourner les yeux. Je demandai qui elle était : on me répondit que, privée de sa mère par une mort toute récente, elle venait d'être admise pour la remplacer dans la fabrique. Un accident cruel avait de bonne heure ôté à cette jeune fille l'usage de ses deux jambes : on l'apportait le matin à son métier, et le soir on la reportait au triste réduit qu'elle occupait maintenant seule.

J'allai m'asseoir près de cette infortunée ; elle ne répondit à ma première question que par un torrent de larmes : je lui prodiguai les consolations ; je lui fis accepter des secours, et j'eus la satisfaction de voir, au moment où je m'éloignai d'elle, que j'avais réussi à faire rentrer l'espoir dans son ame. Le soir même je parlai à M. Jo*** de ma nouvelle protégée ;

cet homme bienfaisant voulut être de moitié dans ce que je me proposai de faire pour elle. Il me dit qu'il avait résolu de lui donner un logement dans l'intérieur même de sa manufacture, et de lui assigner un travail propre tout à la fois à la moins fatiguer et à augmenter encore le prix de ses journées : je lui remis encore quelque argent, en le priant d'en faire la remise après mon départ. Le 23 juin 1799 je quittai cette ville de Lyon où j'avais reçu tant de témoignages d'estime et de bienveillance. Le souvenir de l'accueil que me fit à cette époque la société lyonnaise m'est d'autant plus cher, qu'en des temps moins heureux j'ai retrouvé à Lyon les amis qui s'étaient attachés à moi, et dont l'affection ne s'est jamais démentie.

CHAPITRE XXXVII.

Arrivée à Chaillot. — Souvenirs. — Effets du hasard. Un songe.

C'est sans doute une grande faiblesse que d'ajouter foi aux présages et aux pressentimens; la vérité m'oblige à déclarer que cette faiblesse fut de tout temps la mienne. Après un voyage très rapide, j'arrivai à Chaillot fatiguée de corps et d'esprit. Rien ne saurait exprimer la tristesse du sentiment qui me saisit au moment où, suivie seulement de mes domestiques, j'entrai dans cette retraite si long-temps habitée par l'homme qui m'avait associé à sa gloire, et que je venais de laisser exposé à tous les périls de la guerre.

Tout avait été préparé pour me recevoir, conformément aux intentions du maître de la maison : le luxe avait épuisé toutes ses ressources pour orner mon appartement. L'iso-

lement où je me trouvais redoublait cependant encore ma tristesse; je ne pouvais plus commander à mon émotion, et je demandai avec douceur qu'on me laissât pendant quelques minutes entièrement seule.

Je quittai aussitôt la jolie chambre que je devais habiter, pour courir à la petite bibliothèque enfumée où j'avais vu tant de fois Moreau absorbé dans ses méditations, dont les résultats étaient aujourd'hui si profitables et si glorieux pour la France. J'avais besoin de m'interroger dans la solitude pour savoir à quel point je pouvais mériter encore son attachement.

Ce petit cabinet était meublé de quelques planches chargées de livres, et les portraits de quelques généraux célèbres en composaient tout l'ornement. Assise dans le fauteuil de maroquin noir qu'occupait ordinairement Moreau, je m'abandonnais à l'enthousiasme qu'excitaient en moi mes souvenirs : des larmes s'échappèrent enfin de mes yeux, et le calme rentra dans mon ame : il me semblait que, par ce retour aux plus nobles affections de mon cœur, je redevenais digne de l'amour que j'avais inspiré à un si grand homme. Je pris sur-

le-champ les plus sages résolutions; mais une demi-heure ne s'était pas encore écoulée que déjà ces résolutions s'étaient évanouies pour faire place à des sensations plus violentes et plus passionnées. Pour échapper aux rêves ardens de mon imagination, je pris le parti de sortir du cabinet. J'appelai Ursule, et j'allai sans différer davantage prendre possession de mon appartement.

Le babillage vif et enjoué de cette jeune fille, qui avait d'ailleurs beaucoup d'affection pour moi, me procurait ordinairement une distraction agréable, lorsque je voulais, pour ainsi dire, m'éviter moi-même. Ce jour-là sa conversation me parut insignifiante et stérile. Cette élégance, ce luxe, qui excitaient en elle une admiration si profonde, ne faisaient naître dans mon ame que le sentiment des devoirs de la reconnaissance envers Moreau, et le remords d'y avoir déjà manqué. J'étais mal avec ma conscience; la sévérité très-juste avec laquelle je me jugeais moi-même aurait pu me rendre sévère et même injuste à l'égard de ceux qui m'entouraient : la bonté naturelle de mon caractère tempérait fort heureusement les accès de ma mauvaise humeur accidentelle. Ursule

aurait bien pu sans cela porter la peine de mes propres torts.

Comme ses exclamations admiratives sur la magnificence de notre nouveau domicile me fatiguaient de plus en plus, je me hâtai de m'affranchir de sa présence; je lui donnai le présent de *bonne arrivée* [1]; je lui commandai d'aller prévenir le concierge que je ne voulais recevoir aucune visite avant huit jours, et de me préparer le thé dans le salon du rez-de-chaussée.

Nouvelles exclamations de la part d'Ursule fort étonnée de mon amour subit pour la solitude, et toute triste d'être condamnée à ne voir pendant si long-temps Paris que de loin. Je lui promis, pour la consoler, de la laisser sortir tous les soirs sous l'escorte d'un des domestiques de la maison. Après avoir eu à supporter force baise-mains, en témoignage de reconnaissance, j'obtins enfin qu'elle me laissât seule.

L'un des plus grands agrémens de mon habitation était une étendue de vue charmante. Le général avait fait préparer pour mon logement la portion de bâtiment qu'occupait Kléber avant son départ. J'avais, au

[1] Ces présens sont d'un antique usage en Italie.

premier étage, une belle chambre à coucher, un salon spacieux, et un élégant boudoir dont les fenêtres dominaient Paris. Je m'arrêtai, dans la chambre à coucher, devant la copie fort exacte d'un de mes portraits en miniature, peint à l'époque de mon mariage. C'était la première fois que cette copie frappait mes regards; j'y étais représentée, comme dans l'original, avec la couronne et le bouquet virginal. Le tableau portait la date précise de mon mariage. Quel souvenir pour moi! Mille pensées cruelles oppressaient à la fois mon cœur; j'étais comme enchaînée à la place où je me trouvais. Mon âme était navrée, et mes yeux versaient des torrens de larmes : mes regards étaient fixés sur ce portrait : s'ils s'en détachaient quelquefois, c'était pour errer sur tous les objets dont j'étais entourée, avec une expression qui semblait dire : « Où suis-je? et qui suis-je ici. »

Soudain je saisis le portrait et je courus le cacher au fond de mon secrétaire; mais j'étais destinée à épuiser ce jour-là toutes les émotions les plus propres à égarer mon cœur. Dans le tiroir secret que j'ouvris pour y placer le tableau qui éveillait en moi de si cruels souvenirs, j'aperçus d'abord un paquet de lettres

adressées, à des époques assez récentes, par Kléber à Moreau. Ces lettres étaient ouvertes : par un hasard que je ne puis m'empêcher d'appeler fatal, la première qui s'offrit à mes yeux contenait presque à chaque ligne le nom du général Ney, l'éloge de sa bravoure, les présages les plus honorables sur ses destinées militaires. A la vue de ce nom, qui m'était déjà si cher, ma main se porta sur mon cœur dont les battemens redoublaient, pour ainsi dire, de force à chaque minute. Les éloges de Kléber, la haute estime qu'il témoignait pour un officier qui paraissait destiné à devenir bientôt un de ses plus redoutables émules, portaient au plus haut degré l'ivresse de mon amour, et justifiaient à mes yeux l'égarement de mon cœur. Je relus vingt fois cette lettre. Après l'avoir soigneusement serrée, je descendis au jardin où j'errai long-temps, livrée aux rêves de mon imagination, et formant mille projets plus insensés les uns que les autres.

Je rentrai enfin dans le salon. Ursule y avait, suivant mes ordres, fait servir le thé. Je trouvai là le concierge de la maison et sa grosse femme, gens fort déplaisans de leurs personnes, escortés d'enfans d'une laideur tout au moins

égale, et qui venaient prendre mes ordres. Je réitérai l'injonction de fermer rigoureusement ma porte à tous les importuns. Chaque matin on devait m'apporter la liste des personnes qui se seraient présentées pour me voir, et parmi lesquelles je choisirais celles dont il me conviendrait de recevoir plus tard les visites. Je commandai qu'on fît, en mon nom, l'aumône à tous les pauvres. Le général assurait de bons gages à tous ses domestiques : je promis au concierge, si j'étais contente de ses services, d'y ajouter vingt francs par mois de ma bourse, et de payer les mois d'école de ses enfans. Toutes ces générosités étaient, comme on le verra plus tard, bien mal placées; mais je ne veux pas anticiper sur les événemens.

J'ai eu, dans le cours de ma vie, des songes fort extraordinaires : j'ai avoué plus haut, avec franchise, quelle impression ils ont toujours produite sur moi; on me permettra de raconter le rêve qui vint troubler la première nuit que je passai à Chaillot.

Après avoir pendant long-temps appelé en vain le repos, je commençais à goûter un sommeil fort agité par toutes les émotions du jour : tout à coup je me sentis comme transportée à

Milan. Assise près de Moreau dans un parterre émaillé de fleurs, j'écoutais, les yeux baissés et en silence, son langage plein de tendresse pour moi. Peu à peu je sentis sa main quitter la mienne : bientôt il me repoussa faiblement; je lève la tête, et à quelque distance je vois Moreau à genoux près d'un berceau dans lequel reposait un enfant nouveau-né, beau comme le jour; une jeune femme, parée des grâces les plus séduisantes, veillait à la tête de ce berceau. Je veux parler, ma bouche reste sans voix : je veux marcher, mais on eût dit qu'une force surnaturelle retenait mes pas : mes lèvres laissent enfin échapper un son inarticulé. Moreau se tourne vers moi : son visage est pâle, ses traits sont altérés, ses yeux éteints; il me montre le berceau, puis la jeune femme, et d'une voix sépulcrale : « Elzelina, dit-il, ce bonheur « me coûte la vie. » Aussitôt il roule à mes pieds mutilé et sanglant. Je m'éveille enfin en poussant un cri d'horreur, et je m'élance loin de mon lit. Ce lit était placé sur une estrade recouverte d'un drap écarlate : mes pas s'embarrassent dans ce tapis, et je tombe étendue sans mouvement.

Je restai quelques minutes dans un anéantis

sement total. Ma tête avait heurté la base d'un trépied de bronze, mon visage était arrosé de sang, et mes cheveux épars sur mon front m'offraient le seul moyen d'étancher ma plaie. Je parvins enfin à me relever, je m'assis sur mon lit; mes larmes coulèrent d'abord en silence; mais bientôt l'oppression de ma poitrine vint les changer en de bruyans sanglots.

Ursule couchait dans un cabinet voisin de ma chambre; elle m'entendit, et ouvrit doucement ma porte. La lumière d'une lampe de nuit éclairait seule cette scène : à mon aspect Ursule s'élance avec un cri de douleur et d'effroi, et me saisit dans ses bras. Ses cris et ses plaintes me rendent à moi-même, en me faisant éprouver le besoin de calmer son inquiétude. Cette inquiétude était exprimée avec toute la vivacité du langage de notre commune patrie, surtout avec cet accent du cœur auquel le cœur ne peut jamais se méprendre.

Quand elle m'eut aidé à me recoucher, elle m'accabla de questions : il fallait que j'éprouvasse un chagrin secret et violent pour n'avoir pu goûter qu'un sommeil si agité; j'avais prononcé, à plusieurs reprises et à haute voix, le nom du général. Elle n'osait me questionner;

mais elle craignait que je n'eusse reçu de tristes nouvelles d'Italie. Je cherchai à la rassurer, et je rejetai le trouble où j'étais sur le rêve effrayant qui avait agité mon sommeil. A ce mot de rêve : « Vous avez eu un rêve, Madame! s'é-« cria Ursule; racontez-le moi, je vous l'expli-« querai sur-le-champ. » Je ne pus m'empêcher de sourire; mais il y avait dans les paroles que je venais d'entendre un ton de confiance si sincère que je repris bientôt malgré moi mon sérieux. « Tu sais donc interpréter les songes ? » répondis-je alors à Ursule. « — Oui, Madame; « et pour vous prouver que je ne ments pas, je « vous dirai que ma science m'a appris depuis « long-temps tout ce qui devait m'arriver à « compter du jour où vous me prendriez à votre « service. Je connais vos chagrins et leur source. « Ah! si j'osais!..... »

Mon front se couvrit d'une rougeur subite : j'osai cependant regarder attentivement la devineresse. « Puisque le jour va paraître, me « dit-elle, Madame, et que vous avez l'air de « renoncer au sommeil, je cours chercher mes « cartes; » et elle sortit tout aussitôt.

CHAPITRE XXXVIII.

Idées superstitieuses. — Nouvelles de la Hollande. — Comment j'y réponds.

J'ATTENDAIS impatiemment le retour d'Ursule, sans trop m'expliquer les motifs de cette impatience. Il y avait une lutte entre ma crédulité et ma raison : mais cette lutte était inégale; la raison succomba, et je finis par attacher au bavardage sibyllin de ma femme-de-chambre beaucoup plus d'importance que je n'aurais voulu en mettre pour me sauver du ridicule, si ma foi aux oracles de la dame de Pique et du valet de Carreau acquérait jamais quelque publicité. Ursule revint enfin : elle ne manqua pas de m'expliquer à tort et à travers le sens de mon rêve; mais il me fut impossible, quoi que j'en eusse, de ne pas trouver quelques rapports entre ses interprétations et la situation

de mon cœur. Selon ma Pythonisse, j'avais à redouter de fâcheux pronostics, et l'avenir pouvait m'amener des malheurs affreux. L'indifférence avec laquelle je m'efforçais d'écouter les arrêts du destin céda bientôt, malgré moi, à une terreur superstitieuse contre laquelle mon bon sens naturel se révoltait en vain. Ursule ajouta, en hésitant, que mon agitation avait sa source dans un amour violent, et que l'objet de cet amour n'était point le général Moreau. Quand je vis que la conversation prenait une tournure aussi étrange, je recouvrai assez de force pour sourire dédaigneusement; un regard que je lançai sur Ursule lui fit baisser la tête; je lui imposai silence, et elle sortit.

Lorsque je fus seule, et que je ne craignis plus de montrer ma faiblesse à un tiers qui pouvait en abuser, je revins malgré moi aux paroles de cette fille; je les commentais dans mon esprit, et j'y trouvais beaucoup de vérité pour le passé, beaucoup de vraisemblance pour l'avenir. La connaissance qu'elle paraissait avoir de mon cœur ne me semblait pas le résultat des remarques que mes extravagances la mettaient à même de faire journellement : j'y voyais la

puissance d'un art que je m'étais en vain efforcée de mépriser jusqu'alors.

J'avais l'habitude de placer près de mon lit quelques volumes de choix; et la lecture du soir a toujours eu le plus grand charme pour moi. Ursule avait mis la veille à ma proximité tous les livres qu'elle avait trouvés dans les poches de notre berline de voyage. Contre mon ordinaire, je n'avais point lu avant de me livrer au sommeil; le hasard plaça sous ma main, dès qu'il fit jour, un cahier transcrit par moi-même, et sur lequel j'avais traduit en italien des maximes et des pensées détachées. Quel fut mon étonnement lorsque je l'ouvris à ce passage :

In van del genio il lume immortal ci fa guida;
Sogni, fantasime, e di terror motive son del volgo le delizie [1].

Je relus plusieurs fois ces deux lignes qui choquaient, par circonstance, si directement ma vanité. Sans prétendre à une grande supé-

[1] « En vain la lumière immortelle du génie nous sert de « guide ; les songes, les fantômes et les objets de terreur « sont toujours les délices du vulgaire. »

riorité intellectuelle, je ne m'étais cependant jamais crue indigne d'être absolument confondue dans la foule. L'application de la maxime italienne que je venais de lire était humiliante pour moi : il fallait la supporter puisque je la méritais si bien.

Je passai trois jours entiers dans la même agitation et sans permettre à qui que ce fût de pénétrer dans ma solitude. Le seul moment où cet état, pour ainsi dire léthargique, éprouvait quelque modification, c'était celui où l'on m'apportait mes lettres. Quant aux cartes de visite, je ne me donnais pas même la peine de les lire. Il n'y avait alors à Paris qu'une seule personne dont la visite ne pût m'être indifférente, et j'étais bien sûre que cette personne m'écrirait dès qu'elle aurait appris mon arrivée. Peu de jours s'étaient encore écoulés lorsqu'Ursule m'apporta, le matin, un billet dont je reconnus parfaitement l'écriture; c'était celle de D. L., qui me demandait la permission de se présenter chez moi; il m'annonçait sa visite pour le jour même. Je fus transportée de joie en songeant que je pourrais enfin reprendre avec lui les entretiens qui me rendaient naguère encore si heureuse à Lyon. Je donnai l'ordre

qu'on laissât entrer D. L. dès qu'il se présenterait.

J'étais occupée à faire garnir d'arbustes et de fleurs la terrasse de mon jardin, lorsqu'on m'annonça la visite que j'attendais. Mes premiers mouvemens sont toujours irréfléchis, et ils révèlent clairement ce qui se passe dans mon cœur. Joyeuse de revoir le seul homme qui possédât le secret de mon amour, je lui tendis la main avec l'expression de l'amitié la plus vive, et je l'entraînai dans un bosquet qui était au fond du jardin, sans songer aux conjectures que cette conduite pouvait faire naître dans l'esprit de mes domestiques. « Que j'ai désiré « de vous voir! disais-je avec feu; avez-vous de « ses nouvelles? est-il mieux? est-il à Paris? « Oh! de grâce, parlez, parlez vite.

« — Rassurez-vous, madame, il est hors de « tout danger; il a été relâché par le gouvernement autrichien, et bientôt il sera à Paris.

« — Que je serai heureuse de le voir! Je vous « en supplie, ne manquez pas de m'instruire « exactement de son arrivée. »

Toutes ces exclamations sortaient de ma bouche, sans que j'eusse l'idée d'en peser les conséquences. Entraînée par une force

irrésistible, il semblait que je fusse devenue sourde et aveugle pour tout ce qui ne flattait pas ma passion. D. L. se garda bien de ne pas mettre à profit mon délire pour m'attirer encore plus près de l'abîme : par des faits authentiques adroitement combinés avec de grossiers mensonges, il sut exalter ma tête, au point que je le conjurai de se charger d'une lettre pour Ney. Cet oubli de toutes les convenances me mit entièrement à sa discrétion : la familiarité plus marquée de ses manières put dès-lors me faire soupçonner combien il se sentait déjà d'empire sur moi; mais il ne m'était plus possible de revenir sur mes pas : je continuai de marcher dans une route dont le terme était l'accomplissement de mes plus chères espérances. J'invitai D. L. à déjeuner : il s'en défendit d'abord; j'insistai en lui disant que je voulais causer avec lui de ses propres affaires. On nous servit à déjeuner dans le jardin même. Joseph, ce domestique de Moreau, dont j'ai déjà plus d'une fois prononcé le nom, était accoutumé depuis long-temps à mes façons d'agir; il n'éprouva donc aucune surprise de ce tête-à-tête avec un étranger. Dans la suite, lorsque mes extravagances eurent autorisé les soupçons les

plus injurieux, Joseph persista toujours à soutenir l'innocence de mes relations personnelles avec D. L. : il avait jugé, au premier abord, que cet homme abusait étrangement de ma faiblesse et de ma bonté; mais il le trouvait avec raison beaucoup trop laid pour croire que je lui eusse jamais rien accordé qu'une confiance irréfléchie.

D. L. sentait parfaitement, comme je l'ai dit, tous les avantages que lui donnait sur moi mon extravagance; il profita du trouble où j'étais pour me faire mille contes plus invraisemblables les uns que les autres au sujet de sa mère et de sa sœur. En tout autre position il lui eût sans doute été plus difficile de me tromper; mais j'étais disposée à le croire en tout sur parole : je promis donc d'aller rendre visite à sa famille; il me promit de son côté que sa seconde visite ne se ferait pas long-temps attendre.

Bien des femmes pensent que les mesures de prudence ne sont jamais nécessaires dans leurs rapports avec un homme qui ne touche en rien leur cœur. Moi-même je le croyais aussi, et je recevais chaque jour, sans mystère ni prétention, un homme que je n'aimais pas, mais dont les visites avaient cependant un but coupable.

Je manquais donc aux devoirs de la reconnaissance; je trahissais la confiance que Moreau avait mise en moi, et je justifiais à l'avance tous les soupçons que pouvait faire naître mon étrange manière de vivre.

Je me garderai bien de raconter en détail toutes les ruses employées par D. L. pour m'amener à donner tête baissée dans le piége où j'étais moi-même si empressée de me précipiter. Ce récit n'aurait rien d'intéressant; il ne servirait qu'à fournir de nouvelles preuves de mon aveuglement et de mon inconcevable crédulité.

Huit jours s'étaient à peine écoulés que D. L. était déjà maître de toutes mes actions, et qu'il avait en sa possession une lettre assez imprudente pour me perdre entièrement dans le cœur de Moreau si jamais je tentais de me soustraire à la funeste influence de mon conseiller.

Toujours enfermée chez moi, je n'y recevais que D. L. Il jouissait dans la maison de toutes les prérogatives qu'aurait pu donner une amitié de vingt années. D. L. était trop adroit pour jamais se permettre un mot ou même un regard qui pût me faire soupçonner qu'il avait quelque prétention à me plaire. Il se bornait à pren-

dre avec moi le ton d'une familiarité amicale qui me choquait intérieurement, mais dont je n'osais m'offenser tout haut dans la crainte d'offenser moi-même un homme que j'avais déjà tant d'intérêt à ménager.

J'étais descendue à Chaillot sous le nom de madame Moreau : mes passe-ports déposés à la préfecture faisaient foi que la femme du général Moreau était arrivée d'Italie. Je reçus donc grand nombre de visites de politesse et de curiosité; mais personne n'était reçu : les invitations m'arrivaient également de toutes parts; elles restaient également sans réponse. Alors commencèrent les suppositions, les *on dit*. Je l'avais prévu : mais ma résolution était bien prise; je ne craignais plus de sortir de l'obscurité à laquelle je semblais me condamner depuis mon arrivée, et je voulais acheter, même au prix du plus éclatant scandale, mon indépendance absolue.

Une lettre que m'écrivit Moreau me fit cependant faire quelques réflexions; toutefois, je l'avouerai à ma honte, ces réflexions ne portèrent aucune atteinte aux chimères de mon imagination. Tous les projets dont il me faisait part, et qu'il avait conçus uniquement dans

l'intérêt de mon bonheur à venir, me devenaient importuns. Je ne me sentais plus assez forte pour supporter les liens d'une union durable : ma chaîne me semblait chaque jour plus pesante, et j'étais bien résolue à la secouer.

Mes parens avaient écrit directement à Moreau : pleins d'estime pour son caractère, ils confiaient à son honneur le soin de me replacer dans la position sociale dont je n'aurais jamais dû déchoir. « Tu vois, ma chère Elzelina, m'é-
« crivait Moreau en me communiquant ces nou-
« velles, que si la guerre m'épargne, nous au-
« rons à faire ensemble un voyage tout pacifique
« en Hollande : tu connais mes sentimens pour
« ta famille. Je serai fier de lui appartenir de
« plus près en te consacrant un jour ma vie par
« des liens indissolubles. »

Au même instant où je recevais la lettre de Moreau, il m'en arriva une autre d'une de mes cousines qui n'avait jamais entièrement rompu sa correspondance avec moi. Elle me confirmait ce que Moreau venait en partie de m'apprendre, que ma famille fort adoucie et calmée par les renseignemens qui lui arrivaient de toutes parts sur la considération dont m'environnait le général et la probabilité qu'il me choi-

sirait pour épouse, se disposait à faire, d'accord avec la famille de Van-M***, des démarches auprès de mon mari, pour obtenir de lui qu'il demandât une séparation définitive. Van-M*** était alors à Surinam où les intérêts de sa fortune l'avaient forcé de faire un voyage; mais on s'était pressé de lui écrire, et l'on paraissait bien décidé à ne pas perdre un seul instant pour terminer cette affaire.

La lettre de ma cousine me mit tout hors de moi. Dans la détermination de ma famille je voyais moins le désir de me rendre une position honorable que l'intention de me remettre, pour ainsi dire, en sa puissance. Cette idée m'était insupportable; je m'indignais à la seule pensée qu'on voulait encore une fois me ravir ma liberté et m'imposer des devoirs que mon caractère repoussait plus que jamais. Dans l'état d'exaltation où m'avait plongée la lecture de ces deux lettres, je mis la main à la plume, et j'écrivis sur-le-champ en ces termes au président du consistoire de l'église réformée d'Amsterdam :

« Monsieur le président,

« J'apprends, par voie indirecte, que ma fa-
« mille a cru devoir faire des démarches auprès

« de M. Van-M*** pour amener promptement la « rupture définitive d'un lien qu'il a tant de « motifs de détester. Je m'adresse à vous, mon« sieur le président, comme au chef de la reli« gion qui a consacré ce lien malheureux, pour « vous déclarer que, prête à reconnaître et à « confesser de nouveau la gravité de mes torts, « je me soumettrai, sans aucune condition, à « toute demande de divorce faite par M. Van« M**, directement et de sa propre volonté ; mais « en même temps je me déclare étrangère et for« mellement opposée à toute démarche qui ten« drait à obtenir son consentement pour rompre « notre union : je déclare encore que je renou« velle ici le serment que je lui ai déjà fait à « lui-même, de ne jamais donner ma main à un « autre époux.

« Daignez, monsieur le président, prendre acte « de ces deux déclarations qui renferment ma « volonté formelle, et en instruire ma famille « comme celle de M. Van-M*** : vous prévien« drez par là une démarche inconsidérée, qui « n'est propre qu'à renouveler des souvenirs « scandaleux dans l'opinion publique, et à ré« veiller dans le cœur de M. Van-M*** des re« grets dont je me trouve peu digne, mais

« dont je veux, autant qu'il sera en moi,
« lui adoucir l'amertume. Je ne retournerai
« jamais en Hollande; je ne demande désor-
« mais à ma famille que de m'oublier, et de me
« laisser jouir d'une indépendance si chèrement
« achetée. »

Cette lettre faite et cachetée, j'écrivis en ces termes à ma cousine :

« Ma chère Anna, ta lettre m'afflige, parce
« qu'elle me met en position d'affliger de nou-
« veau ton cœur toujours si bon pour moi.
« Je viens d'écrire à M. le président du consis-
« toire : le contenu de ma lettre te sera ré-
« vélé par la tempête qu'elle ne peut manquer
« d'exciter dans la famille; mais quel vertige
« s'est donc emparé de nos parens? comment
« ont-ils pu croire que moi, qui n'ai pas su
« être heureuse avec le meilleur et le plus esti-
« mable des hommes, je veuille, après tant de
« fautes graves, tant de torts irréparables, don-
« ner à un autre le droit de m'en punir? et
« certes, cela ne pourrait manquer d'arriver
« tôt ou tard. Ne va pas me dire que je n'ai
« rien à redouter, en ce genre, de celui qu'on

« voudrait voir mon époux : personne ne connaît « et n'apprécie mieux que moi toute la noblesse « de son âme ; mais enfin il est homme.

« D'ailleurs, ma chère Anna, pourquoi feindre « avec toi ? je n'ai pas d'amour pour le général « Moreau ; et l'amour seul aurait pu vaincre « ma répugnance à m'enchaîner par une nou- « velle union. Moreau lui-même a pu d'abord « ne pas rejeter une telle idée ; mais il ne sau- « rait songer sérieusement à exécuter ce projet. « Nos parens s'agitent donc mal à popos. Est-il « en effet probable que, placé dans la plus « haute position sociale, il veuille heurter de « front les préjugés reçus, en donnant son nom « à une femme *divorcée*, à une femme dont il « connaît les égaremens, puisqu'il en a pro- « fité ? Que cette illusion ait pu éblouir des « parens qui vivent éloignés du pays que nous « habitons, qui n'en connaissent ni les opi- « nions, ni les mœurs, je le conçois ; mais il « est important de faire évanouir tous ces rêves ; « c'est dans ce but que j'ai dû écrire au président « du consistoire.

« Maintenant, ma chère amie, parlons de toi « et de ta pauvre sœur Maria. Ce que tu me « dis de son état m'afflige ; et je voudrais ap-

« prendre qu'elle a enfin recouvré la paix de
« l'âme et la santé du corps. Pourquoi ne l'a-
« voir pas accompagnée à Spa? Un médecin et
« votre triste demoiselle de compagnie, voilà
« des gens bien faits pour porter remède aux
« peines du cœur, et surtout d'un cœur tel que
« celui de Maria !

« Tu me demandes des détails sur l'Italie et
« sur mes triomphes; je te parlerais volon-
« tiers de mon pays qui m'est si cher; quant
« à mes triomphes, je les passe sous silence :
« mon vœu le plus cher est que tu n'en ob-
« tiennes jamais de semblables; ce vœu est le
« plus fort témoignage que je puisse te donner
« de ma tendre et sincère amitié.

« Écris-moi souvent; étrangère désormais à
« la Hollande, repoussée par ma famille, je
« te demande, mon Anna, de me prouver que
« je n'ai pas tout perdu, puisqu'il me reste
« encore l'affection de mes chères cousines.

« Elzelina.

« Je t'adresse une boîte destinée à ma bonne
« mère; tu l'enverras à la baronne Van-Per***,
« qui se chargera de la remettre : c'est la meil-
« leure amie de ma mère; elle a long-temps été

« la mienne, et j'aime à penser qu'elle me garde « encore un souvenir. Ma mère reste, vis-à-vis « de moi, dans un silence qui me tue. Ma lettre « au président va, je le sens, ajouter à sa colère: « Anna, tâche de la voir et de la fléchir en ma « faveur. Je lui envoie une vue du château où « naquit mon père [1]; si la note que j'ai placée « au bas de ce petit tableau ne l'émeut pas, ma « cause est à jamais perdue.

« Ma chère Anna, je joins à cet envoi un col-« lier et des bracelets, que je te prie de porter « en mémoire de moi. Je prie également Maria « d'accepter un camée représentant une tête de « Niobé. Tâchez d'arranger si bien les choses, « que les dignitaires de la famille ne se doutent « pas que ce sont là les dons de votre cousine « réprouvée, et qui vous aimera jusqu'à son der-« nier soupir. »

Quand j'eus fait partir toutes ces lettres, je me trouvai plus tranquille; et D. L., en rame-

[1] Ce dessin représentait mon père en costume hongrois, distribuant des récompenses aux ouvriers des mines de Cremnitz, qui avaient sauvé au péril de leur vie un des compagnons de leurs travaux.

nant nos entretiens sur les pensées qui flattaient le plus mon imagination, sut me distraire des souvenirs qui s'étaient tout à coup réveillés en moi.

CHAPITRE XXXIX.

M. de La Rue. — Madame Amelin. — Jalousie extravagante. — Adresse de D. L.

Ma confiance dans mon perfide conseiller augmentait de jour en jour; déjà il avait obtenu de ma crédulité des sommes assez considérables, destinées à réparer les malheurs imaginaires de sa famille supposée; et le jour même où j'avais écrit en Hollande, il avait encore reçu de moi trois billets de cinq cents francs. Jamais il ne m'était venu à l'esprit de faire valoir les fonds que Moreau mettait à ma disposition bien au-delà de mes besoins. D. L. me suggéra cette idée avec l'intention, comme on le pense bien, d'en profiter pour son propre compte. Je lui remis à cette époque huit cents louis en or : il m'en rendit peu de temps après la moitié, dont j'avais besoin pour subvenir aux dépenses de ma maison : quant à l'autre

moitié, il voulait, disait-il, la placer avantageusement. Je lui donnai l'autorisation nécessaire, et je ne voulus pas même lui demander un reçu : jamais il ne m'a restitué une obole; et lorsque bien des années plus tard, je fus obligée de recourir à lui dans mes malheurs, j'obtins avec la plus grande peine qu'il me prêtât trois mille francs, en stipulant d'énormes intérêts qu'il retint d'avance.

Après avoir fermé pendant long-temps ma porte à tout le monde, je sentis enfin la nécessité de recevoir quelques visites. Ce fut alors que je fis, pour la première fois, la connaissance de M. de La Rue, banquier de Moreau, et beau-frère du fournisseur Solié, dont il a déjà été question dans ces Mémoires. M. de La Rue était un homme tout-à-fait insignifiant, également dépourvu de grands défauts et de qualités marquantes : son intelligence ne franchissait jamais les bornes de la science des chiffres, et sa conversation n'avait, comme on peut le penser, rien de très propre à me distraire. Dès sa première visite, il m'annonça qu'il avait reçu du général l'ordre de m'ouvrir un crédit illimité; puis il me demanda la permission de m'amener madame de La Rue, qui

ambitionnait l'honneur de se lier avec l'épouse du général Moreau.

M. de La Rue était compatriote de Moreau, qui lui accordait de l'estime : c'était au fond un brave homme, trop occupé de ses affaires pour se mêler jamais indiscrètement de celles d'autrui. Sa femme n'avait, à beaucoup près, ni la même discrétion ni la même tranquillité d'humeur. Elle était fort remuante, exerçait sur son mari un grand ascendant; et dans les premiers temps de mon intimité avec Moreau, elle avait poussé M. de La Rue à tenter de me nuire dans l'esprit du général. Moreau m'avait instruite de ces petites machinations à l'époque de notre départ pour l'Italie. Il est à remarquer qu'à cette époque même j'habitais Passy. M. ni madame de La Rue n'ignoraient pas qu'aucun lien légitime ne m'attachait à Moreau; ils savaient fort bien aujourd'hui que rien n'était changé dans ma position, et cependant ils n'hésitaient pas à me donner un titre auquel je n'avais aucuns droits.

J'éprouvai une joie maligne en voyant leur orgueil s'abaisser à une démarche qui contrariait si bien leurs mauvaises dispositions pour moi. Cependant, comme je savais, de science

certaine, que leurs sentimens à mon égard étaient toujours les mêmes, je rejetai, aussi poliment que possible, la demande de M. de La Rue; je lui dis que mon intention était de continuer à vivre dans la retraite, et que je le priais de m'excuser auprès de sa femme. Quant à la nouvelle preuve de confiance que me donnait Moreau, j'en exprimai la plus vive reconnaissance. M. de La Rue, après m'avoir fait encore quelques observations banales, se retira un peu plus mon ennemi qu'il ne l'était en arrivant chez moi.

D. L. vint dans la journée; je lui contai en détail mon entrevue avec M. de La Rue, et surtout j'eus l'imprudence de ne pas lui cacher la générosité de Moreau envers moi : j'en étais fière, parce que je sentais que mon désintéressement m'en rendait digne. Notre conversation roula sur monsieur et madame de La Rue. D. L. me donna une infinité de détails sur l'intérieur de ce ménage, et sans avoir jamais vu de près les deux époux, je me trouvai bientôt parfaitement au fait de tout ce qui les concernait. Les remarques de D. L. étaient malignes; mais elles n'outraient rien, et les physionomies étaient peintes d'après nature : je fus à même

de m'en convraincre plus tard. Avec plus de prudence et de réflexion, j'aurais pu profiter de ces renseignemens pour déjouer les machinations qu'on dirigea contre moi; mais il était dans ma destinée de courir à ma perte, sans me ménager jamais aucune voie de salut.

La conversation de D. L. m'avait tout-à-fait mise en belle humeur: je lui proposai de faire avec moi une promenade à cheval; il accepta sans hésiter. Tandis qu'on préparait les chevaux, j'allai changer de costume, et un quart d'heure après, nous courions au grand galop sur la route du bois de Boulogne.

Madame Amelin passait à cette époque pour la plus habile écuyère, et la première danseuse de Paris; elle était cependant très petite et d'ailleurs assez mal prise dans sa taille: sa figure était dépourvue d'agrément; mais elle avait dans la démarche une hardiesse qui suppléait aux défauts de sa personne. Ma taille me donnait sur elle un avantage incontestable. J'avais de plus reçu, dès mon enfance, d'excellens principes d'équitation de mon père lui-même, l'un des plus habiles écuyers qu'il fût possible de rencontrer. J'aimais passionnément l'exercice du cheval, et la confiance que j'avais acquise

dans mon adresse, me donnait une témérité pour le moins égale à celle de madame Amelin : cette témérité me valut une réputation ; et ma réputation établit entre cette dame et moi une rivalité dont nos pauvres chevaux eurent à souffrir plus d'une fois.

Je la rencontrai, pour la première fois, ce jour-là; elle était accompagnée de M. de Montholon et de deux autres jeunes gens à la mode : le cheval anglais que je montais, et qui était de la plus grande beauté, sauta facilement la barrière qui séparait la pelouse du Ranelagh, de la route de Passy. Le cheval de D. L. s'abattit, parce que le cavalier n'était pas fort habile, et ne l'avait pas tenu assez en bride. En un clin-d'œil je mis pied à terre, et passant la bride à mon bras, de l'autre main j'aidai D. L. à se dégager et à relever sa monture. La promptitude avec laquelle je m'étais jetée à bas de mon cheval annonçait tant d'habitude et d'assurance, que les regards de madame Amelin qui passait près de nous en ce moment, se fixèrent sur moi pour ne plus me quitter. Elle s'avança; les compagnons de sa promenade m'offrirent avec empressement, pour moi et pour mon chevalier, des avis heureusement inutiles ; mais la con-

versation était engagée naturellement, et l'on avait trouvé l'occasion de satisfaire une curiosité très vive. M. de Montholon me connaissait; l'accueil qu'il reçut lui prouva que j'avais du plaisir à le revoir. Madame Amelin me parut un peu contrariée du plaisir que lui-même semblait trouver à m'avoir rencontrée; mais elle savait trop bien se maîtriser elle-même pour ne pas réussir à dissimuler ce qu'elle voulait qu'on ignorât.

Nous nous promenâmes quelque temps ensemble ; nos chevaux luttèrent de vitesse : le mien eut tous les honneurs de la course; enfin, nous nous séparâmes à la grille d'Auteuil, et je repris par ce village avec D. L. la route de Chaillot.

Mon compagnon avait la physionomie si maussade depuis quelques minutes, que je crus devoir lui demander les motifs de sa mauvaise humeur : il prétendit d'abord que la chute qu'il venait de faire avait seule dissipé sa gaieté. Le fait est que la rencontre de madame Amelin l'avait, je ne sais pourquoi, vivement contrarié. Il me parla de cette dame en termes peu favorables : je répondis en prenant vivement sa défense; mais le génie infernal de cet homme lui

souffla aisément les moyens de me ranger soudain de son avis.

« Il ne fallait pas, disait-il, attribuer à un « sentiment de malveillance l'opinion qu'il ve- « nait d'émettre sur le compte de madame Ame- « lin. Il l'avait connue dans une maison mixte « où il rencontrait aussi le général Ney. Le gé- « néral lui-même avait eu avec elle quelques « relations, dans lesquelles elle s'était rendue, « à son égard, coupable des torts les plus « graves. Il ne pouvait pas voir d'un bon œil « cette femme dont Ney avait eu tant à se « plaindre. »

Ces paroles me jetèrent dans un trouble inexprimable; mes questions devinrent plus pressantes : je voulais savoir si Ney avait réellement aimé madame Amelin. « Pour de l'amour, me « dit D. L., je ne crois pas qu'elle lui en ait ja- « mais inspiré, mais elle a été l'objet de sa pré- « férence momentanée.

« — Il ne m'aimera donc jamais? m'écriai-je, « moi qui n'ai avec elle aucun trait de ressem- « blance. »

En prononçant ces mots, je tremblais de tous mes membres; ma rivale me semblait redoutable sous bien des rapports; j'éprouvais

tous les tourmens de la plus déraisonnable jalousie; je m'affligeais démesurément d'une liaison qui n'existait même plus entre une femme que je ne connaissais pas, et un homme que j'avais seulement entrevu, et sur les affections duquel je n'avais aucun droit.

Je rentrai chez moi triste et chagrine : par la manière dont je congédiai D. L., il devina qu'il m'avait déplu. Le lendemain je reçus de lui le billet suivant :

« Madame, s'il n'eût été inconvenant de me
« présenter chez vous à une heure indue, rien
« ne m'aurait empêché de partir pour Chaillot
« à dix heures du soir. Un de mes amis, arrivé
« hier même de Giessen, m'a donné une infi-
« nité de détails, dont le moindre ne saurait
« être indifférent pour vous. Vous annoncer que
« mon ami vient de Giessen directement, c'est
« vous dire assez de qui j'ai à vous entretenir :
« j'aurai l'honneur de vous voir, si vous le per-
« mettez, aujourd'hui même dans la matinée. »

Quand D. L. arriva, j'avais déjà commis toutes les imprudences qui pouvaient me compromettre près de mes domestiques, dont ma

préoccupation visible ne pouvait manquer d'exciter les soupçons. Chaque fois qu'on avait mis en mouvement le marteau de la porte, j'étais sortie de mon appartement, et je m'étais établie, pour quelques minutes, dans le vestibule où je ne faisais ordinairement que passer. Dès que j'aperçus D. L., je courus au devant de lui, et je lui adressai le reproche de ne pas être revenu dès la veille au soir, puisqu'il avait quelque communication à me faire. Je l'entraînai ensuite dans le jardin, où je le pressai de mille questions. Il m'apprit qu'un de ses amis les plus intimes, arrivé la veille même au soir de l'armée, lui avait donné, du général Ney, les nouvelles les plus rassurantes. Ney attirait de plus en plus tous les regards sur lui. A peine rendu à la liberté et à sa patrie, il venait déjà de se distinguer par les plus beaux faits d'armes. Je brûlais de voir et d'interroger moi-même cet officier : D. L. n'en pouvait douter; mais il voulait que la proposition vînt de moi : je la lui fis enfin, et nous convînmes ensemble qu'il m'amènerait son ami le lendemain.

Avant mon départ pour Milan, j'avais, comme on sait, habité Passy. Le logement que j'y avais occupé était meublé avec l'élégance la plus re-

cherchée; et, en partant, j'avais commis un homme de confiance à la garde de la maison et du mobilier. Depuis mon retour, sentant qu'il m'était inutile de conserver un loyer aussi cher, j'avais pris la résolution de faire transporter bientôt à Passy tous mes meubles de Chaillot; mais l'embarras de placer convenablement ce brillant superflu dans une maison si étroite et si abondamment pourvue de toutes les nécessités de la vie, m'avait forcé de différer jusqu'alors le déménagement projeté. J'avais résolu de le fixer au lendemain même, lorsque la dépêche de D. L. m'était arrivée et avait détourné brusquement mon esprit de tous les soins du ménage.

Comme j'avais demeuré long-temps seule à Passy, et que le bail avait été souscrit par moi, en mon nom, je m'y croyais plus véritablement chez moi que dans la maison de Chaillot. Ce fut par ce motif que j'indiquai pour le lendemain, à Passy, l'entretien que j'avais promis à D. L. et à son ami. Il me semblait qu'à Chaillot, dans la maison même de Moreau, je devais avoir bien plus de scrupule à causer avec une tierce personne de l'homme qui lui enlevait peu à peu, sans le savoir, tous ses droits

sur mon cœur. Par une singulière contradiction, je n'éprouvais point ce scrupule dans mes conversations journalières avec D. L.; je ne pouvais cependant m'en affranchir vis-à-vis d'un homme qui m'était inconnu.

D. L. accueillit mon idée : je lui donnai un ordre écrit pour mon gardien de Passy; et il se chargea de tous les soins à prendre pour que le lendemain mon pavillon fût parfaitement en état de nous recevoir.

Qu'on me pardonne ces détails; tout futiles qu'ils sont en apparence, je dois les donner à mon lecteur, car ils sont propres à expliquer quelques uns des griefs qu'on m'imputa plus tard auprès de Moreau.

CHAPITRE XL.

L'ami de D. L. — Une représentation de Talma. — Rencontre au spectacle.

Au nombre des personnes qui s'étaient fait inscrire chez moi se trouvait M. Lhermite, que j'avais refusé positivement de voir lors de mon passage à Lyon. Il ne pouvait révoquer en doute mes dispositions à son égard; et j'avais saisi toutes les occasions de les lui faire connaître. Mais, doué tout ensemble d'une excessive impudence et d'une opiniâtreté sans égale, il allait toujours droit à son but, qui était de s'introduire chez moi, sans s'inquiéter des impolitesses qui pouvaient l'y attendre encore.

Le lendemain, au moment où j'allais monter en voiture pour me rendre à Passy accompa-

gnée d'Ursule, le cabriolet de Lhermite s'arrêta devant ma porte : pour cette fois, il fallut bien le recevoir. Sa visite fut courte; mais il sut mettre à profit le peu de minutes que j'avais à lui donner. Il me supplia de lui accorder, le lendemain, nouvelle et plus longue audience. Il avait, disait-il, à m'entretenir d'une personne digne de tout mon intérêt, plongée, pour le moment, dans un chagrin profond, et qu'un mot de ma bouche pouvait encore rendre au bonheur.

Je ne pouvais souffrir cet homme; mais son langage peignait si bien une sincère inquiétude, que je n'hésitai pas à lui donner, comme il le demandait, rendez-vous pour le lendemain à midi. Il me quitta, et je fus enfin libre de partir pour Passy.

A peine y étais-je depuis une demi-heure que D. L. et son ami arrivèrent. Cet ami me parut, au premier abord, un homme des plus ordinaires et du plus mauvais ton : je fus tout d'un coup désenchantée. Rien de plus emphatique tout à la fois et de plus grossier que le ton de sa conversation. Aveugle comme je l'étais encore sur le compte de son introducteur, il ne me vint pas à l'esprit que cet individu pouvait

bien n'être qu'un militaire de la fabrique de D. L.; il fallait toutefois qu'il m'inspirât une répugnance bien grande, puisque je ne pouvais comprimer l'expression de mon mécontentement, lors même qu'il prononçait le nom de Ney, toujours accompagné dans sa bouche des épithètes les plus boursouflées.

D. L. s'aperçut aisément de l'impression qu'un tel homme avait produite sur moi : ma mauvaise humeur croissait d'instant en instant, et je craignais de ne pouvoir me contenir dans les bornes de la politesse. Les choses en vinrent au point que, pendant le déjeuner, je ne pus prendre sur moi d'adresser une seule question à cet homme que j'avais si ardemment désiré voir.

Ce triste repas finit enfin à ma grande satisfaction. Je résolus de me débarrasser, le plus promptement que possible, de mon déplaisant convive; je lui fis clairement entendre que j'étais obligée de lui faire mes adieux, pour donner des ordres et vaquer aux soins de mon déménagement; mais le personnage, au lieu de comprendre ma pensée, m'offrit ses services pour cette opération; et sans même attendre ma réponse, il mit la main à l'œuvre en aidant

mes domestiques à enlever quelques gros meubles. Il mettait à tout cela une dextérité surprenante : je ne revenais pas de mon étonnement ; D. L. lui-même paraissait fort embarrassé. Comme mes instances ne pouvaient vaincre l'obstination de son aide-de-camp à se rendre utile, comme il disait lui-même, je fis signe à D. L. de me suivre dans le jardin ; et là, je lui exprimai, sans plus de contrainte, à quel point j'étais mécontente d'avoir permis qu'il me présentât un tel personnage.

Au moment même où je lui adressais ces reproches, l'officier prétendu traversait le vestibule, pliant presque sous le poids d'un énorme trumeau qu'il avait été chercher dans un étage supérieur. « Voyez donc votre héros, dis-je à « D. L., si vous le laissez faire, il ira tout droit « porter à Chaillot ce meuble énorme, comme « autrefois Samson alla déposer sur une haute « montagne les portes de Gaza. » D. L. ne savait comment répondre. On servit le café : notre convive ne manqua pas d'en venir prendre sa part, les manches retroussées au dessus du coude, dans le négligé le plus galant. Pour ne point embarrasser plus long-temps D. L., je résolus de prendre la chose gaiement ; peut-être

arriverais-je plus aisément par là à me débarrasser de cet importun. Il fut si touché des remercîmens ironiques que je lui adressai pour les peines qu'il s'était données, que j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de continuer jusqu'à la fin du jour son office de porte-faix. D. L. me seconda de son mieux, et au bout d'un quart d'heure j'eus enfin la satisfaction de les voir partir tous les deux.

Ainsi s'écoula cette ennuyeuse matinée. Je restai à Passy jusqu'à près de six heures. Alors, pour dissiper ma mauvaise humeur, je me fis reconduire à Chaillot, d'où j'allai dîner aux Champs-Élysées, suivie d'Ursule : après le dîner, je résolus d'aller passer ma soirée au Théâtre-Français, accompagnée seulement d'Ursule. On donnait *Épicharis et Néron;* je goûtai, à cette représentation, un plaisir auquel je ne m'étais pas attendue, celui d'observer l'impression que le talent d'un grand acteur devait produire sur une âme neuve comme celle d'Ursule, à la jouissance du spectacle. Ursule avait reçu de la nature une grande finesse d'esprit; mais aucune éducation n'avait cultivé ses dispositions naturelles; elle parlait à peine le français : il était donc pro-

bable que la tragédie l'ennuierait. Je me croyais même obligée de lui adresser quelques paroles de consolation, lorsque Talma parut sur la scène. A l'aspect de cette physionomie si belle et si tragique, aux accents de cette voix sombre et vibrante, elle saisit ma main, et laisse échapper un cri d'admiration involontaire; puis, avec cette expression propre aux Italiennes : « *Sentir* « *quel genio e non goder*, dit-elle, *che sarei* « *dunque!* »

Nous étions placées aux premières loges; l'élégance de ma toilette, la figure étrangère d'Ursule, avaient déjà plus d'une fois attiré les regards sur nous. L'approbation bruyante de cette jeune fille redoublait l'attention des curieux du parterre et du balcon. Dans l'entr'acte, elle m'exprima plus librement son admiration : je lui promis, puisqu'elle sentait si bien les beautés de la scène française, de l'amener quelquefois au spectacle quand j'y viendrais. « *Carissima padroncina!* », s'écria-t-elle aussitôt; puis, dans un élan d'enthousiasme, elle me sauta au cou, avant que j'eusse pu prévenir ce témoignage intempestif de sa joie et de sa reconnaissance. Je la grondai avec douceur, car j'avais bonne envie de rire, et je concevais

d'ailleurs très bien l'exaltation momentanée de son esprit.

La vivacité des gestes d'Ursule n'avait point échappé à quelques spectateurs dont les regards étaient depuis long-temps fixés sur notre loge. Leur curiosité allait toujours en augmentant, et ils paraissaient bien plus occupés de nous que de ce qui se passait sur la scène. Ursule n'avait pas précisément le négligé d'une soubrette. Des yeux même assez exercés auraient bien pu voir en elle une dame; car sa toilette ne différait de la mienne que par la simplicité: elle n'était pas jolie; mais sa jeunesse, l'élégance de sa taille, la vivacité de son regard, ses cheveux du plus beau noir, méritaient quelque attention. Tout cela contrastait parfaitement avec mes yeux bleus et mes cheveux blonds. On eût pu croire que ma coquetterie avait à dessein ménagé ce contraste qui frappait certainement la plupart de nos admirateurs. En sortant de ma loge, toujours suivie d'Ursule, je me trouvai au milieu d'un groupe d'hommes qui se pressaient sur nos pas avec une curiosité très-flatteuse sans doute, mais aussi fort embarrassante. «C'est madame Moreau,» s'écrie tout à coup quelqu'un qui se trouvait en

ce moment à quelque distance de nous; et aussitôt un des jeunes gens que j'avais naguère rencontrés au bois de Boulogne, dans le cortége de madame Amelin, se fait jour jusqu'à moi. Il m'offre son bras que j'accepte avec plaisir, car la foule était immense, et nous gagnons le péristyle où se réunissent, à la fin du spectacle, les gens à équipage. Ce fut là que ma vanité obtint un triomphe vraiment flatteur. Mon chevalier me conduisit, de l'air le plus respectueux, à une banquette qui était encore vacante : pour aller m'y asseoir, il fallut traverser le cercle des personnes qui attendaient là leurs voitures. J'étais la dernière arrivée; ma jeunesse, l'élévation peu ordinaire de ma taille et l'éclat de mon teint fixèrent sur moi tous les yeux. Je dois dire, à la louange des dames françaises, que là, comme nulle part en France, je n'entendis une de ces restrictions désobligeantes qu'en tout autre pays les femmes ont coutume d'apporter aux éloges qu'on adresse à la beauté. Comme je m'avançais vers la porte, une petite femme très jolie, s'avançant trop vivement vers moi, par l'effet de la curiosité, marcha sur le bas de ma tunique, et, en la déchirant, perdit l'équilibre; de

telle sorte que, pour l'empêcher de tomber, je fus obligée de la soutenir. Les excuses et les remercîmens qu'elle m'adressa semblaient partir d'une âme ardente. Elle avait avec elle une petite fille d'environ trois ans, belle comme le jour, et qui paraissait fort effrayée. Après l'avoir caressée, je la remis entre les mains d'Ursule, et je pris le bras de la jeune dame : ce bras tremblait assez fort, et la dame paraissait au moins fort intimidée. « Si vous « n'avez pas de voiture, lui dis-je, madame, « permettez-moi de vous reconduire chez vous « dans la mienne. »

A ces mots, je sentis mon écuyer me presser le bras légèrement, comme pour me faire sentir que je commettais une imprudence. Cette jeune femme m'avait intéressée au premier abord; j'avais d'ailleurs si bien l'habitude de n'écouter que mon cœur et ma tête, que je trouvai presque mauvais l'avertissement indirect qu'on venait de m'adresser. Je renouvelai mes offres, qui furent enfin acceptées, non sans une grande hésitation et sans un embarras manifeste de la part de la jeune dame.

Quoique sa parure fût à la fois élégante et modeste, je supposai qu'elle était d'un état et

d'un rang à se tenir pour fort honorée de ma proposition, et je mis tout en œuvre pour dissiper la gêne excessive qu'elle paraissait éprouver; mais je ne pus, malgré toutes mes politesses, obtenir ce résultat.

Il y avait encore beaucoup de monde sous le péristyle lorsque nous montâmes en voiture. J'étais uniquement occupée de la nouvelle rencontre que je venais de faire: et cette préoccupation me rendait, en quelque sorte, sourde et aveugle pour tout ce que je pouvais entendre ou voir autour de moi. Je n'entendis donc pas les chuchotemens, les demi-mots; je ne vis pas les regards étonnés de toutes les personnes qui m'entouraient, et je donnai, jusqu'au bout, sans m'en douter, un scandale dont plus tard la malveillance se servit comme d'une arme victorieuse contre moi.

La petite dame que j'avais fait monter dans ma voiture demeurait rue du Helder. Toute gênée qu'elle était nécessairement par la présence d'Ursule, elle sut me faire entendre, avec une délicatesse que je ne pus m'empêcher de trouver touchante, qu'elle craignait de me voir au regret de mes honnêtes procédés, lorsque je connaîtrais mieux celle qui en était l'objet.

J'éprouvai non pas des regrets, mais une sorte d'éloignement que je ne tardai pas à me reprocher, car l'accent de cette femme était celui d'une âme honnête et accablée sous le poids de l'opprobre et du malheur. « Je suis bien mal-« heureuse, » me dit-elle à voix basse et comme malgré elle. Ces mots, prononcés avec l'accent d'une vraie douleur, achevèrent de m'inspirer, pour celle qui les prononçait, la compassion et l'intérêt le plus vif; je l'invitai à m'écrire le lendemain, à m'exposer avec franchise sa situation, à me faire part enfin des projets qu'elle pouvait former pour l'avenir.

Après avoir entendu ce que je venais de lui dire : « Ah! madame, s'écria-t-elle, que de bon-« tés! » Puis elle saisit ma main qu'elle abandonna aussitôt, comme si elle se fût crüe indigne de la toucher. « J'irai vous voir, lui dis-je « en retenant doucement la sienne. Comptez « sur ma promesse, et soyez bien sûre qu'aucune « considération humaine ne pourrait m'empê-« cher de vous témoigner l'intérêt que vous « m'inspirez. »

Je la quittai, le cœur plein d'une tristesse que je n'aurais pu définir. Pour concevoir l'impression que cette jeune femme avait faite sur moi,

il faudrait avoir entendu l'accent de sa voix, ou avoir remarqué la modestie de sa figure et de son langage, qui contrastaient si absolument avec sa position honteuse que je commençais à deviner.

CHAPITRE XLI.

Aurélie m'écrit. — Visite de M. Lhermite. — Sa finesse. — Une visite rue du Helder.

Le lendemain matin je reçus une lettre d'Aurélie (c'était le nom de ma nouvelle protégée). Cette lettre contenait l'expression des sentimens qui honorent l'âme la plus honnête, jointe à l'aveu d'une conduite qui semble devoir absolument les exclure. Aurélie s'accusait sans détour; elle se regardait comme perdue à jamais, comme indigne d'inspirer même la compassion que je paraissais disposée à lui témoigner; elle parlait de sa vie actuelle avec le ton d'un désespoir qui n'avait rien d'affecté. Il était facile de voir que la corruption n'avait pas pénétré jusqu'à son cœur. Son style, plein de naturel, le choix de ses expressions, prouvaient qu'elle disait la vérité lorsqu'elle parlait des

soins apportés à son éducation. Le sentiment qui dominait le plus dans sa lettre était l'inquiétude du sort que l'avenir réservait à sa fille : enhardie par ma bonté, elle me parlait des privations affreuses qui, dans l'abîme d'opprobre où elle vivait, venaient s'allier aux apparences si chèrement achetées d'une aisance toute factice. Le langage que je lui avais tenu lui avait rendu toute sa répugnance primitive pour les honteuses ressources dont l'habitude et la nécessité avaient peut-être, chez elle, depuis trois ans, amorti le dégoût. Obligée de payer, au jour le jour, le prix du logement qu'elle occupait, elle pouvait changer de domicile du jour au lendemain. « Dans ce cas, me disait-elle, elle voulait « choisir une maison dans laquelle je n'eusse « pas à rougir de venir la visiter, si je persistais « dans mes généreuses intentions à son égard. »

Je me hâtai de lui répondre en peu de mots que je lui savais gré de sa franchise ; que je lui envoyais, dans une boîte qu'elle recevrait des mains de mon domestique, une somme suffisante pour subvenir à ses dépenses pendant un mois. Je lui recommandais de ne pas sortir, de ne voir personne, et je m'engageais à aller la voir le surlendemain pour prendre une résolu-

tion définitive sur son avenir et sur celui de son enfant.

Je fis appeler mon fidèle Joseph, et je le chargeai de porter la lettre et la boîte à l'adresse indiquée. Joseph avait pour moi beaucoup d'attachement et de respect : ce respect même l'empêchait de voir jamais dans ma conduite rien qui pût autoriser une supposition défavorable. Cette fois pourtant, à son retour, il se permit quelques observations dont je me gardai bien de paraître offensée. Son langage, dans cette circonstance, était pour moi une nouvelle preuve de la crainte qu'il éprouvait de me voir dupe de ma bonté.

Il était parti à neuf heures; en attendant qu'il revînt, je relus plusieurs fois la lettre de la pauvre Aurélie, et toujours cette lecture me causait un nouvel attendrissement. Joseph était de retour à onze heures; je lui fis, sur la manière dont il s'était acquitté de son message, quelques questions auxquelles il répondit d'un air d'importance assez plaisant, et qui ne lui était point ordinaire. Il ne me dissimula pas sa crainte de voir mes bienfaits mal placés. Dans son langage tout militaire, il caractérisait énergiquement cette classe de femmes à laquelle ap-

partenait malheureusement Aurélie. L'expression de sa reconnaissance, en recevant mes dons, ne pouvait, suivant Joseph, être sincère. Heureusement je connaissais assez déjà cette malheureuse femme pour la juger par mes propres yeux, et n'en croire que le témoignage de mon cœur : ce témoignage lui était entièrement favorable, et je dois dire qu'il ne m'avait point trompé. Joseph était naturellement bon ; je n'hésitai donc point à lui apprendre tout ce que je savais déjà sur une femme que je connaissais depuis si peu de temps. Le dédain qu'il avait tout à l'heure manifesté pour elle se changea d'abord en embarras, et bientôt en compassion. Je lui dis alors que lui seul serait mon intermédiaire auprès d'elle, et que ce serait lui qui me conduirait le surlendemain à son domicile. Joseph m'avait écoutée attentivement. Tout glorieux de la confiance que je lui témoignais, il me rendit compte sans emphase ni prévention des renseignemens qu'il avait dû prendre par mes ordres.

Les soins que je m'étais donnés pour Aurélie avaient employé la plus grande partie de la matinée. J'étais dans une disposition d'humeur tout-à-fait gaie, lorsqu'on m'annonça M. Lher-

mite. Le hasard le servait bien en le faisant arriver à un moment aussi favorable. L'accueil qu'il reçut dut le surprendre agréablement, car il n'y était point habitué de ma part. Lhermite était un homme de beaucoup d'esprit; et sa conversation avait même du charme, lorsque, par hasard, elle n'avait point trait aux intrigues politiques, dans lesquelles il était fort souvent mêlé.

Tout naturellement il sut amener l'entretien sur mon obstination à vivre dans la retraite : il plaidait avec une chaleur très flatteuse pour moi la cause des salons qui, disait-il, désiraient en vain ma présence; puis il arriva à me parler de la personne dont il m'avait déjà entretenue la veille, et il m'en parla de manière à exciter vivement mon intérêt et ma curiosité. Il lui importait plus que je ne le pensais alors moi-même de me rapprocher des dames Tallien et Fel***, de me décider à reparaître dans le monde. Pour atteindre son but, il fit jouer tous les ressorts de ma petite vanité féminine; il mit en œuvre tous les moyens que lui fournissaient et son esprit et la connaissance qu'il avait acquise de mon caractère.

A propos d'une affaire qui l'appelait en ce

moment au ministère des relations extérieures, Lhermite me parla comme par hasard du ministre qui était alors chargé de ce porte-feuille. Sa haute réputation avait souvent frappé mon oreille, mais jamais son nom n'avait été prononcé devant moi par quelqu'un qui parût le connaître aussi bien. Du fond d'un exil lointain, cet homme d'état s'était en quelque sorte élancé au timon des affaires, dans une république qui avait banni la caste à laquelle il appartenait par sa naissance, aboli les titres et les priviléges dont sa noble famille pouvait plus que tout autre tirer un juste orgueil. Sans sortir de son cabinet, il confondait les projets hostiles des vieilles monarchies de l'Europe contre cette république si jeune encore. Dans le monde, il dominait par le charme de son esprit et la malice de ses reparties.

J'écoutais Lhermite avec une curiosité avide: tout ce qui sort de la ligne commune, tout ce qui m'apparaît sous un aspect extraordinaire me jette dans une sorte d'extase qu'il me serait difficile de définir. J'éprouve le désir de contempler de plus près ce qui étonne mon imagination : aussi ne manquai-je pas d'adresser à Lhermite une foule de questions sur la personne

de M. de Talleyrand. « Madame, répondit-il, si « vous l'aviez vu, vous penseriez comme moi, « qu'il est impossible de trouver une physiono- « mie à la fois plus élevée et plus spirituelle.— « Oui; mais quel moyen de le voir?—Ce moyen « est tout trouvé, reprit-il à l'instant, si vous « voulez prendre la peine de dire un mot au « sujet de l'affaire dont je vous parlais tout à « l'heure.

« — Eh quoi! pensez-vous donc que j'ob- « tienne aussi facilement audience?

« —Soyez sûre, Madame, qu'avec le nom que « vous portez, les portes du ministère vous se- « ront ouvertes dès que vous en manifesterez le « désir... »

Cette idée me séduisit; je dis à Lhermite que j'étais trop franche pour lui cacher combien je trouvais de plaisir à servir ses intérêts tout en contentant ma curiosité. Puis, je lui annonçai qu'étant fort empressée d'amener à bonne fin une affaire qui m'intéressait vivement, je le ren- voyai à deux ou trois jours pour l'exécution de notre projet. Il se retira, charmé d'avoir obtenu si promptement ce qu'il désirait, en hasardant une visite à laquelle il était loin de prévoir une aussi heureuse issue.

M. de La Rue, que je n'avais vu qu'une seule fois, revint me visiter le lendemain, au moment où j'avais chez moi un peintre que j'avais mandé pour faire mon portrait. Quand M. de La Rue fut sorti, mon peintre me parla de madame de La Rue, comme d'une jolie femme, pleine de grâces et d'esprit, et qui jouissait de la meilleur réputation. Ces éloges, qui semblaient désintéressés, me firent un peu revenir des préventions défavorables que j'avais d'abord conçues contre cette dame, et je me promis de ne pas laisser sans résultat les tentatives que M. de La Rue avait jusqu'alors inutilement faites pour me présenter sa femme.

D. L. m'avait écrit; mais je ne pouvais lui pardonner encore l'ennui que m'avait causé l'étrange personnage qu'il n'avait pas craint de m'amener le jour de mon déménagement de Passy. Je laissai donc sa lettre sans réponse, bien résolue à ne pas lui faire confidence de mes projets sur Aurélie, que j'allai surprendre le lendemain avant neuf heures du matin. Joseph m'avait conduite en cabriolet jusqu'à sa porte. Décidée à ne pas rentrer chez moi avant midi, je lui dis d'employer son temps comme bon lui semblerait, et je montai seule chez Aurélie.

Ce fut elle qui vint m'ouvrir. A ma vue, une rougeur subite couvrit son visage ; elle m'entraîna au fond d'une pièce où était placé le berceau de son enfant. «Viens, Emma,» dit-elle ; et elle posa dans mes bras la petite fille, qui venait de se réveiller à sa voix ; puis elle me baisa les mains qu'elle arrosait de larmes, en me suppliant de ne point abandonner cette enfant chérie.

Cette action avait été si rapide, que je n'avais pu ni la prévoir ni l'empêcher, quand bien même je l'aurais voulu. L'accent et les larmes de la pauvre mère, l'expression de sa physionomie désolée, me causèrent une extrême émotion. La jolie petite Emma tendait les bras à sa mère, que je cherchais à rassurer en lui adressant les paroles les plus consolantes. Je l'engageai à effacer de sa mémoire tous les souvenirs qui pouvaient l'humilier à ses propres yeux, puis je lui demandai si je ne pouvais pas l'aider à assurer son existence en lui facilitant les moyens de se livrer à un travail honnête. J'appris alors qu'elle avait été couturière, et qu'elle ne demandait pas mieux que de reprendre son ancien état. Mais, cet état, comment le reprendre dans les lieux mêmes qui avaient

été témoins de son opprobre? Je lui demandai si elle aurait de la répugnance à aller habiter une ville de province. Elle aurait voulu, me dit-elle, quitter Paris pour toujours et à l'instant même. Tout ce qu'elle désirait, c'était de ne pas vivre trop éloignée de moi, pour être à même de me prouver qu'elle n'était point indigne de mes bienfaits. Élever honnêtement sa fille, lui apprendre à bénir le nom de celle qui lui donnait plus que la vie, c'était, disait-elle, son vœu le plus cher.

Il y avait dans son langage une expression de douleur si sincère, et dans son attitude tant de franchise, que je ne pouvais m'empêcher de mêler mes larmes aux siennes. « Eh bien! ma « chère Aurélie, puisque vous laissez à ma vo-« lonté le choix de votre résidence, vous irez à « Bruxelles : c'est après Paris une des villes les « plus agréables, et où vous pourrez tirer de « votre travail des fruits plus avantageux. Je « me chargerai des frais de votre voyage, de « votre établissement et de votre séjour, jus-« quà ce que vous soyez en état de vous suffire « à vous-même. Emma sera placée dans le pen-« sionnat de madame Vandremer, qui est mon « amie; je vous donnerai des lettres de recom-

« mandation pour deux ou trois dames qui sont
« dans cette ville les arbitres de la mode. Si ces
« dames vous adoptent, votre travail excédera
« bientôt vos forces. Je n'ai pas besoin de vous
« dire que l'éducation d'Emma restera à ma
« charge; vous m'écrirez aussi souvent qu'il
« vous plaira, pour me demander des avis, si
« vous me croyez assez sage pour vous en don-
« ner, ou des secours, si par malheur vous en
« aviez encore besoin. »

Aurélie ne savait plus comment exprimer sa reconnaissance : à chaque instant elle m'interrompait par ses exclamations et ses sanglots. Je l'engageai à se calmer, puis je lui demandai de partager son déjeuner, et je repris le chemin de Chaillot.

CHAPITRE XLII.

Audience d'un ministre. — Projets de Lhermite sur moi. — Promenade à Bagatelle.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre de Moreau. Du ton de la plaisanterie, il me demandait des nouvelles de ma grossesse. Ses questions à ce sujet, et l'extrême tendresse qui respirait dans sa lettre, m'amenèrent à faire un retour sur moi-même. Le souvenir de l'entretien que nous avions eu ensemble avant notre séparation, et de tant de preuves de confiance et de bonté que j'avais reçues de lui, se présenta à mon esprit avec une telle vivacité, que je sentis de nouveau toute l'étendue de mes torts envers celui qui avait des droits si sacrés à ma reconnaissance. Je m'accusais moi-même d'une grande ingratitude. Il semblait que la honte et le repentir me rendissent tout

à coup à de meilleurs sentimens, et je formais pour la centième fois le ferme propos de reconquérir mes droits à l'amour d'un tel homme. Mais il était dans ma destinée de prendre sans cesse les meilleures résolutions et d'y manquer sans cesse.

La tendresse d'Aurélie pour sa fille avait réveillé en moi le désir d'avoir un enfant que je pusse chérir comme le mien. Ce désir m'avait fait embrasser primitivement avec ardeur l'idée que m'avait suggérée Moreau lui-même de feindre une grossesse. La lettre que je venais de recevoir, et les plaisanteries même de Moreau, me poussèrent à exécuter un projet qui m'avait toujours souri; et dès ce moment je commençai à feindre de légères indispositions qui donnèrent bientôt à penser que j'aurais aussi le bonheur d'être mère.

Ce fut dans cette circonstance que je reçus les adieux de D. L., forcé, disait-il, de s'absenter pour quinze jours. Depuis qu'il m'avait présenté à Chaillot son ami prétendu, l'officier de nouvelle fabrique, je ne le voyais que rarement, et toujours avec une sorte de répugnance. Son absence en ce moment ne pouvait donc me déplaire, elle me devenait même agréable par

plusieurs motifs. Le voyage de D. L. dura cinq semaines. J'aurais fini par oublier cet homme et ses perfides conseils; je serais sincèrement revenue à Moreau, si mon heureuse étoile m'eût séparée pour jamais de mon mauvais génie; mais il était de l'intérêt de cet homme de m'enlacer plus que jamais dans les piéges qu'il me tendait depuis long-temps. Déjà il me connaissait trop bien pour ne pas prendre, à coup sûr, les moyens de me ramener dans la voie funeste dont je semblais disposée à m'écarter, et mes bouderies n'étaient point propres à l'effrayer.

Après qu'il fut parti, je cessai de tenir rigueur aux amis de Moreau, qui de toutes parts m'accablaient de bons procédés. Je me rendis à toutes les invitations qu'on voulait bien m'adresser. Ce fut à cette époque que je fis enfin connaissance avec madame de La Rue : elle était alors plus près de trente que de vingt-cinq ans; je la trouvai fort jolie et parfaitement aimable; sa tournure était d'une élégance remarquable, et elle possédait au suprême degré cet art si rare aux dames françaises de faire ressortir les moindres avantages de leur personne, et de suppléer par la grâce et le bon goût à tout ce qui peut

leur manquer du côté de la régularité des traits et de la beauté des formes. Je reviendrai plus tard sur ma courte liaison avec elle; mais en ce moment je dois donner à mes lecteurs l'idée d'un mérite à la fois plus brillant et plus élevé.

Pour remplir la promesse que j'avais faite à Lhermite, et satisfaire en même temps ma vive curiosité, j'avais demandé une audience au ministre des relations extérieures; cette audience m'avait été accordée sur-le-champ. La finesse et la bienveillance du regard qui m'accueillit, à mon entrée dans le cabinet du ministre, me rendit toute la confiance que j'avais perdue, et sans laquelle une femme ne saurait faire valoir ses avantages. Ce que j'entendais dire de la pénétration et de la supériorité d'esprit de M. de Talleyrand intimidait mon assurance accoutumée : j'avais le désir de lui plaire, et je craignais qu'il ne me trouvât point à sa hauteur.

Dans son maintien comme sur son visage régnait un air de souffrance qui contrastait avec la gaieté de ses discours, et annonçait cette force d'âme qui maîtrise toutes les douleurs physiques, et qu'il faut regarder comme un des indices certains des grands caractères.

J'amais les flatteries exagérées, qu'on m'avait

jusqu'alors prodiguées dans le monde, n'excitèrent en moi autant d'orgueil qu'un seul regard approbateur, qu'un seul mot d'éloge de M. de Talleyrand.

« Madame, vous avez quelqu'un à me re-
« commander, me dit le ministre : connaissez-
« vous les droits de votre protégé? ou bien, a-
« t-on eu l'esprit de penser que votre présence
« seule favoriserait des prétentions assez mal
« fondées?

« — Je ne connais pas personnellement le
« solliciteur; mais je connais un peu la per-
« sonne qui m'a priée d'intercéder pour lui. J'ai
« pensé que l'homme le plus aimable de France
« ne voudrait pas m'affliger par un refus, et je
« suis venue.

« — Vous êtes beaucoup trop aimable, vous-
« même, Madame, pour remplir le personnage
« de solliciteuse : c'est un rôle qu'il faut laisser
« aux femmes de quarante ans. A votre âge,
« Madame, on doit avoir assez affaire d'écouter
« les solliciteurs.

« — Mon dieu! cela veut-il dire que vous re-
« jetez ma demande?

« — Non, Madame; mais accorder aujour-
« d'hui ce serait me priver du plaisir de vous

« revoir; ce serait commettre une impardon-
« nable maladresse.

« — Et M. de Talleyrand n'en peut commettre « aucune, repris-je aussitôt avec une vivacité « qui le fit sourire. Quand pourrai-je me pré- « senter?

« — Tous les jours, Madame : cependant, « pour ne point vous exposer au regret d'une « course inutile, je vous prie de permettre que « je vous assigne une nouvelle audience pour « demain à deux heures. »

Comme je n'ignorais point combien sont précieux les momens d'un ministre, je voulus me retirer; mais M. de Talleyrand me retint encore pendant quelques minutes. Je sortis enfin plus contente de moi-même que je ne l'avais été depuis long-temps.

Ursule m'attendait dans la voiture : je passai le reste de la matinée à courir avec elle chez les marchands. J'étais d'une gaieté folle; il semblait que la bonne opinion de M. de Talleyrand m'élevât à mes propres yeux. L'opinion que M. de Talleyrand m'avait donnée de lui-même, dans notre courte entrevue, était fort au-dessus de celle que je m'étais faite avant de le connaître personnellement. Quel homme,

entre tous ceux dont j'avais antérieurement recueilli les témoignages sur son compte, aurait pu me faire comprendre le charme de cette physionomie, sur laquelle se peint si bien toute la finesse de l'esprit qui l'anime?

Ursule, en me voyant remplir la voiture de paquets d'étoffes et de nombreuses bagatelles dont j'étais trop bien pourvue pour qu'elles fussent destinées à mon usage, ne doutait pas que je n'eusse des présens à faire; et elle se flattait intérieurement d'être comprise dans mes largesses. Peut-être, en toute autre circonstance, son espoir eût-il été fondé; mais, en ce moment, toutes mes pensées étaient tournées vers la mère d'Emma. Je fis arrêter la voiture au coin de la rue du Helder. L'usage d'avoir un laquais derrière son équipage n'était point encore rétabli : il eût été mal séant à la compagne d'un général républicain de rappeler cette mode aristocratique. D'ailleurs, mon domestique Joseph avait été militaire : il aurait certainement cru, par un acte de domesticité trop servile, déroger aux souvenirs de sa gloire passée; et je n'aurais eu garde, ne fût-ce que par égard pour lui, de lui faire une proposition de ce genre. Il me fallut donc m'adresser à un des commission-

naires stationnés au coin de la rue ; ce fut lui que je chargeai du poids de toutes les emplètes que j'avais faites pour Aurélie, en lui enjoignant de me suivre jusqu'au numéro de la maison dans laquelle elle était logée. Les yeux d'Ursule, qui n'avait pas cessé d'épier les miens pendant tout le trajet, prirent une expression de mécontentement plus marquée, lorsque je lui enjoignis de m'attendre dans la voiture. J'avais beaucoup de bontés pour cette fille, que je traitais ordinairement plutôt en demoiselle de compagnie qu'en femme de chambre proprement dite. Peut-être l'amitié que j'avais pour elle m'aurait-elle poussée, en toute autre occasion, à calmer son dépit par quelques paroles bienveillantes; mais je croyais démêler dans son ame l'avidité secrète qui lui faisait regretter un présent, plutôt que le chagrin de n'être pas, dans cette circonstance, ma confidente et l'instrument de ma générosité : la *passion d'avoir* m'a toujours trouvée sans pitié, et le moindre soupçon d'un calcul quelconque m'a, dans ma vie, fait brusquement rompre une amitié de vingt ans.

Je revins au bout d'une heure : j'avais laissé Aurélie au comble de la joie; je retrouvai Ur-

sule plus dépitée, s'il était possible, qu'au moment où je l'avais quittée. Dans la fougue de son humeur italienne, elle ne craignit pas de prendre avec moi un langage fort étrange : je ne parle de cette scène que parce qu'elle eut des témoins. Plus tard les circonstances en furent traduites à Moreau de la manière la plus infidèle. Le récit fut si bien envenimé, qu'une des premières lettres que je reçus d'Italie exigea le renvoi d'Ursule. Je n'avais rien à refuser à Moreau, et je congédiai la pauvre fille : mieux eût valu cependant pour moi la garder à mon service malgré ses défauts. Celle qui lui succéda devait exercer sur ma destinée future une influence bien plus funeste, par son empressement à encourager toutes les extravagances de ma conduite.

Ursule était véritablement hors d'elle-même. En rentrant au logis, il lui fallut épancher sa bile dans le sein des autres domestiques : de là les conjectures sur les motifs de la visite secrète que j'avais faite dans une maison d'apparence suspecte ; de là les recherches sur la personne que j'étais allée visiter, recherches qui me furent dans la suite bien fatales, lorsque mes ennemis en firent obligeamment connaître à Moreau le résultat.

Lhermite était venu pendant mon absence; il revint dans l'après-midi. Irritée contre ma femme de chambre, mécontente de D. L., je ne me serais sans doute pas donné la peine de dissimuler ma mauvaise humeur, si les souvenirs de la gracieuse réception de M. de Talleyrand ne m'eussent amplement consolée de toutes ces petites mésaventures. Quoique Lhermite seul m'eût suggéré la petite hardiesse à laquelle je devais ce commencement de relations avec le ministre, je ne pouvais cependant vaincre mes vieilles préventions contre lui : tout ce que je pouvais prendre sur moi, c'était de lui montrer quelque politesse; mais je n'aurais pu faire davantage.

Je le reçus donc avec une sorte de bienveillance, et je répondis complaisamment à toutes ses questions sur l'audience que j'avais obtenue le matin : je n'ajoutai rien à la vérité; mais je m'étendis avec plaisir sur toutes les aimables qualités que j'avais cru reconnaître chez M. de Talleyrand; je racontai dans le plus grand détail toutes les circonstances de ma visite au ministère, et l'orgueil d'avoir plu au ministre me rendit exacte jusqu'à la minutie.

Cet orgueil, si grand qu'on veuille le supposer,

était cependant très loin d'aller aussi haut que le pensait Lhermite : je ne tardai pas à lui prouver qu'il prétendait en vain spéculer sur ma vanité, et surtout qu'il avait eu grand tort de me choisir *in petto* pour l'instrument de ses intrigues futures.

D'abord, il s'y prit avec assez d'adresse pour me faire tomber dans le piége qu'il tendait à mon amour-propre. Les complimens les plus sincères en apparence, les flatteries les plus douces, tout fut mis en œuvre : toutefois ces flatteries prirent bientôt un tel caractère d'exagération, que je me crus obligée de laisser voir clairement que je n'en étais point la dupe. Il y aurait eu vraiment de la folie, avec mon humeur naturellement si légère, à me lancer dans le dédale de la politique, à croire que je pouvais jouer un grand rôle dans les affaires, comme Lhermite s'efforçait de me le persuader. Curieuse cependant de connaître à fond toute sa pensée, je le laissai s'étendre sur le bonheur qui attendait une femme jeune, belle et assez habile pour soumettre à son empire un homme d'état tel que M. de Talleyrand.

Quand il eut tout dit, je cherchai à lui démontrer, en peu de mots, qu'il s'abusait autant

sur mon ambition, qui était loin d'être aussi immodérée, que sur la disposition de M. de Talleyrand à se laisser dominer par une femme, si jeune, si belle et si habile qu'elle fût. Je lui rappelai que le ministre m'avait donné à entendre, avec une franchise aussi polie que spirituelle, qu'une femme de mon âge et de mon humeur n'avait point à se mêler d'affaires; qu'il fallait abjurer le rôle de solliciteuse; en un mot, que ses audiences particulières devaient être réservées à des personnages autrement graves qu'une folle qui s'imaginerait qu'avec vingt ans et de la beauté, on devait être sûre d'arracher toutes les grâces.

« — Mais, dit Lhermite d'un air inquiet, vous
« êtes sûre qu'on ne vous refusera pas la réin-
« tégration de la personne que vous avez bien
« voulu recommander.

« — Ce dont je suis certaine, c'est que si votre
« protégé n'obtient pas la faveur qu'il demande,
« il n'aura pas mérité de l'obtenir. Dans ce cas,
« je m'en fie à la politesse et à la bonne grâce du
« ministre pour m'annoncer, de la manière la
« plus aimable, que mon crédit a échoué; mais
« c'est tout. »

A ces mots, nouveaux regrets de Lhermite,

nouvelles doléances sur mon obstination à ne point profiter des avantages de ma position. Je ne répondis à tout cela que par les raisonnemens que j'avais déjà employés : comme il insistait toujours : « Monsieur, lui dis-je d'un ton « sec, je vais vous parler avec franchise ; depuis « les premières visites dont vous m'avez honorée « avant mon départ pour Milan, je crois vous « avoir prouvé, avec une sorte de rudesse, que « je pénétrais parfaitement vos projets et vos « espérances. Ma conduite envers vous, à Milan « comme à Lyon, a dû vous prouver encore que « ma mémoire n'était point infidèle, et que je « n'avais rien oublié. Vous avez su, en dernier « lieu, m'inspirer le désir d'être utile à un homme « digne d'intérêt, et ce désir a pu seul me dé-« terminer à quitter pour un instant la ligne « que je m'étais promis de suivre dans mes rap-« ports avec vous. Votre langage actuel me « donne à penser que vous avez compté revenir « par ce détour à l'exécution de vos premiers « projets. Vous vous êtes trompé, et je veux « bien vous en avertir pour que vous ne m'o-« bligiez point à sortir avec vous des bornes de la « politesse, et à rompre les plus simples rela-« tions de société. »

Lhermite était faux et rusé : accoutumé à dévorer patiemment toutes les humiliations, et bien résolu de remplir, à tout prix, la mission qu'on lui avait donnée de capter ma confiance, il prit le seul parti qui lui restait à prendre, celui de se contraindre. Tout en maudissant mon arrogante franchise, il feignit même d'admirer la fermeté, l'indépendance et la sincérité de mon caractère.

Pour le consoler du discours peu encourageant que je venais de lui adresser, j'acceptai l'invitation qu'il me fit de venir voir chez lui une magnifique collection des vues de Naples et de Rome, qu'il avait rapportées d'Italie. Cette partie fut fixée au lendemain, et nous nous séparâmes assez bons amis en apparence.

Le soir j'allai, suivant mon usage, faire une promenade : je me dirigeai vers Bagatelle ; c'était alors le rendez-vous de la meilleure compagnie et surtout des plus jolies femmes ; là, on venait à l'envi faire admirer chaque jour les prodiges de l'art de madame Germon [1], et les élégans chapeaux de Leroi [2]. Je me mêlais rarement à

[1] Couturière en robe à cette époque.

[2] Célèbre marchand de modes qui n'a rien perdu de sa réputation.

la foule, et presque toujours je choisissais de préférence les sentiers les plus écartés. Cet amour de la solitude attirait sur moi des regards curieux. Sans apporter à ma toilette une recherche minutieuse, je ne la négligeais cependant pas. Une tunique blanche et ma coiffure en cheveux à la grecque me faisaient remarquer sans me singulariser. On prétendait que, de profil, je ressemblais d'une manière frappante à la reine Marie-Antoinette, et plus d'une fois j'entendis admirer autour de moi cette ressemblance qui aurait pu, quelques années plus tôt, attirer sur moi des regards ennemis. Mais alors on commençait à donner librement quelques larmes à la mémoire de cette princesse infortunée. Ce jour-là, une dame âgée, de la tournure la plus noble, que je rencontrai au détour d'une allée, poussa un cri d'étonnement à mon aspect. Bientôt après, elle détourna les yeux, et j'entendis une autre exclamation qui trahissait toute l'amertume des souvenirs que ma vue venait de réveiller dans son âme. Vivement émue moi-même de l'accent douloureux qui venait de frapper mon oreille, je m'arrêtai dans l'attitude de la déférence et du respect. Marie-Antoinette avait vu le jour sous le même ciel que

mon père; elle était fille de cette Marie-Thérèse si fidèlement défendue jadis par cette noblesse hongroise dont mon père était un des plus nobles rejetons. Tous ces rapprochemens étaient bien tristes pour mon cœur. Je pris le bras d'Ursule, et, dans un trouble inexprimable, je regagnai l'allée au bout de laquelle je devais retrouver ma voiture.

CHAPITRE XLIII.

Journée passée dans la société de Lhermite. — Le suicide.

Comme j'arrivais sur la pelouse de Bagatelle, je retrouvai la dame que je venais de rencontrer, dans un groupe au milieu duquel brillait madame Tallien : en m'apercevant, elle me salua du plus aimable sourire, et dit à haute voix : « J'avais bien deviné que c'était madame Moreau « dont vous vouliez me parler; » et elle vint à moi avec l'empressement le plus amical : tristement affectée par un souvenir, je fus sensible à ce témoignage de l'intérêt d'un bon cœur. J'étais séparée de madame Tallien depuis quelque temps : je la retrouvai plus belle encore peut-être que je ne l'avais connue d'abord; son accueil effaça bientôt en moi l'impression pénible que je venais d'éprouver. Mon émotion ne lui échappa point; elle sut me le prouver avec cette bonne grace qu'elle possède à un si

haut degré. Quant à moi, j'avais entièrement oublié tous ceux qui nous entouraient, pour ne voir que madame Tallien. Elle paraissait elle-même, en ce moment, se soucier fort peu de son cortége : elle me demanda si je persisterais à lui tenir rigueur, et elle employa tous ses moyens de séduction pour obtenir mon consentement à la recevoir chez moi, et à lui rendre ses visites. Le projet que j'avais depuis long-temps formé de faire le surlendemain un petit voyage de trois jours aux environs de Paris, m'empêcha de lui prouver, aussi promptement que je l'aurais voulu, tout le plaisir que j'éprouvais à renouer mes premières relations avec elle. Je promis toutefois de l'aller voir dès que je serais de retour, à la seule condition que je ne verrais jamais chez elle qu'elle seule : elle s'engagea à ne jamais me contrarier sur ce point. Tout en causant, nous nous étions entièrement séparées de la compagnie, et nous avancions seules vers la porte du jardin. La grande célébrité de madame Tallien, son extrême beauté, ma jeunesse, ma taille plus svelte et aussi élevée que la sienne, enfin le nom que je portais, et qui avait passé de bouche en bouche, tout cela fixa bientôt les regards sur

nous. La foule des promeneurs rassemblés dans ce rendez-vous des oisifs de la capitale se pressait sur nos pas. Lorsque j'eus atteint ma voiture, je m'y élançai rapidement après avoir adressé un bref compliment d'adieu à madame Tallien. Je fuyais, non pas tant par modestie que pour obéir au sentiment secret qui me disait combien Moreau eût été blessé d'un triomphe dont le moindre inconvénient était de me donner en spectacle.

Ursule, en nous suivant à quelque distance, avait recueilli les remarques qu'on faisait sur notre compte. Comme ces remarques pouvaient flatter ma coquetterie, elle me les répétait avec une scrupuleuse exactitude. Elle croyait par là se rendre agréable à mes yeux : je lui savais gré de l'intention; mais je n'en regrettais pas moins vivement de m'être montrée en public et dans une société que je savais désagréable à Moreau.

Le lendemain je quittai Chaillot de très bonne heure pour me rendre à l'invitation de Lhermite : il habitait une maison charmante, rue de Clichy. Je fus reçue avec un empressement qui prouvait que j'étais attendue avec impatience. Lhermite avait réuni quatre ou cinq amis, dont le plus âgé n'avait pas trente ans, et presque

tous, à ce qu'il m'apprit, de la société particulière du directeur Barras : il survint, après mon arrivée, une personne de plus, M. de Mirande, secrétaire de Barras, et qui pouvait alors être un homme de quarante ans. La majesté des convives était remarquable sous le rapport des avantages physiques : pour moi, je leur trouvais en général trop d'affectation et des habitudes de petits-maîtres qui m'ont toujours déplu. Toutes ces physionomies contrastaient singulièrement avec la laideur grossière de Lhermite : M. de Mirande n'était pas alors beaucoup mieux de sa personne ; mais on voyait encore que, vingt ans plus tôt, il avait pu passer pour un homme agréable : l'abus des plaisirs paraissait avoir hâté pour lui les approches de la vieillesse. Mirande n'était point un esprit supérieur, mais il possédait mieux que personne le secret de plaire à tout le monde. Il parlait des défauts de son caractère et des excès même de sa jeunesse avec une franchise qui faisait taire le reproche, et prévenait la répugnance que de tels aveux, dans la bouche de tout autre, eussent été propres à exciter. Je l'ai connu assez particulièrement pour être à même de rendre justice aux excellentes qualités de son cœur ; c'est un

devoir pour moi, et je m'en acquitte avec plaisir.

Lhermite n'avait rien négligé de ce qui pouvait remplir agréablement notre matinée. Après qu'on eut fait de la musique et épuisé la conversation sur les beaux arts, les spectacles, les bruits de salons, il sut enfin amener l'entretien sur la politique. Le nom de Moreau vint alors se placer naturellement dans sa bouche, et ce fut une occasion de vanter mon ascendant sur lui, et la confiance sans bornes qu'il m'accordait. A ces mots, M. de Mirande jeta sur moi un regard pénétrant, puis il porta les yeux sur Lhermite, comme pour scruter sa pensée. On me fit alors sur la Hollande, sur les succès de Moreau dans ce pays, sur l'estime qu'il y avait obtenue, une foule de questions auxquelles je répondis avec une réserve qui déconcerta les interrogateurs. Un des assistans hasarda une insinuation sur l'indécision connue du caractère de Moreau : je sentais, au ton demi-confiant du personnage, qu'il récitait une leçon qu'on lui avait faite d'avance. Je ne lui répondis que par un regard dédaigneux qui ne le satisfit certainement pas, et qui fit sourire Mirande : un autre, plus adroit, se mit à vanter

les grands talents militaires de Moreau, afin d'en venir à parler de la haute estime dont il jouissait près du Directoire et de Barras en particulier.

J'avoue que je faillis me laisser prendre à ce piége; déjà je souriais ironiquement, et j'allais déclarer hautement que Moreau tenait beaucoup plus à l'estime de la France qu'aux bonnes grâces d'un gouvernement éphémère, qui ne pouvait accroître ni ternir l'éclat de sa gloire. La réflexion comprima ma franchise; et je répondis encore avec une discrétion et une naïveté qui trompèrent jusqu'à Lhermite lui-même.

Voyant échouer pour cette fois tous ses efforts, il parut abandonner le projet qu'il avait conçu de spéculer sur la bonne foi de mon caractère. On proposa de finir la matinée par une promenade à Mouceaux, qui était alors un jardin public : trois de ces messieurs devaient y aller à cheval : j'acceptai l'offre qu'on me faisait, mais en regrettant de n'avoir pas sous la main mon *amazone*, ou le costume masculin dont j'aimais à me servir, pour faire partie de la cavalcade. Ce fut à qui m'offrirait les habits qui me manquaient. Je commençais à trouver ces

importunités un peu hardies. Cependant, comme je ne suis jamais folle à demi, je permis à l'un de ces messieurs d'aller chercher à Chaillot mes habits d'homme. Je donnai en même temps un petit billet pour Ursule, dans lequel j'expliquais le motif du message, et j'ordonnais à Joseph de venir m'attendre le soir, à six heures, avec mon cabriolet, à la porte du jardin de Mouceaux.

En moins d'une heure le galant courrier fut de retour ; j'allai m'enfermer dans le pavillon du jardin, et quelques minutes après je reparus métamorphosée en un assez joli garçon. Les complimens m'arrivaient de toutes parts : on s'étonnait de ne trouver dans mon maintien aucun indice de cet embarras dont les dames réussissent si difficilement à se défaire quand elles dépouillent les habits de leur sexe : en effet, celui qui faisait cette remarque ressemblait, en quelque sorte, beaucoup plus que moi, à une femme, surtout lorsque nous fûmes tous deux en selle.

Arrivés à Mouceaux, mon habileté dans les exercices auxquels mon père m'avait formée dès ma plus tendre enfance, me donna l'avantage sur tous ceux qui voulurent rivaliser avec

moi. Au jeu de boules, au tir, j'eus constamment la supériorité : Mirande prenait plaisir à se moquer des perdans. On voulut finir la partie par une leçon d'escrime : ici, je n'étais véritablement qu'une écolière; je fus vaincue à mon tour.

Le temps s'était écoulé très-rapidement, et nous étions arrivés, sans nous en douter, à l'heure du dîner. Lorsqu'on vint m'avertir que mon cabriolet était arrivé, nous étions occupés à choisir le lieu le plus propre à un repas champêtre. Cédant aux instances de ces messieurs, je congédiai Joseph : je lui enjoignis seulement de venir me chercher le soir au spectacle.

Joseph était habitué à mes extravagances; il ne s'étonnait donc de rien, et surtout il n'avait garde de concevoir jamais sur mon compte aucun soupçon défavorable; mais tous mes domestiques n'avaient pas pour moi les mêmes sentimens d'affection. Lorsqu'on le vit revenir seul, il eut à me défendre de quelques imputations calomnieuses; je ne l'ai appris que plus tard, et lorsque la gravité de ces imputations avait produit sur l'esprit de Moreau un effet trop propre à le détacher de moi.

Je dînai de bon appétit à Mouceaux, ne me doutant guère de ce qu'on pouvait penser ou dire de moi à Chaillot, et surtout m'en souciant fort peu. A huit heures, Lhermite eut l'air de se souvenir qu'il avait ce soir-là même une loge au théâtre Feydeau. Je lui objectai qu'il m'était impossible de paraître en public sous d'autres habits que ceux de mon sexe, et je demandai le temps de reprendre ma toilette féminine. Mais sa loge était une baignoire d'avant-scène, au fond de laquelle je devais me trouver parfaitement à l'abri des regards indiscrets. Cette considération m'empêcha d'hésiter plus longtemps. « Sera-t-il au spectacle? » demande vivement un des jeunes gens; et aussitôt il baissa la tête, tout confus de son étourderie. Je jette un regard sur Mirande qui sourit, puis je fixe les yeux sur Lhermite qui paraissait irrité de l'indiscrétion qu'on venait de commettre : la gaieté qui ne m'avait point abandonnée depuis le matin, ne me permettait guère de revenir brusquement et sans transition à un ton plus grave. Je continuai donc de rire; mais comme la question singulière qui venait de frapper mon oreille me laissait soupçonner qu'on avait prémédité de me faire faire au spectacle une ren-

contre qui pouvait m'être désagréable, je trouvai moyen, avant de quitter Mouceaux, de faire entendre à Lhermite que toute tentative qui aurait pour but de me rapprocher de Barras, n'aboutirait qu'à me forcer de me retirer sur-le-champ.

Les jeunes gens nous quittèrent en promettant de venir nous retrouver au spectacle : je montai en voiture, accompagnée de Lhermite et de Mirande. En arrivant au théâtre, je remarquai, près d'une des colonnes du vestibule, une femme dont la mise n'offrait plus que les traces d'une aisance passée : elle paraissait âgée de quarante ans environ. Sa physionomie, altérée par le malheur, offrait un caractère de noblesse peu commun. Dans ses yeux se peignait une sombre impatience : l'ensemble de sa personne paraissait digne d'inspirer l'intérêt. Sa vue me frappa au point que je résolus de chercher tous les moyens de lui rendre service, si je le pouvais. Je connaissais trop bien l'âme de Lhermite pour exposer cette dame à son impertinente curiosité, et je ne connaissais pas encore assez Mirande pour songer à mettre sa bonté à l'épreuve dans cette circonstance.

Décidée à suivre le premier mouvement de

mon cœur, j'entre avec mes deux cavaliers dans la loge : puis, bientôt après, je les quitte sous un léger prétexte, et je sors en courant de la salle. L'inconnue était encore à la même place, plus pâle et plus immobile qu'au moment où je l'avais aperçue : entraînée vers elle par la compassion qu'elle m'inspirait, et retenue par le respect, je n'osais lui adresser la parole, et j'attendais impatiemment qu'elle m'y autorisât par un regard. Afin de l'obtenir, ce regard, je passai aussi près d'elle qu'il me fut possible. En ce moment, quelqu'un dit : « Il est neuf heures. » Aussitôt elle joint les mains par un mouvement convulsif, et marche d'un pas rapide vers la rue Vivienne, en poussant une exclamation douloureuse.

Voyant que mes conjectures ne m'avaient pas trompée, je m'élance sur ses traces; elle passe sous l'arcade Colbert : je la suis dans la rue de Richelieu, et j'arrive avec elle sur la place du Carrousel, après avoir traversé la rue de l'Échelle Saint-Honoré. Sa marche était si précipitée, qu'il me fallait à chaque instant doubler le pas pour ne point la perdre de vue ; enfin, elle traverse le guichet du Louvre et s'élance vers le quai du côté du port Saint-Nico-

las ; je n'ai que le temps de courir et de la saisir par le milieu du corps : elle allait se précipiter dans la Seine. La secousse que je lui donnai sans le vouloir la renversa évanouie dans mes bras. A ma voix, un batelier court ; il m'aide à asseoir l'infortunée contre le parapet, et il va d'après mon ordre chercher une voiture : quand il fut de retour, sans m'adresser une seule question, il m'aida à y placer la malheureuse femme toujours privée de sentiment. Je me fis conduire à l'hôtel de Flandre : la maîtresse de cette maison m'était bien connue ; elle avait longtemps suivi les armées, et Moreau qui en faisait quelque cas l'avait mariée à un sous-officier, recommandable par l'estime dont il jouissait près de ses chefs ; c'était une bonne femme sur laquelle je pouvais compter comme sur moi-même, pour les soins qui restaient à donner à la personne que je lui confiais.

CHAPITRE XLIV.

Arrivée à l'hôtel de Flandre. — Confidences. — Retour à Chaillot.

L'INCONNUE étoit encore évanouie lorsque la voiture s'arrêta devant la porte de l'hôtel. Je la fis d'abord transporter dans une chambre à l'entresol, où je lui prodiguai moi-même tous les secours que nécessitait sa situation. Pendant un assez long espace de temps, ces secours demeurèrent inutiles : enfin, elle ouvrit les yeux ; aucun de nous ne devina le genre de secours que son état réclamait d'abord, et j'étais loin de soupçonner que la faim pût être un des motifs qui l'avaient réduite au désespoir. Je n'oublierai jamais l'impression que produisirent sur moi ces deux premiers mots : *du pain*, qui s'échappèrent de sa bouche, lorsqu'elle revint à elle-même. Sur-le-champ je lui

fis apporter des alimens. Accablée par l'idée d'une si grande infortune, je pressais étroitement dans mes mains les mains de cette inconnue que je ne considérais déjà plus comme une étrangère; elle porta les yeux sur moi, et ses pleurs coulèrent.

« — Vous êtes une femme, me dit-elle : ah! je « croyais avoir retrouvé le fils que je regrette; « mais, si jeune, si belle, et sous cet habit! « que de malheurs vous menacent peut-être!

« — Le bonheur de vous avoir sauvée me « consolera toujours. »

En ce moment madame Lacroix (c'était le nom de l'hôtesse) rentra; elle m'adressa la parole et prononça le nom de Moreau. A ce nom, l'inconnue tressaillit et fixa sur moi un regard inquiet. Au langage affectueux qu'elle avait pris d'abord succéda tout à coup une réserve excessive, et qui me parut cacher un effroi réel. Accoutumée à voir le nom que je portais accueilli par un tout autre sentiment, je m'étonnai de ce changement subit; mais je ne me découragеai point, et je continuai de prodiguer à l'inconnue les soins les plus actifs.

J'avais dit vrai en lui déclarant que le souvenir de ce que je faisais pour elle me console-

rait toujours; mais j'étais loin de prévoir alors que bien des années plus tard, errant seule et désespérée sur ces quais que j'avais si souvent parcourus dans le plus brillant équipage, je m'arrêterais à la vue de cette pierre sur laquelle s'était appuyée d'abord celle que j'avais eu le bonheur de sauver; que là, j'irais chercher le courage de supporter l'excès du malheur, et d'attendre la mort sans courir au devant d'elle. Le 7 décembre 1815, à neuf heures du soir, après une journée d'angoisses déchirantes, et dans le délire du désespoir, je suis allée me jeter à genoux sur cette pierre, j'y ai prié, et je me suis résignée à vivre.

J'avais entièrement oublié Lhermite et Mirande : soudain l'idée de l'étonnement et peut-être de l'inquiétude dans lesquels avait dû les laisser ma brusque disparution, se présenta à mon esprit : j'écrivis un mot au premier pour lui faire mes excuses, et pour l'engager, ainsi que Mirande, à venir le lendemain même déjeuner à Chaillot : j'envoyai mon billet au domicile de Lhermite avec injonction de ne pas dire où il avait été écrit, si par hasard on faisait à mon messager quelque question.

Quand je fus assurée que l'inconnue avait en-

tièrement repris ses forces, je priai qu'on nous laissât seules, et m'approchant d'elle : « Ma« dame, lui dis-je du ton le plus respectueux,
« le sentiment désagréable que vous avez paru
« éprouver en entendant prononcer le nom du
« général Moreau, me fait un devoir de vous
« rassurer et de chercher à dissiper des craintes
« injurieuses pour lui. Je vous crois émigrée,
« calmez votre inquiétude, et si j'ai deviné
« juste, je saurai trouver le moyen de vous faire
« quitter la France en toute sécurité, sans
« que personne soit instruit de l'étendue de
« vos malheurs, et de la funeste résolution que
« j'ai eu le bonheur de prévenir.

« — Vous vous êtes trompée, Madame, me
« répondit-elle, sur la nature de l'impression
« que j'éprouvais : le nom du général Moreau
« est généralement honoré en France; les émi« grés eux-mêmes rendent témoignage à la no« blesse de son caractère : je ne crains pas de
« vous avouer que mon nom figure sur la fatale
« liste. Rentrée en France secrètement depuis
« huit mois, j'y suis sans cesse dans l'inquié« tude de savoir si ma vie n'est pas menacée
« par les perquisitions de la police. Bercée
« pendant quelque temps par des espérances

« qui se sont toutes évanouies, j'étais tombée « par degrés dans le plus profond désespoir, « lorsque vous m'avez rencontrée. Au moment « où j'entendis l'hôtesse vous appeler du nom « de madame Moreau...... » Ici, elle s'arrêta, me regarda fixement; « Puis-je ne vous rien ca- « cher? » dit-elle après un moment de silence: je l'encourageai à me parler franchement. « Eh « bien, continua-t-elle, l'étrange costume sous « lequel vous vous êtes d'abord offerte à mes « yeux me fit aussi penser que j'allais devoir « de la reconnaissance à une femme que plus « tard peut-être je ne pourrais estimer. Je ne « supposais pas que vous fussiez la compagne « du général Moreau, et je craignais que votre « nom ne fût pas à beaucoup près aussi ho- « norable. »

Quoique offensée de cet aveu, celle qui le fit était si malheureuse que je tombai d'accord avec elle qu'on pouvait s'étonner avec raison de rencontrer une femme seule, et parcourant, le soir, sous des habits d'homme, les rues et les quais de Paris. Je renouvelai à l'inconnue les protestations que je lui avais déjà faites du zèle que je mettrais à la tirer des dangers, quels qu'ils fussent, qui pouvaient encore la menacer. Sur

ces entrefaites, madame Lacroix entra; elle m'apprit qu'il était onze heures, et m'invita à ne point retarder davantage mon départ pour Chaillot où une absence aussi prolongée devait exciter tout au moins de graves inquiétudes. Je montai donc bientôt en voiture sous l'escorte d'un vieillard, factotum de la maison, et j'arrivai chez moi avant minuit. Le bonheur d'avoir fait du bien avait répandu sur tous mes traits un air de gaieté qui n'échappa point aux regards de ceux de mes domestiques qui ne m'aimaient pas; je fis appeler Joseph pour lui expliquer le motif qui m'avait empêchée de rester au spectacle, où il avait dû, suivant mes ordres, venir me chercher.

« — Eh bien! lui dis-je, Joseph, j'ai fait en-« core ce soir une bonne découverte : j'ai ren-« contré une femme bien malheureuse et dont « j'espère adoucir l'infortune. »

« — Que Madame m'excuse, répondit Joseph, « mais c'est qu'on dirait que tous les malheu-« reux s'entendent pour se trouver sur son che-« min. » Ces mots furent prononcés d'un ton où perçaient la mauvaise humeur et une incrédulité mal déguisée.

« Quand cela serait, repartis-je à mon tour,

« je devrais encore leur savoir gré d'une ruse « qui prouverait qu'ils ont confiance dans ma « bonté. »

Joseph ne répondit plus qu'en insistant sur mon imprudence de rentrer ainsi seule le soir, et dans un quartier aussi éloigné. Je lui témoignai que je lui savais gré de sa sollicitude pour moi ; je le ramenai bientôt à une disposition d'esprit plus gaie, et il finit par m'avouer qu'il avait été inquiet et surpris de ne trouver au spectacle, ni moi, ni personne qui pût le mettre sur mes traces. Je démêlai clairement dans son langage la nature des soupçons qu'on avait su lui suggérer. Il put voir que sa franchise ne me déplaisait aucunement. Ursule vint à son tour : sa figure avait un caractère de maussaderie bien autrement prononcé ; mais en sa qualité d'Italienne, elle était beaucoup moins franche, et sa mauvaise humeur était toute silencieuse. Elle se borna à me la laisser voir clairement par le soin affecté qu'elle prit de chercher à me mécontenter dans tous les détails de son service. Je la regardai pendant quelque temps avec ce sang-froid désolant pour les esprits querelleurs, et je lui ordonnai de sortir, en la prévenant que Joseph lui annoncerait le lende-

main matin ce qu'il m'aurait plu de résoudre à son égard.

Cette injonction la contraignit enfin de rompre le silence; elle me demanda s'il pouvait être vrai que j'eusse, comme on le lui avait fait pressentir, l'intention de l'éloigner de moi. Sur ma réponse affirmative, la colère qui s'était jusqu'à ce moment peinte sur son visage, fit place au chagrin le plus vif : elle se jeta à mes genoux en sanglottant; et alors commencèrent des supplications auxquelles je ne savais comment mettre fin. Je n'y parvins qu'après avoir répété plusieurs fois que je pardonnais, mais en assurant que mon indulgence n'irait pas désormais plus loin. La pauvre fille me témoigna, de la manière la plus expressive, combien elle était reconnaissante.

Dans l'expansion de son repentir, elle m'apprit quels ennemis j'avais à redouter dans ma maison même. Ces ennemis étaient précisément ceux de mes domestiques que j'avais dès mon arrivée comblés de bontés. A la tête de cette ligue qui s'organisait contre moi, figurait en première ligne une autorité imposante, le concierge, qui récompensait aussi mes libéralités par la plus complète ingratitude. Je sus que

dans la matinée même de ce jour, M. de la Rue, dont j'avais toute raison de suspecter la bienveillance, était venu, sous prétexte de me rendre visite, et que, ne m'ayant pas rencontrée, il avait fait sur mon compte beaucoup de questions auxquelles le concierge et sa femme avaient répondu par les insinuations les plus perfides. M. de la Rue avait aussi tenté de faire jaser Ursule, en lui demandant si ma grossesse était bien avancée. Ma femme de chambre savait aussi bien que moi que cette grossesse n'était qu'une feinte : elle avait cependant répondu comme j'eusse répondu moi-même, affirmativement; et cette réponse n'avait pas paru fort agréable au questionneur.

Il était deux heures du matin avant que j'eusse mis fin à la conversation; je m'endormis enfin, non sans avoir encore entendu plusieurs fois Ursule protester de son attachement pour moi avec une chaleur qui n'avait certainement rien d'affecté, et dont il m'était impossible de ne pas lui savoir gré.

CHAPITRE XLV.

L'inconnue. — Madame Lacroix. — Les préventions.

Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, j'aperçus Ursule occupée dans le jardin à composer le bouquet que le jardinier de la maison avait coutume de m'apporter tous les jours à l'instant du déjeuner. Lorsqu'elle entra dans mon appartement, pour lui prouver que j'avais entièrement oublié ses torts, et que j'appréciais son empressement à prévenir tous mes désirs, je lui dis qu'elle irait le soir au Théâtre-Français, où l'on donnait *Britannicus*. Talma avait excité en elle, dès le premier jour où elle avait pu le voir, la plus profonde admiration. Le plaisir du spectacle était encore si nouveau pour elle, que la représentation théâtrale produisait sur son esprit une illusion complète : elle ne pouvait séparer l'acteur du personnage dont il

reproduisait la physionomie et le caractère. Le dénouement d'*Épicharis et Néron* lui avait laissé de terribles souvenirs, et si quelque chose troublait le plaisir qu'elle se promettait d'admirer de nouveau Talma, c'était la crainte de le voir mourir encore. Je la rassurai sur ce point, et j'abrégeai l'entretien, pour ne m'occuper que de la malheureuse femme qui, depuis la veille, absorbait toutes mes pensées.

J'eus la satisfaction d'apprendre, en arrivant à l'hôtel de Flandre, qu'elle paraissait bien remise de la secousse encore si récente qu'elle avait éprouvée. Je la trouvai dans une toilette dont la simplicité élégante prouvait que madame Lacroix avait bien rempli mes intentions. En me revoyant, ma protégée parut surprise de trouver une aussi grande différence entre le jeune blondin de la veille et la femme qu'elle avait aujourd'hui devant les yeux. Je m'efforçai de lui prouver que mes dispositions pour elle étaient toujours restées les mêmes, et que mon costume seul était changé. Elle me fit de nouveaux remercîmens avec l'accent d'une reconnaissance sincère. Son âge, beaucoup plus mûr que le mien, et je ne sais quoi d'imposant répandu sur toute sa personne, m'inspirait un

sentiment de respect dont mon attitude et mon langage lui fournissaient assez la preuve. Je témoignai le désir de lui faire donner un logement plus convenable encore que celui qu'elle occupait. Ce logement était situé dans le même hôtel, entre cour et jardin ; elle refusa d'abord, mais elle accepta, quand je lui démontrai qu'ainsi placée elle serait encore mieux à l'abri des regards indiscrets qui pouvaient l'inquiéter. Madame Lacroix avait prévenu mes désirs en s'arrangeant pour que ce nouveau logement, occupé en ce moment par des locataires, fût libre dès le surlendemain. Toutes les fois que cette bonne femme m'adressait la parole, il y avait dans ses manières et dans son ton quelque chose qui exprimait parfaitement l'affection qu'elle m'avait vouée, et qui perçait sous la brusquerie naturelle de son caractère. Douée d'un tact assez sûr, elle avait facilement deviné à quelle classe appartenait la dame que je lui avais amenée la veille, et cependant elle affectait plus que jamais d'employer dans son langage des formes républicaines tout-à-fait propres à blesser son oreille. Je voyais avec peine que la pauvre dame était désagréablement affectée, et je cherchai à calmer l'inquiétude qui se pei-

gnait sur son visage, en lui répétant qu'elle ne pouvait trouver nulle part une retraite plus sûre que celle qu'elle habitait, et que la brusquerie de madame Lacroix cachait un cœur susceptible du dévouement le plus absolu.

L'inconnue (car elle l'était toujours pour moi) reprit bientôt un air plus calme; et pour me témoigner à la fois sa sincérité et la confiance qu'elle avait mise en moi, elle manifesta l'intention de me révéler, sans plus de délais, son nom et ses malheurs. Cette intention m'honorait, mais je refusai pour le moment de recevoir ses confidences, en la priant de croire que, dussé-je ne la connaître jamais davantage, je prendrais toujours à son sort le plus vif intérêt. Je lui fis entendre que je voulais qu'elle restât maîtresse de son secret jusqu'à ce que j'eusse acquis encore plus de droits à sa confiance.

Elle parut apprécier la délicatesse qui avait dicté ma réponse : mais, comme j'allais me lever, elle me retint de la manière la plus amicale, et me parla en ces termes :

« Il y a maintenant trois mois que je suis rentrée en France, et que j'ai revu Paris, au péril de mes jours, sur la foi d'une promesse trompeuse. Le plus indigne abus de confiance

m'a enlevé les modiques ressources qu'une absence de plusieurs années et la confiscation de mes biens m'avaient encore laissées : démarches, sollicitations, prières, j'ai tout mis en œuvre pour sortir de la cruelle position où je me trouvais placée. Tous les points d'appui sur lesquels je croyais pouvoir compter m'ont manqué à la fois ; et je commençais d'être en proie à toutes les horreurs du besoin, lorsque vous m'avez rencontrée.

« Un homme qui me connaît bien, qui se disait, en de meilleurs temps, mon ami, a eu la barbarie d'augmenter mes maux en me livrant à la douleur d'avoir vainement imploré sa pitié. Depuis mon émigration, j'avais su pourvoir aux besoins de la vie par le travail de mes mains ; mais à mon retour en France, l'isolement où je me suis trouvée tout à coup, la crainte d'être découverte, et la fatigue même de tant de démarches infructueuses, m'ont ôté les forces nécessaires pour me livrer à mon travail habituel.

« Il y a deux jours, sur le point de me trouver sans asyle, n'ayant plus déjà de quoi pourvoir à ma subsistance, je suis sortie pour réclamer le misérable complément d'une somme qui

m'était due sur le prix de quelques objets que le besoin m'avait forcée de vendre depuis longtemps. J'ai essuyé de mon débiteur un refus absolu, et peu s'en est fallu qu'il ne me menaçât d'une dénonciation. Accablée par le désespoir, je songeais avec effroi que la nuit suivante je n'aurais pas même un peu de paille pour reposer mes membres fatigués. La mort seule m'offrait un terme à tant de maux.

« Je sortais de la rue du Battoir, dans la matinée d'hier, lorsque tout près de moi j'entends prononcer mon nom. Je me retourne et je reconnais le comte de Ch*** qui s'approchait de moi. Il me rappelle le temps où il m'a connue; je ne lui réponds que par des larmes : il m'interroge avec le ton du plus vif intérêt : je lui avoue l'horreur de ma position, je ne lui cache que le mal qui commençait à me dévorer, la faim.

« Je vous épargne le détail de ses consolations et de ses promesses. Le comte finit par me dire qu'il peut disposer d'une chambre chez d'honnêtes gens, rue Feydeau, et qu'il s'offre de m'y conduire dans la journée. Forcé de me quitter pour quelque temps, il me donne rendez-vous pour cinq heures et demie sous le pé-

ristyle du théâtre; c'est de là qu'il devait me conduire dans la retraite sûre dont je ne serais plus sortie que pour aller chercher une seconde fois, hors de France, l'hospitalité que me refuse ma patrie.

« Le comte me quitta fort attendri en apparence : je me crus sauvée et je repris encore une fois courage. En me parlant, il portait la main sur la croix de Saint-Louis, qu'il a autrefois méritée sur le champ de bataille, et dont il n'a jamais voulu, dit-il, se séparer malgré la nécessité qui l'oblige de la cacher à tous les yeux. Je fus, comme vous le pensez, exacte au rendez-vous : l'espérance me rendait même déjà la faim moins insupportable. J'attendis; les heures s'écoulaient, le comte ne paraissait pas : alors, toute l'horreur de ma situation vint encore une fois se présenter à mon esprit; ma raison s'égara; vous savez le reste. »

Elle s'arrêta, en me regardant avec une expression que je ne saurais rendre, et elle me tendit les bras; je m'y précipitai, et nos larmes se confondirent. Elle réprima toutefois bientôt son émotion, et me présentant un portefeuille qu'elle venait de tirer de son sein : « Ces papiers, me dit-elle, vous instruiront de ce qu'il me se-

rait trop douloureux de vous raconter. Vous trouverez aussi dans ce portefeuille une lettre où je vous explique les nouveaux services que j'ose encore attendre de vous. Je vous confie les seules espérances qui me restent; je vous rends, en un mot, maîtresse de ma destinée, et c'est le seul moyen qui soit en ma puissance de vous prouver combien je suis reconnaissante de ce que vous avez déjà fait pour moi. Je resterai ici sans inquiétude jusqu'au jour où vous pourrez me dire ce qui sera advenu de mes demandes.

Je pris le portefeuille, en promettant de tout mettre en œuvre pour terminer à sa satisfaction ce que j'avais déjà si heureusement commencé. Quoi qu'on me demandât, je me croyais sûre de réussir. Barras était encore tout-puissant, et Mirande, dont le bon cœur m'était parfaitement connu, pouvait me servir près de lui; mais je ne dis rien à ma respectable inconnue des moyens que je comptais employer pour obtenir un prompt succès : j'aurais craint de blesser la sensibilité de son cœur, en lui faisant entendre des noms qui pouvaient lui retracer de fâcheux souvenirs. Je demeurai encore une heure avec elle, et je la quittai pour reprendre

le chemin de Chaillot. Avant de quitter l'hôtel de Flandre, je recommandai à madame Lacroix de redoubler de soins et de prévenances. Cette bonne dame n'avait pas besoin de mes recommandations; elle était toute disposée à faire ce que je lui demandais; seulement, avant de me laisser partir, elle me demanda la permission de me donner un avis; cet avis avait pour but de m'empêcher de compromettre, par des démarches imprudentes, le nom de Moreau sous la protection duquel j'allais placer une émigrée. Je remerciai madame Lacroix de son conseil, et je résolus de n'en pas moins suivre l'impulsion de mon cœur.

CHAPITRE XLVI.

Une visite. — Lettre de D. L. — Lettre au général Ney. — Conséquences de cette lettre.

Pour servir utilement l'infortunée qui venait de s'abandonner entièrement à moi, je me fixai au parti de ne brusquer aucune démarche, et je mis, à mon retour du spectacle, la lecture des papiers qu'elle venait de me confier, et qui devaient au moins m'apprendre son nom.

En arrivant à Chaillot, je trouvai plusieurs lettres, tant d'Italie que de Paris, une foule d'invitations, et enfin un billet de Lhermite, qui s'excusait de ne pouvoir répondre à l'invitation que je lui avais adressée la veille. Tout en me mettant à table, je jetai un coup d'œil sur cet amas de lettres qu'on avait placées devant moi, en cherchant, avant de les ouvrir, à en deviner le contenu. J'éprouvai une impres-

sion difficile à définir, en reconnaissant sur une des enveloppes le timbre de la Hollande et l'écriture d'une de mes cousines. Le souvenir de ma mère, celui de mon mari, s'emparèrent aussitôt de mon esprit, et la tristesse remplaça bientôt sur mes traits la joyeuse humeur qui s'y peignait quelques minutes auparavant.

Une crainte vague se mêlait maintenant au désir que j'éprouvais de lire ces lettres. Cette inquiétude m'ôta l'envie d'aller au spectacle : je dis à Ursule que je l'y enverrais sous la conduite de Joseph.

Après le dîner, je me retirai dans mon cabinet pour lire ma correspondance : j'avais fait défendre ma porte, et je comptais bien passer seule le reste de la soirée ; mais à peine Ursule venait-elle de partir, que la femme du concierge entra d'un air troublé dans mon appartement pour m'annoncer qu'on venait de violer malgré elle les ordres que j'avais donnés de ne laisser entrer personne pendant toute la soirée. A peine avais-je eu le temps de lui demander le nom de la personne qui s'introduisait ainsi chez moi de vive force, que je vis entrer madame Tallien : c'était elle en effet qui était arrivée jusqu'à mon appartement, sur le souvenir de la

promesse récente que je lui avais faite de la recevoir toujours quand elle voudrait me faire visite.

Je la reçus en effet à bras ouverts ; elle voulut visiter mon habitation dans tous ses détails, et elle me parut satisfaite. Madame Tallien était généreuse et bienfaisante : elle secourait secrètement beaucoup de malheureux ; et, ce jour-là même, elle était venue dans le plus strict incognito à Passy, pour y porter des consolations à une famille respectable, que la révolution avait à la fois dépouillée de sa fortune et privée des membres qui auraient pu la soutenir. L'ascendant qu'elle avait sur Barras la mettait à même de rendre des services en tout genre, et elle les rendait de la manière la plus désintéressée. Cette générosité qui lui était si naturelle, ce désintéressement si rare, ne l'ont point empêchée de faire bien des ingrats parmi ceux même qu'elle favorisait de son crédit. Pour quiconque l'a connue comme moi, c'est un devoir de rendre hommage à sa belle âme et de la venger de l'ingratitude.

Déjà instruite de la visite que j'avais faite chez Lhermite, elle m'en gronda du ton le plus amical. « Vous allez partout, me dit-elle,

« et vous ne trouvez pas une heure à me « donner!

« — Prenez-y garde, répondis-je, si je re- « prends le chemin de la rue de Babylone, vous « pourrez bien trouver mes visites trop fré- « quentes. »

Elle me répondit à son tour de la manière la plus obligeante; puis, ramenant la conversation sur Lhermite et Mirande, elle dit un mot de l'embarras où je les avais laissés en les quittant tout à coup, la veille, au théâtre Feydeau.

Ce ne fut pas sans peine que je lui cachai le véritable motif de ma disparition; mais ce secret n'était pas le mien, et je voulais au moins savoir pour qui j'avais à intercéder, avant de réclamer l'intervention puissante de madame Tallien.

Nous passâmes deux heures en promenade dans le jardin. Du haut de la terrasse ombragée d'arbres touffus, nous découvrions les quais depuis le Champ-de-Mars jusqu'au palais du conseil des Cinq-Cents. Ces lieux pleins de tant de souvenirs fournissaient amplement matière à la conversation brillante de madame Tallien. Je l'écoutais avec un bien grand plaisir; mais je regrettais intérieurement de voir une femme

si bien faite pour goûter tous les plaisirs du cœur, enveloppée dans le tourbillon des affaires politiques, et réduite à cacher souvent les véritables sentimens qui dominaient son âme.

Elle me quitta assez avant dans la soirée : après son départ, je pris encore plaisir à parcourir seule le jardin que je venais de traverser en tous sens avec elle : je ne pouvais me résoudre à rentrer dans le cabinet où je devais retrouver la lettre dont la suscription seule m'avait si profondément attristée quelques heures plus tôt. Cette lettre ne fut pas en effet celle que j'ouvris d'abord. Il y en avait une qui venait de Manheim; je crus reconnaître l'écriture de D. L., et je l'ouvris de préférence.

« Je suis dans les environs de Manheim, me « disait D. L. : chaque jour je vois le général « Ney; à peine rendu à son pays, il affronte « déjà de nouveaux dangers. Tous mes efforts « tendent à continuer de mériter la confiance « qu'il a mise en moi. Je m'efforce aussi, Ma- « dame, de justifier la vôtre. J'ai tardé à vous « instruire de ce que le désir de vous voir heu- « reuse m'a fait entreprendre. Le succès a cou-

« ronné mes efforts, et votre cœur les appré-
« ciera.

« Le général Ney vient de rendre à l'armée un « de ces services qui attestent chez lui autant « d'adresse que de courage. Sous les habits d'un « paysan, il s'est introduit seul dans Manheim « pour s'assurer des forces de la garnison ; il « s'est ménagé des intelligences dans la place, et « il vient, cinq jours après, de s'en rendre « maître en s'y introduisant pendant la nuit « avec cent cinquante hommes déterminés à « vaincre ou à mourir avec lui. »

D. L. me racontait encore plusieurs traits également glorieux pour Ney : il y avait dans sa lettre une autre anecdote d'un genre tout différent, et tout-à-fait propre à exalter mon imagination. Suivant D. L., Ney venait de donner un bel exemple aux soldats, en renvoyant, sous escorte convenable, une belle Allemande qui était venue réclamer la protection du général pour la maison de son père. Elle était malheureuse, il avait respecté son malheur ; et sur quelques plaisanteries qu'on lui faisait à ce sujet, il avait répondu que sa folie était de prétendre à être aimé passionnément, sans jamais

rien demander aux dames que leur cœur ne fût prêt à accorder.

Et quelle femme au monde pouvait l'aimer plus passionnément que moi! Ce fut la première idée qui s'offrit à mon esprit : je ne sais à quelle démarche m'eût entraînée l'exaltation de ma tête, si Ursule, revenue du spectacle, ne m'eût forcée d'entendre, pendant quelques minutes, le récit de ses jouissances et de ses émotions. Combien il me tardait de rester seule! Ursule me quitta enfin.

« Non, me dis-je en parcourant ma chambre « à grands pas, je ne puis ni ne dois fuir; mais « que du moins il sache combien je l'aime : » et, saisissant la plume, j'écrivis la lettre qu'on va lire :

« J'obéis à mon cœur; je ne cherche donc « point de vaines excuses. Je ne sais pas l'art « de déguiser mes sentimens : d'ailleurs, il y a « dans le fond de mon ame quelque chose qui « me dit que si ma démarche blesse les con- « venances du vulgaire, elle plaira peut-être à « la noble franchise de votre caractère.

« Une seule fois mes yeux vous ont rencon- « tré, et votre image s'est gravée dans mon

« cœur. Unie à vous par la pensée, j'ai frémi de « tous vos périls, j'ai joui de tous vos triomphes, « et j'ai applaudi avec enthousiasme au récit de « vos belles actions.

« Mon sort est brillant ; quelques femmes le « trouvent digne d'envie : je renoncerais avec « joie à tout cet éclat, pour avoir le droit de « m'associer à vos dangers.

« L'estime et la reconnaissance m'unissent au « général Moreau. Vous en faire l'aveu dans une « lettre telle que celle-ci, n'est-ce pas courir « le risque de me rendre méprisable à vos yeux ? « Mais je ne sais point combattre le penchant « irrésistible de mon cœur. En vous avouant « le sentiment qui trouble mon repos, je n'ai « point d'autre pensée que celle de vous ap- « prendre qu'il existe loin de vous une femme à « qui votre gloire n'est pas moins chère qu'à « vous-même. »

J'étais si troublée en écrivant cette lettre, que je me trompai de suscription. Ce fut Moreau qui la reçut, et Ney eut celle qui était destinée à Moreau. Je passai une grande partie de la nuit à lire mes autres lettres et à y répondre sur-le-champ. Le lendemain, tout était à la poste avant même que je fusse levée. Je n'ap-

pris que plus tard de la bouche de Ney l'impression qu'avait produite sur lui la lecture d'une missive assez froide, et dans laquelle se retrouvaient les traces d'une longue et paisible intimité. Mais quelle dut être la douleur de Moreau, lorsqu'il eut entre les mains cette preuve irrécusable que mon cœur ne lui appartenait plus, et que j'attendais presque avec impatience l'occasion de lui prouver mon ingratitude envers lui, dont la tendresse pour moi semblait augmenter chaque jour !

Cette lettre devint doublement pour moi la source de bien des inquiétudes et des chagrins. Le silence de celui à qui je l'avais destinée et de celui qui la reçut me livra à toutes les incertitudes et toutes les suppositions les plus propres à blesser mon cœur et à humilier mon amour-propre ; je me crus dédaignée de l'un, oubliée de l'autre ; cette position était intolérable ; et je ne l'aurais pas supportée si les événemens qui m'entraînaient ne m'eussent forcément distraite des rêves de mon imagination.

La lettre de ma cousine n'était aucunement propre à calmer mon exaltation ; elle m'apprenait que ma lettre au président du consistoire avait redoublé l'indignation de ma mère et l'ani-

mosité de ma famille contre moi. Mes parens ne travaillaient que plus sérieusement à faire prononcer mon divorce, dans l'espoir que la dissolution de mon premier mariage amenerait plus promptement Moreau à me prendre pour épouse.

Je fus moi-même irritée au plus haut degré qu'on prétendît encore exercer un empire absolu sur ma volonté, et je me promis bien de mettre tout en œuvre pour déjouer des projets qui contrariaient si complétement la passion que je ne renfermais plus qu'avec peine au fond de mon cœur. J'ignorais encore que mon imprudence venait d'élever la barrière qui me séparait pour toujours du général Moreau.

CHAPITRE XLVII.

Dîner chez madame de La Rue. — Discussion désagréable. Une soirée à l'Opéra.

J'AVAIS bien pris la résolution de lire, le lendemain matin sans plus de retard, les papiers que m'avait confiés mon inconnue; mais une succession non interrompue de visites qu'il fallut recevoir, m'empêchèrent de faire dans la journée cette lecture qui demandait une attention soutenue, puisque c'était dans le portefeuille que je devais trouver les renseignemens propres à déterminer la ligne que je suivrais dans mes démarches. Le moment de me rendre chez madame de La Rue arriva enfin, sans que j'eusse pu trouver, dans toute la journée, un seul instant de relâche. Les préventions défavorables que j'avais d'abord eues sur son compte, et qui s'étaient tout récemment dissipées, pouvaient expliquer cet

empressement; elle me parut tout d'abord au-dessus de ce qu'on m'en avait dit. Ce n'était pas seulement une jolie femme, pleine de finesse et d'esprit; la bonté de son cœur se peignait encore sur son visage, et doublait le prix de ses autres qualités.

Il y avait dans la maison de M. de La Rue un certain air d'opulence ou plutôt de profusion qui sentait le parvenu; mais à l'élégance naturelle de madame de La Rue, à l'aisance de ses façons, on eût dit une femme née au sein de la richesse, et dès long-temps habituée à toutes les jouissances qu'elle procure. La toilette de madame de La Rue était remarquable, surtout par le bon goût qui brillait dans tous les détails. La mienne était fort simple, et je n'avais rien qui fût digne d'attirer les regards, qu'un magnifique collier de camées de Rome. Une pierre antique, sur laquelle était empreinte la tête d'Octavie, sœur d'Auguste, retenait l'épaulette de ma tunique. Après le dîner, qui fut somptueux et brillant, et au moment où l'on prenait le café, madame de La Rue, qui avait déjà beaucoup loué mes camées, fit remarquer de nouveau à la compagnie la richesse et la beauté de cette parure si simple en apparence. « Ce collier, lui

« dis-je, vous ira mieux qu'à moi; essayez-le, je « vous en prie; » et avant qu'elle eût pu répondre, le collier ornait déjà son col : mon action était toute naturelle, et j'avais mis à parer de mes camées madame de La Rue l'empressement qu'on apporte toujours à faire quelque chose d'agréable à une personne dont on veut gagner les bonnes grâces et l'amitié. Elle voulut en vain me rendre le collier; je me défendis très fermement de le reprendre. Tout ce qu'elle put obtenir de moi, ce fut que j'accepterais en échange une chaîne de ses cheveux, tressée tout exprès pour moi. Ces cheveux étaient d'une beauté rare, quoique d'un blond plus ordinaire que les miens.

« Venez-les couper vous-même, » me dit madame de La Rue en m'entraînant hors du salon où nous laissions avec les hommes trois douairières récemment arrivées de la Bretagne, et auxquelles madame de La Rue avait l'honneur d'être unie par les liens du sang. Nous donnâmes à ces dames tout le temps de critiquer le ton et les manières des jeunes femmes du jour. Comme nous allions rentrer dans le salon, j'entendis une de ces dames qui, pour étaler apparemment le luxe de son érudition, me faisait l'insigne

honneur de comparer mes prodigalités à celles de Cléopâtre. Il est vrai qu'en même temps on faisait aussi à Moreau l'honneur de le comparer à Antoine ; on s'étonnait de son engouement pour moi, de l'empire que je paraissais exercer sur lui. Une voix se fit entendre, qui prenait assez chaudement ma défense : cette voix était celle d'un homme que je n'avais pas distingué jusqu'alors dans le nombre des convives. La même dame qui m'avait si vivement attaquée tout à l'heure ne paraissait que plus irritée de trouver là quelqu'un qui plaidât ma cause. Madame de La Rue, confuse de ce qu'elle entendait, voulait terminer la discussion qui paraissait devoir se prolonger, en rentrant sur-le-champ dans le salon. Je la retins, en lui disant qu'il y avait quelquefois profit à écouter aux portes, et que je voulais saisir l'occasion qui se présentait d'entendre la vérité sur mon compte. Une autre voix, que je reconnus encore pour une voix mâle, se joignit bientôt à celle de mon premier apologiste ; elle n'exprimait pas des sentimens moins favorables pour moi. « Vous voyez, dis-je « à madame de La Rue, que je n'ai pas eu tort « de vouloir écouter plus long-temps ; » et aussitôt je l'entraînai dans le salon. Les petits yeux

gris de la respectable dame qui m'avait si charitablement traitée, se fixèrent avec une expression singulière de dédain et de dépit tant sur moi que sur madame de La Rue, qui portait au col le gage d'amitié que je venais de lui faire accepter. Je ne la regardai, moi, qu'avec l'air de la plus complète indifférence. J'étais fort occupée de considérer celui qui venait en dernier lieu de prendre si vivement ma défense. Sa figure, qu'une heure auparavant je ne m'étais point avisée de distinguer, me parut animée du feu de l'intelligence et de l'esprit : c'était un homme, naguère militaire distingué, et qu'une grave blessure à la jambe avait tout récemment forcé de renoncer au service. Sa tournure et ses manières étaient tout-à-fait propres à lui gagner mes bonnes grâces ; et l'opinion qu'il venait d'émettre sur mon compte ne gâtait rien à celle que je me sentais disposée à prendre de lui à mon tour.

Madame de La Rue avait une loge à l'Opéra ; elle me pressa d'y venir. J'acceptai son invitation, mais je voulus préalablement retourner chez moi pour changer de parure. Elle eut beau mettre, avec une grâce charmante, tout son écrin à ma disposition, je persistai à reprendre

la route de Chaillot, pour y échanger la simplicité de ma toilette contre de plus brillans atours : je n'avais d'autre but que d'augmenter le dépit et la mauvaise humeur de ma bonne et charitable amie de Bretagne, qui devait être aussi de la partie. Cette petite vengeance m'était bien permise ; car, après m'avoir pendant quelque temps lancé des traits indirects, elle semblait avoir maintenant l'intention de m'offenser directement et de la manière la plus grave. Ses sarcasmes devenaient d'instans en instans plus amers ; je les supportai long-temps avec patience, mais enfin, voyant qu'elle ne cessait pas de se récrier sur la beauté du collier que j'avais offert à madame de La Rue, et cela d'un ton également injurieux pour cette dame et pour moi : « Je regretterais beaucoup, madame, « lui dis-je du ton le plus respectueux, de ne « pouvoir vous offrir un collier semblable, si « je ne savais que cette espèce de parure con- « vient exclusivement aux femmes de l'âge de « madame de La Rue et du mien. Il me reste « encore une parure de pierres composées, « couleur feuille morte ; permettez-moi de « vous l'envoyer ; elle me paraît tout-à-fait « convenable pour une personne d'un carac-

« tère aussi grave, d'un âge aussi respectable « que vous. »

Il y avait dans ma manière de m'exprimer quelque chose de si simple et de si naturel, qu'à part madame de La Rue et les deux messieurs qui avaient naguère pris ma défense, tout le reste de la compagnie parut dupe de ma bonhomie. Madame de la M*** (c'était le nom de mon ennemie) étouffait de colère. « J'ignore, ma-« dame, répondit-elle, quels sont les usages de « votre pays; mais, dans le nôtre, on porte à tout « âge tout ce que l'on peut acheter et payer. »

Les premières lois de la politesse et du savoir-vivre défendaient de pousser les choses plus loin. Je gardai donc prudemment le silence; mais madame de la M*** mit tant d'aigreur et de persévérance à continuer ses observations de plus en plus déplacées, que la conversation prit malgré moi la tournure d'une discussion assez vive, à la fin de laquelle j'avais une ennemie irréconciliable de plus [1]. A des remarques pleines de fiel sur certaines femmes qui doivent tout à

[1] Madame de la M*** était amie intime de la mère de mademoiselle Culo; elle fut la principale cause du mariage précipité du général Moreau.

l'engouement des hommes toujours empressés de s'abuser sur les grâces de leurs personnes; et plus encore sur la supériorité de leur esprit, succéda bientôt cette brusque question, dans laquelle perçait manifestement l'intention de m'insulter : « Je vous demande pardon d'être si « mal instruite, madame; mais est-ce en Italie « qu'a été célébré votre mariage avec le général « Moreau? Nous, qui avons l'honneur d'être ses « compatriotes, nous n'en avons jamais reçu « l'avis officiel.

— « Non, madame, répondis-je à mon tour; « c'est en Hollande que le général m'a, pour la « première fois, adressé ses hommages. Quant « au caractère de notre union, peut-être a-t-il « eu le tort de penser que votre approbation n'é- « tait point indispensable pour la rendre indis- « soluble; il s'est contenté de celle de ses amis « et de ses compagnons d'armes. »

Le ton ferme de ma réponse annonçait clairement mon intention de ne pas supporter plus long-temps les attaques de cette femme, qui m'avait si gratuitement déclaré la guerre. Madame de La Rue éprouvait, de son côté, quelque plaisir à me voir rabaisser l'orgueil de sa méchante cousine. Cependant l'heure du spectacle appro-

chait; M. de La Rue me donna la main jusqu'à ma voiture. Comme il m'adressait quelques excuses sur la scène assez désagréable dans laquelle je venais, malgré moi, de jouer un rôle, je le rassurai complétement. « Que voulez-vous? « lui dis-je, ni vous, ni moi, ne pouvions pré-« venir ce petit éclat :

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Madame de la M*** était placée à peu de distance derrière moi; elle entendit clairement la citation que je lui appliquais. Le regard qu'elle me lança au moment où ma voiture partit, me prouva que ma petite méchanceté avait atteint son but. M. de La Rue ne vit point son dépit; je ne suis pas même bien sûre qu'il eût saisi le sens de ma réponse : c'était un pauvre homme, qui n'entendait malice à rien. Il passait sa vie entre sa caisse et sa table, ne négligeant pas un chiffre et ne perdant pas un bon morceau pour quelque intérêt que ce fût, si ce n'est celui de sa fortune.

A mon arrivée à Chaillot, je trouvai un billet de mon inconnue; elle était inquiète de l'impression qu'avait dû produire sur moi l'examen

de ses papiers. J'écrivis en toute hâte quelques lignes pour la rassurer, et lui annoncer que j'irais la voir le lendemain matin. Je chargeai Joseph de porter mon billet à l'hôtel de Flandre, avant la fin de la soirée.

Après avoir pris une superbe parure de diamans que j'avais récemment achetée de mes propres deniers, je me rendis à l'Opéra, en même temps que madame de La Rue et sa société. Elle avait aussi changé de toilette, afin, disait-elle, de mieux faire valoir le présent qu'elle avait reçu de moi. Madame Tallien était aussi placée non loin de nous à l'Opéra; madame de La Rue ne la connaissait que de réputation; et cette réputation, il faut le dire, ne l'avait pas prévenue fortement en sa faveur. Je parvins aisément à dissiper ces préventions fâcheuses. On donnait ce jour-là *Alceste*. Quoique née sous le ciel de l'Italie, j'avouerai à ma honte que je suis peu sensible aux charmes de la musique. L'opéra comique et le vaudeville me plaisent quelquefois beaucoup; mais le grand opéra français et l'opéra séria italien ont toujours été pour moi d'ennuyeux spectacles; je n'en ai jamais admiré que la pompe théâtrale proprement dite. Quant aux ballets, ils n'ont point, suivant moi,

d'attrait assez piquant pour qu'on leur consacre jamais une soirée tout entière.

A la fin du premier acte, Lhermite et Mirande, que je n'avais pas vus depuis la partie de Mouceaux, vinrent en ambassade vers moi de la part de madame Tallien. Ils plaisantèrent beaucoup sur le méchant tour que je leur avais joué en les abandonnant au théâtre Feydeau, sans leur avoir aucunement fait pressentir mon brusque départ. Je ris beaucoup de ce qu'ils me dirent sur les conjectures qu'ils avaient formées; mais ils ne purent obtenir de moi l'aveu du motif qui m'avait poussée à les quitter si subitement.

Je quittai madame de La Rue en m'excusant de la nécessité où j'étais de me séparer d'elle, par suite du message que je recevais de madame Tallien. J'allai aussitôt rejoindre celle-ci dans la loge qu'elle occupait : cette loge était une baignoire d'avant-scène. Il y avait avec madame Tallien huit ou dix hommes. Je fus accueillie par les témoignages de la joie la plus vive; mais je ne fus pas libre de goûter sur-le-champ le plaisir que je m'étais promis dans la société de madame Tallien. La conversation était générale et roulait sur la politique. Je vis, à n'en pas douter, qu'on

ne la poussait aussi vivement que pour m'exciter à y prendre part. Heureusement il n'était question que de l'administration intérieure de la France, et nullement des opérations de nos armées. Le premier point m'a toujours paru si peu du ressort des femmes, que je n'ai jamais, en aucun temps, commis l'imprudence de donner mon sentiment sur ce que je ne croyais avoir ni le droit ni la faculté de juger.

Comme je me trouvais dans l'impossibilité de causer librement avec madame Tallien, et que je m'ennuyais autant du bavardage de ces messieurs que du spectacle de l'Opéra, je pris le parti de me retirer promptement, sous un léger prétexte. Lhermite et Mirande s'offrirent à m'accompagner. En traversant les corridors, nous rencontrâmes deux personnes de la connaissance de Lhermite : l'une des deux était le poète italien Monti : celui-ci me prévint d'abord en sa faveur. On me proposa d'aller prendre des glaces chez Corazza, qui était le Tortoni de ce temps-là. Les salons de Corazza étaient alors sur la place Louis XV; je ne me détournais aucunement de la route de Chaillot, et j'acceptai la proposition de Lhermite.

La présence de Monti donna bientôt à la con-

versation une tournure encore plus agréable pour moi. L'entretien tomba sur l'homme étonnant, dont la haute renommée commençait à faire chanceler la puissance du Directoire, et qui

> Bientôt au premier rang porté par ses exploits,
> Et, roi nouveau, brisa d'un sceptre despotique
> Les faisceaux de la République,
> Tout dégouttans du sang des rois [1].

Monti n'était prévenu en faveur de Bonaparte par aucun sentiment particulier; mais il avait été vivement frappé du spectacle de ses hauts faits d'armes en Italie; et il n'en parlait qu'avec un enthousiasme qui n'avait rien d'affecté.

Je n'avais encore alors aperçu Bonaparte qu'une seule fois. Son extérieur, très grêle à cette époque, m'avait paru si loin de l'idée que je me faisais d'un héros, que cette première vue avait même laissé dans mon esprit une impression désagréable. La négligence avec laquelle il laissait tomber sur son visage ses cheveux naturellement plats, sa maigreur, le désordre presque habituel de ses vêtemens,

[1] Casimir Delavigne.

m'eussent inspiré pour tout autre un éloignement absolu. Mais le feu qui brillait dans ses yeux, la pénétration de ses regards commandaient l'attention et faisaient deviner en lui quelque chose d'extraordinaire. Monti, dans les élans de son imagination toute poétique, présageait les hautes destinées de Bonaparte, et de cette Joséphine qui, plus tard, devait faire briller sur le trône tant de bonté, et qui déjà était la compagne du jeune vainqueur d'Arcole et de Lodi. Monti paraissait apprécier à leur juste valeur les grandes qualités militaires de Moreau; mais ces qualités ne pouvaient exciter en lui ce même degré d'admiration. Monti avait une tête italienne, et, comme il le disait lui-même, les Italiens veulent être éblouis, *vogliamo esser abbagliati.*

CHAPITRE XLVIII.

Henri. — Sa maladie. — L'inconnue.

Je trouvai en arrivant à Chaillot une lettre de Moreau, qui y était arrivée dans la soirée. Il m'annonçait son départ prochain d'Italie, et son intention de venir passer au moins quelques jours près de moi à Paris. Cette nouvelle me glaça d'effroi. Comment aurais-je osé le revoir, après tous les torts dont je me sentais coupable envers lui? Il m'était désormais impossible de soutenir sa présence, et je pris la ferme résolution de fuir, sans attendre son arrivée. Je voulais dès le lendemain matin chercher une retraite qui me dérobât sûrement à ses regards. Mais le lendemain, je fus distraite de ce projet par d'autres soins et d'autres inquiétudes.

Henri, cet aimable enfant, que j'avais eu le

bonheur d'arracher à la misère et à la corruption quelque temps avant mon départ pour l'Italie, devenait de jour en jour plus digne du tendre intérêt que je lui témoignais. Sa vue était toujours pour moi la plus douce consolation. Toutes les semaines, j'allais passer deux heures avec lui à la pension dans laquelle je l'avais placé. Il me témoignait la plus tendre affection, la plus vive reconnaissance, et il payait largement par ses progrès les soins que je prenais pour son éducation. Aux dispositions naturelles les plus heureuses, il joignait une grande sensibilité.

Le lendemain matin, je reçus à mon réveil une lettre par laquelle le maître de pension m'annonçait que Henri était dangereusement malade : sur-le-champ je demandai mes chevaux. En prenant à la hâte une toilette convenable pour sortir, j'exprimais toute la vivacité de mes inquiétudes sur la santé de cet enfant, que je regardais comme mon fils d'adoption. Ursule, dans le cours de la conversation, se hasarda à me faire quelques questions sur ma grossesse. Je lui répondis franchement que je n'avais point l'espérance de devenir mère. Sur cette réponse, Ursule m'apprit tout ce que cer-

tains de mes domestiques, et notamment le concierge et sa femme, qui s'étaient faits mes implacables ennemis, disaient ouvertement sur cette grossesse, dont ils ne doutaient aucunement.

Avant de partir, j'écrivis un nouveau billet à mon inconnue pour la prévenir qu'un accident imprévu me forçait encore de différer jusqu'au lendemain la visite que je lui avais annoncée pour le jour même; mais je pris avec moi les papiers qu'elle m'avait confiés, afin de les examiner sans retard pendant la route que j'avais à faire. Je trouvai dans le portefeuille la confirmation de toutes mes conjectures sur le rang qu'avait autrefois occupé cette malheureuse dame. Il y avait aussi là de nombreuses preuves de son dévouement pour les plus augustes victimes de la révolution. Je ne vis pas, sans une forte émotion, ce rapprochement si naturel à faire d'une grande prospérité passée et de l'infortune présente. Je résolus de ne pas tarder davantage à user de mon crédit et de celui de mes amis, et de sauver à tout prix la marquise de T......, dont le nom cessait enfin d'être un mystère pour moi.

En arrivant à la pension de Henri, je ren-

contrai d'abord un des maîtres qui lui portait le plus d'intérêt, M. Obval. Il avait l'air profondément affligé : aux questions que je lui adressai sur l'état de mon pauvre petit malade, il ne répondit que d'une manière propre à redoubler mes alarmes. Quoiqu'il gardât le lit seulement depuis cinq jours, la maladie, me dit M. Obval, avait déjà fait sur lui de grands ravages, et je ne devais nullement m'étonner de l'altération complète de sa physionomie. Henri désirait ardemment me voir ; il me demandait à tous les instans, mais on craignait que ma vue ne produisît sur lui une impression trop vive, et l'on jugea nécessaire de le préparer, avant de me laisser approcher de son lit. Cachée derrière un paravent, j'entendis pendant quelques minutes la voix altérée du malade, qui prononçait mon nom avec l'accent de l'inquiétude et de la tendresse la plus vive. Lorsque je jugeai qu'on lui avait assez fait pressentir ma prochaine arrivée, j'avançai la tête avec précaution. Quel triste spectacle s'offrit alors à mes regards! Mon cher Henri parlait alors à la garde-malade; mais sa voix, fatiguée par l'émotion que lui causait la joie de me revoir bientôt, ne faisait entendre que des sons déjà trop faibles pour arriver jus-

qu'à mon oreille. Son visage était pâle, sa maigreur extrême; à peine lui restait-il assez de force pour tendre les bras au bon M. Obval, qu'il appelait son ami. Je m'approchai davantage sans être aperçue. « Est-il bien vrai, disait-il, à la « garde, que ma belle amie ne court point le « risque de gagner mon mal en venant m'em-« brasser ? Ah ! si je n'étais pas sûr qu'elle peut « venir sans crainte, j'aimerais mieux mourir « que de la revoir. »

Après tant d'années, pour moi si pleines de malheurs, je n'ai point encore oublié ces paroles et le son de la voix qui les prononçait. M. Obval s'avança vers le côté de la chambre où je me tenais encore cachée. J'avais essuyé mes yeux, et je m'efforçais de commander à ma douleur. Mais lorsque je vis l'aimable visage de mon Henri s'animer à mon aspect d'un reste de vie, et ses bras débiles s'étendre vers moi; lorsque je l'entendis me prodiguer les noms les plus tendres, mes sanglots éclatèrent, et je tombai à genoux près de son lit.

L'arrivée du médecin interrompit cette scène trop violente pour tous les deux; il me rassura un peu sur l'état présent de Henri; il n'était point encore désespéré suivant lui; on pouvait

encore sauver le malade s'il ne survenait point de nouveaux accidens ; mais toute émotion vive pouvait devenir mortelle, et le repos absolu était avant tout nécessaire. Je promis à Henri de rester prés de lui jusqu'à dix heures, et de revenir dans l'après-midi, sous la condition expresse qu'il ne ferait que m'écouter, sans m'adresser un seul mot.

Comme ma vue seule paraissait l'agiter encore, après quelques instans de silence, le docteur jugea prudent de m'éloigner de son lit. J'obéis à mon grand regret, et recommandai au malade la docilité. « A ce soir, donc, mon ami, » lui dis-je en posant mes lèvres sur son front et en lui faisant signe de ne point parler.

« Vous reviendrez bientôt ?

« — Oui, mon enfant, » et je sortis après avoir encore une fois répété : « A ce soir. »

Le médecin et M. Obval me reconduisirent jusqu'à ma voiture. Tous deux admiraient les bonnes qualités, la douceur et la résignation de Henri. Le docteur croyait devoir attribuer son mal aux mauvais traitemens et à la misère qu'il avait eu à subir dans son enfance. Ses forces étaient en outre épuisées par une croissance trop rapide et par le développement pré-

maturé de ses facultés intellectuelles. Je promis au médecin de ne point revenir dans la soirée, afin d'éviter au malade une nouvelle secousse qui pouvait lui devenir funeste.

En quittant Henri, je me fis conduire à l'hôtel de Flandre. Je sentais tout ce que l'attente devait avoir de pénible dans la position de madame de T......: et je voulais lui porter des encouragemens et des consolations. Je m'étais flattée que ma visite lui causerait une surprise agréable; mais ce fut à moi d'être étonnée du changement subit opéré dans ses dispositions à mon égard. Il y avait une grande contrainte dans ses regards, dans ses paroles, et jusque dans ses gestes : cette contrainte perçait malgré ses efforts pour la dissimuler.

Je me croyais peu faite pour inspirer la défiance; et cette défiance me paraissait encore plus injurieuse de la part de madame de T......, qui devait avoir appris, par mon empressement à lui rendre service, combien il était heureux pour elle de s'être confiée à moi. Au premier mot qui me laissa voir ses sentimens secrets, je pris dans mon sac à ouvrage le portefeuille qui renfermait ses papiers, et le lui présentant avec dignité : « Votre secret est là, lui dis-je,

« Madame ; ce secret n'appartient encore qu'à « vous seule ; vous pouvez m'en croire, car je « suis bien résolue à l'effacer entièrement de ma « mémoire, puisque vous semblez regretter de « me l'avoir fait connaître. Je ne sais point sup- « porter ce qu'il y a d'injuste et d'humiliant dans « les craintes que je vous inspire. Permettez- « moi de vous offrir, à titre de prêt, la somme « nécessaire à vos besoins pour quelque temps, « afin que vous soyez à même de pourvoir seule « à votre sûreté, si vous croyez cette sûreté « compromise par la confiance que vous aviez « mise en moi. » A ces mots, je fis mine de me retirer. « De grâce, restez, » dit madame de T..., en me faisant signe de me rasseoir. Il y avait dans son geste quelque chose de si hautain, et tant de froideur dans son apparente politesse, que je ne répondis point. Je me contentai de m'arrêter quelques instans, et je la regardai en silence ; mais ma physionomie, qui n'a jamais su mentir, disait clairement tout ce que j'éprouvais.

« Mon projet, vous le sentez, Madame, re- « prit alors madame de T..., ne saurait être de « vous blesser. Les offres nouvelles que vous « venez de me faire augmentent mes obligations

« envers vous; et j'estime assez les qualités de « votre cœur pour accepter ces offres, sans « craindre de me voir exposée par là à une hu- « miliation qui me serait plus cruelle que tous « mes malheurs passés, puisqu'enfin vous savez « qui je suis. »

« — Je n'ai rien à répondre à cela, Madame ; « seulement je vous prie de vous rappeler que « le jour où j'eus le bonheur de vous sauver, « j'ignorais entièrement votre nom et votre for- « tune passée. Je n'ai point manqué, je ne man- « querai point aux égards qu'on doit à vos mal- « heurs et au rang que vous avez occupé dans « le monde ; mais vous me prouvez que j'ai eu « tort de croire que votre amitié récompense- « rait un jour les services que j'ai pu vous rendre. « Si je puis encore vous être utile, veuillez m'é- « crire, ou envoyez-moi quelqu'un qui possède « votre confiance. Je ne veux pas même con- « naître le lieu de votre retraite : vous savez « mon adresse, cela suffit. Je vais maintenant « prévenir madame Lacroix de l'intention où « vous êtes de quitter promptement sa maison. »

« — La vôtre est-elle donc, Madame, reprit « madame de T..., que je parte aujourd'hui « même ? »

A cette question, je me sentis émue. J'allais oublier tout ce que ses procédés avaient d'insultant pour moi. Déjà je cherchais ses regards, dans l'espoir de les retrouver plus bienveillans ; mais ils ne respiraient que la fierté blessée : je ne descendis point à faire de honteuses avances, et toutes relations d'amitié ou de simple bienveillance furent dès ce moment rompues entre madame de T... et moi. Je me bornai à lui dire que j'étais loin d'exiger qu'elle partît ; que je la laissais entièrement libre, et qu'après avoir choisi une autre retraite, elle n'aurait nullement à craindre les recherches de ma curiosité.

Madame Lacroix vint recevoir mes ordres. Je lui annonçai, qu'obligée d'aller passer environ quinze jours à Versailles, je confiais de nouveau à ses soins la personne qu'elle avait depuis quelques jours dans sa maison; et dans le cas où cette personne jugerait à propos d'aller habiter autre part, je la priai de faire en sorte que son départ fût enveloppé du plus profond mystère.

Madame de T... m'adressa de froids remercîmens, et promit de m'écrire. Cette promesse était faite d'un ton fort sec : je la reçus poliment, mais sans paraître y tenir beaucoup, et

nos adieux ne se prolongèrent pas plus longtemps. J'appris, quelques jours plus tard, que madame de T... avait quitté l'hôtel de Flandre, n'emportant, de tout ce que je lui avais offert, que le plus strict nécessaire. Je dirai plus tard quelle occasion j'eus encore de lui rendre service, et de lui prouver que j'avais oublié ce que sa conduite avait eu de fâcheux pour moi dans cette première circonstance.

CHAPITRE XLIX.

Visite de Monti et de Mirande. — Espionnage. — Mort de Henri.

De retour à Chaillot avant l'heure du dîner, j'appris, à mon arrivée, que j'étais attendue par deux personnes qui prenaient patience en jouant au billard. Ces deux personnes étaient MM. Monti et Mirande. Le premier s'excusa de son indiscrétion, en me disant qu'il n'avait pu résister au désir de revoir *la bella stella del tosco cielo*. J'estimais à si haut prix le talent de Monti, que je parus tenir à honneur de le recevoir. Je remerciai Mirande de me l'avoir amené, et je lui fis à lui-même l'accueil le plus obligeant. Cet accueil parut toucher les deux visiteurs, et ils consentirent de fort bonne grâce à me donner le reste de la journée, que je m'efforçai de leur rendre aussi agréable que possible.

Tandis que nous continuions la partie de

billard commencée sans moi, j'envoyai un de mes domestiques savoir des nouvelles de mon cher Henri, et lui porter de ma part un billet destiné à le consoler de mon absence. Quelques lignes que m'écrivit en réponse le bon M. Obval me tranquillisèrent beaucoup. Les imaginations vives portent tout à l'extrême en bien comme en mal, et j'étais déjà si rassurée, que je comptais le lendemain retrouver mon petit malade dans un état voisin de la convalescence. Je fus donc gaie toute la journée, et bien éloignée de prévoir le malheur qui me menaçait de si près.

C'était Ursule qui nous servait à table. Mirande, affublé par elle d'un costume assez exact de gondolier vénitien, vint au dessert, avec la mandoline en sautoir; son chapeau et ses boutonnières étaient toutes garnies de nœuds de rubans. Malheureusement la nature l'avait doué de la voix la plus fausse qu'il fût possible d'entendre. A défaut des chants italiens, Mirande imagina de nous jouer une contredanse allemande, que je fus obligée de danser sans autre partenaire qu'Ursule; car Monti n'était point un danseur.

Tandis que nous voltigions sur la terrasse

dont une extrémité touchait à ma salle de bains, j'entendis une voix qui ne m'était point étrangère : cette voix était celle de M. de La Rue; je la reconnus sans peine. Il adressait à la femme du concierge quelques questions snr cette grossesse que je simulais toujours, et qui occupait si fort quelques esprits malveillans ou intéressés à me nuire. Je suspendis aussitôt la contredanse pour envoyer Ursule à la découverte; à l'instant même Joseph parut à la porte du salon qui donne de plein pied sur la terrasse, et annonça M. de La Rue : mes soupçons se changèrent en certitude.

Sa visite n'avait pour but que de savoir le nombre et les noms de mes convives. Mécontente de cette inquisition, et bien résolue à le désespérer, lui et tous ceux qui exerçaient autour de moi un si honteux espionnage, je lui demandai, avant qu'il ne nous quittât, de me faire le lendemain même compter mille écus, dont j'avais besoin pour les frais de layette. Il sourit imperceptiblement, jeta encore un regard furtif sur ma taille, et ne quitta point la maison sans avoir encore communiqué ses remarques aux valets chargés par lui de surveiller toutes mes démarches.

On donnait ce soir-là, au théâtre de l'Ambigu-Comique, un mélodrame alors fort en vogue, *l'Homme à trois visages*. Je m'imaginais qu'Ursule préférerait ce spectacle à la tragédie; et lorsque Monti fit la proposition de nous rendre au boulevard du Temple, j'acceptai, à la seule condition qu'on me permettrait d'amener avec moi ma femme de chambre, dont les remarques et les lazzis ne pouvaient manquer de nous divertir. Ursule avait en effet un esprit très vif et un bon sens naturel, qui ne se démentaient presque jamais. Je m'étais trompée dans mes conjectures : le mélodrame n'eut que ses dédains, et son goût demeura fidèle à la tragédie. Les observations qu'elle fit pendant la durée du spectacle lui valurent plus d'une fois les éloges de Monti et de Mirande. Les fumées de la vanité lui montèrent au cerveau; elle nous déclama au retour, et d'une manière que son accent fortement prononcé rendait on ne peut plus comique, quelques tirades qu'elle avait entendues de la bouche de Talma, et qui étaient gravées dans sa mémoire. Peu s'en fallait que déjà elle ne se crût une actrice; et je l'affligeai beaucoup en lui prédisant qu'elle ne pourrait jamais déclamer de suite dix

vers français, sans faire pouffer de rire son auditoire.

Nous nous arrêtâmes quelques instans chez Corazza. Mirande, qui me donnait la main, trouva moyen de me prévenir, sans être entendu, que Lhermite devait prochainement me faire une nouvelle visite. Cette visite avait un but, et Mirande m'invitait à me défier plus que jamais de l'astuce de Lhermite : je le remerciai de ses avis et je me promis d'en profiter. Comme la dernière moitié de la journée s'était écoulée pour moi fort gaîment, je rentrai chez moi, et je me mis au lit de la meilleure humeur du monde. J'étais flattée de l'empressement de Monti, et très sensible à l'amitié que me témoignait Mirande. Mon sommeil fut doux et paisible, mais, à cinq heures du matin, je fus réveillée en sursaut par un coup de marteau violent qui ébranla la porte cochère. Malgré les nouvelles rassurantes que j'avais reçues la veille, ma première pensée fut qu'on venait m'apprendre la mort de Henri. Le cœur serré d'effroi, je sonnai vivement, et je m'élançai hors du lit. Lorsque Ursule entra dans ma chambre, elle me trouva déjà enveloppée d'une robe du matin, et les épaules couvertes d'un

schall : « Vite un chapeau, lui dis-je, et allez voir qui a frappé. » Puis, changeant d'idée, je saisis son bras, et je descendis avec elle aussi rapidement que pouvaient me le permettre mes jambes toutes tremblantes. Mon fidèle Joseph arrivait en même temps que moi dans la cour, une lanterne à la main. Le portier n'avait pas encore ouvert; ce fut Joseph qui tira les énormes verroux, et qui fit tourner la grosse clef dans la serrure. J'eus bientôt la certitude qu'on m'apportait un message de M. Obval. Joseph comprit bien que je ne lui donnerais pas même le temps d'atteler un cheval au cabriolet; il posa sa lanterne à terre, boutonna son habit, et se disposa à me suivre.

« Ne sortez point, » dis-je à Ursule, et la lourde porte se referma sur moi. Nous rencontrâmes heureusement un fiacre vide : j'y montai avec Joseph et les deux domestiques qui étaient venus de la part de M. Obval m'inviter à me hâter, si je voulais encore revoir mon cher Henri.

Dévorée d'impatience et d'inquiétude, je n'osais faire une seule question. Nos chevaux avançaient avec rapidité, mais j'accusais en-

core leur lenteur; je frissonnais de tous mes membres, et je ne pouvais articuler un seul mot. J'arrivai enfin au terme de notre course. M. Obval se présenta d'abord sur mon passage; sa figure me laissait pressentir l'affreux spectacle qui allait frapper mes yeux. « Et-il encore « vivant ? » furent les seules paroles qu'il me fut possible de prononcer.

— « Oui, madame; le pauvre enfant craint « de mourir sans vous avoir revue. Son agonie « est cruelle : il fallait connaître la force de « votre caractère pour vous appeler à ce déplo- « rable spectacle. »

Nous montâmes à la chambre de Henri. Dès qu'on lui eut annoncé mon arrivée, ses yeux éteints se ranimèrent; sa figure, déjà couverte de la pâleur de mort, se teignit d'une vive rougeur, et son regard chercha le mien. Mes yeux étaient pleins de larmes. Il voulut me tendre la main, et cette main retomba sans pouvoir atteindre la mienne. « Ma bonne amie, dit-il « d'une voix dont je ne distinguais déjà plus les « sons qu'avec beaucoup de peine, je ne re- « grette que toi dans le monde. Ma pauvre mère « m'avait laissé sans appui : toi seule tu m'as « tenu lieu de mère. Embrasse-moi encore......

« Mon Dieu, que je voudrais ne pas me séparer « de toi! »

Mes sanglots éclataient malgré moi. Il perdit connaissance pendant quelques instans. En revenant à lui, il tourna encore ses yeux vers moi, et il me dit adieu d'une voix défaillante. Une légère convulsion altéra ses traits... Il avait cessé de souffrir.

Je tombai sans mouvement. Les secours du médecin de la maison, qui n'avait pas quitté la chambre de Henri, rappelèrent bientôt mes sens. En retrouvant encore là cet homme respectable qui avait prodigué à mon Henri les soins les plus assidus et les plus tendres, je conservais un reste d'espérance. Je lui fis une question : son morne silence m'apprit que je n'avais plus rien à espérer.

M. Obval m'emmena dans son appartement : il ne me demanda point mes ordres pour les honneurs à rendre au pauvre enfant que je pleurais. M. Obval connaissait mieux que personne toute ma tendresse; il était sûr de mon approbation pour tout ce qui tendrait à prouver combien sa mémoire me serait toujours chère. Le lendemain de ce jour fatal, je reçus encore un nouveau témoignage de l'affection toute

filiale et de la reconnaissance que m'avait vouées cet aimable enfant, si digne de mes regrets. On m'envoya un petit journal écrit de sa main, et qu'on avait trouvé sous son chevet. Quand on me le remit, je n'eus pas la force de lire au delà des premières lignes; depuis, je l'ai souvent relu, et il s'est profondément gravé dans mon souvenir.

CHAPITRE L.

Journal de Henri. — Toinette. — Projet de nouvelle adoption.

Je rentrai chez moi vers midi, accompagnée de madame Obval, qui n'avait point voulu me laisser partir seule. Six heures d'angoisses et d'inquiétude avaient tellement altéré mes traits, qu'Ursule, qui était accourue au bruit de la voiture, parut effrayée à mon aspect. Ses questions se succédaient avec une extrême volubilité. Comme je n'y répondais point, madame Obval lui fit signe de ne point me presser davantage; elle me conduisit jusqu'à ma chambre, m'exhorta vivement à prendre quelque repos, et ne me quitta que lorsqu'elle me vit plus calme.

Joseph avait enfin satisfait la curiosité de ma femme de chambre. Cette pauvre Ursule vint se placer au pied de mon lit. Après un long si-

lence, elle me demanda la permission d'aller prier auprès du corps de celui qu'elle pleurait comme moi. Je lui accordai cette permission, qu'elle paraissait désirer ardemment, et je la chargeai de distribuer aux pauvres, en mon nom, d'abondantes aumônes.

Le lendemain on me remit le journal du pauvre enfant. Le voici tel que mon cœur l'a retenu, tel que mes yeux eurent de la peine à le lire.

JOURNAL DU PAUVRE HENRI, ENFANT ABANDONNÉ, ET RECUEILLI PAR UN ANGE DE PITIÉ.

« Quand je perdis ma mère j'étais bien petit,
« je comprenais peu de choses; mais je sentis
« tout de suite que j'étais bien malheureux.

« *Autre journée.* — Au bois d'Auteuil, je vis
« une dame qu'un peu de honte me fit éviter
« d'abord, mais dont la bonté prévint mon
« chagrin d'être pris pour un mendiant. Mais
« les paroles de la dame furent si douces,
« qu'attendri et non confus, je bénis dès lors
« le bienfait sans rougir de l'aumône.

« *Autre journée.* — Ma belle amie m'a con-
« duit en pension. Oh! comme je vais travailler!

« Je veux devenir savant par reconnaissance.
« Mon Dieu! si ma seconde mère allait perdre
« ainsi tout ce qu'elle possède! moins petit et
« plus heureux que la première fois, je pour-
« rais alors devenir un appui. On peut recevoir
« de l'enfant à qui on a tout donné.

« *Autre journée.* — Tous mes maîtres sont
« contens de moi; je suis bien heureux en son-
« geant que ma belle amie le sera plus que moi
« encore.

« *Autre journée.* — Je suis malade, mais je
« ne veux pas qu'on le sache; ma belle amie
« serait inquiète. Que me fait un peu de dou-
« leur pour lui en épargner beaucoup!

« *Autre journée.* — Je souffre beaucoup plus;
« j'ai la fièvre, dit-on.... Non, c'est que j'ai peine
« à vivre. Oh! pourvu que je ne meure pas sans
« voir mon amie! Elle viendra; mais comme
« elle sera affligée en me voyant si pâle, si
« faible! Je l'aime tant, que je tâcherai d'avoir
« un peu meilleure mine.

« *Autre journée.* — Cher monsieur Obval, le
« pauvre Henri est bien reconnaissant de vos
« bontés. Il faudra donc aussi vous quitter!
« Quitter tous ceux que j'aime, c'est là, c'est là
« la plus grande peine de la mort.

« *Le lendemain.* — J'ai bien peur de ne plus « me lever. Je mettrai ce journal près de mon « cœur, et, si je succombe, on verra que ce « cœur eut de la reconnaissance pour tous les « bienfaits. »

Pauvre enfant! Il avait ajouté encore ces mots au crayon :

« Je ne puis ni mourir, ni vivre, car mon amie « ne vient pas. Que j'écrive encore ce dernier « élan pour elle : AMOUR ET RECONNAISSANCE. »

Ces derniers mots donnèrent un libre cours à mes larmes. Ô douleur de la maternité! je vous sentis, je vous devinai tout entières. Une fiction triste et cruelle me révéla votre immensité. Tombée de tout le poids d'une illusion dans l'amer sentiment de ma solitude, je ne fis qu'envier davantage ce bonheur d'être mère, dont l'image même semblait vouloir me fuir pour toujours.

J'étais plongée dans une vague rêverie de désirs et de regrets, quand Ursule vint me surprendre escortée d'une autre femme dont la figure touchante me frappa. Le patronage d'Ursule était chose assez nouvelle auprès de

moi, pour que cette circonstance excitât vivement ma curiosité. L'intérêt s'y joignit aussitôt. Ursule, avec cette certitude de me plaire qui me prévient toujours favorablement, poussa en quelque sorte la jeune femme au devant de moi, avec ce seul mot : Elle a connu ce pauvre Henri..... « Oui, madame, et je l'ai aimé « comme mon frère. Vous vous rappelez peut- « être un jour, il y a deux mois, que vous « vîntes à la pension lui apporter des livres et « une foule d'autres choses. Mais, madame, sa- « chez d'abord que j'habite près du jardin de la « pension, que j'ai une sœur, et que, le jour « même dont je vous parle, Toinette, ma petite « sœur fut frappée par les écoliers. Henri ac- « courut à ses cris, s'établit dès ce moment son « défenseur, et vint passer auprès de nous « toutes ses heures de récréation. C'est de vous « qu'il nous parlait sans cesse; il avait son « projet, disait-il souvent; il voulait mettre de « côté pour acheter une robe et un chapeau à « Toinette, la mener, quand elle aurait dix ans, « à sa belle amie, qui l'accueillerait avec bonté, « tant elle aimait les enfans. Nous avions une « grande envie de vous voir, car à moi aussi le « pauvre Henri avait promis cette faveur. Il

« devait parler à madame pour qu'elle voulût « bien être marraine de mon enfant avec le « frère de M. Obval; et voilà qu'absente seu« lement pendant dix jours, j'arrive pour ap« prendre que le pauvre Henri vient de mourir. »

Ici les sanglots de la jeune femme renouvelèrent mes larmes. Ce que j'avais éprouvé en l'écoutant ne peut se rendre : c'était un sentiment pénible et doux, un regret et un rêve de mère.

« Je réaliserai toutes les espérances de Henri, « dis-je à la jeune femme; je prendrai soin de « Toinette, et cet enfant, qu'il désignait à ma « tendresse, deviendra le mien. » En promettant ainsi je me trahissais tout entière, avec ma chimère de maternité, qui semblait s'échapper plus vive et plus puissante à l'idée d'une adoption prochaine et consolatrice. Ce n'était point assez pour mon cœur que de laisser deviner sa pensée; j'avais hâte de tenter le cœur qui pouvait y répondre. Je fis préparer à déjeuner dans le jardin; et quand je fus seule avec la jeune femme, je lui demandai depuis combien de mois elle était enceinte; je lui demandai plus, et, à force de séductions, je lui arrachai une promesse. Seule je fus coupable, aussi seule

ai-je été punie d'une fraude où l'or avait été mon complice.

Une plume savante a dit : *Dans les Mémoires on peut laisser de côté tout ce qui nous force à rougir, si les faits ne sont pas intimement liés aux autres événemens de notre vie.* Le tort grave dont j'accuse ici la pensée et la circonstance a eu trop d'empire sur ma destinée pour que je puisse profiter de l'heureux privilége de le taire. Il faut le dire au prix de quelque honte, mais pour m'en épargner une plus grande, qui du moins ne m'appartient pas, celle d'avoir été conduite à une feinte répréhensible par un lâche motif d'ambition ou d'intérêt. Cette faute, comme toutes mes fautes, prit sa source dans une imagination exaltée, dans une âme ardente, et dans une impatiente habitude de céder à mes impulsions.

Ce n'est pas ainsi qu'en jugèrent le public et les amis de Moreau : on ignora toujours la véritable cause de notre rupture, et, durant notre liaison, j'avais trop peu ménagé ceux qui l'entouraient pour qu'ils ne cherchassent point à en dénaturer le caractère. Moreau cessa de m'aimer, parce qu'il avait la preuve écrite de ma main que j'en aimais un autre. L'idée de

le ramener ou de le tromper n'entra pour rien dans le projet d'adoption qui devait me donner le titre et les droits de mère. J'eus si peu cette vue intéressée dans ma résolution imprudente, qu'il ne me vint pas même à l'esprit qu'on pût la soupçonner. J'ai déjà fait assez d'aveux pour qu'on croie à ma sincérité; j'ai déjà donné assez de preuves de mon fol entraînement, pour qu'il devienne seul ici l'interprétation naturelle de ma conduite. Je continuerai de retracer les événemens tels qu'ils se sont passés; je serai plus sévère que la malignité même, mais en repoussant tous les reproches de vil calcul et de sordide intérêt, dernier remords qui, Dieu merci, ne charge point mes erreurs.

CHAPITRE LI.

Renvoi d'Ursule. — Retour de mon mauvais génie.—Lettre du général Moreau. — La prétendue famille D. L***.

Moreau m'avait écrit de renvoyer Ursule à Milan, dès qu'il avait su la scène dont elle s'était rendue coupable en haine d'Aurélie. Jusqu'alors je n'avais pu m'y résoudre; maintenant l'éloignement d'Ursule devenait nécessaire à mes projets. Son âge, sa loyauté, m'interdisaient de la mettre de moitié dans un mensonge, et l'acte auquel j'étais résolue me semblait assez grave pour lui épargner une complicité dont son attachement sans bornes n'eût pas mesuré le poids. L'effroi que m'inspirait la seule idée d'Ursule sachant mon secret, me rappelait par instans que je faisais mal. Ce n'était pas une fille dévouée qu'il fallait à ma résolution victorieuse de mes scrupules, mais une

complaisante qui me vendît sa conscience, si elle en avait une.

Je prévoyais toute la peine qu'allait causer à Ursule l'ordre d'une séparation ; aussi je tâchai de l'adoucir en lui faisant entrevoir un retour. Me servant d'une lettre de madame Lambertini, que j'avais reçue, je tentai de lui persuader qu'elle ferait seulement à Milan un voyage pour une affaire importante dont une autre ne pouvait être chargée; mais elle ne me répondit que par de l'incrédulité et des larmes. Je fis un cruel effort sur moi-même pour lui cacher jusqu'à l'attendrissement qu'elle me causait. Oh! cette apparente dureté était un hommage. Pauvre Ursule! je me reprochais déjà de séduire une mère, et je tremblais devant une double responsabilité.

La douloureuse séparation eut donc lieu; et le lendemain la sœur de la protégée d'Ursule, de madame Sev....., fut installée à sa place.

Ce jour même, ma nouvelle femme de chambre vint m'annoncer D. L***. Il ne pouvait que m'affermir dans mon projet ; car ce projet allait servir ses vues, et dès lors son habileté travailler à ma persévérance.

En le voyant entrer je me sentis tout le délire

de la folle passion dans laquelle il m'avait entretenue avec tant d'adresse..... « M'apportez-« vous une lettre? m'écriai-je; je lui ai écrit, et « il ne m'a pas répondu. »

D. L*** sut me dire ce qui pouvait le mieux satisfaire mon cœur et mon amour-propre. Pourtant il n'avait point de lettre pour moi, et n'avait point remis celle dont je l'avais chargé long-temps avant. Les raisons qu'il me donna me parurent sans réplique. Personne n'avait comme lui cet esprit d'à-propos et cet art facile de détails qui donnent un air de vérité à l'invraisemblance même. Après quelques minutes d'entretien, il avait su se rendre maître de tous mes secrets. Il eut de prompts applaudissemens pour la fraude que j'avais méditée; elle lui plaisait sans doute, outre l'intérêt qu'il y avait entrevu, comme une sorte de sympathie avec lui-même. Un mot cependant faillit le trahir et m'éclairer : il m'indiquait un calcul; mais l'habile confident prévint mon indignation par le reproche de l'avoir mal compris, et j'en vins presque à m'excuser de cette offense. Chaque jour, conseiller infatigable, il était souvent en querelle avec moi; il finissait toujours par dissiper les nuages qu'il soulevait d'abord.

Tout son art vit cependant expirer l'insinuation bien des fois renouvelée de tromper Moreau comme je trompais le public. « Ne vous ai-je « pas répété, lui dis-je un jour qu'il me pressait « de nouveau à cet égard, que Moreau m'a « laissée libre d'agir en cela à ma fantaisie, et « que je ne suis enhardie que par l'idée que cet « enfant ne portera jamais son nom? — Mais « voilà justement ce qui ne doit pas être; car si « cet enfant ne porte pas le nom du général, il « n'aura jamais *aucun droit*, *aucun titre;* et, « qui pis est, il ne vous en donnera aucun. — « Que vous êtes détestable, m'écriai-je, avec « vos *droits* et vos *titres!* Me connaissez-vous « assez peu pour croire qu'ayant renoncé aux « droits et aux titres que m'assurait une haute « existence, je veuille me faire un moyen de « fortune du sentiment que j'inspire? Comment « avez-vous pu penser qu'au moment d'une « séparation que je désire, je l'avoue en rou- « gissant, j'irai tromper mon ami, mon appui, « mon protecteur? De grâce, ne revenons plus « sur ce sujet. J'écris aujourd'hui même à Mo- « reau : vous verrez ma lettre, et j'espère que « la discussion sera finie. — Songez, Madame, « qu'il y va de tout votre avenir : cela mérite

« quelque attention. — Quelque attention? je « ne sais; mais il est un silence qui m'humilie, « qui ne me fait plus vivre que par secousses. « Je voudrais acquérir le droit de le reprocher à « Moreau; je voudrais pouvoir lui écrire : Vous « m'avez négligée, oubliée; je vous oublie à mon « tour. Mon cœur s'est donné à un autre : je « vous fuis.

— « Comment! s'écria D. L***, auriez-vous « ce dessein?—En doutez-vous? Je n'aspire qu'à « tout abandonner pour aller trouver au milieu « de sa gloire, de ses périls, celui qui a fait « sentir à mon cœur tout le délire d'une passion « exclusive. — Vous m'épouvantez. — Est-ce « bien vous, D. L., qui me tenez ce langage, « vous qui avez approuvé cette passion; qui « avez plus fait, qui l'avez nourrie d'espérances? « Je vous devine : vous craignez que mes res- « sources pécuniaires ne me laissent pas le « choix de ma conduite. » Courant à mon secrétaire, j'ouvris un double fond qui contenait deux écrins très riches et une cassette remplie d'or : « Vous voyez que me séparer de Moreau, « ce n'est pas m'ôter tous les moyens d'o- « bliger.

D. L*** se récria vivement, se fâcha même,

et eut l'art de ne pas s'adoucir trop vite ; et, continuant son rôle avec une sorte de chaleur, il me persuada que ses représentations lui avaient été dictées par l'intérêt réel qu'il prenait à moi; puis un détour adroitement subit le ramena à ce qui m'occupait dans le moment, les arrangemens avec la mère de l'enfant que je voulais faire mien. D. L*** offrit de se charger de ce soin, et j'augurai de son succès par celui qu'il obtenait sur moi-même par ses cauteleux sophismes. « Cependant, disais-je encore, il « me répugne de décider une mère à me céder « son enfant. — Elle sera toujours mère, puis- « qu'elle sera la nourrice. — Vous avez raison, « D. L***, m'écriai-je en saisissant avidement « cette idée; c'est la nourrice qui est la véritable « mère. Tenez, mon ami, je ne veux pas trop « sonder les raisons d'intérêt et de besoin qui « peuvent déterminer un pareil sacrifice. Mais « voilà toujours mille écus : s'ils peuvent quel- « que chose dans les conditions, que les condi- « tions soient promptement offertes. » D. L*** m'obéit aussitôt.

Deux jours après cet entretien il m'envoya une lingère. Je m'occupai d'une layette, et je m'en occupai avec folie; elle fut d'un luxe si ri-

dicule, qu'elle devint pour la lingère l'occasion d'une sorte d'exposition publique. Tout Paris y vint. La malveillance ne m'épargna pas, et j'avoue que je lui avais déjà donné assez de prétextes pour que la plainte me fût interdite sur le juste déchaînement de l'opinion, contre laquelle quelques amis, sans la combattre, m'aidèrent de leur générosité.

Ce fut encore D. L*** qui se chargea de répandre le bruit de ma grossesse, et de me guider dans les attentions extérieures et menteuses propres à lui donner crédit. Il fallut cesser de monter à cheval, et faire mille petits sacrifices d'amour-propre qui, pour une femme, ont toujours quelque difficulté. Pendant ce temps j'avais écrit deux fois à Moreau. Mes lettres restèrent sans réponse. Enfin, trois semaines après le départ de la dernière, je reçus de lui celle dont voici la copie :

Gênes, ce...

« Ne m'interrogez pas sur mon silence. Je n'é-
« tablis d'autre juge que votre cœur.

« S'il n'est pas trop tard, je vous conseille
« d'abandonner un projet d'adoption dont le

« motif est plus qu'anéanti. Au reste, vous êtes « libre.

« Je vous écrirai par le prochain courrier. « Votre franchise ne peut plus que me rendre « plus malheureux. Cependant je la réclamerai « et j'y compte, comme vous le pouvez éternel- « lement sur le tendre intérêt de votre véritable « ami,

« MOREAU. »

Cette lettre me jeta dans le plus grand trouble; mais ne me doutant pas de la méprise que j'avais faite en mettant l'adresse de Moreau sur la lettre que j'avais écrite au général Ney, j'attribuai son mécontentement aux instigations de ses amis, aux bruits de ma prodigalité. Ajoutant l'ingratitude à tant d'autres torts, je pris la plume pour répondre d'une façon qui ne pouvait manquer de me nuire pour jamais. Il y avait dans le cœur bon et généreux de ce grand homme tant de véritable tendresse pour moi, que si je lui eusse, avec quelques expressions de repentir, laissé les illusions des qualités qui m'avaient valu son amour, cet amour eût encore plaidé ma cause. Mais ma tête bouleversée par une folie romanesque, par l'espoir

d'exécuter un projet long-temps nourri et caressé, je ne trouvai à lui dire rien de touchant ni de juste. Comme il arrive souvent, j'avais tort, et ce fut moi qui me fâchai. Cette lettre devait me faire perdre tout empire sur le cœur de Moreau, et je le perdis en effet; lorsque, je le répète, l'apparence seule du repentir eût suffi pour le ramener.

Mais je n'eus point le temps ce jour-là de beaucoup réfléchir. D. L*** était à mes côtés, et il ne me parla que de l'arrivée prochaine du général Ney. Il ne me laissait pas le temps d'être seule, et ses précautions même avaient renforcé sa présence de l'intimité de sa prétendue famille. La mère et la fille m'avaient déplu d'abord; mais ma malheureuse facilité, le plaisir de parler librement et longuement de celui qui occupait toutes mes pensées, m'avaient rendu leur société préférable à toute autre. Ces deux femmes n'étaient ni instruites, ni bien élevées; mais elles avaient ce vif désir de plaire qui en donne souvent le moyen, et ce tact particulier aux Françaises de ne jamais paraître déplacées.

D. L*** leur avait appris leur leçon, et elles en avaient profité. Elles me flattaient l'une et l'autre, mais avec une sorte d'affection et de

bonne foi. D'ailleurs la vanité est de bonne composition, et comme l'amour s'y joignait, car elles ne m'entretenaient que de l'objet de toutes mes pensées, je me plaisais dans cette vie de rêve et de causerie. D. L***, insinuant et facile, souriait à toutes mes illusions, à tous les caprices d'une imagination malade. Son habileté m'était précieuse pour mon idée favorite d'adoption; il me dictait ce que j'avais à faire pour donner à ma fraude toutes les apparences de la réalité. Au dernier mois de la grossesse de madame Sev...., je devais m'absenter. On avait loué sous mon nom un joli appartement à Nanterre. La mère et la sœur de D. L*** iraient s'y établir pour m'y attendre, ainsi que la jeune mère qui passerait auprès du chirurgien pour madame Moreau. N'ayant de compte à rendre qu'au général de mes actions, je reviendrais ensuite à Chaillot avec mon *enfant* et sa nourrice.

Telles étaient les combinaisons de D. L***. Un jeu de la nature ou un faux calcul de la véritable mère vint les déjouer toutes.

CHAPITRE LII.

Elleviou. — Nouvelles tentatives de Lhermite. — Visite à M. Obval. — Le champ du Repos.

Madame de La Rue n'avait pas cessé de me voir avec assez d'assiduité; mais, malgré ses instances, j'avais refusé constamment toute invitation pour les dîners d'apparat que donnait son mari. Quant à elle, je ne la voyais jamais qu'avec plaisir, je ne la voyais jamais assez souvent. Mes courses à Paris n'avaient jamais lieu sans que j'allasse embrasser cette femme vraiment aimable. Nous étions quelquefois sérieuses, mais plus souvent frivoles. Nous avions de temps en temps de longues discussions sur la toilette, et nous ne pouvions nous entendre; car douées chacune d'avantages contraires, nos goûts devaient différer comme eux.

Nous étions un jour livrées à ces graves débats; nous cherchions à nous persuader en es-

sayant réciproquement nos parures de préférence, lorsque le salon s'ouvrit brusquement. Nous enveloppant à la hâte de ce qui se trouva sous notre main, nous allâmes nous tapir dans la ruelle du lit.

Tout cela ne servit qu'à amener un sourire malin sur les lèvres d'Elleviou, qui entra suivi de M. de La Rue. Les rubans, les bijoux étalés çà et là, la singularité de notre retraite, indiquaient aisément l'emploi que nous avions fait de notre temps.

L'opéra comique du *Prisonnier* venait de fixer la brillante réputation d'Elleviou, compatriote de Moreau, de M. Alexandre Duval et de M. de La Rue. Jeune, d'un extérieur charmant, de manières d'autant plus séduisantes qu'elles étaient alors plus rares, il était l'objet de la tendresse passionnée d'une femme ravissante [1]. Je ne l'avais encore vu que sur la scène. Il perdait quelque chose de près, mais il conservait assez pour être dangereux. Il nous plaisanta avec plus de malice que d'esprit. Il mit cependant dans ses railleries quelques complimens, qui suffirent à mon amour-propre

[1] Madame Jars, de Lyon.

pour trouver Elleviou fort aimable. Il était bien difficile de ne pas le trouver tel, surtout à côté du pauvre M. de La Rue. Cent fois ce dernier m'a fait penser au personnage de M. Lisleban, de la jolie quoique froide comédie d'*Heureusement*. La conversation, en se prolongeant, s'anima. Dans un accès de gaieté, madame de La Rue répéta un pas de gavotte avec les plus jolis pieds de France. De mon côté on me fit réciter quelques vers. Ma mémoire possédait presque toutes les grandes tirades du grand répertoire, que mon enthousiasme pour Talma y avait gravées. La tête manqua me tourner en récitant la scène de Sémiramis et d'Assur, quand j'entendis Elleviou et madame de La Rue vanter avec franchise mon élan et mon maintien tragique.

M. de La Rue, que tout cela n'amusait guère, parce qu'il n'y comprenait pas grand'chose et qu'il se fatiguait d'admirer, voulut mettre fin à nos triomphes par une malice. « Mais, ma chère « amie, dit-il assez haut à madame de La Rue, « songe donc que l'état de madame doit lui « rendre fort pénible de parler ainsi debout. »

A l'instant le regard d'Elleviou s'attacha sur moi avec un curieux intérêt. Je fus presque

tentée de profiter de la scène pour m'ouvrir à l'amitié, pour m'en assurer les consolations et les conseils; mais le caractère de M. de La Rue avait quelque chose de trop répulsif pour que je m'abandonnasse. Ma fierté aima mieux donner le change à mon embarras, et elle me fit trouver une contenance et des paroles, enfin un talent de mensonges qui trompèrent complétement Elleviou et madame de La Rue. Je voulus rester sur ce petit triomphe d'esprit, et ne me laissai point retenir à dîner; étant d'ailleurs attendue chez la mère de D. L***, je m'y rendis.

Entre la rue des Petits-Champs et la rue Sainte-Anne, j'aperçus Lhermite, dans un fort bel équipage, arrêté à la porte du traiteur Léda, qui était assez en vogue à cette époque. Un grand homme maigre, déjà vieux, l'accompagnait. Ces messieurs me saluèrent, et l'étranger avec un air de surprise. La mienne fut grande, lorsque le soir, à mon retour à Chaillot, on me dit que l'ambassadeur de la république cisalpine et M. Lhermite s'étaient fait écrire à ma porte.

Le lendemain, dans la matinée, je les vis arriver tous deux. Ce n'était point l'ambassadeur qui cette fois accompagnait Lhermite,

mais un secrétaire de l'envoyé cisalpin, neveu du comte de Luosi, à cette époque grand-juge à Milan.

Ces deux messieurs, sachant que je possédais toute la confiance de Moreau, étaient aussi persuadés qu'ils avaient d'importans et d'utiles secrets à me surprendre. Ce fut de part et d'autre une lutte d'adresse, dans laquelle je n'eus point de peine à vaincre, car la loyauté et la droiture sont plus habiles qu'on ne pense. L'Italien, malgré tous ses efforts, s'en alla donc comme il était venu.

Trois mois plus tard, Lhermite n'y mit pas tant de façons. Après avoir tout employé pour obtenir de madame Moreau ce qu'elle refusa constamment d'accorder, la communication des lettres du général, il vint offrir tout bonnement à celle qui était alors dépouillée d'un titre usurpé, d'acheter cette correspondance. Si l'apparence d'une trahison même honorable ne m'eût retenue, j'aurais à l'instant confondu les soupçons d'une injurieuse politique par l'exhibition de ces lettres, où ne respiraient que les plus nobles pensées d'un cœur tout français alors. Toutefois je ne voulus pas livrer la correspondance, non seulement la plus inno-

cente, mais la plus belle, aux interprétations de l'intrigue. Je repoussai les lâches sollicitations de Lhermite; je connaissais trop le danger de ces hommes, machines politiques dévouées à tous les gouvernans, qui savent agrandir le cadre d'une dénonciation. Je poussai la prudence avec Lhermite aussi loin qu'elle put aller, car je savais qu'on en voulait à la renommée de Moreau, et tout ce qu'on tramait contre elle. Grand homme! mes regrets m'ont appris combien tu m'étais cher. Infidèle à ton amour, je ne le fus pas à ta gloire, et mes larmes plus tard me l'ont appris, en te voyant mourir ailleurs qu'à Hohenlinden.

La perte de mon Henri, les inquiétudes attachées à l'exécution du projet qui en ce moment absorbait ma vie, éloignaient facilement de mon cœur tout ce qui n'était pas lui. C'est ainsi que j'avais oublié et Aurélie et ma pauvre Ursule.

La première était partie depuis long-temps pour la Belgique. Je reçus en même temps une lettre d'elle et une autre d'Ursule. Celle d'Aurélie était remplie des plus vives expressions de reconnaissance. Aurélie me parlait du bonheur qu'elle trouvait à élever son Emma, de-

venue, disait-elle, son unique amour, sa seule joie. Je sentis à ces mots que j'aimerais ainsi l'enfant que j'allais adopter; que lui aussi peut-être me tiendrait un jour lieu de tout.

La lettre d'Ursule me causa aussi une sorte de plaisir, mais différent. Elle, si vive, ne me parlait de son affection qu'en termes tranquilles, indiquant qu'elle en avait trouvé un autre objet. Cette idée me mit à l'aise sur un retour qu'au fond je ne désirais pas, et qu'Ursule n'était plus sans doute en disposition d'accomplir, par la réserve avec laquelle elle m'en offrait l'hommage.

J'avais, pour mon projet, renoncé à tous les amusemens du monde, et mes jours s'écoulaient dans une retraite que n'interrompait aucun plaisir. J'en fus chercher un bien triste à la pension de mon pauvre Henri. On m'y reçut avec cet empressement d'une affection bien flatteuse pour qui l'inspire. Là j'entendis rapporter mille traits touchans de celui que j'avais perdu.

A l'époque de la mort de mon Henri, un simple corbillard conduisait le riche et le pauvre à l'asile où viennent s'éteindre toutes les espérances de la vie. La voix éloquente de Regnault

de Saint-Jean-d'Angély n'avait pas encore rendu à la mort cette dernière pompe d'un hommage funèbre consacré par la parole. Le bon M. Obval, qui me remit d'après ma demande la note des frais de sépulture, me causa une sorte de joie douloureuse en me disant : « Certain de « votre approbation, madame, j'ai fait déposer « les restes de notre Henri dans une tombe par- « ticulière; c'est la seule distinction aujourd'hui « permise. Connaissant votre cœur, j'ai voulu « me réserver le triste plaisir de vous conduire « sur le tombeau de l'enfant qui vous dut plus « que la vie. » M. Obval voulut me reconduire jusqu'à Chaillot; il craignait que je n'allasse ce jour même visiter la tombe. Sa belle-sœur me le défendit au nom de ce titre de mère qui allait être bientôt le mien. A ces mots je baissai la tête, toute confuse de ces hommages que je surprenais par une ruse.

M. Obval ne me quitta qu'à ma porte. J'ordonnai de laisser les chevaux à la voiture. Quand j'eus changé de toilette, couverte d'un voile, je me fis conduire au cimetière de Montmartre. Je savais que la tombe était placée dans un lieu écarté; M. Obval me l'avait indiquée. Je la découvris, ou plutôt je la devinai à mes san-

glots ; mes larmes coulèrent en abondance, mais une touchante rêverie les adoucit bientôt, l'idée de mon Henri se confondant avec celle de cet enfant que j'allais adopter, et qu'il m'avait légué pour ainsi dire. C'est ainsi que, m'abandonnant à cette illusion, le calme revint dans mon ame. J'étais arrivée avec la douleur, je partis avec l'espérance.

Cette respiration d'une belle journée, ce spectacle mélancolique des tombes émaillées de fleurs, et en quelque sorte de la mort revêtue d'une parure consolante, tout cela m'avait ranimée, et en sortant de ce lieu de regrets et de silence, je me dis :

Quel repos on y trouve ! Ah ! sous un ciel si beau,
Le désespoir s'éloigne à l'aspect du tombeau !

CHAPITRE LIII.

Madame Lacroix. — Son érudition. — Anecdote historique. — Dévouement au malheur. — Entretien avec un ministre, M. de Talleyrand.

Il y avait long-temps que je n'avais vu ma chère madame Lacroix; j'allai chez elle à mon retour. Elle me parla de madame de T... en termes qui achevèrent de me persuader que les préjugés vont souvent jusqu'à étouffer la reconnaissance, et pourtant l'orgueil, qui daigne accepter un secours, devrait daigner s'en souvenir. Les procédés de madame de T... m'eussent indignée, si, en général, l'ingratitude ne me paraissait plus digne de pitié que de colère. Il n'en était pas ainsi de madame Lacroix. Tout en me montrant les objets laissés par madame de T..., et dont j'avais eu tant de plaisir à la pourvoir, mon amie se livrait à son humeur avec

cette franchise énergique que l'usage interdit, mais qui soulage le cœur. Voyant mon chagrin de tout ce qu'elle m'apprenait, elle me dit vivement : « Vous êtes cent fois trop bonne de « vous affliger du départ de cette ingrate com« tesse : ne vous ai-je pas annoncé d'avance ce « qui arriverait? Est-ce que je ne les connais « pas tous ces *ci-devant*, leur souple humilité « dans le malheur, leur prompte insolence dans « la prospérité?—Mais, ma chère Lacroix, vous « généralisez toujours vos idées, et comme cela « vous les exagérez. Les observations absolues « finissent par être injustes. Vous ne pouvez « prétendre que ce soit la prospérité qui cause « l'ingratitude de cette dame envers moi.— « La! n'allez-vous pas chercher encore à l'ex« cuser? Moi je soutiens que, si elle n'eût pas, « avec son petit air tranquille, machiné quel« que chose, trouvé ailleurs protection et res« source, elle n'eût pas fait tant la fière et fût « restée. Voyez-vous, ce qui fait que les nobles « sont des ingrats, c'est qu'on les élève à se « croire d'une autre nature que nous. Je suis « hors de moi quand je songe qu'une femme, « pour qui vous avez eu tous les soins d'une « fille, se trouve humiliée de vos bienfaits.

« Et pourquoi cela ? Parce que vous n'êtes pas « la femme légitime de notre général. Ils m'en- « nuient avec leur *légitimité.* Et pourtant, vous « vous rappelez, au bon temps, cette ambition « des belles dames pour la place de favorite. « Tiens, la favorite, puisque c'est le mot du « grand monde, la favorite d'un défenseur de « la patrie vaut bien, je pense, les Montespan, « les Maintenon, les Pompadour, et autres, « avec lesquelles néanmoins il ne faut pas con- « fondre cette pauvre dame La Vallière : celle-là « n'eut que le malheur d'aimer pour lui-même « le maître, que les autres cherchaient par in- « térêt seulement à enchaîner. Le général n'est « pas marié ; vous pouvez donc d'un jour à « l'autre devenir sa femme, tandis que, pour « les maîtresses royales, c'est du bel et bon « adultère, avec de grands airs, de la cupidité « et de l'étiquette. »

Madame Lacroix joignant le geste aux paroles, je ne pus garder plus long-temps mon sérieux ; mais elle était trop irritée pour rire et pour entendre raison sur ses préjugés contre la noblesse. Jamais je ne lui avais vu tant d'érudition : elle appuyait ses principes d'une foule de traits historiques. Il fallut essuyer de vives

réprimandes, et la minutieuse énumération des torts réels ou imaginaires de madame de T... Tout en partageant les opinions de madame Lacroix, je ne pouvais cependant me résoudre à ne pas mieux penser qu'elle de la personne qui en avait provoqué l'expression.

En revenant à Chaillot, je rêvais vaguement dans ma voiture, lorsqu'au milieu de mille choses passées en revue vint se placer le souvenir d'un ministre chez lequel j'avais le droit de me présenter, sans que j'eusse encore profité du privilége. J'avertis Danzel, et me fis conduire sur-le-champ au ministère des relations extérieures.

J'ai connu bien des hommes distingués par leur position, leur esprit ou leur talent; les vicissitudes de ma vie m'ont mise en face de bien des supériorités; mais je n'ai rencontré chez personne un tour d'esprit, un genre d'amabilité, un tact plus fin que chez M. de Talleyrand. Chaque fois que j'avais eu le plaisir de le voir et de l'entendre, mon admiration s'était accrue, et d'autant plus, peut-être, que je croyais m'être aperçue qu'il me trouvait assez d'esprit pour l'apprécier.

Il est rare qu'on aborde un ministre comme

un autre homme : d'un côté on prépare ses idées, et de l'autre on arrange sa représentation ; on se gourme ainsi réciproquement. Je connaissais déjà assez M. de Talleyrand pour savoir que, bien que chez lui le maintien, le regard, les moindres paroles rappelassent l'homme d'état, il aimait la causerie et cette liberté d'esprit qui se laisse aller. La manière dont ma visite fut reçue me fit supposer promptement qu'on ne la trouvait pas importune. Habituée depuis long-temps à être traitée avec des préventions favorables, j'avais cette confiance toujours nécessaire pour ne pas les démentir : aussi j'oubliai bientôt le ministre pour n'avoir affaire qu'à l'homme aimable, dont le sourire accueillant mes saillies les rendit bientôt plus piquantes.

Je ne sais comment l'entretien tomba sur madame de T... ; j'en avais la tête pleine, je racontai comment nous avions fait connaissance, et j'insistai sur le prix que j'attacherais à ce que la puissance pût partager et aider l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je peignis avec vivacité la scène du Louvre et du péristyle de Feydeau, avec attendrissement le bonheur d'avoir arraché à la mort un être malheureux. Mais une approba-

tion presque ironique calma bientôt mes expressions : le ministre s'en aperçut, et je le lui dis même avec la vivacité de la mauvaise humeur. « Convenez, répondit-il en me prenant la main, « que je parais avoir un cœur bien insensible. « — Insensible ! m'écriai-je; oh ! vous pouvez « dire d'une dureté sans exemple. Rire d'une infortune ! — Oh ! c'est épouvantable... Mais ce « qu'il y a de plus épouvantable, c'est que je ne « ris point de l'infortune, mais de la facilité de « la charmante conteuse à se laisser tromper par « une intrigante. — Une intrigante ! cette dame ! « Mais y songez-vous ? Une femme *comme il « faut !* une émigrée !

— « Soyez tranquille ; avec de telles dispo« sitions à vous attendrir, parcourez Paris, « et vous trouverez de quoi vous occuper. Sui« vez les traces de ces dames comme il faut, et « je ne vous donne pas un mois pour en re« venir.

— « Je me garderai de suivre vos conseils. « Que serait la vie, si on n'y faisait un peu de « bien ?

Ces mots furent prononcés avec l'accent du mécontentement et de l'émotion ; alors, me prenant la main : « Vous me trouvez bien haïs-

« sable? — Mais.. .. oui, s'il faut l'avouer. Vous
« êtes sans pitié,

Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur.

« — Bravo! comment! de la mémoire encore
« avec tant d'esprit? — Citoyen ministre, je ne
« ris pas : comment, vous, noble, proscrit,
« émigré, appeler intrigans les victimes? Sont-
« ils coupables de n'avoir pas eu comme vous
« le génie de se tirer d'embarras? — Vous êtes
« bien la femme la plus singulière et la plus
« séduisante. Écoutez, ma jeune et romanesque
« héroïne de bienfaisance. J'ai beaucoup fait
« pour soulager les malheurs réels des émigrés;
« voici un carton qui en renferme les preuves,
« et en voilà un autre qui contient les témoi-
« gnages de l'ingratitude de la plupart. — Eh
« bien! monsieur, il fallait garder le premier,
« brûler l'autre, et continuer. — Que l'enthou-
« siasme vous rend belle! Allons, je vois qu'il
« faut me justifier. Sachez donc que, proscrit
« moi-même, cherchant un asile, ce n'est point
« dans le cœur des nobles, c'est dans celui
« d'une femme obscure que j'ai trouvé cette
« *généreuse bienveillance* qui s'attache à l'infor-
« tune pour la soulager, cette pitié courageuse

« qui rend au malheureux la force de souffrir,
« parce qu'elle est toujours prête à partager ses
« dangers. Oui, j'ai rencontré ces qualités an-
« géliques, moins votre grâce, votre esprit et
« votre instruction, chez une femme qui n'avait
« point d'aïeux, mais un cœur; et cette femme
« ne m'accusera jamais d'égoïsme et d'ingrati-
« tude. — Oh! pardonnez-moi de vous avoir mal
« jugé. » Voilà tout ce que je pus répondre;
mais mon regard parla plus que mes paroles.
M. de Talleyrand parut touché; mais le carac-
tère politique reprenant le dessus, il me dit,
quand je me retirai : « Ma jeune et belle amie,
« vous en êtes encore aux illusions; mais,
« croyez-moi, modérez les élans d'un cœur qui
« me paraît bien exposé à l'ingratitude. Ne
« vous occupez plus de votre trouvaille de
« Feydeau..., et surtout n'allez pas me haïr à
« cause d'elle. — Vous haïr? Vous savez bien
« l'empêcher, et prévenir un sentiment par un
« autre, l'admiration. Adieu, citoyen ministre;
« je reviendrai bientôt causer avec vous. »

Je sortis du cabinet en véritable étourdie. Ma visite avait été longue, et, soit impatience, soit malignité naturelle, les courtisans, qui encombraient le salon d'attente, ne me virent

point passer sans m'adresser quelques unes de ces salutations, qui prouvent tout à la fois leur facilité de supposer le mal et de l'encenser.

Je trouvai D. L*** à Chaillot; il avait terminé tous les arrangemens avec la jeune mère; il m'engagea à l'aller voir le lendemain.

Nous étions dans le salon du rez-de-chaussée; la porte du jardin se trouvait ouverte, celle du vestibule était fermée. Au milieu de notre conversation je crus voir s'agiter la draperie. D. L*** affirma qu'il avait fermé lui-même la porte; cependant, voulant s'en assurer de nouveau, il la trouva seulement poussée contre la serrure; il l'ouvrit entièrement, et aperçut madame Gaillard qui se glissait dans la salle à manger. Nous ne doutâmes plus qu'on nous eût écoutés. Adélaïde me dit, le soir, que deux messieurs étaient venus dans l'après-dîner, qu'ils avaient causé avec les concierges, et qu'elle avait entendu nommer D. L***. J'étais si loin de penser qu'on pût voir en lui un amant heureux, que je le traitais avec une imprudence faite pourtant pour en donner le soupçon. D. L***, instruit des bruits qui couraient à ce sujet, était loin de les détruire; sa vanité et son intérêt trouvaient leur compte à

les favoriser. Je ne découvris ses vues que trop tard, et cette fois, comme toujours, j'eus l'occasion de reconnaître qu'avec un peu plus de prudence, je me fusse épargné bien des malheurs.

CHAPITRE LIV.

Fausses apparences. — Embarras. — Tourmens cruels. — Baptême de Léopold.

Six semaines se passèrent sans aucun événement important. Je ne recevais plus de nouvelles du général; mais, comme rien ne me paraissait changé autour de moi, ce silence m'affligeait sans me donner de vives inquiétudes. Tout était changé cependant, et je ne m'en doutais pas : on avait découvert mon secret; mes moindres démarches étaient épiées.

La conduite qu'on tint m'apprit qu'on n'avait voulu m'épargner aucune des humiliations d'un scandale public. Si j'avais eu autant de hardiesse que mes ennemis avaient de persévérance, j'aurais pu déjouer toutes les intrigues, mais je n'ai jamais eu le courage de l'effronterie. Je frissonne encore au souvenir de cette honte que je sentais au fond de

mon cœur et que je croyais lire sur tous les visages. J'avais cru même remarquer du refroidissement jusque dans madame de La Rue, autrefois si caressante. Je cessai d'aller chez elle, et ma société se réduisit à D. L*** et à sa prétendue famille, Mirande étant alors en Dauphiné, Monti en Italie, et Lhermite brouillé avec moi une seconde fois. Le spectacle était ma seule distraction; j'y allais tous les jours. Ces fréquens tête-à-tête donnaient à D. L*** toutes les apparences d'une intimité que rien ne justifiait, mais que le monde saisit toujours en pareil cas. Sans communication avec qui que ce fût, j'ignorais ce tort nouveau qu'on ajoutait à tant d'autres torts.

Un soir D. L*** me prévint que la jeune mère était souffrante et craignait d'avoir mal calculé. Il ajouta qu'il la conduirait le lendemain à Nanterre, et que je devais annoncer chez moi une absence de quelques jours.

Je ne saurais peindre le serrement de mon cœur à la veille de mettre le sceau à une pareille fraude. Pour la première fois je tremblais devant les devoirs que j'allais contracter, à l'idée de cet enfant dont j'allais répondre pour la vie. La nuit je ne vis plus que le côté pé-

nible de mon rêve. Le lendemain matin, je partis avec Adélaïde pour aller voir sa sœur. Nous la trouvâmes si faible qu'on n'aurait pu sans barbarie songer à la transporter à Nanterre. J'envoyai chercher D. L***. Il fut consterné du contre-temps qui rendait l'exécution de notre projet presque impossible à Paris. Jusqu'à six heures du soir ce n'était qu'une fausse alarme. D. L*** m'emmena dîner chez sa mère. A peine étions-nous à table qu'on vint nous annoncer la naissance d'un beau garçon. « Il « n'y a qu'un parti à prendre, m'écriai-je; je « vais feindre une chute, on me ramènera chez « moi; dans quelques jours on répandra le « bruit d'une fausse couche; tout sera dit alors, « et j'adopterai seulement l'enfant comme j'a- « vais adopté mon Henri. » Oh! que cette inspiration, si je l'eusse écoutée, m'eût épargné de chagrins.

Mais D. L*** et ses deux complices ne pouvaient se laisser enlever ainsi le fruit de leurs manœuvres. Leur dessein était de faire baptiser malgré moi l'enfant sous le nom du général. Lorsque, succombant sous le poids d'une humiliante accusation, je voulus dévoiler leur indignité, ils allèrent jusqu'à me reprocher

l'ingratitude de tant d'efforts tentés pour mon seul bien-être.

On rejeta l'avis que j'avais ouvert, et ma pauvre tête m'abandonnant au milieu de ces embarras et de ces angoisses, je laissai faire. Une autre volonté que la mienne semblait, par une invincible fatalité, avoir enchaîné mon indépendance. Il fut résolu qu'on prendrait une voiture, qui nous conduirait chez l'accouchée; qu'arrivés là nous en ferions venir une autre dans laquelle nous monterions avec l'enfant et la sage-femme. (La mère de D. L*** se chargea de jouer ce personnage.) On simulerait ainsi un accouchement imprévu. Vainement je voulus éviter cet abîme de mensonges; l'adresse et la perfidie m'avaient si bien enlacée, que ma conscience obéit à d'autres consciences intéressées, et j'arrivai chez l'accouchée avant d'avoir pu me donner à moi-même une résolution.

La jeune mère était fort mal. Elle me remit son enfant avec bien des larmes, bien des recommandations tendres. Pressant alors l'enfant contre mon sein, je lui fis par mes baisers toutes les promesses d'une mère, et c'est de mon cœur qu'elles s'échappaient. Dieu! quelles furent mes agitations pendant le trajet de la rue

Blanche à Chaillot ! J'allais avoir à soutenir des regards délateurs, ceux du concierge et de sa femme. J'allais avoir à trembler et à rougir devant des mercenaires. Ce trait seul peint tout ce que ma position avait d'horrible.

Les paroles que m'adressaient M. et mademoiselle D. L***, leurs conseils, leurs recommandations m'irritaient au lieu de me calmer. Sans répondre, je pressais contre moi l'être innocent, et par momens quelques larmes moins amères coulaient sur son visage.

Nous sommes enfin à Chaillot. La voiture s'arrête; la porte s'ouvre, et nous voilà à l'entrée du vestibule. Un mot instruisit Adélaïde de ce qu'elle devait dire. Aussitôt le bruit de l'événement se répand dans la maison. Joseph arrive tout essoufflé. « Comme mon général va être « fier ! s'écrie-t-il ; et c'est un garçon encore.... « et il est beau, j'en suis sûr. »

Il fallut me laisser transporter dans ma chambre par Joseph et Adélaïde On me mit au lit. Madame et mademoiselle D. L*** paraissaient merveilleusement disposées à leurs nouvelles fonctions. Au bout d'une heure, le fiacre repartit avec la prétendue sage-femme. Mademoiselle D. L*** resta.

Chose incroyable! une journée si pénible fut suivie d'une nuit pleine de doux songes. J'avais voulu qu'on plaçât l'enfant à mes côtés. Je touchais ses petites mains; je contemplais chaque trait de son visage, approchant doucement de ses joues mes joues animées. Il s'éveilla; je crus qu'il me voyait, qu'il me regardait; et cette illusion me fit tressaillir comme par une ivresse de mère. Plaisir usurpé, votre expiation était bien près de votre douceur!

Le lendemain madame D. L*** vint me dire de grand matin que la manière dont le concierge l'avait reçue lui donnait des inquiétudes qu'il était urgent de prévenir par le prompt baptême de l'enfant: votre rupture avec tous les amis du général vous dispense des cérémonies d'usage. Mon fils sera parrain avec une de nos amies, riche et belle; ils vont venir à onze heures. Toutes les déclarations sont faites. A ce discours, les illusions disparurent pour faire place à la réalité. Il fallait laisser agir en mon nom; envoyer au baptême comme mon enfant un enfant qui ne m'était rien. Ah! dans ce terrible moment, si un ami véritable m'eût découvert l'abîme! mais la première fatalité des mauvaises actions, c'est d'éloigner les conseils généreux et d'ap-

peler uniquement près de nous la lâche complaisance qui applaudit et engage.

Ainsi entraînée, je ne consentis à rien, mais je ne m'opposai à rien. A onze heures, une berline s'arrêta à la porte. D. L***, donnant la main à une marraine élégante et belle, vint prendre l'enfant. Adélaïde vit partir la berline, et en même temps deux hommes sortir de la maison, monter en cabriolet et la suivre. Elle entendit madame Gaillard s'écrier : « Ah! si la réponse « pouvait être arrivée ; le bâtard et toute la cli- « que ne passeraient plus cette porte. » Adélaïde vint tout effrayée me rapporter ces paroles. « Oh! madame, me dit-elle, ils savent tout, et « ils trament quelque chose. »

La réponse qu'on attendait n'était pas arrivée apparemment, car on se borna à l'espionnage, et à une heure l'enfant fut ramené. La marraine vint m'embrasser, et me dire les choses les plus aimables; c'était une femme charmante, et depuis elle n'a jamais été infidèle à ses premières bontés pour son filleul et pour moi-même.

La femme de Danzel, Allemande jeune et fraîche, arriva quelques minutes après pour donner le sein à Léopold, en attendant la nourrice. En même temps, Adélaïde fut envoyée

chez sa sœur, avec ordre de la rassurer. A son retour, Adélaïde m'apprit que sa sœur était mieux, et tout-à-fait sans inquiétude. Que mon cœur souffrait au contraire !

CHAPITRE LV.

Menées de M. de La Rue. — Scènes pénibles. — Indignation de Joseph contre moi.

Nous étions déjà au troisième jour de la coupable comédie. Mon rôle était bien pénible. Outre les angoisses morales, il me fallait garder le lit, et simuler des souffrances que démentait mon visage. Pendant la nuit qui précéda cette troisième et fatale journée, je m'étais levée pour écrire à celui dont le silence me désolait. C'est en vain que ma plume chercha des paroles; mon âme toute confuse de reproches intérieurs ne trouva que le silence.

A quatre heures du soir, le concierge vint appeler Adélaïde, lui criant d'un ton insolent d'annoncer à sa maîtresse la visite de M. B..., avoué. « Vous savez bien, reprit Adélaïde, que « madame ne reçoit pas. Mam'selle, il faut que

« votre maîtresse reçoive, entendez-vous ; il n'y « a pas ici à *barguigner.* » Adélaïde descend et trouve au salon cinq personnes. L'une d'elles s'avance, et prie avec beaucoup de douceur d'avertir qu'on est porteur d'un ordre du général Moreau. Adélaïde, pâle d'effroi, arrive en courant, se jette sur mon lit, et, fondant en larmes : « Oh ! mon Dieu !... Oh ! madame ! Ma « pauvre sœur !... C'est le commissaire... Songez « à ma pauvre sœur. » Le besoin de consoler et de ranimer Adélaïde me fit retrouver plus de résolution que je n'en aurais eu pour moi-même. « Que peut avoir à craindre votre sœur ? m'é- « criai-je. Que peut-on lui faire ? J'ai voulu adop- « ter son enfant, elle y a consenti ; il n'y a là rien « de dangereux. Ne me rendez point folle avec « vos hélas et vos cris ; nous allons voir. — Ma- « dame, dix hommes, au moins, sont en bas. Ils « ont un ordre. — De qui ? Personne n'a le droit « de m'en donner. — C'est du général. — Eh ! « c'est ce qu'il faut voir ; faites-les monter tous. »
Adélaïde ouvre la porte, jette un cri, et revient à moi en disant : « Ils sont là, madame ; « la grosse Gaillard est à leur tête : c'est certaine- « ment elle qui les a amenés. » A ces mots, je m'élance dans la pièce voisine, et d'une main indi-

gnée j'applique deux soufflets sur la large face de la Gaillard ; et, prompte comme l'éclair, je referme la porte au verrou : « Verbalisez, messieurs, « dis-je à travers la porte ; dans un moment je « vous recevrai. Adélaïde seule doit rester au-« près de moi. » Dans le moment, ma préten-« due garde, madame de L***, venait de s'échapper. Adélaïde, toute tremblante, se réfugie près du berceau. L'enfant dormait : à sa vue, ma colère se calma soudain, et je sentis tous les devoirs qui m'étaient imposés. Tout en rassurant Adélaïde, j'avais jeté sur moi une robe du matin. « Ouvrez maintenant, lui dis-je; faites entrer « ces messieurs. »

Il n'est pas de position si critique où une femme n'aperçoive l'impression qu'elle produit. Cela suffit d'ordinaire pour lui redonner de l'empire : c'est ce qui m'arriva. Après quelques excuses polies, ces messieurs m'expliquèrent les motifs de leur démarche, qui leur avait été suggérée par les sollicitations de M. de La Rue, et les dépositions des sieur et dame Gaillard, relatives à une grossesse et à un accouchement supposés. « J'ignore, messieurs, répondis-je, « jusqu'à quel point les lois autorisent une pa-« reille visite. Je n'ai, ce me semble, de compte

« à rendre de ma conduite qu'au général Mo-
« reau. On m'a parlé d'un ordre de lui ; avant
« tout, veuillez me le montrer. » Ce ton ferme
et résolu fit passer la surprise du côté des questionneurs. Leurs manières étaient fort bonnes,
et l'un des deux me plut surtout par un ton de
franchise qui provoqua la mienne. « Madame,
« me dit-il, nous ne sommes point, à propre-
« ment parler, porteurs d'un ordre, mais d'une
« simple invitation de rechercher la vérité. Il
« s'agit d'une fausse grossesse, d'un enfant sup-
« posé et déclaré fils de vous et du général Mo-
« reau ; il n'en est rien. Vous vous épargnerez
« beaucoup de peines, et à nous le désagrément
« de vous en causer, en consentant à signer cette
« déclaration ; elle contient que cet enfant n'ap-
« partient ni à vous, ni au général Moreau. Un
« refus vous exposerait à des recherches fort
« désagréables pour constater un état qui ne
« peut être le vôtre, pour peu qu'on vous re-
« garde ; car l'éclat et la fraîcheur de vos traits
« ne le démentent que trop. »

Adoucie un peu par cette flatterie, entraînée
bien plus par le désir de sortir d'un dédale de
mensonges sans issue, je répliquai sans hésiter :
« Excusez-moi, Messieurs ; je ne signerai au-

« cun papier revêtu de formules judiciaires; « mais je consignerai volontiers de ma main « l'aveu que cet enfant n'est pas le mien, et que « par conséquent il est étranger au général Mo- « reau. J'ajouterai même, que s'il a été présenté « comme tel, c'est à mon insu et contre ma dé- « fense formelle. Si cette indigne fausseté a été « commise, qu'on s'en prenne à ceux qui l'ont « accomplie, et à M. de La Rue qui ne l'a point « empêchée. Il le pouvait cependant, car il « paraît qu'il était instruit de tout; mais il a « préféré le plaisir de me faire paraître plus « coupable encore que je ne suis, au devoir « d'épargner à son ami le désagrément de se « voir mêlé dans cette affaire. Je saurai suppléer « à sa générosité et à son adresse. Le nom du « général ne sera point compromis. » Alors j'appelai Adélaïde, qui, toute saisie de ce qui se passait, me répondit à haute voix : « Ah! Ma- « dame, gardez-vous de rien écrire! tout le « monde est ligué contre vous... Je viens d'en- « tendre des choses... — Qu'avez-vous entendu? « J'ai entendu, Madame, qu'ils ne peuvent rien « tant que vous ne signerez pas; ainsi ne signez « pas. Joseph est revenu. Je l'ai envoyé cher- « cher le commissaire, et nous allons voir. — Je

« vous sais gré de votre zèle; mais courez bien « vite contremander M. le commissaire; tout « est fini; ici personne n'a rien à craindre. — « Mais, Madame, savez-vous qu'on veut vous « mettre dehors. — Encore une fois, ne crai- « gnez rien; prenez votre petit neveu; il sera « toujours mon fils d'adoption; emportez-le, « et surtout ne le confiez à qui que ce soit. »

Rien n'imprime tant de fermeté aux paroles et tant de dignité au maintien que le sentiment d'un devoir : aussi, me relevant à mes propres yeux de tout le respect que je paraissais inspirer dans ce cruel moment, j'eus le courage d'achever ce qu'il commandait à ma conscience.

Voici la déclaration que je signai :

« La soussignée déclare que l'enfant baptisé « hier par son ordre aux noms de Léopold- « Victor Van-Ayl*** n'est point ni d'elle, ni du « général Moreau... mais un fils d'adoption de « la soussignée,

« Elzelina Van-Aylde-Joughe. »

Un de ces messieurs me fit observer que cette déclaration n'était point suffisante, puis-

que l'enfant avait reçu non pas le nom de Van-Ayl*** ; mais celui de Moreau. « Je l'ignore, ré-« pondis-je; je vous avouerai même qu'il me « faudrait à cet égard des preuves légales; je « les verrais même que je ne pourrais décla-« rer que ce qui est la vérité, c'est-à-dire que « ce nom a été donné contre mon gré, à mon « insu, et que j'ai eu seulement connaissance « de cette odieuse fourberie par sa preuve « écrite. Maintenant, messieurs, je crois votre « mission remplie.

Tous deux se levèrent. Le plus jeune, qui se disait avoué, et qui l'était en effet, m'offrit ses services et me demanda la permission de revenir le lendemain. Je la lui accordai par l'espérance que, désabusé, il ne serait plus de mes ennemis, et par le besoin de me donner un guide dans de pareils embarras.

Ces aveux m'avaient soulagée; et déjà revenue à la légéreté de mon caractère, quand je reconduisis ces messieurs jusqu'à la porte du vestibule, je leur dis en riant et assez haut pour être entendue : « Comme dans mon état la co-« lère est une crise dangereuse, je vous prie de « m'en épargner le retour, par des ordres à « l'espion qui vous a indiqué le chemin de mon

« appartement, de ne point se présenter devant « moi, au risque de quelqu'un de ces soufflets « que vous avez pu juger; quant aux premiers, « je les paierai, c'est de toute justice. »

L'avoué et ceux qui l'accompagnaient riaient encore de la boutade, en traversant la cour et en entrant chez madame Gaillard. Je confesse que j'éprouvais un secret plaisir de la mortification qu'elle essuya pour tout salaire de ses services. Plus raisonnable, le mépris eût dû être ma seule vengeance; mais la raison n'a jamais été mon lot, et, dans la circonstance, mon irritation n'était pas de nature à se contenter du dédain.

Rentrée dans mon appartement, je donnai à Adélaïde des confitures, des sirops, une foule d'objets, et 300 francs, en lui ordonnant de porter tout cela à sa sœur, et de la prier d'envoyer quelqu'un, le soir, pour prendre l'enfant. Je la chargeai aussi d'un billet pour D. L***. Quoique fort clair, ce billet a servi encore de texte à des interprétations bien injustes. Le voici :

« Je ne sais quelle est la vérité de ce qu'on « vient de me dire au sujet du nom sous lequel « on a fait baptiser Léopold; mais je sais que

« sans une horrible perfidie, vous n'avez pu lui
« faire donner que *le mien*. N'ayant pas l'habi-
« tude de rejeter mes torts sur les autres, je ne
« vous accuserais qu'autant que vous vous seriez
« permis cet indigne abus de confiance. Votre
« sœur a disparu au moment de la scène, je dois
« donc vous croire instruit déjà du commence-
« ment, et je vous en mande la fin pour qu'elle
« règle votre conduite.

« *J'ai déclaré toute la vérité, sans accuser per-
« sonne que moi.* Ne venez pas ici, n'envoyez
« personne. Adélaïde vous portera les nouvelles.
« Comme il n'y a rien à craindre pour le mo-
« ment, dormez en paix. »

Adélaïde partit. Il était six heures du soir, et je me trouvai seule dans cette chambre où venaient de s'accumuler tant de scènes pénibles, qui ne devaient pas être les dernières. Mon premier mouvement fut de m'approcher du berceau, d'y contempler l'enfant, objet innocent de tant d'alarmes ; puis, des larmes coulant de mes yeux et profondément attendrie, j'effleurai son joli visage de baisers, suivis de sermens ; je promis la tendresse d'une mère, ses soins éternels, ses sacrifices constans..... Cher enfant ! j'ai

tenu mes sermens; et j'ai reçu ma récompense, puisque ton dernier soupir fut encore un élan de reconnaissance pour ce que tu nommais mes bienfaits!

Adélaïde, à son retour, me trouva jouant avec Léopold. Elle me raconta que D. L*** en lisant ma lettre avait laissé éclater une incroyable fureur. Il avait écrit plus de dix réponses, les déchirant toutes; enfin, il lui avait remis ce peu de lignes :

« En honneur, je crois rêver, madame! Est-il « concevable qu'on puisse se laisser maîtriser » et jouer ainsi! Il y va d'une fortune! Vous « pouvez encore tout réparer; mais pas de *phi-* « *losophique* dédain! De la résolution! Portez « plainte contre ceux qui se sont permis de « violer votre domicile.

« Recevez la personne qui ira ce soir vous de- « mander, madame Delville. Cette personne vous « tracera la marche à suivre. Écoutez les avis « qu'on vous donnera. Mon dieu, songez donc « qu'il y va de cinquante mille livres de rentes. »

Je chiffonnai la lettre avec indignation, bien

résolue d'agir seule; mais ma faiblesse ordinaire voulut voir cependant la personne que D. L*** m'annonçait; de là une méprise suivie encore d'une scène bien fâcheuse.

Adélaïde, prévenue que j'attendais quelqu'un, arrive une demi-heure après avec un homme âgé, sans lui avoir fait la moindre question, persuadée qu'il s'agissait de la personne dont je lui avais parlé; dès les premiers mots se révèle la méprise : *c'était un chirurgien-accoucheur envoyé pour constater mon état.* Sans ses rides et ses cheveux blancs, j'eusse eu de la peine à me contenir. Je l'engageai seulement à me laisser en repos, et cela du ton le plus digne et le plus résolu. « Mais, Citoyenne, vous avez « eu un enfant? — Que vous importe ? — Com-« ment! mais cela m'importe beaucoup; car je « dois faire une déclaration ou procès-verbal. « — Elle est inutile. — Inutile! mais pardonnez-« moi, je dois dire.... — Voici ce que vous avez « à dire..... — Mais, Citoyenne..... — Veuillez « m'écouter. Ma déclaration seule est néces-« saire, la voici : Je n'ai jamais été enceinte, « par conséquent je n'ai pu accoucher. Il m'a « plu d'adopter un enfant, et cela ne regarde « ni vous, ni ceux qui doivent *verbaliser*. Est-ce

« clair? Maintenant faites-moi le plaisir de me « laisser en repos. Adélaïde, reconduisez mon- « sieur. » Le docteur bénévole sortit tout étourdi et sans répondre un mot.

Peu d'instans après arriva un des parens de la jeune mère avec la femme qui la gardait; Adélaïde me les amena tous deux. J'ordonnai de faire entrer une voiture dans la cour. J'avais préparé un paquet énorme de ce que j'avais trouvé de plus utile dans la layette. Adélaïde fut chargée de porter ce paquet dans la voiture; mais elle n'osait descendre seule. « Les « Gaillard nous guettent, Madame, me dit-elle; « s'ils allaient nous empêcher de sortir? — Ve- « nez, vous allez voir si je crains les Gaillard; « suivez-moi. »

Je descends portant l'enfant dans mes bras; le parent de la jeune mère et la garde-malade montent dans la voiture; j'embrasse Léopold encore une fois, je recommande à Adélaïde de l'accompagner et de revenir au plus vite. Au moment où la voiture disparut, arriva un homme tout haletant; il fit plusieurs signes aux Gaillard, et j'ai su depuis que ceux-ci lui avaient envoyé demander s'il fallait ou non laisser partir l'enfant. Ils furent bien désap-

pointés d'apprendre qu'ils ne pouvaient absolument rien, et la méchante concierge eut une attaque de nerfs à cette nouvelle.

Joseph, qui se trouvait sur mon passage comme je remontais chez moi, se détourna vivement pour m'éviter. « Quoi! Joseph, vous « me fuiez? — Oui, repondit-il brusquement; « puisque vous n'êtes point grosse, il est clair « que....... Oh! mon Dieu, qui aurait jamais « pu le croire, tromper mon général! vous, « Madame, qui en parliez de manière à tirer « les larmes. Quel chagrin pour lui, qui vous « aime comme un fou!..... Ah! Madame, c'est « bien mal. — Joseph, écoutez-moi. — Non, « Madame, je ne veux pas vous écouter; vous « m'enjôleriez, comme vous enjôlez tout le « monde. Puisque vous n'êtes pas accouchée, « je vois bien que les *Gaillard* avaient raison; « que vous êtes une trompeuse, une séduc- « trice. — Vraiment, ils disent cela? — Oui, « Madame, ils le disent, et, quoique je n'aime « pas ces gens-là, il faut bien que je le croie. « Ah! mon pauvre général! » et, à cette dernière exclamation, il s'enfuit, afin d'échapper au danger de m'entendre. Seule, le cœur plein d'amertume, je courus promener sous l'ombre

des arbres du jardin la tristesse des plus cruelles pensées; l'isolement, la nuit, l'attente, la fatigue, tout semblait réuni pour peser sur mon cœur.

Le retour d'Adélaïde, les bénédictions qu'elle m'apportait de la part de sa sœur, la prière d'aimer toujours l'enfant qui apprendrait à me chérir, tout cela me releva un peu; car chez moi les impressions sont violentes, mais fugitives. La nécessité de me contraindre me rendit quelque force, et je résolus de ne pas donner, du moins à mes ennemis, la joie de mon abattement et de ma douleur. Le souper fut bientôt servi; comme les Gaillard pouvaient voir dans la salle, je fis rester Adélaïde près de moi, en affectant de parler haut du petit Léopold, de mes projets sur lui, du bien que je comptais faire encore à sa mère. Adélaïde me secondait de son mieux, et s'arrangeait de manière à cacher que je ne mangeais pas, je prolongeai cependant ce souper inutile, et je me levai en disant très-haut à Adélaïde : « Préparez « mon bureau, je vais écrire au général, et lui « rendre compte de tout. »

Ce n'était qu'une bravade et une vaine petitesse, et je n'en parle ici que pour montrer à

quelles extrémités peuvent entraîner de premières fautes. Je me sentais sous le poids de la déconsidération de mes propres gens; je ne pouvais échapper à leur insolence qu'en leur cachant jusqu'à mon repentir, et j'en étais arrivée à ne pouvoir plus me faire respecter qu'en me faisant craindre.

CHAPITRE LVI.

Un songe. — Envoyés de M. de La Rue. — Départ de Chaillot.

La nuit qui vint clore une journée si orageuse devait m'apporter bien peu de repos, et l'excès de la fatigue vint seul me procurer un sommeil bien court, signalé par un rêve dont les circonstances furent si singulières, que ma mémoire les a encore présentes, et que ma plume va les retracer.

Je me crus au milieu d'une enceinte immense, que n'éclairait aucune lumière. Saisie d'angoisses inexprimables, je me sens tout-à-coup entraînée vers un endroit resplendissant d'une vive clarté. Une foule nombreuse et jeune pressait mes pas : un guide s'offre à moi ; je reconnais en lui un officier que le monde avait souvent rapproché de moi, et où, toujours empressé

de me suivre, je l'avais remarqué bien moins par sa galante attention pour ma personne que par son admiration passionnée pour le général Moreau. Cet officier, d'une physionomie mobile et spirituelle, ne perdait rien, et gagnait au contraire à une large cicatrice qui sillonnait sa bouche. Je l'avais surnommé l'*Inspiré;* et en effet, son air, ses gestes, ses paroles avaient quelque chose de magique. Il se nommait Oudet ou bien Oudinet, je ne savais trop.

Me voilà bientôt placée par lui au milieu d'un cercle où je n'entends que les murmures d'une langue mystérieuse et inconnue, interrompue par ce seul mot, qu'Oudet prononce en français et de l'accent d'un supérieur : « Elle est là, « la compagne de celui que nous cherchions. » A l'instant, je me sens enlevée dans les airs, échangeant tout à coup la simplicité de mes vêtemens contre un brillant costume, puis comme livrée sur l'avant-scène d'un théâtre aux regards d'un public immense. Effrayée, je m'enfuis vers la coulisse, et je me retrouve encore dans les bras de ce même homme, qui me serre contre sa poitrine en s'écriant : « Malheureuse « femme! quelle destinée magnifique vous avez « jouée! »

Tout disparut à cette parole terrible; et j'étais depuis long-temps hors de mon lit et debout près de ma fenêtre, que le bruit en retentissait encore à mon oreille.

Je n'avais jamais eu avec cet officier d'autres relations que ces politesses banales qu'amène une rencontre plus ou moins fréquente dans les mêmes salons. Quoiqu'il m'eût paru plein d'empressement pour moi, et de qualités originales faites pour plaire, je n'avais jamais eu l'idée de l'attirer chez moi. Il me paraissait donc bien extraordinaire qu'au milieu de tant de préoccupations présentes, un être si étranger à mes affections et à mes inquiétudes fût devenu l'objet de mes rêves. Il influa plus tard sur mon repos, et cette bizarre imagination d'un rêve amena plus d'une réalité funeste dans ma vie.

La fâcheuse direction que j'avais moi-même donnée à mon sort allait rassembler bien des maux sur ma tête. Je vais retracer à la hâte les dernières scènes de mon séjour dans une maison où toute autre femme eût apprécié le bonheur d'une glorieuse protection, d'un noble attachement, et d'une opulence honorable. Une sorte de fatalité, née de mon caractère et de mon

imagination frénétique, ne me donna que les occasions et les moyens d'être plus promptement malheureuse.

Il était neuf heures du matin; je parlais à Adélaïde de mes projets de départ, quand, sans être annoncé, sans même frapper à la porte, l'accoucheur, que j'avais si peu ménagé la veille, entra suivi de deux hommes.

Au simple soupçon d'une offense, mon premier mouvement est terrible. Repousser le guéridon dressé pour le déjeuner, faire voler la porcelaine en éclats, et j'aillir l'eau d'une bouilloire sur les jambes des trois indiscrets, tout cela fut un trait impétueux que j'accompagnai de l'ordre impérieux et hautain de sortir.

« Pardon, Madame, dit le plus jeune, en s'a-
« vançant; les concierges n'ayant voulu ni nous
« conduire, ni nous annoncer, nous avons ouvert
« cette porte sans penser que ce pouvait être celle
« de votre appartement. Croyez bien, Madame,
« que nous n'avons eu aucune intention de vous
« offenser.—De quoi s'agit-il, messieurs, deman-
« dai-je un peu plus calme; et, désignant l'ac-
« coucheur : Monsieur est au moins inutile ici,
« je le lui ai déjà déclaré ; n'ayant jamais été en-
« ceinte, je n'ai jamais pu accoucher. — C'est

« justement, madame, ce qu'il s'agit de consta-
« ter. — Mais, messieurs, il me semble que ma
« déclaration doit suffire. — Madame, permet-
« tez; le général Moreau n'ayant pu croire à la
« feinte, craignant d'être injuste, ne veut pas
« qu'on agisse sans preuves. — De grâce, mes-
« sieurs, écoutez-moi : ce que vous appelez agir,
« c'est probablement m'ôter le titre qu'il m'a
« forcée de prendre, et me faire quitter sa mai-
« son. Eh bien! messieurs, j'allais m'en éloigner.
« Moi-même je m'occupais de mes préparatifs
« de départ. L'enfant est rendu à sa mère; seule,
« je reste chargée de son sort : que veut-on de
« plus? — Quelques mots encore, Madame; la
« lettre du général Moreau, qui autorise ici
« notre présence, charge M. de La Rue de s'en-
« tendre avec vous pour vos intérêts pécu-
« niaires. Le général ne vous hait pas. — Non,
« Moreau ne me hait pas; cette dernière atten-
« tion me le prouve. Le seul motif pour lequel
« il puisse me retirer son affection, il l'ignore [1].
« Quant à ce qui vient de se passer, un pareil
« éclat ne peut venir de lui, mais de mes enne-

[1] J'ignorais toujours moi-même l'erreur d'adresse qui lui révéla alors ma passion romanesque pour Ney.

« mis. Faible, il a écouté des suggestions étran-
« gères ; mais il ne sera jamais sans égard. Il n'ou-
« bliera point qu'il m'a connue au sein d'une
« famille opulente et honorable, et que si mes
« égaremens m'ont fait accepter l'appui d'un
« grand homme, il n'a point dans ses faiblesses
« mêmes acquis le droit de mépriser celle dont
« les parens lui avaient prodigué aussi une hos-
« pitalité généreuse. »

Par l'émotion, mes paroles avaient pris cet accent de vérité qui pénètre. Entièrement remise, je fais asseoir ces messieurs, et j'ajoute d'un ton ferme : « Quant à M. de La Rue, veuil-
« lez bien lui dire que son bas espionnage et
« son intimité avec mes valets me le font pa-
« raître maintenant aussi méprisable qu'il m'a-
« vait toujours paru ridicule. Je n'ai point be-
« soin de son entremise. Le général Moreau m'a
« donné une procuration signée de sa main, de
« disposer des fonds placés chez M. de la Rue.
« Je puis en user ou n'en pas user, comme il
« me conviendra. Mon intention est de quitter
« Chaillot aujourd'hui même. » Courant à mon secrétaire, j'y pris un double de l'état du mobilier, et, le remettant au plus jeune de ces messieurs, j'ajoutai, avec un peu d'ironie : « Il

« me semble que je puis partir maintenant et « sans attendre main-levée de ma personne par « M. de La Rue. — Oui, Madame, sans aucun « doute; mais il va de votre bonheur de n'en « rien faire. Votre langage est celui de la vérité; « vos sentimens feraient pardonner les plus « grandes fautes, et il ne s'agit ici que d'une « erreur. Voyez le général, Madame; restez dans « cette maison, il va arriver. »

Ces mots me firent frissonner, et je ne songeai plus qu'à fuir une présence dont je ne pouvais soutenir l'idée même. Tout en m'accusant, j'osais aussi accuser Moreau : Je le croyais livré à mes ennemis. Rester dans l'espoir d'un pardon, dans l'intérêt d'un empire dont je ne voulais plus jouir.... Oh ! non, mille fois.... J'attendais des regrets de Moreau; mais je lui connaissais trop de délicatesse pour attacher quelque prix à la possession d'une femme dont le cœur ne serait plus à lui.

Ma fierté, réveillée par ces réflexions, prit irrévocablement son parti. Je déclarai à ces messieurs que j'allais quitter la maison, et qu'ils eussent à en prévenir M. de La Rue. Voyant toutes leurs observations inutiles, ils me quittèrent. Adélaïde voulut aussi me persuader,

« Quitter cette maison, me dit-elle, n'est-ce pas, « Madame, risquer beaucoup? Le général vous « aime; vous êtes belle et séduisante : avec lui « vous aurez toujours raison. Il suffit de rester « pour le convaincre; tandis qu'une fois partie, « ce sont vos ennemis qui auront beau jeu. Eh! « on ne trouve pas tous les jours un *sort* comme « le vôtre. » Dieux! je vis dans quelle classe Adélaïde me plaçait, et un juste orgueil affermit encore ma résolution. « Adélaïde, lui dis-je, « veux-tu t'attacher à moi et me suivre? Re- « noncer au *sort* qui te paraît si brillant, ce n'est « pas perdre les moyens de récompenser tes « services. Je ne veux en ce moment qu'une « chose, quitter de suite cette maison. Prépare « ma toilette. Je vais mettre en ordre mes pa- « piers, puis nous irons voir des logemens.

« —Puisque Madame est décidée, il me semble « qu'elle pourrait charger M. D. L*** de ce soin. « Madame n'a qu'à lui écrire un mot; car enfin « elle ne peut pas partir avant demain.

« — Je voudrais au contraire partir dès au- « jourd'hui. D'ailleurs D. L*** ferait des objec- « tions, et il ne m'en faut aucune. »

Adélaïde était une femme de chambre appartenant à la haute *civilisation*, attachant peu

de prix aux principes, mais beaucoup au dehors, et surtout au fond des choses, à l'argent. Elle savait que je n'en manquais pas; que j'avais bijoux nombreux et riche garde-robe; et son imagination alla si loin dans ses nouvelles espérances, que cette fille fit très gaiement les préparatifs du départ qui d'abord l'avait tant affligée. C'était un de ces êtres qui ont une idée fixe, celle de s'enrichir; et j'ai vu depuis que le monde était peuplé d'Adélaïdes.

A l'instant où je fermai ma cassette, arriva un commissionnaire porteur d'un billet de D. L***. Ce billet m'ayant décidée à modifier le plan que je m'étais tracé, je répondis à D. L*** de venir me prendre avec une voiture de remise le plus tôt possible; et le commissionnaire était déjà loin avant qu'il me vînt à l'esprit que cela donnerait encore sujet aux interprétations.

La voiture arriva au moment où j'allais descendre au jardin. D. L***, plus prudent que moi, parce qu'il se sentait plus coupable, me faisait dire que nous le trouverions au coin de la place Louis xv. Il m'y attendait en effet. A la fois stupéfait et furieux de ce dénoument, il n'osa pourtant rien objecter; car mon premier mot lui avait révélé toute la force de ma volonté.

D. L*** avait en vue un fort joli logement ; il m'y conduisit, et je l'arrêtai. Cet appartement commode, fort élégamment meublé, était bien loin d'égaler la maison charmante que j'allais quitter ; mais je m'accommodais de tout ce qui m'éloignait de Moreau; l'idée de le revoir me glaçait d'effroi.

Je me hâtai de retourner à Chaillot, afin d'effectuer mon déménagement, et j'obligeai D. L*** de m'y suivre, presque malgré lui. Je voulais, jusqu'au dernier moment, montrer aux *Gaillard* que, loin de m'inquiéter de leurs propos, je les bravais. Je passai la soirée et une partie de la nuit à remplir mes malles. Quant aux meubles, je les laissai, ne sachant encore ce que j'en ferais.

Pour la dernière fois, je déjeunai dans mon berceau chéri, que j'allais abandonner pour toujours. La voiture n'arriva qu'à midi, pour m'enlever à cet asile où j'avais vécu sous un titre qui eût dû m'inspirer une autre conduite ; mais où l'inexplicable bizarrerie de mon caractère me fournit seulement de tristes occasions de faire accuser mon ingratitude envers l'homme excellent qui m'avait crue digne de porter son nom. Comme j'allais monter en voiture, j'aperçus

Danzel se cachant, et cherchant à me voir sans être vu. Il ne voulait pas que je fusse témoin d'un regret qu'il se reprochait. Je m'élance aussitôt vers lui, et me faisant remettre les clefs par Adélaïde : « C'est à vous, Danzel, lui dis-je, « que je les confie. Vous ne devez pas me re- « fuser un dernier service. Je ne puis ici me fier « qu'à Joseph et à vous. »

Danzel avait su par sa femme ce qui s'était passé. Il m'aimait beaucoup, car j'avais été généreuse envers lui. Une larme qu'il voulut inutilement me cacher me fit plus de plaisir que n'eussent pu le faire les stériles expressions d'une sensibilité banale. « Oh ! Madame, comment pouvez- « vous fuir le général ? Que va-t-il dire? — Rien, « mon ami; le général ne doit plus m'aimer. « — Cela se commande-t-il, Madame !... Et où « allez-vous donc avec mademoiselle? —Tenez, « Danzel, voici mon adresse ; c'est à vous ou « bien à Joseph que je veux confier la lettre qui « lui apprendra tout. — Oh! bien, Madame, « j'espère que j'aurai encore le plaisir de vous « conduire; vous vous raccommoderez. Il vous « aime tant, ce brave homme! » Je fus touchée des preuves d'attachement de ce bon Danzel. Mais, qui le croirait? mon émotion fut encore

ici calomniée par le concierge et sa femme, témoins de cette scène. L'âme des êtres vicieux est un abîme de pensées bien horribles.

Je partis enfin. En moins d'une heure je fus installée dans mon nouveau logement. En y entrant, j'éprouvai un secret plaisir. J'étais libre, j'étais *chez moi*, et je me disais que s'il en eût toujours été ainsi, j'aurais évité une partie de tout ce qu'ailleurs j'avais souffert. Je le confesse à ma honte, la constance n'a jamais été ma vertu. Je vois rarement quelque chose au delà du moment présent, et je ne sentais alors que la joie d'échapper à l'embarras d'une entrevue que ma conscience m'eût rendue trop pénible. Tout semblait réuni pour me distraire en ce moment. Les soins de mon intérieur, la disposition de mes livres et de mon bureau, et, par dessus tout, le sentiment de mon indépendance. C'est bien du fond de mon âme que je m'écriai :

Ah ! je sens qu'être libre est le premier des biens.

CHAPITRE LVII.

Nouveau projet. —Visite à Molé. — Rencontre de Joufre. — Légère brouillerie avec D. L***.

Depuis bien long-temps je n'avais eu un réveil plus doux que celui du lendemain de mon installation dans mon nouvel appartement. Toute autre femme n'eût senti peut-être que le contraste qu'il offrait avec l'opulence de la veille. Mais oubliant même tout ce que je pouvais réclamer, ma seule pensée fut que j'étais entièrement maîtresse, et pour moi cette pensée, c'est le bonheur. S'il est peu de femmes qui aient jeté plus d'or pour de brillantes futilités, j'ose dire qu'il en est moins encore qui sachent mieux s'en passer. Depuis long-temps, sous le poids d'une complète infortune, je ne donnerais pas même le nom de courage à l'habitude des privations, si elle n'a-

vait trop souvent à subir les regards du monde, qui, en se fixant sur l'extérieur de la misère avec une sorte d'ironie, l'avertissent de la douleur par l'humiliation de l'amour-propre.

Le premier acte de ma volonté libre fut d'écrire à D. L***, qu'ayant trouvé la conduite de sa sœur et de sa mère d'une prudence un peu poltronne, genre de qualités que je méprise souverainement, je rompais toute liaison avec elles. Quant à lui, je l'assurais que je le verrais toujours du même œil, tant qu'il ne me ferait pas repentir de ma confiance.

Enchantée de ce trait de caractère, je me lève en parcourant en reine toutes les pièces de mon logement. J'étais en peignoir; mes cheveux roulaient en longues tresses négligées sur mes épaules; une glace réfléchit soudain mes traits, et mon attitude envoie à mon cœur je ne sais quel murmure d'orgueil et de joie qui ne m'était pas ordinaire. Rajustant ma coiffure, donnant à mon peignoir la forme d'une tunique, je me mets à débiter les vers de Racine sur le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil, puis de plus longues tirades, des scènes tout entières d'Iphigénie.

Adélaïde, qui m'écoutait sans que je m'en doutasse, s'écria : « Que madame serait belle « sur le théâtre! Ses gestes peignent, sa voix sur- « tout attendrit ! » A quoi tiennent les résolutions ! L'idée la plus étrange me vint au moment même de ce succès domestique presque ridicule ; mais dès qu'une idée passe devant mon imagination, de sa chimère à sa réalité il n'y a qu'un pas, et il est bientôt franchi. Ma journée s'écoula en rêves tragiques; j'entendais les applaudissemens du théâtre; je me voyais déjà devant Talma, recevant ses encouragemens, ses conseils et son sourire. Tout à coup un moyen s'offre à mon esprit de savoir au plus tôt à quoi m'en tenir sur mon talent dramatique. Molé, que j'avais connu à Lyon, était en ce moment à Paris. Je lui écris à l'instant même pour lui demander une entrevue. La réponse fut des plus empressées et des plus aimables; l'audience enfin indiquée pour le jour même.

Ma toilette fut une grande affaire, et j'avoue que je n'avais jamais mis tant de réflexion dans mon ajustement, et tant de travail dans la simplicité de ma mise. Je reçus de Molé l'accueil le plus flatteur, et quand je lui appris comment et pourquoi j'avais quitté Chaillot,

en renonçant à un titre et à un nom, il ne fut ni moins poli, ni moins gracieux pour moi. J'abordai promptement le sujet de ma visite. Molé, avec ce ton de galanterie qui lui était habituel, me donna des encouragemens dont je fus charmée. Il me fit répéter plusieurs tirades de différens rôles, et il me trouva plus propre à l'emploi des reines qu'à celui des jeunes princesses. « Bien que vous ayez de fort belles « larmes, me dit-il, votre organe exprimera « mieux la fierté de Sémiramis et les emportemens de Roxane, que les terreurs ingénues « d'Iphigénie, et les timides soupirs de Junie. « Travaillez, étudiez, et n'hésitez pas à vous « essayer dans les rôles de *Raucourt*. Vous la « remplacerez, si vous pouvez vaincre votre « accent. Accent n'est pas précisément le mot; « mais c'est quelque chose que l'on sent n'être « pas français; ce quelque chose n'est ni gascon, ni allemand, et n'a rien de désagréable « dans la société; toutefois au théâtre, et au « Théâtre-Français surtout, on ne le tolèrerait « pas. Vos traits sont réguliers et nobles; vous « serez superbe en scène avec ces yeux-là »

Je ne rapporterais pas si exactement les complimens de Molé, s'ils ne servaient à éta-

blir la fragilité des jugemens, même de l'expérience la plus consommée. Il se trompait complétement sur l'effet que je devais produire au théâtre. Je perdais tous mes avantages sous le rouge et les lumières; mais il me reste bien des événemens à rapporter avant d'arriver au jour où je l'appris si cruellement. Ma franchise s'exerce assez sur moi-même pour qu'il me soit permis d'exprimer avec une égale liberté mon jugement sur Molé, et sur l'effet que me produisirent les morceaux dont sa leçon de déclamation se composa. Sa voix, ses attitudes, ses gestes, si vrais dans la comédie, me semblèrent une véritable exagération dans les rôles d'Arsace, d'Achille et de Tancrède. Au moment où il débitait celui de Zamore, et s'abandonnait à tout l'emportement de son jeu, involontairement je m'écriai : « Oh non, cela n'est pas tragique! ré« pétez-moi plutôt Alceste ou Clitandre. » Molé avait trop l'usage du monde pour s'offenser des observations d'une femme; mais l'orgueil de la vieille école lui arracha cependant ces mots : « Voilà le malheur de nos débutans! « ils n'ont que Talma devant les yeux. — Mais, « M. Molé, ne le trouvez-vous donc pas admi-

« rable? — Dans son genre, oui; mais de mon « temps ce genre n'eût pas réussi. — Com- « ment! on n'aimait donc pas alors la vérité « et le naturel? — Pardonnez-moi, dans la co- « médie; mais la tragédie exige plus de pompe « dans la diction, et Talma est trop simple. — « Quelle erreur! Les rois, les héros, les tyrans « ne sont-ils pas des hommes? Ne doivent-ils « pas parler, avec le sentiment de leur dignité, « je le veux bien, mais aussi avec l'accent de « la nature? — Ma belle dame, cela nous mène- « rait trop loin. Si votre résolution est sérieuse, « fréquentez le théâtre, sans vous attacher à « aucune imitation exclusive. Venez me voir « dans deux jours. D'ici là je vous aurai trouvé « un maître pour corriger votre accent; plus « tard nous verrons ce qu'il y aura à faire. Je « désire aussi vous présenter à madame Remond, « ma nièce; à mon retour de Lyon, je lui ai « beaucoup parlé de vous. » Molé me reconduisit à ma voiture avec cette exquise politesse, et en quelque sorte avec tout le luxe des manières brillantes de son emploi. Si quelques réflexions se sont mêlées à mes éloges pour cet acteur unique, admirable dans son genre, qu'on ne l'attribue à aucun mouvement de ma-

lice ou d'ingratitude. J'en agis avec lui comme avec tous les artistes qui ont en quelque façon *posé* sous mes yeux; je n'ai pas la prétention de les juger, je me borne à la bonne foi de les peindre. Quant à Molé, je le quittai avec cet enchantement qui suit toujours chez moi le rêve de quelque projet extraordinaire.

En entrant à mon hôtel, je rencontrai M. Joufre, l'une de ces figures qui avaient le plus souvent circulé dans les salons que je fréquentais. Il était dès cette époque le familier de tous les hommes du pouvoir; plus tard, il devint secrétaire du ministère de l'intérieur, sous Lucien Bonaparte. Son cabriolet nous arrêta sous le guichet du Carrousel. Mon cocher fut insolent; il le fut davantage. Déjà on entourait les deux voitures; deux partis se formaient autour d'elles, lorsque, mettant la tête à la portière, je reconnus Joufre; il me reconnut aussi, et les excuses succédèrent dès lors aux imprécations impolies. « Comment! c'est « vous! s'écriait-il; que ne l'ai-je su plus tôt! Me « permettez-vous de suivre votre voiture? — Je « ferai mieux; je vous engage à monter dans « la mienne, car j'ai besoin de vous. — Ah! « c'est-à-dire que si je vous avais été inutile,

« vous m'auriez laissé là ? — Cela eût été pos-
« sible. » Il se plaça à mes côtés, et nous partîmes. Je m'aperçus bientôt, aux fadeurs familières que Joufre me débita, qu'il s'y croyait autorisé par le bruit de mes aventures. Je lui demandai, en retirant ma main qu'il avait fort lestement saisie, s'il savait que j'avais quitté Chaillot. « Tout le monde le sait, répondit-il, et
« l'événement fait grande sensation. Les femmes
« vous blâment amèrement : c'est une vieille
« jalousie; les sages vous plaignent, c'est de
« la compassion; les fous approuvent, c'est de
« l'espérance; car il leur paraissait affreux que,
« si jeune et si belle, vous vécussiez pour un
« seul. — En ce cas, répliquai-je avec un peu
« d'ironie, je n'ai pas à redouter votre cen-
« sure. — Loin de là, je suis dans la classe des
« fous; soyez sûre de mon approbation; et pour
« commencer la folie, allons déjeuner chez Rose.
« — L'extravagance n'est point de mon goût
« aujourd'hui; j'ai à vous parler sérieusement.
« — Ah! bon Dieu! du sérieux dès le matin;
« c'est porter malheur à toute ma journée. »

J'avais réellement besoin de ses services; et ne voulant pas le recevoir dans le moment, je lui indiquai une heure pour le lende-

main, et il reprit son cabriolet qui nous avait suivis.

A mon retour, je trouvai D. L*** qui m'attendait. Nous eûmes une querelle assez vive à l'occasion de ma volonté de ne plus voir sa prétendue famille. Il mit à m'en faire changer l'obstination de quelqu'un qui se croit nécessaire, et moi à y persévérer la fermeté de quelqu'un qui veut rester indépendant. Nous nous séparâmes brouillés, et nous le fûmes deux jours. Il revint le premier; et, s'il n'eût prévenu la réconciliation, je l'eusse provoquée: car, tout en ne l'aimant pas, tout en le méprisant même, je le sentais indispensable dans la position où je m'étais placée, comme un de ces êtres à qui l'on ose avouer tout ce que l'on cache au monde. Il savait composer avec mes remords, affermir mes pas toujours chancelans dans la route où j'étais lancée, travailler ma conscience, et m'en sauver les tourmens. Ah! ce n'est pas sans raison que je l'ai appelé mon mauvais génie!

CHAPITRE LVIII.

Oudet. — Scène singulière. — M. Lecouteulx de Canteleu. — Ses soupçons. — Sages résolutions promptement évanouies.

La tête toute pleine de ce que m'avait dit Molé, je voulus commencer immédiatement mes études dramatiques. Le soir même, j'allai avec Adélaïde à une représentation de *Macbeth*. Ma toilette était fort simple ; car, loin de chercher les regards publics, je voulais les éviter avec soin ; mais Adélaïde, beaucoup plus impatiente de briller, s'était habillée avec tout le clinquant d'une véritable soubrette de comédie. J'entendis cependant, en traversant les corridors, les chuchotemens de quelques groupes où l'on semblait me reconnaître, sans doute à l'air original que la simplicité ne m'enlevait pas. A l'instant, un homme s'élance vers moi, et s'écrie d'un air inspiré : « C'est toujours vous ! »

Je demeure interdite. C'était Oudet; cet Oudet, objet récent d'un si singulier rêve. « Accordez-« moi la grâce de vous accompagner ; » et déjà il s'était emparé de mon bras, et nous marchions ensemble dans le corridor. « Je vous ai « donc retrouvée ! me dit-il avec un incroyable « élan de sensibilité ; que vous m'avez causé de « tourmens ! » Stupéfaite de ce langage, j'entrai brusquement dans une loge; et alors levant une seconde fois les yeux sur cette figure mystérieuse, sur ces regards expressifs et scrutateurs; toute pleine de mes rêves de théâtre, de ma visite chez Molé, de la singularité de cette subite rencontre, d'une sorte d'émotion prophétique, je n'eus que la force de lever mes deux mains sur ma figure, et de m'écrier : « Éloignez, éloi-« gnez-vous, je vous en supplie. »

Un fat eût accaparé bien vite cette exclamation comme un triomphe de vanité. Oudet, plus pénétrant et plus sensible, y entrevit l'élan d'une âme en proie à des mouvemens extraordinaires. Sa voix sembla prendre, au contraire, l'accent d'un ami d'enfance. Il avait dans l'organe je ne sais quel timbre pénétrant et vrai, dont Talma seul, au théâtre ou dans le monde, m'a rappelé la magie. Il me demanda si tout ce qu'il avait

entendu de la bouche de l'envie avait quelque fondement; si j'avais réellement rompu avec le général. « Oui, répondis-je comme obéissant « malgré moi à une force supérieure; nous « sommes à jamais séparés. Tout ce qu'on a dit « est vrai. — Mon cœur, ma voix, mon bras, « prendront toujours votre défense, » me répondit Oudet avec ce ton généreux et passionné qui n'appartenait pourtant ni à la galanterie ni à l'amour. Il s'assit près de moi dans le fond d'une loge, et alors tout ce que l'esprit et le cœur peuvent inspirer d'éloquent, il le mit en œuvre pour me décider à faire une démarche près de Moreau. « Pouvez-vous, me dit-il avec feu, re-« noncer aussi légèrement à l'affection d'un « grand homme? il doit vous aimer avec pas-« sion : on ne saurait vous aimer autrement. — « Rien ne pourrait rendre à Moreau ses illu-« sions. Je n'ai, dans l'événement qui m'a fait « quitter sa maison, aucuns torts graves : des re-« proches, néanmoins, pèsent sur mon cœur; « mais ceux-là je ne veux point m'en repentir... « Enfin, j'ai besoin de ma liberté. — Mais quoi! « n'aimeriez-vous point Moreau? — Je l'estime, « je le révère au-dessus de tout. — Je vous com-« prends; il est froid, irrésolu, faible. — Ceux

« qui le peignent ainsi ne l'ont jamais vu devant « l'ennemi. — Non, non, il y a trop de noblesse « en vous pour vous séparer de Moreau. » La porte de la loge s'ouvrit à l'instant, et quelqu'un entra : c'était M. Lecouteulx de Canteleu. Quoique je le connusse beaucoup, sa présence m'embarrassa au dernier point; je m'aperçus cependant bientôt qu'Oudet seul était l'objet de son inquiète attention. M. de Canteleu pouvait, dès cette époque, passer pour un vieillard; mais ses manières si nobles, si distinguées, m'avaient fait apprécier sa connaissance, et j'avais mis quelque orgueil à lui être agréable. Jamais je ne le voyais sans songer à ce que mon excellent père m'avait dit du sien, le plus bel homme de son temps. Je croyais quelquefois retrouver dans M. de Canteleu cet aïeul que je n'avais pas connu, et cette illusion me donnait avec lui un air de soumission respectueuse et caressante qui le touchait vivement.

Différent de lui-même ce soir-là, soucieux et mécontent, il ne s'était attiré de ma part que les égards d'une banale politesse. Oudet, de son côté, confiné dans le fond de la loge, laissait échapper les bouffées d'une impatience pour moi fort embarrassante. L'apparition de

Talma vint heureusement à mon secours, et contraindre en quelque sorte les regards de mes voisins. Tout à coup, à une vive exclamation qui m'est arrachée par le jeu du Roscius français, Oudet, que j'avais complétement oublié, me dit d'un ton fort étrange : « Je suis fâché « de votre enthousiasme pour cet acteur... adieu... « Vous me reverrez, et il quitte brusquement la « loge. — Ce monsieur est donc bien lié avec « vous pour en agir de la sorte? me dit M. de « Canteleu avec un demi-dépit. — Fort peu, je « vous assure; il a certainement perdu la tête. « — Dans tous les cas, Oudet est un homme « que vous devez éviter. — Serait-ce un mé- « chant homme? — Il s'en faut; mais c'est un « extravagant, un songe-creux, qui déteste les « gouvernans que pourtant il sert avec honneur; « qui se permet enfin d'aimer la France à sa « manière. — Je ne vois pas, je l'avoue, qu'il y « ait grand mal à cela. *Vos gouvernans, il faut* « *en convenir, sont parfois de drôles de person-* « *nages. Heureusement qu'ils ne sont pas nom-* « *més à vie, et que, pouvant en changer, on a* « *quelques chances de trouver mieux.* »

Je débitais ces folies sans la moindre arrière-pensée politique, sans soupçonner qu'on ap-

prochait d'une crise, le 18 brumaire. Aussi je ne pouvais comprendre que M. de Canteleu aperçût dans mes plaisanteries les preuves d'une intimité, ou les signes d'une opinion. « Quoi « qu'il en soit de la couleur bizarre et insigni- « fiante que vous prêtiez à l'aventure d'aujour- « d'hui, me dit l'aimable vieillard, n'attirez pas « ce fantasque personnage à Chaillot, si vous « m'en croyez. — A Chaillot! oh! je n'ai plus le « droit d'y introduire personne. Depuis hier je « suis établie à Paris. — Comment! vous avez « quitté Chaillot et Moreau? » Je baissai la tête sans répondre. « Ah! que vous m'affligez! re- « prit M. de Canteleu. Revenez, revenez, je « vous en conjure, à un cœur si digne de votre « cœur; à ce Moreau, qui ne peut aimer comme « un autre, et qui saura pardonner comme il « aime. » Ce langage de la raison, ces accens de père et d'ami, m'attendrirent sans me convaincre. Tout ce que je pus promettre à M. de Canteleu fut d'aller le voir dans le beau jardin de son hôtel, causer bientôt avec lui du noble général auquel il portait un attachement et une estime si mérités.

Malgré ma légèreté, cette conversation m'avait vivement préoccupée. Je sortis du spectacle;

triste, rêveuse, presque raisonnable, et résolue de me rendre au plus tôt chez l'ambassadeur de Hollande pour le prier d'intercéder en ma faveur auprès de ma famille. Mais, par une fatalité de mon caractère et de ma destinée, il s'est toujours trouvé qu'au moment d'exécuter une bonne résolution, quelque circonstance inattendue est venue briser les premiers et les plus heureux efforts. Cette fois, une lettre de D. L***, qui me fut remise à mon retour, chassa le beau projet d'une minute; elle m'annonçait l'arrivée du général Ney. De ce moment, plus de réflexions, plus de souvenirs : dans mon ame, plus rien qu'un élan d'amour, qu'un songe de bonheur. Mais ces images, si ardemment appelées, s'éloignent encore devant des événemens qu'il faut rappeler.

CHAPITRE LIX.

Visite de Moreau. — Sa douceur et sa bonté. — Lemot. — Entretien avec D. L***.

Moreau était arrivé. Je tremblais à la seule idée de le voir, et cependant j'en sentais le besoin. La délicatesse ne me commandait-elle pas de lui rendre le pouvoir de disposer des fonds placés chez M. de La Rue? L'honneur me donna le courage de lui écrire ce peu de lignes :

« Vous devez me haïr et surtout m'accuser ;
« aussi je ne tenterai rien pour un raccommo-
« dement que tout rend impossible ; mais je ne
« puis et ne veux remettre qu'à vous les preu-
« ves que j'ai entre les mains d'une confiance
« qui, du moins sous ce rapport, ne pouvait
« être trompée, et ne le sera jamais. Vos amis,
« qui ne sont pas les miens, pourraient à ce

« sujet élever des soupçons, car ils me croient « intéressée. Que votre nom me soit encore une « sauvegarde contre un mépris que je ne saurais « ni mériter, ni souffrir.

« Elzelina. »

Adélaïde eut ordre de se rendre à Chaillot avec ce billet. Le général allait sortir : reconnaissant mon écriture sur l'adresse de la lettre qu'on lui remettait, il rentra, donna tous les signes d'une vive émotion, essaya d'écrire, déchira trois fois ce qu'il avait écrit, puis dit à Adélaïde avec beaucoup de bonté : « Le temps « me presse; annoncez que vous m'avez vu, et « que demain, dans la soirée, je viendrai. » Bien des fois je fis raconter par Adélaïde les paroles du général, et mon cœur se plaisait à le reconnaître à une foule de nuances délicates, qui redoublaient une tendre estime dont la vivacité n'alla pourtant jamais jusqu'à l'amour.

Le jour de cette visite, qui fit époque dans ma vie, fut aussi, par une singularité remarquable, un important épisode de notre histoire. Ceux qui retracent les grands événemens politiques supposent toujours les personnages célèbres occupés de vues profondes, de projets

ambitieux, et ils les placent au plus fort de l'action des partis, dans le moment même où d'ordinaire ces acteurs sans le savoir, renfermés dans le cercle des faiblesses communes, ne songent qu'à l'influence d'un regard, qu'aux révolutions d'un sourire ou d'une larme, qu'à l'empire d'un cœur. En vérité on fait l'histoire trop pompeuse.

Quoi qu'il en soit, ce fut le 6 novembre (15 brumaire an 5), que je reçus la visite de Moreau. Ce jour avait été marqué par le repas fameux que le Corps législatif donna aux généraux dans le *temple de la Victoire* (Saint-Sulpice). On a dit dans le temps, et l'on a répété depuis, que Moreau et Bonaparte s'y admirèrent et sortirent ensemble *pour combiner les grandes opérations du* 18 *et du* 19 *brumaire.* Ce que je sais, c'est qu'après ce dîner, entre huit et neuf heures du soir, Moreau était chez moi.

Il paraissait peu émerveillé de cette fête, que la musique avait seule animée, dont les amphitryons devaient être les victimes, et être mis à la porte des affaires par ceux qu'ils avaient reçus à leur table. Non seulement Moreau n'eut point de conférence avec Bonaparte,

ne saisit point cette occasion de le louer, mais laissa éclater en ma présence l'irrésistible sentiment d'une justice plus que sévère, qui devait plus tard être de la haine. Mais ce qu'alors je remarquai bien plus que tout cela, ce fut la bonté de Moreau, ce regard doux et pénétrant qui semblait vouloir m'attirer encore. Il y avait dans ses reproches une bienveillance si délicate, dans ses regrets une douceur si touchante, que je lui demandai avec les sanglots du repentir de me rendre son amitié. « Mon amitié, Elze-« lina! répondit Moreau; ce sentiment vous « suffit; mais il ne paie pas l'amour, et je t'aime, « toi qui en aimes un autre! »

Croyant qu'il parlait de cet affreux D. L***, je m'écriai avec cette force qu'inspire une injuste accusation : « Moi, l'aimer! oh non! Non, « je le jure! » Sans rien me répondre, Moreau me présente une lettre.... C'était celle que j'avais écrite à Ney. Bouleversée par mille suppositions sur la manière dont cette lettre lui est parvenue, je tombe aux pieds de celui qui pouvait seul éclaircir ce terrible mystère. L'état effrayant où me vit Moreau ranima en un instant toute sa tendresse; il me releva, et je me trouvai encore une fois pressée contre ce noble cœur,

dépositaire de mes larmes. « Elzelina, comment « Ney a-t-il mérité cet excès de délire qui vous « a fait oublier la dignité d'une femme?—Rien. « Il me connaît à peine; et peut-être ne m'ai- « mera-t-il jamais. — Ecoutez-moi, reprit Mo- « reau, c'est la dernière fois que je touche ce « sujet. Ney ne vous rendra point heureuse. « Je le connais, je l'admire; mais dans ses qua- « lités brillantes, dans cette âme élevée mais « ambitieuse, il n'y a point le bonheur d'une « femme; mais le caprice bouillant qu'elle peut « en attendre n'est pas l'amour durable qu'elle « doit inspirer. — Grands dieux! Que me dites- « vous! Ne me trompez-vous pas? » Moreau, blessé par cette injuste exclamation, non dans sa vanité mais dans sa délicatesse, resta rêveur quelques instans, puis me regardant avec cet air de dignité que donne la conscience de ce qu'on vaut: « Elzelina, me dit-il, adieu. Il m'en « coûte, mais il le faut. Votre franchise qui me « désespère me montre aussi ce que je me dois « à moi-même. Soyez heureuse.... Je ne vous « verrai plus... Ecrivez-moi, je ne serai jamais « étranger à votre destinée. N'oubliez pas que « le titre d'ami de votre famille me donne le « droit d'y veiller. Je vais sans doute avoir un

« commandement ; mais avant mon départ votre « sort sera assuré. — Ne m'humiliez pas ainsi, « m'écriai-je, vous n'avez déjà que trop fait pour « moi ! Reprenez ces preuves de votre généreuse « confiance, » et je lui remis les pouvoirs si étendus qu'il m'avait donnés. Il prit le papier, me serra étroitement contre son cœur, et sortit.

Dans cette entrevue, qui avait duré plus de trois heures, j'avais tout avoué, tout, excepté mon projet d'entrer dans la carrière dramatique. Mais avant de parler des idées de Moreau à cet égard, c'est le moment de rappeler une des circonstances de mon séjour à Chaillot, peu importante en elle-même, mais qui n'est point sans intérêt pour la suite de ces récits. Objet des flatteries de tout ce qui m'entourait, je ne pouvais guère résister à la fantaisie de me faire peindre. La palette d'Isabey me fut consacrée *dans une miniature* charmante comme toutes celles où le talent de cet artiste célèbre embellit encore la beauté. Un jeune peintre, du nom de Boucher, me peignit en pied, sous le costume d'Atalante[1]. Mais mon amour-propre n'en

[1] Ce portrait resta chez le général ; toutes mes démarches pour l'obtenir ont été infructueuses.

avait point encore assez, et voulut aussi recevoir les honneurs de la sculpture. A cette époque, venait de se révéler le talent original de Lemot. Son ciseau complaisant et heureux reproduisit mes traits avec un caractère si noble et si élevé, que l'ouvrage excita une admiration générale dans l'atelier de l'artiste et au Louvre. Très jeune alors, Lemot, sous une simplicité rare de manières, laissait entrevoir ce quelque chose qui ne se définit ni ne s'exprime, mais qui décèle l'homme de génie. Plein d'inspiration et de feu, il me faisait trouver courtes ces longues séances où l'amour-propre ordinaire des modèles est mis à de si rudes épreuves par l'ennui, mais qui disparaissait pour moi par la passion des arts et l'enthousiasme du maître. Dans un cabinet transformé en atelier, un lit de repos d'un style antique me recevait tous les jours dans l'attitude de Cléopâtre. Ainsi se forma une amitié chère et glorieuse, car elle a survécu à la jeunesse et à la beauté, et n'a point été infidèle à l'infortune. Moreau, sévère sur la modestie des femmes, avait d'abord été peu content de la mienne, et n'avait point épargné ce qu'il appelait un impudique orgueil; mais la plus grande rigidité

s'adoucit, et les hommes trouvent quelquefois tant de plaisir à ce qu'ils blâment, que Moreau eût voulu posséder la statue contre laquelle il s'était d'abord courroucé.

Du reste, depuis la visite du général, qui m'avait tant agitée, mon cœur sentait moins le chagrin d'une telle perte que le bonheur de sa liberté, d'une liberté qui permettait au moins à mon imagination de courir en idée sur les traces de celui que j'espérais bientôt voir, et dont l'image, toujours présente, chassait toutes les autres. C'était de Ney, de Ney seul que je m'occupais le lendemain même de la visite de Moreau. Quand D. L***, que j'avais envoyé chercher, arriva auprès de moi, je ne lui proposai rien moins que de partir à l'instant même pour porter au général Ney une lettre que je voulais lui écrire. « Mais ce voyage, Madame, me « paraît tout-à-fait inutile; il se prépare de « grands changemens; sous peu le général Ney « sera appelé à Paris. Libre maintenant, vous « pourrez le recevoir. Écrivez-lui, si vous le dé- « sirez, mais par la poste; cela suffit. — Eh bien! « alors, mon cher D. L***, voilà comment j'ar- « range les choses pour aujourd'hui. Vous irez « vous informer si l'on sait l'époque certaine de

« l'arrivée du général Ney à Paris. Pendant ce « temps, je ferai une visite à M. Lecoulteux de « Canteleu et à Molé; vous mettrez à la poste « un billet que je vais écrire à Joufre, et puis « vous irez m'attendre au café du pont Louis XV, « pour aller de là dîner au jardin des Plantes, « et ensuite au spectacle. Voici 500 francs : vous « tiendrez note de vos dépenses. Savez-vous ce « que je veux que vous fassiez encore? — Non, « mais je suis prêt à tout ce qui peut vous être « agréable. » La soumission de D. L*** me toucha, tout intéressée qu'elle était. « Voici, lui « dis-je, ce que je désire de vous : vous êtes fort « mal logé, et vous payez cher; ce sacrifice, « vous le faites pour demeurer près de moi. Il « me semble que si nous habitions la même « maison, cela serait plus agréable pour tous « deux. Venez donc prendre possession du joli « entresol que j'ai loué pour vous. — Ah! Ma« dame, on n'est pas meilleure. Je vais immé« diatement m'occuper de tous les soins dont « vous m'avez chargé. Mais comment accordez« vous avec votre amour et vos espérances du « côté du général Ney, vos nouveaux projets « dramatiques? vous y renoncez, sans doute? « — Non vraiment. Je vais même ce matin chez

« Molé savoir s'il m'a trouvé un maître de dé-
« clamation. Chaque jour, une heure appar-
« tiendra à cette étude; et, puisque vous aimez
« les beaux vers, vous me ferez répéter mes
« rôles. Je veux absolument être présentée à
« Talma et à madame Petit [1]. — Vous ne parlez
« pas de Monvel; est-ce qu'un si grand acteur
« pourrait ne pas plaire à un aussi bon juge.—
« Monvel a des accens qui viennent de l'âme,
« et d'une âme généreuse; il arrache quelquefois
« des larmes; mais quelque chose de pénible se
« mêle aux jouissances que donne son talent :
« on sent que chez lui la vie est prête à s'étein-
« dre; et la difficulté de sa prononciation ve-
« nant d'une infirmité physique, attriste à cause
« même de l'admiration qu'il inspire. Je n'ose
« espérer qu'il puisse me donner des leçons;
« mais il ne me refusera pas, j'espère, des con-
« seils dont je sens tout le prix. — A merveille;
« mais comment, encore une fois, accorderez-
« vous la guerre avec les arts? — Toutes les
« gloires sont de la même famille. Le talent, la
« renommée, portent avec eux des séductions
« bien puissantes. Oh! que je serais heureuse

[1] Depuis madame Talma.

« d'avoir quelque noble et semblable titre, « quelque couronne à mettre comme une illu- « sion de plus dans l'amour! Mais cette gloire, « que j'ambitionne pour lui plaire, je la fuirais « autant que je la désire; et, s'il l'exigeait, elle « deviendrait aussi volontiers un sacrifice qu'un » hommage. Allez, mon cher D. L***, aidez-moi « par quelques promptes et sûres nouvelles, à « supporter l'attente. »

CHAPITRE LX.

Mademoiselle Duchesnois. — Le Vaudeville. — Regnaud de Saint-Jean-d'Angély.

Suivant mon projet, je me rendis chez M. Lecoulteux de Canteleu. Jamais accueil ne fut plus aimable. Le bon et beau vieillard m'accabla de complimens sur mon attention, me retint à déjeuner, et par une coquetterie de son âge, voulut préparer lui-même notre chocolat, dissertant avec complaisance sur cet aliment, et sur les qualités qu'il y ajoutait encore par une préparation industrieuse. Je ne me permettrai pas de prononcer sur l'étendue de ses connaissances et la profondeur de son savoir, mais je n'ai jamais rien rencontré de plus aimable que la douce indulgence et

l'abnégation de tout amour-propre, qui distinguaient surtout M. de Canteleu.

La visite se prolongea, et j'y trouvai ce charme qui naît de la certitude d'une noble amitié, amitié à laquelle, si j'avais été plus prudente, j'aurai confié le grand projet dont j'étais occupée; mais je craignais les conseils de M. de Canteleu, comme on craint la raison. Je me rendis donc chez Molé avec toute la chaleur et toute l'indépendance de ma résolution dramatique. Ma présence interrompit une discussion assez vive entre lui et deux hommes fort âgés que je pris pour des comédiens. Je me trompais : c'étaient de ces amateurs de théâtre, vieux aristarques d'orchestre, qui commentent leurs plaisirs et raisonnent leurs émotions. Aussitôt que Molé m'aperçut, leste comme un jeune homme et galant comme un marquis, il accourut vers moi, en s'écriant : « Messieurs, « voici quelqu'un qui me vengera. Madame « sera certainement de mon avis, et j'espère « que le jugement de la beauté sera sans appel. » Je demandai quel était le sujet de la discussion où l'on voulait bien me prendre pour juge. Il s'agissait d'un vers que dit Orphise à Julie, dans la *Coquette corrigée*, lorsque celle-ci, du

haut de son orgueil, la menace de lui enlever le cœur de Clitandre. Orphise répond qu'elle permet qu'on le tente, et ajoute :

Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

C'était Orphise-*Contat* et Julie-*Mézeray* qu'il s'agissait de juger. Ces messieurs prétendaient que mademoiselle Contat, au lieu de mettre de la finesse à exciter la vanité de Julie, n'avait montré qu'une morgue de mauvais ton. « Cela « est impossible, m'écriai-je avec vivacité. — Eh « bien, que pensez-vous de mon étrangère, Mes- « sieurs? reprit Molé. Quand je dis étrangère, « je me trompe : quand on sent si bien les « beautés de notre langue et le talent de nos « artistes, on ne l'est pas en France. Madame « se destine à l'emploi des reines; depuis long- « temps nous n'en avons pas eu de plus belles. « — Je serais bien plus flattée si, dans un an ou « deux, vous pouviez ajouter : Nous n'en avons « pas eu de meilleures. — Très bien, mon « ange! » Il aurait mieux valu pour moi que je n'eusse pas compté sur ces avantages; j'aurais étudié plus utilement l'art, objet de mes prédilections, auquel, hélas! je ne consacrai que les heures oisives d'une opulence paresseuse et

indolente. C'est ce que me dit Dugazon, lorsque j'assistai aux leçons que la première de nos tragédiennes, mademoiselle Duchesnois, recevait de lui, et dont elle a si glorieusement profité.

Molé m'avait procuré un maître de déclamation, de prononciation serait plutôt le mot propre. C'était un ancien acteur, d'une probité parfaite, d'un talent médiocre, mais dont le zèle m'eût été fort utile, si les distractions du monde ne m'eussent incessamment détournée des études que rien ne remplace.

Pendant que je demeurais à Passy, Moreau m'avait présenté son compatriote et son ami, M. Alexandre Duval, dont l'expérience et le bon goût auraient pu aussi me soutenir heureusement dans la carrière. M. Duval, quoiqu'il eût montré d'abord une surprise flatteuse et polie sur mes dispositions, ne m'en avait jamais parlé qu'avec cette franchise d'un noble caractère qui n'a jamais flatté personne. Je le consultai sur mon projet. Sans détour, M. Duval m'avoua qu'il le croyait presque impossible. Il applaudissait volontiers à mes moyens, à ma sensibilité vraie, au naturel de mes gestes; mais il proclamait aussi que mon caractère et ma position dans le monde lui paraissaient des obs-

tacles presque invincibles à un début. Combien de fois le souvenir de cette franchise courageuse a excité chez moi le repentir qu'elle ait été stérile ! Mais l'amitié véritable n'était jamais celle que j'écoutais.

Mes visites chez M. de Canteleu et chez Molé avaient pris toute ma matinée. Aussi trouvai-je D. L*** s'impatientant au rendez-vous qui avait été convenu ; il n'avait rien appris de certain sur l'arrivée du général Ney, et ma gaieté se ressentit de son malheur. Après avoir dîné chez Rose, au boulevard des Italiens, nous nous rendîmes au Vaudeville : on y représentait *Colombine mannequin*. L'actrice qui remplissait le rôle de Colombine, et surtout l'acteur qui remplissait celui d'Arlequin, me causèrent un vif plaisir. Ce dernier surtout, par sa légèreté, sa souplesse, ses mignardises gracieuses, me rappelait ce que j'avais vu de plus piquant en Italie. Jamais je n'ai pu résister aux impressions du théâtre, ni à l'expression publique du plaisir que les pièces ou les acteurs m'y causent. Ce soir, les effusions un peu bruyantes de ma gaieté, facilement remarquées de l'orchestre, dont ma loge était voisine, m'attirèrent l'attention d'un homme de fort bonne mine, dont le main-

tien annonçait, non pas ce qu'on appelle un homme *comme il faut*, mais cette assurance sans orgueil respirant le sentiment de ce qu'on vaut : c'était Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Il se trouvait près de ma loge. Son regard suivait le mien; et, comme par une inexplicable attraction, nous applaudissions en même temps.

Après la seconde pièce, D. L*** sortit. Alors Regnaud chercha à lier conversation. Toujours irréfléchie, je répondis avec un *laisser aller* qui dut lui donner de moi une assez mauvaise opinion. Mais il avait trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir qu'il n'y avait dans tout cela que de l'étourderie. L'absence de D. L*** se prolongeant, Regnaud la remarqua et me dit : « Si « par un hasard heureux vous alliez, Madame, « vous trouver sans cavalier, me serait-il per- « mis d'oser vous offrir ma voiture? — Mille re- « mercîmens, Monsieur, lui répondis-je; j'ai la « certitude de n'être pas obligée d'abuser ainsi « de votre complaisance. » La conversation continua. Il y avait bien dans les manières de Regnaud quelque chose qui ne me plaisait pas; mais je l'oubliais par son esprit, sa brillante facilité d'élocution, et une sorte d'éloquence attachante qui rendait fort agréable cette ren-

contre, première origine d'un intérêt et d'un attachement que, dans aucune circonstance, je n'invoquai jamais en vain. D. L*** devint ensuite le sujet de la conversation. Sa figure avait désagréablement prévenu Regnaud, fin observateur des physionomies, au point qu'il ne put s'empêcher de me témoigner qu'il ne me faisait pas l'injure de mettre le soupçon d'une passion sur un tel visage; mais il m'exprima jusqu'au regret de la moindre liaison avec un pareil homme. Mon amour-propre jouissait de ce suffrage, assez bienveillant au premier abord pour me croire au dessus d'un D. L***, et de toute faiblesse à son égard; mais je souffrais de le voir accabler, et je pris sa défense en lui prêtant des qualités d'obligeance et d'utilité qu'intérieurement je lui souhaitais. « Eh bien! malgré le plai-« doyer, malgré l'habitude, je vous engage fort, « me dit Regnaud d'un ton ferme et énigma-« tique, je vous engage fort à vous défaire de « cette mauvaise habitude. »

Pourquoi Regnaud ne s'expliqua-t-il pas davantage? Car il ne vint pas me voir avant de quitter Paris; et, privée des lumières qu'il paraissait avoir sur D. L***, je restai exposée, avec toute la facilité de mon caractère, à l'industrie

de cet indigne spoliatenr. D. L*** revint bientôt lui-même dans la loge; et, en sortant, il me parla tout de suite de Regnaud avec force exclamations sur son mérite, sur son crédit, sur l'influence qu'il exerçait déjà et qu'il ne manquerait pas d'exercer davantage dans les affaires. « Vous êtes bien au fait de ce qui le concerne, « dis-je à D. L***, vous le connaissez donc par« ticulièrement? — Non, répondit D. L*** avec « un visible embarras; mais M. Regnaud est un « personnage public que la révolution a fait « assez connaître. — Que voulez-vous dire? ce « n'est pas, que je sache, un terroriste, un pro« scripteur? — Loin de là, il a été proscrit lui« même. — Oh! tant mieux, c'est pour lui un « titre de plus. » Ici un amer sourire anima un moment la laide figure de D. L***. « En vérité, « je ne vois rien de plaisant dans ce que je viens « de dire. — Je ris, mais seulement de la promp« titude qui met si vite les gens de vos amis. — « L'observation est fort impertinente; elle vous « sied fort mal; et, si je ne craignais de gâter « ma soirée, je gronderais encore plus fort ce« lui qui se permet d'en être le commentateur. « M. D. L***, que cela vous suffise. » Et, en effet, il se tut avec sa souplesse accoutumée.

CHAPITRE LXI.

Lettre de Moreau. — Il me fait une seconde visite. — Scène très vive entre nous deux. — Son projet de Mariage.

Le général Moreau m'avait engagée à lui écrire. Sensible à son intérêt, je crus pouvoir plus franchement y répondre par écrit que de vive voix, et je lui confiai en effet, dans une lettre pleine de soumission, mon désir d'entrer dans la carrière dramatique, et de me créer ainsi une existence indépendante et honorable.

La réponse que je reçus, je ne la transcrirai point, par respect pour une haute renommée; mais en la lisant, je restai confondue devant l'expression de ce que les préjugés les plus vulgaires peuvent avoir de plus absurde. Le théâtre, et ceux qui se livrent aux travaux et aux études, honorés de tant d'applaudissemens et de suffrages, tout cela était l'objet d'un insultant mépris. Venaient ensuite des menaces de me

priver de ma liberté, si je persistais dans mes extravagantes idées. Moi aussi je répondis, et en termes ironiques, sur ces reproches d'oublier ma naissance et de déroger, si étranges sous la plume d'un défenseur de l'égalité républicaine!

D. L***, qui arriva dans le moment, m'aida avec chaleur à étouffer tous les scrupules qui auraient pu me retenir encore, et je résolus plus fortement que jamais de passer outre. Quelques heures après, M. Lemière, mon maître de déclamation, était là, et c'est au milieu en quelque sorte des hostilités commencées que parut Joseph comme un ambassadeur envoyé par le général pour entrer en négociation. Le général allait bientôt quitter Paris, il demandait à me voir le soir même. « Oui, Joseph, « le général peut venir, je l'attendrai toute « la soirée; je vais même vous donner un mot « pour lui. »

Moreau vint entre sept et huit heures. Le 18 brumaire était passé; et par ses hésitations et sa faiblesse, Moreau s'était vu entraîner dans les projets ambitieux de Bonaparte, qu'il aimait si peu, malgré toutes les belles phrases que l'on débitait au sujet de leur attachement,

dans les journaux du temps, qu'au lieu des mots pompeux d'amitié et d'estime, on aurait pu choisir ceux de dédain et d'aversion pour peindre leurs sentimens. L'antipathie de Moreau embrassait alors toute la famille Bonaparte, car Moreau me dit ce soir-là même, en propres termes, *qu'il aimerait mieux épouser la ravaudeuse du coin, que de devenir le beau-frère du Corse* [1].

« Pourquoi, dis-je à Moreau, n'avoir pas « prévenu l'ambition de cet homme qui vous « inquiète, au lieu de la servir? Pensez-vous que

[1] Le nom de l'homme extraordinaire qui arrive pour la première fois dans ces Mémoires, s'y produira plus tard, et sous une couleur qui ne sera point celle de la haine. C'est ici un rival qui parle avec l'amertume d'un ressentiment et d'une prévention personnels. L'auteur parlera à son tour de Napoléon avec toute la franchise de ses propres impressions, que l'exactitude dont il fait preuve en ce moment, lui donnera le droit de ne pas affaiblir.

Quant à nous, nous saisissons avec empressement cette première rencontre d'une gloire naissante, et nous renvoyons les lecteurs à la fin de ce volume, pour saisir quelques uns des traits d'une figure qui dominera toutes les autres dans l'histoire.

Ils verront, dans une suite de lettres à Joséphine, l'âme

« les généraux qui l'ont secondé ne vous eussent « pas suivi de préférence? — Vous qui me con« naissez, pouvez-vous me parler ainsi ? Je n'ai « jamais eu l'idée de gouverner; mais je ne veux « pas qu'un ambitieux le prétende. Nous ver« rons, au reste, nous verrons...... Parlons de « vous aujourd'hui : avant de partir, Elzelina, « dites-moi donc quelle est cette nouvelle folie? « nouveau chagrin pour votre famille. — Ma « famille..... J'aime en vérité vous voir prendre « son parti : elle s'inquiète tant de mon sort! Une « pension de 1200 fr.! c'est en effet un luxe de « tendresse, un excès de générosité! — Mais elle « pourrait vous dire : Pourquoi rester en pays

de Napoléon avec ses affections intimes, ses confidences secrètes. Cette correspondance date à peu près de l'époque des premiers succès de Bonaparte, de l'époque où Moreau le trouvait sur son passage pour le méconnaître.

Cette partie curieuse de notre publication est entièrement étrangère à l'auteur des Mémoires. Dépositaires depuis long-temps de cette précieuse correspondance, nous avons obtenu de la joindre à un ouvrage assez riche par lui-même en révélations, et plutôt comme un complément de souvenirs que comme une ressource d'intérêt. Si cet appendice a besoin de responsabilité, nous déclarons qu'elle doit peser sur nous seuls. (*Note des Éditeurs.*)

« étranger? — Général, vous savez mieux que « personne pourquoi j'ai fui la Hollande. — Je « vois que vous voulez vous perdre et compro- « mettre par un scandale public un nom respec- « table. Je vous préviens que je m'y opposerai « de tout mon pouvoir. — Me parler ainsi, gé- « néral, c'est détruire vous-même le pouvoir « que vous aviez sur mes actions, pouvoir qui « vous était librement donné par la reconnais- « sance. Le lien qui m'unissait à vous étant « rompu, vous avez perdu tous vos droits comme « j'ai perdu tous ceux que je devais à l'amour. — « Elzelina, je ne veux pas oublier combien vous « me fûtes chère; mais je vous le jure, vous « n'exécuterez pas votre projet extravagant. Je « vais écrire à votre famille; je parlerai à l'am- « bassadeur.—Il est heureux que nous ne soyons « plus au temps des lettres de cachet; sans cela « votre ressentiment vous ferait trouver bonnes « les ressources du pouvoir absolu, foudroyées « pourtant du haut de la tribune nationale. Moi « qui ne fais pas de doctrines républicaines, qui « ne suis point chargée de la défense de la liberté « politique, je saurai cependant défendre la li- « berté individuelle, la mienne du moins. — « Elzelina, me dit Moreau après quelques mo-

« mens de silence et d'un ton plus pénétrant,
« l'idée de vous voir exposée à tous les regards
« sur un théâtre m'est insupportable. Vous que
« j'ai connue au sein de l'opulence, au milieu
« d'une famille si respectable; sans abandonner
« votre dessein, promettez du moins à votre ami
« de ne rien précipiter. — Je vous le promets;
« et d'ailleurs cet état exige des études assez
« longues. — Ah! pourquoi n'avez-vous pu
« m'aimer? Votre destinée eût été paisible et la
« mienne heureuse. — Faut-il vous l'avouer?
« Mon âme a besoin d'agitations et de tour-
« mens.—Pauvre et chère Elzelina, écoutez-la,
« cette âme si ardente; celui qui excite en vous
« un tel délire a de quoi remplir votre fatale
« destinée. — Pardonnez-moi et ne me haïssez
« pas. — Ah! s'écria-t-il avec un nouveau degré
« d'émotion, pour ne pas céder à tous les sen-
« timens que vous m'inspirez encore, je dois
« cesser de vous voir et de vous entendre...... »
Il soupira, puis exigea de moi que je renouvelasse la promesse de réfléchir mûrement avant d'entrer dans la carrière du théâtre, et de nouveau je le promis.

« Savez-vous, me dit-il avec une sorte d'irréso-
« lution et quelques momens de silence, qu'on

« veut me marier ? — Tant mieux ! m'écriai-je, si « celle qu'on vous destine est aimable, bonne et « jolie. Son bonheur est certain avec tant de qua- « lités qui vous distinguent. Il ne faudra à une « femme qu'un peu de raison pour apprécier et « goûter tout cela. Encore une campagne contre « l'ennemi, et vous viendrez vous reposer de la « gloire dans les plaisirs de la vie intérieure, « près d'une jeune épouse qui bercera son pre- « mier né sous les lauriers de son père. Oui, « Moreau, mariez-vous; mais déjà êtes-vous « amoureux? — Je ne le crois pas, mais cela « pourra venir, car celle qu'on me destine est « fort jolie et pleine de grâce et de talent. Ce « sont les De la Marre, mes bien anciens amis, « qui ont songé à ce mariage. — Ils ne sont ni « mes anciens ni mes nouveaux amis, mais s'ils « réussissent à assurer votre bonheur, ils auront « acquis bien des droits à ma vénération. — Je « ne suis pas encore déterminé..... Ma future « belle-mère ne me convient pas autant que sa « fille. — Mais ce n'est pas la mère que vous « épousez? — Non et oui, car cela revient pres- « qu'au même, et c'est une terrible chose qu'une « belle-mère. — Mais parce qu'on marie sa fille, « on ne devient pas méchante quand on ne l'est

« pas.—Je ne dis pas cela; mais la prétention de « gouverner son gendre comme on gouvernait « sa fille devient une conséquence inévitable du « caractère de la belle-mère, et une source fé« conde de tracasseries, et souvent même de « grands malheurs. — Ne vous mettez pas ces « chimères dans la tête; quand même votre « belle-mère demeurerait chez vous, en seriez« vous moins le maître? — Sans doute, mais il « faudrait combattre, et je redoute presque au« tant la discussion que l'obéissance.—Moreau, « quoique vous soyez doué des plus nobles et « des plus grandes qualités, il vous en manque « une bien essentielle, la résolution.»

Il ne répondit rien à ce dernier mot. Nous causâmes encore quelque temps sur le ton de la plus affectueuse amitié, puis nous nous séparâmes.

En sortant, Moreau avait glissé sur un guéridon un contrat de rente. Je le lui renvoyai le lendemain, avec quelques reproches sur ce procédé, que je n'approuvais pas, avec les plus vives expressions d'attachement, terminées par quelques plaisanteries sur son antipathie pour les belles-mères.

Dès que D. L*** sut le départ de Moreau, qui

eut lieu à quelque temps de là, il n'eut cesse que je ne chargeasse quelqu'un de redemander le mobilier de Chaillot. Je ne rapporterai pas les mille tracasseries qui accompagnèrent cette opération si simple et pourtant si longue. Je ne mentionne cette circonstance que pour constater le dépit des *Gaillard*, et la joie intéressée de D. L***.

Bien long-temps après, je revis Moreau à Paris, à l'occasion d'un papier laissé chez lui. Quoiqu'en présence de témoins, il me rappela notre dernière conversation, et j'eus le regret d'apprendre que tout ce qu'il avait craint des belles-mères s'était réalisé, et qu'au sein de l'opulence et des grandeurs, dans une union embellie de toutes les vertus d'une femme charmante, il avait rencontré les ennuis d'une influence domestique à laquelle il n'avait pas la force de se soustraire.

FIN DU SECOND VOLUME.

LETTRES INÉDITES

DE

NAPOLÉON BONAPARTE,

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE.

AVANT-PROPOS.

Le nom de Napoléon semble retentir avec plus de bruit depuis sa chute; sa mort a réveillé l'intérêt de sa vie, et l'on dirait que le monde prête, s'il est possible, plus d'attention aux actions et aux paroles de cet homme extraordinaire, depuis que sa fortune s'est enfuie sur un rocher, et que sa voix s'est éteinte dans un tombeau. Ce sera bientôt une bibliothèque entière que le recueil des ouvrages qui parlent de lui. Mais personne n'en parlera jamais mieux que lui-même; et en effet rien n'égale pour la postérité les précieuses confidences des grands hommes qui comparaissent à son tribunal. La vérité historique se trouve quelquefois autant

dans les aveux passionnés d'un acteur principal que dans les septiques commentaires d'un biographe. Le public n'aime pas toujours qu'on lui fasse ses jugemens, et de nos jours il croit autant à lui-même qu'aux historiens. Walter Scott, qui s'avance pour prendre cette qualité, ne s'en est pas acquitté de manière à ce que le public changeât de goût et d'habitude.

Les mémoires, les pièces officielles, les rapports intéressés, mais contradictoires des parties, les pensées et les confessions personnelles enfin, voilà l'histoire telle qu'il la faut à des contemporains.

Comme guerrier, comme législateur, comme homme public, en un mot, Napoléon vit déjà sous ses véritables traits dans une foule d'écrits; il nous a paru que l'homme privé se révèlerait par les lettres que nous publions, avec cet élan de passions intimes et de sentimens personnels que l'on aime toujours à surprendre dans les âmes fortes. La pompe de l'Empire éblouit, la

maturité du génie commande l'admiration, mais la gloire naissante d'un héros, et les émotions secrètes de la jeunesse ont quelque chose de plus poétique. On aimera, nous n'en doutons pas, à suivre sur le théâtre de ses premiers succès celui qui doit être un jour le maître du monde, et qui, sur les champs de bataille, où il remue la fortune de l'Europe, plus tendre qu'ambitieux, ne pense qu'à Joséphine, qu'à une femme, même en face de la victoire. Cette vie, si pleine et si courte, magnifique et terrible épopée, qui commence par le délicieux épisode d'un amour si violent et si pur, quelle source singulière d'observation et d'intérêt!

Il n'y a point de calque possible pour le style d'un homme qui sentait comme Napoléon. Aussi nous livrons ses lettres au public, en lui laissant le plaisir d'en reconnaître le cachet original, sans le fatiguer des preuves de leur caractère authentique. Par un hasard que nous ne saurions nous expliquer, six des lettres qui enri-

chissent ce volume ont été insérées dans un ouvrage récent sur Napoléon. Nous n'avons pas cru devoir les séparer de celles qui les précèdent et qui les suivent. Adressées à Joséphine, comme presque toutes celles que nous y ajoutons, elles complètent le tableau du même sentiment; et ainsi se trouvent réunis tous les traits d'un amour qu'une sorte de superstition populaire regarda comme une partie de la destinée de Napoléon.

LETTRES INÉDITES

DE

NAPOLÉON BONAPARTE,

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Neuf heures du matin.

A MADAME BEAUHARNAIS.

JE vous ai quittée, emportant avec moi un sentiment pénible. Je me suis couché bien fâché. Il me semblait que l'estime qui est due à mon caractère devait éloigner de votre pensée la dernière qui vous agitait hier au soir. Si elle prédominait dans votre esprit, vous seriez bien injuste, Madame, et moi bien malheureux!

Vous avez donc pensé que je ne vous aimais pas pour vous!!! Pour qui donc? Ah! Madame, j'aurais donc bien changé! Un sentiment si bas a-t-il pu être conçu dans une âme si pure! J'en

suis encore étonné, moins encore que du sentiment qui, à mon réveil, m'a ramené sans rancune et sans volonté à vos pieds. Certes, il est impossible d'être plus faible et plus dégradé. Quel est donc ton étrange pouvoir, incomparable Joséphine? Une de tes pensées empoisonne ma vie, déchire mon âme par les volontés les plus opposées; mais un sentiment plus fort, une humeur moins sombre me rattache, me ramène et me conduit encore coupable. Je le sens bien, si nous avons des disputes ensemble, je devrais récuser mon cœur, ma conscience : tu les as séduits, ils sont toujours pour toi.

Toi, cependant, *mio dolce amor*, tu as bien reposé! As-tu seulement pensé deux fois à moi!! Je te donne trois baisers : un sur ton cœur, un sur ta bouche, un sur tes yeux.

BONAPARTE.

A Madame BEAUHARNAIS.

Chauceau, le 24, à six heures du soir.

Je t'ai écrit de Châtillon, et je t'ai envoyé une procuration pour que tu touches différentes sommes qui me reviennent. Ce doit être 70 louis en numéraire, et 15,000 livres en assignats.

Chaque instant m'éloigne de toi, adorable amie, et chaque instant je trouve moins de force pour supporter d'être éloigné de toi. Tu es l'objet perpétuel de ma pensée; mon imagination s'épuise à chercher ce que tu fais : si je te vois triste, mon cœur se déchire et ma douleur s'accroît. Si tu es gaie et folâtre avec tes amis, je te reproche d'avoir bientôt oublié la douloureuse séparation de trois jours; tu es alors légère, et dès lors tu n'es affectée par aucun sentiment profond. Comme tu vois, je ne suis pas facile à me contenter; mais, ma bonne amie, c'est bien autre chose si je crains que ta santé ne soit altérée, ou que tu aies des raisons d'être chagrine que je ne puis deviner. Alors je

regrette la vitesse avec laquelle l'on m'éloigne de mon cœur. Je sens vraiment que ta bonté naturelle n'existe plus pour moi, et que ce n'est que tout assuré qu'il ne t'arrive rien de fâcheux que je puis être content. Si l'on me fait la question si j'ai bien dormi, je sens qu'avant de répondre j'aurais besoin de recevoir un courrier qui m'assurât que tu as bien reposé. Les maladies, la fureur des hommes ne m'affectent que par l'idée qu'ils peuvent te frapper, ma bonne amie. Que mon génie, qui m'a toujours garanti au milieu des plus grands dangers, t'environne, te couvre, et je me livre découvert. Ah! ne sois pas gaie, mais un peu mélancolique, et surtout que ton âme soit exempte de chagrin, comme ton beau corps de maladie; tu sais ce que dit là-dessus notre bon Ossian. Écris-moi, ma tendre amie, et bien longuement, et reçois les mille et un baisers de l'amour le plus tendre et le plus vrai.

BONAPARTE.

A la Citoyenne BEAUHARNAIS,
rue Chantereine, à Paris.

Genève, le 21.

Je suis à Genève, ma bonne amie; j'en partirai cette nuit. J'ai reçu ta lettre du 27..... Je t'aime beaucoup..... Je désire que tu m'écrives souvent, et que tu sois persuadée que ma Joséphine m'est bien chère.

Mille choses aimables à la petite cousine; recommande-lui d'être bien sage, entends-tu?

Bonaparte.

A Madame Bonaparte.

Milan, le 4 prairial.

Joséphine, point de lettre de toi depuis le 28! Je reçois un courrier parti le 27 de Paris, et je n'ai point de réponse, point de nouvelles de ma bonne amie! M'aurait-elle oublié? ou ignorerait-elle qu'il n'est point de plus grand tourment que de ne point recevoir de lettres de *son dolce amor*?...... L'on m'a donné ici une grande fête; cinq à six cents jolies et élégantes figures cherchaient à me plaire, mais aucune ne te ressemblait; aucune n'avait cette physionomie douce et mélodieuse qui est si bien gravée dans mon cœur. Je ne voyais que toi, je ne pensais que toi, cela me rendit tout insupportable, et, une demi-heure après y être entré, je me suis en allé me coucher tristement, en me disant : Voilà ce réduit vide, la place de mon adorable petite

femme...... Viens-tu? Ta grossesse, comment va-t-elle?...... Ah! ma belle amie, aie bien soin de toi; sois gaie, prends souvent du mouvement, ne t'afflige de rien; n'aie aucune inquiétude sur ton voyage; va à bien petites journées. Je me figure sans cesse te voir avec ton petit ventre : cela doit être charmant. — Mais ce vilain mal de cœur, est-ce que tu en as encore?......

Adieu, belle amie; pense quelquefois à celui qui pense sans cesse à toi.

BONAPARTE.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

Nice, le 10 germinal.

Je n'ai pas passé un jour sans t'aimer ; je n'ai pas passé une nuit sans te serrer dans mes bras; je n'ai pas pris une tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui me tiennent éloigné de l'âme de ma vie. Au milieu des affaires, à la tête des troupes, en parcourant les camps, mon adorable Joséphine est seule dans mon cœur, occupe mon esprit, absorbe ma pensée. Si je m'éloigne de toi avec la vitesse du torrent du Rhône, c'est pour te revoir plus vite. Si, au milieu de la nuit, je me lève pour travailler encore, c'est que cela peut avancer de quelques jours l'arrivée de ma douce amie, et cependant, dans ta lettre du 23, du 26 ventôse, tu me traites de vous. —Vous toi-même. Ah, mauvaise! comment as-tu pu écrire cette lettre! qu'elle est froide! Et puis du 23 au 26 restent quatre jours; qu'as-tu fait, puisque tu n'as pas écrit à ton mari?.... Ah! mon amie, ce *vous* et ces quatre jours me font regretter mon antique indiffé-

rence. Malheur à celui qui en serait la cause ! Puisse-t-il, pour peine et pour supplice, éprouver ce que la conviction et l'évidence qui servit ton ami, me ferait éprouver ! — L'enfer n'a pas de supplice, ni les furies de serpent !.... Vous ! vous ! Ah ! que sera-ce dans quinze jours ?...... Mon ame est triste ; mon cœur est esclave, et mon imagination m'effraie........ Tu m'aimais moins, tu seras consolée. Un jour tu ne m'aimeras plus ; dis-moi-le, je saurai au moins mériter le *malheur*.... Adieu, femme, tourment, bonheur, espérance et ame de ma vie, que j'aime, que je crains, qui m'inspire des sentimens tendres qui m'appellent à la nature, à des mouvemens tempestueux aussi volcaniques que le tonnerre. Je ne te demande ni amour éternel, ni fidélité, mais seulement..... *vérité*, *franchise* sans bornes. Le jour que tu me diras *je t'aime moins*, sera ou le dernier de mon amour ou le dernier de ma vie. Si mon cœur était assez vil pour aimer sans retour, je le hacherais avec les dents. Joséphine ! Joséphine ! souviens-toi de ce que je t'ai dit quelquefois : la nature m'a fait l'ame forte et décidée ; elle t'a bâtie de dentelle et de gaze. As-tu cessé de m'aimer !! Pardon, ame de ma vie, mon ame est tendre sur de vastes

combinaisons. Mon cœur, entièrement occupé par toi, a des craintes qui me rendent malheureux. Je suis ennuyé de ne pas t'appeler par ton nom. J'attends que tu me l'écrives.

Adieu! Ah! si tu m'aimes moins, tu ne m'aurais jamais aimé. Je serais alors bien à plaindre.

BONAPARTE.

P. S. La guerre, cette année, n'est plus reconnaissable. J'ai fait donner de la viande, du pain, des fourrages; ma cavalerie armée marchera bientôt; mes soldats me montrent une confiance qui ne s'exprime pas : toi seule me chagrines, toi seule, le plaisir et le tourment de ma vie. Un baiser à tes enfans, dont tu ne parles pas. Pardi! cela allongerait tes lettres de la moitié; les visiteurs, à dix heures du matin, n'auraient pas le plaisir de te voir. *Femme!!!*

A la Citoyenne BONAPARTE,
chez la citoyenne Beauharnais, rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier-général, Milan, 20 prairial, an 4 de la République, une et indivisible.

Joséphine, tu devais partir le 5 de Paris, tu devais partir le 11; tu n'étais pas partie le 12..... Mon âme s'était ouverte à la joie : elle est remplie de douleur. Tous les courriers arrivent sans m'apporter de tes lettres..... Quand tu m'écris le peu de mots, ton style n'est jamais celui d'un sentiment profond. Tu m'as aimé par un léger caprice; tu sens déjà combien il serait ridicule qu'il arrête ton cœur; il me paraît que tu as fait ton choix, et que tu sais à qui t'adresser pour me remplacer. Je te souhaite bonheur... si l'inconstance peut en obtenir, je ne dis pas la perfidie... Tu n'as jamais aimé... J'avais pressé mes opérations, je te calculais le 13 à Milan, et tu es encore à Paris. Je

rentre dans mon âme, j'étouffe un sentiment indigne de moi, et si la gloire ne suffit pas à mon bonheur, elle forme l'élément de la mort et de l'immortalité... Quant à toi, que mon souvenir ne te soit pas odieux... Mon malheur est de t'avoir peu connue; le tien de m'avoir jugé comme les hommes qui t'environnent. Mon cœur ne sentit jamais rien de médiocre... Il s'était défendu de l'amour; tu lui as inspiré une passion sans borne... une ivresse qui le dégrade. Ta pensée était dans mon âme avant celle de la nature entière; ton caprice était pour moi une loi sacrée. Pouvoir te voir était mon souverain bonheur; tu es belle, gracieuse; ton âme douce et céleste se peint sur ta physionomie. J'adorais tout en toi; plus naïve, plus jeune, je t'eusse aimée moins. Tout me plaisait, jusqu'au souvenir de tes erreurs, et de la scène affligeante qui précéda de quinze jours notre mariage; la vertu était tout ce que tu faisais; l'honneur, ce qui te plaisait; la gloire n'avait d'attrait dans mon cœur que parce qu'elle t'était agréable et flattait ton amour-propre. Ton portrait était toujours sur mon cœur : jamais une pensée sans le voir, une heure sans le voir et le couvrir de baisers. Toi, tu as laissé six mois mon portrait

sans le retirer : rien ne m'a échappé. Si je continuais, je t'aimerais seul, et de tous les rôles c'est le seul que je ne puis adopter. Joséphine, tu eusses fait le bonheur d'un homme moins bizarre. Tu as fait mon malheur, je t'en préviens; je le sentis lorsque mon âme s'engageait, lorsque la tienne gagnait journellement un empire sans bornes et asservissait tous mes sens. Cruelle! pourquoi m'avoir fait espérer un sentiment que tu n'éprouvais pas!!! Mais le reproche n'est pas digne de moi... Je n'ai jamais cru au bonheur. Tous les jours la mort voltige autour de moi : la vie vaut-elle la peine de faire tant de bruit!!! Adieu, Joséphine; reste à Paris; ne m'écris plus, et respecte au moins mon asile. Mille poignards déchirent mon cœur; ne les enfonce pas davantage. Adieu, mon bonheur, ma vie, tout ce qui existait pour moi sur la terre!!!

BONAPARTE.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier-général, Milan, le 23 prairial an 4 de la république, une et indivisible.

Joséphine, où te remettra-t-on cette lettre? Si c'est à Paris, mon malheur est donc certain; tu ne m'aimes plus. Je n'ai plus qu'à mourir..... Serait-il possible!!! Tous les serpens des furies sont dans mon cœur, et déjà je n'existe qu'à demi. Oh! toi..... Mes larmes coulent, plus de repos ni d'espérance. Je respecte la volonté et la loi immuable du sort; il m'accable de gloire pour me faire sentir mon malheur avec plus d'amertume. Je m'accoutumerai à tout dans ce nouvel état de choses; mais je ne puis pas m'accoutumer à ne plus l'estimer; mais non, ce n'est pas possible, ma Joséphine est en route; elle m'aime, au moins un peu; tant d'a-

mour promis ne peut pas s'être évanoui en deux mois.

Je déteste Paris, les femmes et l'amour..... Cet état est affreux..... et ta conduite..... Mais dois-je l'accuser? Non, ta conduite est celle de ton destin. — Si aimable, si belle, si douce, devrais-tu être l'instrument auteur de mon désespoir?

Celui qui te remettra cette lettre est M. le duc de Lesbeloni, le plus grand seigneur de ce pays-ci, qui va, député à Paris, pour présenter ses hommages au gouvernement.

Adieu, ma Joséphine; ta pensée me rendait heureux; tout a bien changé; embrasse tes aimables enfans; ils m'écrivent des lettres charmantes. Depuis que ne dois plus t'aimer, je les aime davantage! Malgré le destin et l'honneur, je t'aimerai toute ma vie. — J'ai relu cette nuit toutes tes lettres, même celle écrite de ton sang : quels sentimens elles m'ont fait éprouver!

BONAPARTE.

À la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

Chéruble, 10 floréal.

Murat, qui te remettra cette lettre, t'expliquera, mon adorable amie, ce que j'ai fait, ce que je ferai, ce que je désire. J'ai conclu une suspension d'armes avec le roi de Sardaigne. J'ai, il y a trois jours, expédié Junot avec mon frère; mais ils arriveront après Murat, qui passe par Turin. Je t'écrivais par Junot de partir avec lui pour me venir joindre; je te prie aujourd'hui de partir avec Murat, de passer par Turin; tu abrégeras de quinze jours : il sera donc possible que je te voie ici avant quinze jours. Viens, cette idée me transporte de joie; ton logement est prêt à *Mondovi* et à *Tortone* : tu pourras de Mondovi aller par Tengrada, route à Nice et à Gênes, et de là dans le reste de l'Italie, si cela te fait plaisir. Mon bonheur est que tu sois heureuse, ma joie que tu sois gaie, mon

plaisir que tu en aies. Jamais femme ne fut aimée avec plus de dévouement, de feu et de tendresse. Jamais il n'est possible d'être plus entièrement maître d'un cœur et d'en dicter tous les goûts, les penchans, d'en former tous les désirs : s'il en est autrement de toi, je déplore mon aveuglement, je te livre aux remords de ton ame; et si je n'en meurs pas de douleur, froissé pour la vie, mon cœur ne s'ouvrirait plus au sentiment du plaisir et de la douleur; triste, fier ou froid, ma vie serait toute physique : car j'aimerai, en perdant ton amour, ton cœur, ton adorable personne, perdre tout ce qui rend la vie aimable et chère! Ah! alors je ne regretterai plus de mourir, ou peut-être réussirai-je à la recevoir au champ d'honneur. Comment veux-tu, ma vie, que je ne sois pas triste? Pas de lettres de toi; je n'en reçois que tous les quatre jours, au lieu que si tu m'aimais, tu m'écrirais deux fois par jour; mais il faut jaser avec les petits messieurs visiteurs dès dix heures du matin, et puis écouter les sornettes et les sottises de cent freluquets jusqu'à une heure après minuit. Dans les pays où il y a des mœurs, dès dix heures du soir tout le monde est chez soi; mais dans ces pays-là l'on écrit à son mari, l'on pense à lui,

l'on vit pour lui. Adieu, Joséphine; tu es pour moi un monde que je ne puis expliquer; je t'aime tous les jours davantage. *L'absence guérit les petites passions et accroît les grandes.* Un baiser sur ta bouche, un sur ton cœur. Il n'y a personne que moi, n'est-ce pas? et puis un sur ton sein. Que Murat est heureux... petite main... Ah!... si tu ne viens pas!!!...

Mène avec toi ta femme de chambre, ta cuisinière, ton cocher; j'ai ici des chevaux de carrosse à ton service, et une belle voiture. Ne porte que ce qui t'est personnellement nécessaire. J'ai ici une argenterie et une porcelaine qui te serviront. Adieu, le travail me commande. Je ne puis laisser la plume. Ah! si ce soir je n'ai pas de tes lettres, je suis désespéré. Pense à moi, ou dis-moi avec dédain que tu ne m'aimes pas, et alors peut-être je trouverai dans mon esprit de quoi être moins à plaindre.

Je t'ai écrit par mon frère qu'il avait 50 louis à moi, dont tu pouvais disposer. Je t'envoie par Murat 200 louis dont tu te serviras si tu en as besoin, ou que tu emploîras à meubler l'appartement que tu me destines. Si tu pouvais y mettre partout ton portrait! mais non, il est si beau celui que j'ai dans mon cœur, que quelque

belle que tu sois, et quelque habiles que soient les peintres, tu y perdrais. Écris-moi; viens vite: ce sera un jour bien heureux...... que celui où tu passeras les Alpes : c'est la plus belle récompense de mes peines et des victoires que j'ai remportées.

BONAPARTE.

A la Cioyenne BONAPARTE,
rue Chantereine n° 6,
chaussée d'Antin, à Paris.

Paris, le 2 floréal an 4 de la république, une et indivisible.

BARRAS, membre du Directoire exécutif,

A la Citoyenne BONAPARTE.

Recevez, aimable citoyenne, mon bien sincère compliment sur les succès éclatans obtenus par votre mari : près de quatre mille ennemis sont prisonniers ou tués. Il n'en restera pas là, et bientôt nous recevrons les détails des suites de ce combat. Le général Bonaparte répond parfaitement à la confiance du Directoire, et à l'opinion qu'on a de ses talens, auxquels sont dus les avantages signalés qu'a remportés la bonne armée d'Italie.

Salut, civilité et attachement.

P. Barras.

A la Citoyenne Bonaparte,
rue Chantereine, section du
Mont-Blanc, maison Talma,
à Paris.

Directoire exécutif.

Au quartier-général, Lodi, le 24 floréal,
an 4 de la république, une et indivisible.

Il est donc vrai que tu es enceinte; Murat me l'écrit, mais il me dit que cela te rend malade, et qu'il ne croit pas prudent que tu entreprennes un aussi grand voyage. Je serai donc encore privé du bonheur de te serrer dans mes bras! Je serai donc encore plusieurs mois loin de tout ce que j'aime! Serait-il possible que je n'aie pas le bonheur de te voir avec ton petit ventre! Cela doit te rendre intéressante! Tu m'écris que tu es bien changée. Ta lettre est courte, triste, et d'une écriture tremblante. Qu'as-tu, mon adorable amie? Qu'est-ce qui peut t'inquiéter? Ah! ne reste pas à la campagne. Sois en ville; cherche à t'amuser, et crois qu'il n'y a point de tourment plus réel pour mon âme que de penser

que tu es souffrante et chagrine. Je croyais être jaloux, mais je te jure qu'il n'en est rien. Plutôt que de te savoir mélancolique, je crois que je te donnerais moi-même un amant. Sois donc gaie, contente, et sache que mon bonheur est attaché au tien. Si Joséphine n'est pas heureuse, si elle abandonne son âme à la tristesse, au découragement, elle ne m'aime donc pas. Bientôt tu vas donner la vie à un autre être qui t'aimera autant que moi. Non, ce n'est pas possible, mais autant que je t'aimerai. Tes enfans et moi nous serons sans cesse autour de toi, pour te convaincre de nos soins et de notre amour. Tu ne seras pas méchante, n'est-ce pas? Pas de hum!!! à moins que ce ne soit pour plaisanter. Alors il faut trois ou quatre grimaces; rien n'est plus joli, et puis un petit baiser raccommode tout.

Comme ta lettre du 18, que le courrier m'a apportée, me rend triste! ne serais-tu pas heureuse, ma chère Joséphine? manquerait-il quelque chose à ta satisfaction? J'attends avec impatience Murat, pour pouvoir connaître dans le plus grand détail tout ce que tu fais, tout ce que tu dis, les personnes que tu vois, les habits que tu mets; tout ce qui touche à mon adorable

amie est cher à mon cœur, empressé à connaître.

Les choses vont bien ici; mais mon cœur est d'une inquiétude qui ne peut pas se peindre. Tu es malade loin de moi. Soie gaie et aie bien soin de toi : toi que dans mon cœur j'évalue plus que l'univers. Hélas! l'idée que tu es malade me rend bien triste.

Je te prie, mon amie, de faire savoir à Fréron que l'intention de ma famille n'est pas qu'il épouse ma sœur, et que je suis résolu à prendre un parti quelconque pour l'empêcher. Je te prie de dire cela à mon frère.

BONAPARTE.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier-général, Tortone, 27, à huit heures du soir, an 4 de la république, une et indivisible.

Mon ami,

Je suis au désespoir; ma femme, tout ce que j'aime dans le monde, est malade. Ma tête n'y est plus. Des pressentimens affreux agitent ma pensée. Je te conjure de me dire ce qu'elle a et comment elle se porte. Si, dans notre enfance, nous fûmes unis par le sang et la plus tendre amitié, je t'en prie, prodigue-lui tes soins; fais pour elle ce que je serais glorieux de pouvoir faire moi-même. Tu n'auras pas mon cœur, mais toi seul peux me remplacer. Tu es le seul homme sur la terre pour qui j'aie eu une véritable et constante amitié. Après elle, après ma Joséphine, tu es le seul qui m'inspires encore quelque intérêt. Rassure-moi; parle-moi vrai;

tu connais mon cœur; tu sais comme il est ardent; tu sais que je n'ai jamais aimé, que Joséphine est la première femme que j'adore : sa maladie me met au désespoir. Tout le monde m'abandonne; personne ne m'écrit. Je suis seul livré à mes craintes, à mon malheur : toi non plus, tu ne m'écris pas. Si elle se porte bien, qu'elle puisse faire le voyage, je désire avec ardeur qu'elle vienne. J'ai besoin de la voir, de la presser contre mon cœur. Je l'aime à la fureur, et je ne puis plus rester loin d'elle. Si elle ne m'aimait plus, je n'aurais plus rien à faire sur la terre. Oh! mon bon ami, je me recommande à toi; fais en sorte que mon courrier ne reste pas six heures à Paris, et qu'il revienne me rendre la vie.

Tu diras à ma Joséphine que si elle veut acheter une campagne, comme nous étions convenus, moitié chacun, j'y mettrai 30,000 livres et elle autant. Je prendrai cet argent sur les 40,000 qui me restent de mon bien retiré.

BONAPARTE.

Au citoyen Joseph BONAPARTE,
à Paris.

Au quartier-général, Tortone, 26, à minuit,
an 4 de la république, une et indivisible.

Depuis le 18, ma chère Joséphine, je tardais et je te croyais arrivée à Milan. A peine sorti du champ de bataille à Borghetto, je courus pour t'y chercher : je ne t'y trouvai pas ! Quelques jours après, un courrier m'apprit que tu n'étais pas partie, et il ne m'apportait pas de lettres de toi. Mon âme fut brisée de douleur. Je me crus abandonné par tout ce qui m'intéresse sur la terre. Je ne sentis jamais rien faiblement. Noyé dans la douleur, je t'ai écrit peut-être trop fortement. Si mes lettres t'ont affligée, me voilà inconsolable pour la vie... Le Tessin étant débordé, je me suis rendu à Tortone pour t'y at-

tendre. Chaque jour j'attendais à trois lieues inutilement; enfin, il y a quatre heures, j'y étais encore. Je vois arriver la simple lettre qui m'apporte la nouvelle que tu ne viens pas. Un instant après, je n'essaierai pas de te peindre ma profonde inquiétude, lorsque j'apprends que tu es malade, qu'il y a trois médecins chez toi, que tu es en danger, puisque tu ne m'écris pas. Je suis, depuis ce temps-là, dans un état que rien ne peut peindre : il faut avoir mon cœur, t'aimer comme je t'aime! Ah! je ne croyais pas qu'il fût possible d'essuyer de pareils chagrins, de malaises, des tourmens si affreux. Je croyais la douleur limitée et bornée; mais elle est sans bornes dans mon âme; une fièvre brûlante circule encore dans mes veines, mais le désespoir est dans mon cœur... Tu souffres, et je suis loin de toi. Hélas! peut-être déjà n'es-tu plus! La vie est bien méprisable, mais ma triste raison me fait craindre de ne pas te retrouver après la mort, et je ne puis m'accoutumer à l'idée de ne plus te revoir. Le jour où je saurai que Joséphine n'est plus, j'aurai cessé de vivre. Aucun devoir, aucun titre ne me liera plus à la terre. Les hommes sont si méprisables! toi seule

effaçait à mes yeux la honte de la nature humaine.

Toutes les passions me tourmentent; tous les pressentimens m'affligent; rien ne m'arrache à la douloureuse solitude et aux serpens qui me déchirent l'âme. J'ai besoin d'abord que tu me pardonnes les lettres folles, insensées que je t'ai écrites; si tu lis bien, tu y verras que l'amour ardent qui m'anime m'a peut-être égaré. J'ai besoin d'être bien convaincu que tu n'es pas en danger, mon amie. Donne tout à la santé; sacrifie tout à ton repos. Tu es délicate, faible et malade; la saison est chaude, le voyage long. Je t'en prie à genoux, n'expose pas une vie si chère; si courte que soit la vie, trois mois se passeront...... Trois mois encore sans nous voir! Je tremble, mon amie; je n'ose plus lever ma pensée sur l'avenir : tout est horrible, et le seul espoir où je serais sûr de me calmer me manque. Je ne crois pas à l'immortalité de l'âme. Si tu meurs, je mourrai tout aussitôt, mais de la mort du désespoir, de l'anéantissement.

Murat veut me convaincre que ta maladie est légère; mais tu ne m'écris pas : il y a un mois que je n'ai reçu de tes lettres. Tu es tendre, sen-

sible, et tu m'aimes. Tu luttes entre la maladie et les médecins, insensée, loin de celui qui t'arracherait à la maladie et même aux bras de la mort..... Si ta maladie continue, obtiens-moi une permission de venir te voir une heure. Dans cinq jours je suis à Paris, et le douzième je suis à mon armée; sans toi, sans toi, je ne puis plus être utile ici. Aime qui veut la gloire, serve qui peut la patrie; mon âme est suffoquée dans cet exil; et lorsque ma douce amie souffre, est malade, je ne puis froidement calculer la victoire. Je ne sais quelles expressions employer, je ne sais quelle conduite tenir. Cent fois je veux prendre la poste et me rendre à Paris; mais l'honneur, auquel tu es sensible, me retient malgré mon cœur. Par pitié, fais-moi écrire, que je sache le caractère de ta maladie et ce qu'il y a à craindre. Notre sort est bien affreux. A peine mariés, à peine unis, et déjà séparés! Mes pleurs inondent ton portrait; lui seul ne me quitte pas. Mon frère ne m'écrit pas. Ah! sans doute il craint de m'apprendre ce qu'il sait savoir me déchirer sans retour. Adieu, mon amie. Que la vie est dure, et que les maux que l'on souffre sont horribles!! Reçois un million

de baisers, crois que rien n'égale mon amour, qui durera toute la vie! Pense à moi, écris-moi deux fois par jour; arrache-moi promptement à la peine qui me consume. Viens, viens vite, mais aie soin de *ta santé*.

BONAPARTE.

À la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

25.

Castiglione del Stivere, le 4 thermidor, dix heures du soir.

J'EXPÉDIE un courrier à Paris; il prendra en passant tes dépêches. L'Épinois, qui arrive, m'assure que ta santé est rétablie. Quoique tu me l'aies écrit, les détails qu'il y a joints m'ont rempli de joie. Te voilà bien rétablie, mon adorable Joséphine; je brûle de plaisir de te voir. Il m'a aussi appris que Dubayet et ses aimables aides-de-camp étaient arrivés à Milan !... Tu dois avoir reçu le courrier que je t'ai expédié ce matin. Je compte tous les instans jusqu'au 7; il faut encore trois jours. Je pars dans une heure pour voir différens postes de mon armée ; et le 7, je sais bien qui sera le plus exact au rendez-vous ! Murat est malade; la déesse du bal, madame Ruga, lui a proprement donné une galanterie. Je l'ai envoyé à Breschia; il est furieux : il veut mettre son aventure dans les gazettes. Je te prie de communiquer cet article à

Joseph, et de lui conseiller de s'en tenir à sa Julie; il en sera plus raisonnable et plus sain. D'autres personnes de l'état-major se plaignent de madame Visconti. Bon Dieu! quelle femme! quelles mœurs! Je te fais mon compliment franchement et sans serrement de cœur : l'on dit que le jeune Caulincourt t'a rendu visite à onze heures du matin, et tu ne te lèves qu'à une heure. Il avait à te parler de sa sœur, de sa maman; il fallait prendre l'heure la plus commode. La chaleur est excessive; *mon âme est brûlée.* Je commence à me convaincre que, pour être sage et se bien porter, il ne faut pas sentir et ne pas se livrer au bonheur de connaître l'adorable Joséphine. Tes lettres sont froides; la chaleur du cœur n'est pas à moi; *pardi*, je suis le mari, un autre doit être l'amant : il faut être comme tout le monde. Malheur à celui qui se présenterait à mes yeux avec le titre d'être aimé de toi!... Mais, tiens, me voilà jaloux. — Bon Dieu! je ne sais pas ce que je suis! Mais, ce que je sais bien, c'est que sans toi il n'est plus ni bonheur ni vie..... Sans toi, *entends-tu?* c'est-à-dire toi tout entière. S'il est un sentiment dans ton cœur qui ne soit pas à moi, s'il en est un seul que je ne puisse connaître, ma vie est empoisonnée,

et le stoïcisme mon seul refuge. Dis-moi que.... aime-moi, reçois les mille baisers de l'imagination, et tous les sentimens de l'amour.

Le 7, à Breschia, n'est-ce pas?

BONAPARTE.

A Madame BONAPARTE,
à Milan.

Alexandrie, 10 thermidor an 7.

Ma chère maman,

Nous arrivons d'Aboukir en ce moment. Le général expédie un courrier, et je n'ai le temps que de t'écrire deux mots. Les Turcs sont descendus le 25 du mois dernier; nous les avons battus complétement le 7 de ce mois; une grande partie de l'armée est noyée, l'autre partie tient encore dans le fort d'Aboukir; nous les bombardons en ce moment; j'espère qu'ils ne tarderont pas à se rendre.

Nous avons encore perdu un camarade. Moi, je me porte très bien. Je pense sans cesse à toi. Je désirerais bien recevoir de tes nouvelles.

Adieu, on cachète les lettres. J'embrasse Hortense; je n'ai pas le temps de lui écrire.

BEAUHARNAIS.

Bourienne et Lavalette me chargent de te faire mille complimens, et de t'assurer de leurs respects.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue de la Victoire, n° 6,
à Paris.

Martigny, le 28 floréal an 8 de la république.

Je suis ici depuis trois jours, au milieu du Valais et des Alpes, dans un couvent de Bernardins. L'on n'y voit jamais le soleil : juge si l'on y est agréablement! J'aime bien de te voir gronder, toi qui es à Paris au milieu des plaisirs et de la bonne compagnie. L'armée file en Italie; nous sommes à Aoste, mais le Saint-Bernard offre bien des difficultés à vaincre.

Je t'ai écrit souvent. Quant à mademoiselle Hortense, quand elle sera grande dame, on lui écrira; aujourd'hui elle est trop petite : l'on n'écrit pas aux enfans.

Cette pauvre madame Lucai est donc morte? Elle a bien souffert. Son mari doit être bien triste. Je le plains. Perdre sa femme, c'est perdre sinon la gloire, au moins le bonheur.

Mille choses aimables à Hortense, et mille douceurs à Joséphine.

BONAPARTE.

A Madame BONAPARTE.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

[illegible]

